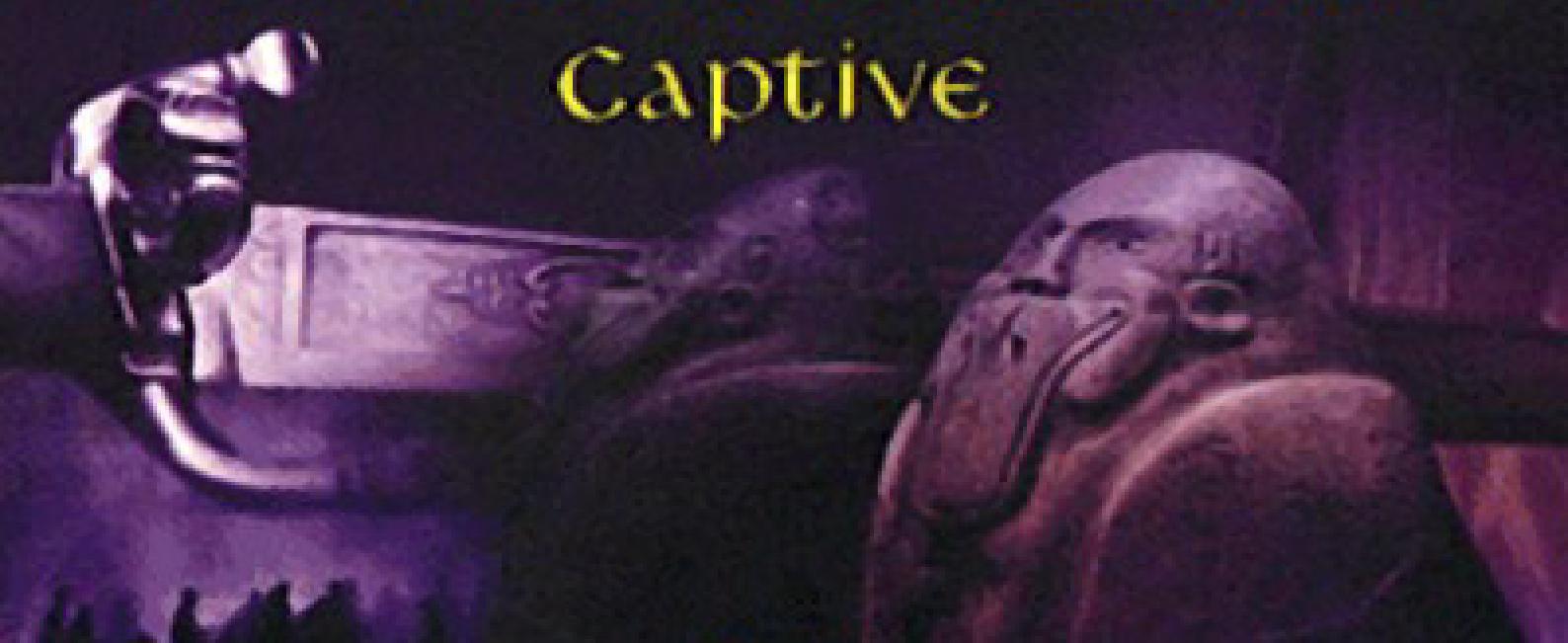




ELIZABETH  
VAUGHAN

L'ÉPOPÉE DE XYLARA - 1

Captive



**Elizabeth Vaughan**

# ***Captive***

**L'épopée de Xylara - 1**



J'ai lu

# 1

Un flot de sang jaillit de la plaie au moment où j'en retirai l'éclat de métal.

— Non, par la Déesse !

Je posai rapidement mon scalpel de côté pour appuyer de toutes mes forces sur l'abdomen du blessé. Aussitôt, mes mains se teintèrent de rouge. Je me mordis les lèvres sous l'effort et pressai de plus belle, désespérée. Il fallait absolument faire cesser l'hémorragie.

— Tenez-le, vite !

Comme un seul homme, les apprentis rassemblés autour de la table s'emparèrent des bras et des jambes de mon patient. Du coin de l'œil, j'eus le temps de noter leurs regards effarés et leurs mines décomposées. Sous la pression, le plateau de bois où avait été étendu le vieux guerrier fit entendre un craquement, dont l'écho se mêla au frottement de nos semelles de cuir sur le sol de pierre et aux râles du malheureux.

Un rapide coup d'œil alentour m'informa qu'aucun des autres guérisseurs n'était en vue. Ils devaient se trouver dans la grande salle, au chevet des blessés. Il n'y avait avec moi que quelques élèves, tous réunis autour de la table. Du sang qui coulait entre mes doigts, tiède et visqueux, montait une senteur métallique qui m'emplissait les narines et me laissait un goût acre sur la langue. Il y avait dans cette odeur quelque chose d'inhabituel qui aurait dû m'alerter, mais j'étais trop préoccupée pour m'y attarder. Je pris le pansement propre que l'un des jeunes garçons me tendait d'une main fébrile et le roulai dans la plaie avant d'appuyer de nouveau pour absorber le sang. En un instant, l'étoffe blanche vira à l'écarlate.

Entre mes mains, le blessé gémit et se débattit sous les

assauts de la douleur. Il libéra l'un de ses bras, jetant presque à terre l'un des plus jeunes apprentis, avant de m'assener une gifle retentissante. Sous le choc, je rejetai la tête en arrière tandis que ma vision se brouillait. L'épingle qui retenait mes cheveux se détacha et une longue boucle acajou glissa vers la blessure, se souillant de sang. Le jeune élève se rétablit et revint à la charge. Je le vis s'emparer du bras musclé du guerrier et le maintenir énergiquement sur la table.

— Excusez-moi, dame Xylara, murmura-t-il.

— Tenez-le bien, ordonnai-je d'une voix brisée.

J'étais consciente de me montrer trop dure avec ces jeunes gens aux visages livides. Après tout, ils faisaient de leur mieux. J'entendis le plus proche de moi déglutir avec peine. La Déesse fasse qu'il n'ait pas postillonné sur la blessure ! Mes épaules étaient raides et douloureuses à force de peser de tout mon poids sur la plaie dans l'espoir d'étancher le flot de sang.

— J'ai besoin d'aide ! appelaï-je avec force dans l'espoir d'être entendue depuis la grande salle emplie de blessés et de guérisseurs.

— Lara ? Que se passe-t-il ? demanda une voix masculine derrière moi, aussi calme que rassurante.

C'était Eln. La Déesse m'avait entendue !

Le guerrier tenta encore une fois de se redresser, faisant de nouveau grincer la table. Nous continuâmes de l'immobiliser afin de maintenir la pression sur la blessure. Tout d'un coup, il laissa échapper un cri, puis il s'affaissa et retomba en arrière, à bout de forces. Je repris mon souffle et expliquai :

— J'ai pu retirer le morceau de métal et nettoyer la plaie, mais je ne parviens pas à arrêter le sang.

Une tête apparut dans mon champ de vision. Celle d'Eln, qui tendait son long cou vers le blessé pour l'examiner. Pendant des années, ce vieux sage aux allures de grue cendrée m'avait enseigné les secrets de son savoir. Je l'entendis émettre un claquement de langue, puis prendre une longue inspiration. Je serrai les dents, agacée. J'avais beau être reconnue comme guérisseuse depuis longtemps, il lui prenait parfois la lubie de me prodiguer une leçon dans les moments les plus cruciaux. Il se redressa, mais je devinai sa présence juste derrière moi. Puis

sa voix tranquille s'éleva au-dessus des gémissements du blessé :

— Ce n'est pas mon malade et je n'ai pas à m'en mêler, déclara-t-il, mais que se passe-t-il une fois que tu fais cesser l'hémorragie ?

Je fermai les paupières. Mon patient s'agita de nouveau, et aussitôt, nous accompagnâmes son mouvement pour le retenir.

— Jeune tête de mule... marmonna Eln.

Il avait parlé dans un souffle, mais j'avais compris ses paroles.

— Tu as obtenu ton diplôme mais tu n'as pas vraiment appris, n'est-ce pas ?

Je n'avais pas envie de plier devant sa sagesse, et encore moins de m'attarder sur l'odeur fétide du sang, dont je refusais obstinément de saisir la signification. Pourtant l'expérience, qui était un maître autrement plus dur qu'Eln, aurait dû me l'apprendre. Je hochai la tête et, dans un sanglot étouffé, relâchai ma pression sur la plaie. Perplexes, les élèves se figèrent autour de moi.

— Allons, mes garçons, dit Eln. Venez avec moi.

Je feignis de ne pas les voir me quitter les uns après les autres. L'un d'eux s'immobilisa et chercha mon regard.

— Pourquoi avez-vous arrêté, maîtresse ?

Je m'agenouillai pour laver mes mains dans un seau posé sur le sol et croisai son regard agrandi par l'incompréhension.

— Eln te l'expliquera, mon petit. Rejoins les autres, à présent.

Eln ne manquerait pour rien au monde cette occasion de dispenser une leçon magistrale sur la mort lente et douloureuse qu'entraîne une plaie à l'abdomen dont s'élève une telle odeur de putréfaction. Il expliquerait ensuite qu'un guérisseur digne de ce nom sait quand renoncer à sauver un blessé car la mort n'est pas toujours une ennemie à combattre, et ne se priverait pas d'ajouter que les praticiens sérieux ne refusaient pas obstinément d'admettre leurs propres limites. Je leur souhaitais d'en prendre de la graine car, pour ma part, c'était une leçon que je n'avais jamais apprise.

Maudissant ma couardise, je m'attardai pour ôter le plus de

sang possible de ma tunique et de mon pantalon, dans l'espoir que cela m'épargnerait les sarcasmes d'Anna lorsque je rentrerais au château. Celle-ci affirmait à qui voulait l'entendre que pas un seul de mes vêtements n'était indemne de traces de sang... L'étoffe humide se plaqua sur ma peau brûlante tel un baume rafraîchissant.

Je pris ensuite un récipient d'eau propre et un pansement neuf pour tamponner le visage du blessé. Son sang commençait à s'épaissir. Cela ne serait plus long, à présent. À mon contact, l'homme laissa échapper un soupir et ses muscles se détendirent.

Si Eln n'avait trouvé en celui-ci qu'un bon exemple pour sa leçon, de mon côté, je ne voyais en lui qu'un mourant à soulager.

L'eau semblant l'avoir apaisé, je posai le pansement et m'accordai quelques instants pour retrouver mon calme. Puis je me lavai de nouveau les mains, frottai mes ongles avec soin pour en ôter les traces de sang séché et rinçai ma mèche de cheveux poisseuse. Je la repoussai en pestant contre ma chevelure qui refusait avec obstination de rester sagement attachée sur le dessus de ma tête.

Il n'y avait plus personne dans la cuisine, la pièce la mieux équipée des vieux baraquements pour accueillir les blessés les plus graves. Les vastes tables se montraient fort utiles, et chaque comptoir ou étagère était chargé de pots et jarres de diverses formes, remplis de remèdes variés. Je les regardai, attirée par leurs couleurs vives, promesse de guérison rapide. Hélas ! Rien, ici, ne pouvait sauver l'homme étendu devant moi.

Un bruit me fit baisser les yeux vers celui-ci. En le voyant battre des paupières, je repris le linge humide pour en tamponner son visage. Dans son regard fixé sur moi, je lus une muette interrogation. Je lui souris.

— Vous vous trouvez au pavillon des guérisseurs, noble guerrier. Vous avez été blessé. Il faut vous reposer, à présent.

Il humecta ses lèvres parcheminées tandis que ses yeux s'étrécissaient.

— Pointe de... lance, coassa-t-il. Déchiré... le ventre.

J'approvai d'un hochement de tête. À quoi bon lui

expliquer ? Il avait déjà compris.

Il ferma les yeux, puis les rouvrit. Pour la première fois, il parut me voir pour de bon.

— J'ai combattu... aux côtés de votre père, dame Xylara.

Il prit une douloureuse inspiration. Même parler le faisait souffrir, comme en témoignait sa voix tendue, presque imperceptible.

Je suspendis mon geste. Combien en restait-il, qui pouvaient se vanter d'avoir connu mon père ?

— Veuillez m'excuser, répondis-je, mais je ne connais pas votre nom.

Il ne parut pas m'entendre. L'ombre d'un sourire passa sur ses lèvres décolorées.

— Vous avez ses yeux. Bleus comme le ciel... Pleins de sagesse et de mystère.

Il tenta de lever une main agitée de tremblements. Je la pris pour la serrer entre mes doigts. Une étrange lumière passa alors dans son regard, faible reflet de sa vitalité perdue.

— Votre père était un roi, un vrai. Et quel guerrier !

Son regard dériva au-delà de moi, pour se perdre dans les brumes du souvenir.

— Il me manque, dis-je d'un ton calme.

Une vague de douleur contracta ses traits.

— *Aye*, dame Xylara, répondit-il dans un souffle. Nous le regrettons tous.

Il parut retrouver un peu de forces et pressa ma main en lui imprimant une légère secousse. D'un geste, je lui enjoignis de ne plus parler, mais il ajouta d'une voix haletante :

— Voici ma main. Soyez bénie, Xylara, fille de la Maison de Xy, née de Xyron, roi guerrier.

Il plaqua ses lèvres sèches sur le dos de ma main.

Depuis combien de temps ces formules ancestrales n'avaient-elles pas résonné à mes oreilles ? Plus émue que je ne voulais le laisser paraître, je déposai un baiser sur son front.

— Et voici la mienne. Que la bénédiction soit sur vous, guerrier de la Maison de Xy.

Il sourit, sa main glissa sur mes doigts, puis la mort l'emporta.

— Tu prends tout cela bien trop à cœur.

La voix d'Eln s'éleva au-dessus des cuves de pierre disposées un peu à l'écart, et destinées au nettoyage des instruments. Je l'ignorai et continuai de laver et préparer le matériel en vue de la prochaine arrivée de blessés. L'expérience m'avait appris que les intervalles de calme pendant une bataille devaient être utilisés au mieux.

— Un bon guérisseur reste neutre. Objectif.

Le corps du guerrier avait été emporté pour être enterré. L'homme était le dernier des plus grièvement blessés. J'avais ordonné à un petit groupe d'élèves qui se trouvaient à l'extérieur de faire bouillir les pansements et les bandages, une tâche qu'ils accomplissaient à contrecœur mais qui était indispensable.

Eln s'affairait devant le feu, sur lequel il faisait bouillir des racines d'orchidée. L'odeur, douceâtre et légèrement sucrée, était réconfortante. Dehors, d'autres apprentis guérisseurs s'activaient autour des grandes bouilloires de tue-la-fièvre. Malgré la fatigue, tout le monde était là, travaillant ou attendant patiemment. L'écho des combats nous parvenait, annonciateur d'une nouvelle vague de blessés. Je fermai les yeux, épuisée, et invoquai la Déesse. Pour que cesse la guerre qui, depuis des jours, grondait sous les murs de la cité. Pour que les Firelandais renoncent à brandir leurs lances. Pour ne plus jamais voir mourir l'un de mes patients.

Rappelée à la réalité par le bruit des pots qu'Eln entrechoquait comme à plaisir, je rouvris les yeux et observai mon vieux professeur. Ses longs bras tendus devant lui, il rangeait les baumes et les onguents dans un ordre méticuleux. Ses jambes maigres sur lesquelles il se déplaçait avec une prudente lenteur, comme si chaque pas était le fruit d'une réflexion, ainsi que la crinière argentée qui tombait droit dans son dos ne faisaient qu'accentuer sa ressemblance avec un échassier. Du coin de l'œil, il m'adressa un regard furtif, puis il secoua la tête.

— Tss, tss, tss... Autant d'entêtement dans un corps aussi frêle, c'est à peine croyable !

— Eln, combien de temps ai-je été votre apprentie ?

Il considéra ma joue tuméfiée avec insistance.

— Assez longtemps pour apprendre le métier, déclara-t-il d'un air solennel.

— Et depuis combien de temps suis-je passée maîtresse guérisseuse ? demandai-je en rinçant les derniers instruments pour les mettre à sécher sur un linge.

Eln esquissa une moue, feignant d'observer un pot.

— Assez longtemps pour apprendre à avoir réponse à tout.

Je laissai échapper un soupir agacé.

— Pendant tout ce temps, combien de fois m'avez-vous répété cela ?

— Plus que je ne saurais le dire, mon enfant, mais ce n'en est pas moins vrai.

Il entreprit de sélectionner un certain nombre d'articles dont nous aurions besoin pour ausculter et soigner les blessés.

— Puisque tu es si sage, Lara, pourquoi as-tu l'air tellement coupable ?

Je laissai mon regard errer par-delà la fenêtre de la cuisine. Dehors, les ombres de l'après-midi commençaient déjà à s'allonger.

— Je n'aurais pas dû tenter d'ôter cet éclat, murmurai-je. J'aurais dû le laisser. Si j'avais...

— Si.

Eln s'approcha de moi.

— Et si tu n'y avais pas touché, cela aurait-il empêché cet homme de mourir ? Tu as essayé de le sauver et tu n'avais pas d'autre option. Dans le feu de l'action, nous n'avons guère de marge de manœuvre...

Je séchai mes mains et retins les larmes que je n'avais pas le temps de verser.

— Nous ferions mieux de nous remettre au travail, dis-je.

De l'autre côté, dans la salle commune, les hommes étaient étendus les uns contre les autres sur des lits de camp, ou sur de simples matelas de paille. Avec des gestes rapides, nous passâmes dans les rangées pour vérifier les pansements et administrer poudres et onguents. Les apprentis allaient et venaient en hâte pour apporter ici de l'eau et des bandages, là des potions, ailleurs des instruments. Nos médicaments furent accueillies avec les habituels reproches quant à leur mauvais

goût, mais nous n'y prêtâmes pas attention et continuâmes notre visite au chevet de chaque blessé. D'autres nous attendaient encore à l'étage supérieur.

L'ennemi ne nous simplifiait pas la tâche avec le modèle de lance qu'il utilisait. Quatre pieds de long, une pointe hérissée de barbes acérées destinées à se briser dans les plaies : l'arme, maniée du haut d'une monture, déchirait les chairs de telle sorte que la victime, lorsque nous parvenions à la soigner, restait bien souvent handicapée. Jamais nos guerriers n'avaient été confrontés à une telle difficulté. En vérité, c'était la première fois qu'ils affrontaient une armée qui ne se battait qu'à cheval. Ce n'était pas pour rien si les nôtres les surnommaient les Cavaliers du Diable, ces hommes et ces femmes capables de manier l'arc avec une redoutable précision sans descendre de leurs montures lancées au grand galop. La rumeur affirmait qu'ils mangeaient leurs morts et arrachaient le cœur de leurs victimes. Qu'ils avaient la peau noire, jaune ou bleue. Que leurs yeux luisaient d'un éclat sanguinaire...

Pour ma part, je préférais ignorer les on-dit pour concentrer mon attention sur mon travail. Les blessés faisaient preuve de gratitude, et j'étais toujours aussi bouleversée de constater que quelques paroles de réconfort et un linge frais suffisaient la plupart du temps à leur rendre l'espoir. Si certains reconnaissaient la Fille du Sang que j'étais, la majorité ne voyait en moi qu'une simple guérisseuse. Ce qui me convenait très bien. Il faut dire que je n'avais guère de raisons d'être fière de mon appartenance à la lignée royale...

Nous poursuivîmes notre tournée dans la salle. Il y avait tant de plaies à laver, de pansements à vérifier ! Le lendemain, comme chaque matin, un petit groupe de serviteurs effectuerait la toilette des blessés, refaire les couchages et vider les pots de chambre. Des volontaires parmi les habitants de la ville, quelques domestiques du château venus en renfort. Nous autres guérisseurs, malgré l'aide de nos élèves, étions dépassés par l'ampleur de la tâche.

Lorsque je m'agenouillai au chevet de mon dernier patient, il était déjà fort tard.

— Comment est-ce ? gémit-il en me regardant replacer le

pansement sur la plaie qui lui barrait le mollet.

— Superbe.

— Vous trouvez ?

D'un air dubitatif, il tendit le doigt vers la blessure. Je l'interrompis d'une tape sur la main.

— Vous ne guérirez pas en appuyant dessus, le grondai-je en fronçant les sourcils.

Je remis le pansement en place.

— Essayez de ne pas y toucher, ajoutai-je.

— *Aye*, dame Xylara.

Il hocha la tête d'un air penaud et m'adressa un sourire édenté.

Je me relevai et réprimai un gémissement de douleur lorsque les muscles de mon dos se rappelèrent à mon bon souvenir. Il est vrai que je n'étais plus toute jeune ; j'avais déjà vingt-cinq ans. Je ramassai mes affaires et descendis au rez-de-chaussée en massant mes reins endoloris. Dans la cuisine, Eln était occupé à laver ses instruments. Il esquissa une moue en me voyant prendre du savon et un torchon.

— Terminé ?

D'un signe de tête, je répondis que oui.

— Je n'ai personne pour t'escorter.

Je haussai les épaules d'un geste insouciant.

— Ce n'est pas la première fois que je rentrerai seule au palais.

— Certes, mais cela n'est pas convenable.

Il marqua une pause, songeur.

— Je suppose que tu vas te rendre à ces maudites tentes, maintenant ? demanda-t-il d'un ton résigné.

Feignant d'ignorer sa question, je plongeai les mains dans l'un des seaux. Des senteurs mêlées d'herbes médicinales montèrent à mes narines, familières et rassurantes. Je pris une profonde inspiration. Par la fenêtre, entrait l'odeur un peu amère du tue-la-fièvre.

— Le roi t'a interdit de t'y rendre, Lara. J'avais pensé que peut-être...

Sa voix s'éteignit, mais le doute se lisait au fond de ses yeux.

— Le roi ? Ce n'est pas ton problème, Eln.

Je rassemblai mes cheveux pour tenter de les discipliner en une tresse épaisse.

— Les Xylans ne sont pas les seuls à subir les ravages de la guerre. Je n'ai pas le pouvoir d'arrêter les combats ni d'imposer la paix, mais je peux soigner les blessés. Nous prononçons des vœux lorsque nous passons maîtres guérisseurs, t'en souviens-tu, Eln ?

Poussant un soupir, il me tendit une jarre.

— Il reste un peu de tue-la-fièvre. Il va tourner si on ne l'utilise pas.

L'antipyrétique restait bon pendant des mois, et le contenu de ce récipient datait d'une semaine tout au plus. Dissimulant un sourire, je déposai le pot dans le panier que je venais de ramasser dans un coin de la pièce, et où j'avais déjà rangé avec soin d'autres flacons afin de les protéger des chocs.

— Je te remercie.

— J'aimerais pouvoir faire plus, dit Eln en faisant mine de me suivre.

Je soulevai le panier et m'emparai d'un pot d'onguent que j'avais préparé la veille au soir.

— Eln, je ne te demande pas de m'accompagner.

— J'ai prononcé les mêmes vœux que toi, protesta-t-il en penchant la tête de côté. Lara, je...

— Tu ne peux te permettre d'enfreindre les ordres du roi, Eln.

Je lui décochai un sourire avant d'ajouter :

— Tout le monde n'a pas le privilège d'être sa demi-sœur.

— En effet, approuva-t-il avec un petit rire.

Je lui adressai un dernier sourire et me dirigeai vers la sortie. Sur le seuil, je marquai une halte pour laisser mes yeux s'accoutumer à la pénombre. C'était la fin de l'été mais déjà, la promesse du froid se faisait sentir à la tombée de la nuit, annonciatrice des neiges de l'hiver. Tout en regrettant de ne pas avoir pris ma cape, je serrai mon panier et mon pot contre moi. Il serait tard lorsque, ma journée achevée, je quitterais les tentes installées tout au fond des jardins du château.

Les baraquements s'étendaient contre le mur sud de la cité, et j'avais un long chemin à parcourir pour y arriver. En sortant,

je levai aussitôt les yeux.

J'avais beau le voir tous les jours depuis mon enfance, le spectacle qu'offrait Fort-Cascade ne manquait jamais de m'impressionner. Le haut donjon du château jaillissait du flanc de la montagne, et même à la lueur des étoiles, sa rugueuse masse de granit se détachait avec force du paysage verdoyant qui l'entourait. Les innombrables chutes d'eau qui avaient donné leur nom à la citadelle dévalaient la falaise dans un perpétuel grondement, offrant à l'imposante bâtie un écrin de toute beauté. Depuis dix générations, la Maison de Xy avait œuvré pour agrandir et embellir cette citadelle qui commandait la vallée, ainsi que la ville qui s'étendait à son pied. Voyons, lequel de mes ancêtres avait baptisé cet endroit ? Xyson ? À moins que ce ne fût Xyred ?

Je croisai la garde non loin de la petite poterne qui ouvrait sur la rue. Le vieux vigile qui se tenait près de l'étroite ouverture me salua de la main à mon passage. Je lui adressai un signe de tête et plongeai dans la cohue. À cette heure tardive, chacun se hâtait de rentrer chez soi. Au lieu de me diriger vers le nord, en direction de la principale artère de la ville, je mis le cap au sud. C'était le chemin le plus direct, bien qu'il obligeât à passer devant le marché des paysans. Avec un peu de chance, le gros de la foule, ayant déjà effectué ses achats, se serait dispersé. Je partis d'un bon pas, en regardant toutefois où je posais les pieds. Malgré les ordonnances royales concernant les ordures, on ne savait jamais ce qui pouvait être jeté par les fenêtres à tout moment. Bien sûr, ces gestes étaient passibles d'une amende, mais la garde n'avait guère le temps de s'occuper de telles questions. Elle avait son compte de problèmes autrement plus urgents à régler !

L'été ne s'était pas montré clément envers nous. Le printemps avait ramené les habituels raids à nos frontières, menés par des hordes de cavaliers que nous appelions les Firelandais. Seulement, les hommes que nous avions dû affronter cette fois-ci étaient menés par un redoutable chef de guerre. Surnommé le Tigre, celui-ci avait guidé ses troupes jusqu'à nos frontières méridionales, dévastant champs, fermes et bourgs sur son passage. Jusqu'alors, les Firelandais s'étaient

contentés de piller des habitations isolées avant de repartir vers leur pays d'immenses plaines sans laisser de trace derrière eux. Ce chef-là avait une autre conception de la guerre. Il prenait les villes et obtenait de gré ou de force la soumission de leurs habitants, dont il faisait ses vassaux. On disait qu'en cas de refus il faisait assassiner tous les hommes, torturer les femmes et les enfants, puis incendier la ville. Tout au long de l'été, il avait ainsi remonté la vallée, prenant possession des cités et des bourgs les uns après les autres.

Peu à peu, Fort-Cascade s'était rempli de familles entières fuyant devant les combats. Le roi Xymund, mon demi-frère, avait promis à son Conseil et aux seigneurs de la cour que cette révolte serait vite matée par les puissantes armées de Xy, mais au fil des mois, les nôtres n'avaient pu que reculer devant l'inférale cavalerie du chef de guerre et ses lances qui semaient la mort. Au pavillon des guérisseurs, nous n'avions plus de place pour accueillir blessés et réfugiés. Nombre d'entre eux avaient pu être logés chez des habitants, mais dans la ville surpeuplée régnait une tension éprouvante. Eln prédisait que trop de promiscuité serait source de maladies, et je craignais fort que les événements ne finissent par lui donner raison.

Malgré les cris des vendeurs vantant leurs marchandises, le marché des paysans était plus calme que d'habitude. Une certaine morosité semblait s'être abattue sur la place, et une nervosité flottait dans l'air. Cependant, les étals des volaillers étaient toujours aussi bruyants. Les oies, attachées aux montants de bois, criaillaient et cacardaient en battant des ailes ; un peu plus loin, les canards et les poulets, les pattes liées, se débattaient sur le sol en caquetant avec énergie. Une véritable cacophonie ! Des nuages de plumes avaient volé ici et là, et l'odeur du sang séché montait aux narines, vaguement écœurante.

En dépit de l'approche des armées adverses, Son Altesse royale avait décidé de se montrer clémence envers l'ennemi. Ses hérauts avaient annoncé que les captifs blessés seraient accueillis et soignés comme les nôtres. En réalité, ces rares prisonniers étaient tenus à l'isolement dans la zone la plus reculée des jardins qui s'étendaient à l'intérieur de la muraille.

Entourés de gardes, ils recevaient tout juste de quoi survivre. À mesure que le temps passait, il devenait évident que Xymund regrettait ses déclarations publiques. Seule la nécessité de ne pas ternir son image le retenait de laisser mourir ces hommes.

Bien entendu, aucun autre guérisseur n'osait s'aventurer jusqu'aux tentes. À croire que soigner les blessés ennemis était un crime de lèse-majesté ! J'avais dû me battre pour entrer en apprentissage auprès d'Eln, puis pour avoir le droit de travailler, et il m'avait fallu passer outre à l'autorité de mon père pour obtenir mon diplôme de maîtresse guérisseuse. Xymund pouvait bien intimider tous ceux de notre ordre, j'avais solennellement juré de mettre ma connaissance au service de tous ceux qui en auraient besoin. Aussi avais-je pris le chemin des tentes dressées au fond des jardins, contre l'avis général et sans aucune aide. Bravant l'interdit, j'avais défié quiconque de se mettre en travers de ma route, mais en mon for intérieur, je n'aurais su dire si j'agissais par idéalisme ou pour le simple plaisir de contrarier mon demi-frère, mon aîné de quelques années.

Ce dernier, bien entendu, avait tenté de s'opposer à ma volonté. Il s'était d'abord montré diplomate, puis insistant, avant de m'interdire formellement de me rendre à la tente des prisonniers. Je lui avais ri au nez, ce qui n'avait fait qu'aviver son courroux, mais je m'en moquais. Depuis, il n'avait pas relâché sa pression sur moi. Mes visites auprès des blessés ennemis étaient devenues un combat de tous les jours, pourtant je ne renonçais pas. À plusieurs reprises, j'avais été tentée de céder. Chaque fois, un nouveau Firelandais avait été traîné sans ménagement au camp des captifs et jeté à même le sol. Comment aurais-je pu me détourner, moi qui possépais le pouvoir de guérir et de soulager ?

À tout le moins, avait alors exigé Xymund, les prisonniers devaient ignorer mon appartenance à la famille royale. Si quiconque l'apprenait, il avait menacé de m'enchaîner dans ma chambre jusqu'à la fin des combats.

Même moi, je pouvais le comprendre.

Je traversai la ville dont les rues étaient si encombrées qu'il fallait louoyer entre les bêtes et les passants tout en évitant

carrioles et charrettes. Des gens de toutes tailles et de toutes origines effectuaient leurs dernières emplettes avant la fermeture du marché et le couvre-feu. À un carrefour, une voiture avait perdu une roue et son chargement s'était renversé sur la chaussée. Des hommes s'étaient rassemblés, des ordres fusaient, on tentait de réparer les dégâts. Pour éviter la cohue, je m'engageai dans une ruelle. Les deux rangées de maisons étaient serrées les unes contre les autres, façades plongeant vers l'avant, de telle sorte que la lumière y pénétrait à peine. Je me hâtai de parvenir à l'autre extrémité et retrouvai avec soulagement la grand-rue, avant de poursuivre mon chemin.

Tout en marchant, il me sembla percevoir un changement d'atmosphère. Une impression de panique contenue planait dans l'air. Des hommes, par petits groupes, discutaient à mi-voix ; ils paraissaient extrêmement tendus. Y avait-il du nouveau, du côté du Tigre ? Après un autre détour, je m'engageai dans un passage qui débouchait sur le marché aux épices. Je marquai une pause avant de rejoindre le flot de chalands et parcourus du regard les drapeaux de couleur en haut des mâts. Rapidement, je trouvai la carriole de Kalisa, installée à l'entrée d'une autre allée.

Courbée sous le poids des ans, bossue, les mains noueuses, Kalisa était l'une des rares personnes de ma connaissance qui soit plus petite que moi. Elle possédait également le sourire le plus lumineux de la ville, et vendait le meilleur fromage de la région. Pourtant, son visage ce jour-là était fermé.

— Lara !

Ses yeux et son esprit, eux, n'avaient rien perdu de leur acuité.

— Tu n'as donc pas d'escorte ? Cela n'est pas prudent, petite.

— Kalisa, il ne m'est jamais rien arrivé.

Elle leva vers moi sa tête chenue.

— *Aye*, si tout était comme autrefois, je serais d'accord. Ce n'est plus pareil.

Tout en m'adressant un regard sévère, elle coupa une part de fromage.

— On dit que notre roi a engagé des mercenaires pour protéger sa personne, des étrangers impies qui rôdent dans les

rues et s'en prennent aux femmes.

Je posai mon panier et calai mon pot sur le sol entre mes pieds.

— Je suppose que ce sont les mêmes qui affirment que les Firelandais ont la peau bleue, rouge ou noire, et qu'ils crachent le feu ?

Elle me tendit le fromage, ainsi qu'un morceau de pain, que je pris avec gratitude. Ce n'est qu'en les portant à mes lèvres que je me souvins que mon estomac criait famine. Mon petit déjeuner était déjà de l'histoire ancienne, et cet en-cas était bienvenu.

Kalisa releva la tête en arrière pour chercher mon regard.

— N'as-tu donc pas appris la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— Les nôtres ont battu en retraite derrière les murs de la ville. Ordre du roi. Ne me dis pas que tu n'as pas entendu sonner les cors !

Elle coupa une seconde tranche.

— Il paraît que lord Marshall est fou de rage.

Le pain et le fromage prirent soudain un goût de cendre sur ma langue.

— Battu en retraite ? Mais...

Elle secoua la tête d'un air navré et me tendit le morceau de fromage.

— Il faudrait que tu lèves un peu le nez de ton travail, de temps en temps, ma fille...

— Aux dernières nouvelles, tout allait bien, murmurai-je. Alors, ils sont à nos portes ?

— Tout le monde a peur. Mon étal a été pris d'assaut, il ne me reste presque plus rien. Et la garde a été renforcée pour ce soir. Tu ferais mieux de rentrer au château.

Kalisa me donna soudain une petite tape sur la main.

— Tiens, regarde qui voilà.

Je suivis du regard la direction qu'elle m'indiquait de son doigt crochu, discrètement caché derrière l'étal. Montés sur leurs chevaux, le seigneur Durst et son héritier légitime, Degnan, traversaient la foule, affichant leur morgue coutumière. Il n'y avait guère de danger qu'ils me reconnaissent parmi les

badauds, même si mes escapades hors du château n'étaient un secret pour personne. Lorsque des hôtes de marque venaient en visite, Xymund ne se donnait plus la peine de dissimuler mon absence.

Que faisaient lord Durst et son fils ici ? Kalisa, pour sa part, avait son idée sur la question.

— Ces couards ont fui leurs terres pour se réfugier ici. Ils ont tout laissé derrière eux, à ce qu'on dit.

Je lui jetai un regard noir.

— Fais attention à tes paroles, grand-mère. On en a fouetté pour moins que ça.

Elle émit un petit rire sec.

— Tout le monde dit que Xymund n'est pas le guerrier qu'était ton père, et on a bien raison si, comme l'affirme la rumeur, il n'est qu'un bât...

D'un froncement de sourcils, je la fis taire.

— Quoi qu'il en soit, reprit-elle, il me reste assez de fromage pour remplir mon chariot demain, mais ensuite, je n'aurai plus rien à vendre.

Je haussai les sourcils. Elle répondit d'un geste négatif à ma question muette.

— Anser et Mya sont partis avec le troupeau, et il n'y a plus de lait à cailler. Il paraît qu'à cause de ces rôdeurs les récoltes seront maigres et qu'on manquera de nourriture. On dit que certains commerçants augmentent déjà leurs prix.

Je finis le morceau de fromage et cherchai ma bourse.

Kalisa m'arrêta.

— N'y pense pas, ma fille. Je te remercie pour la crème pour les articulations que tu m'as donnée. Elle est très efficace.

Levant les mains, elle plia les doigts. Je lui souris, ravie de constater qu'elle avait retrouvé un peu de souplesse.

— Je t'en apporterai un autre pot, Kalisa. Promis.

— Je préférerais que tu restes en sécurité au château. Allez, file maintenant. Mon petit-fils ne va pas tarder à venir me chercher pour rentrer à la maison.

Elle commença à remballer sa marchandise tandis que je m'éloignais, perdue dans mes pensées. Lord Marshall Warren avait paru certain de pouvoir tenir à distance les hommes du

Tigre. L'art de la tactique et des mouvements de troupes n'était pas mon fort, mais père avait toujours considéré Warren comme un excellent général et lui accordait toute sa confiance. Apparemment, rien ne s'était passé comme prévu. Comment, sinon, expliquer la tension qui régnait autour de moi et la présence de l'ennemi aux portes de la ville ?

Animée d'un mauvais pressentiment, je hâtai le pas.

Quelques instants plus tard, les murailles du château furent en vue, massives et rassurantes. Habitues à mon trajet habituel, les gardes m'accueillirent par un salut distrait. Je franchis la haute porte et me dirigeai vers l'allée qui menait au fond du parc.

La mère de Xymund avait été une passionnée de plantes et de fleurs. Elle avait créé de magnifiques jardins d'agrément et consacré de nombreuses heures à diriger le travail des ouvriers chargés de l'entretien des massifs. Peut-être fallait-il chercher de ce côté l'origine de la rumeur selon laquelle son fils était un bâtard, né d'amours interdites. Pour ne rien arranger, cette princesse était venue d'un lointain royaume afin d'épouser mon père, et les nôtres nourrissaient une profonde méfiance envers tout ce qui était étranger. Père avait estimé que les intérêts de cette alliance justifiaient de passer outre à leur hostilité, mais d'après ce que je savais, la reine et lui avaient payé cher cette entorse à nos coutumes.

Bien entendu, il avait ignoré les rumeurs, reconnu Xymund comme son légitime héritier et répété à qui voulait l'entendre que celui-ci était le portrait craché de son propre père, mais cela n'avait pas fait cesser les racontars. Les anciens de Xy s'étaient entêtés : Xymund ne ressemblait en rien à son père. Mon demi-frère en avait beaucoup souffert. Même après qu'il eut été officiellement reconnu comme successeur et fut monté sur le trône, la suspicion était restée, lacinante comme une plaie qui ne cicatrice pas.

Après le décès de la mère de Xymund, mon père avait épousé en secondes noces la fille cadette d'un haut dignitaire de Xy, laquelle ne s'était guère souciée des jardins d'agrément. Si le potager du château était demeuré soigneusement entretenu en raison de son intérêt pratique, la jeune femme n'avait pas vu

l'intérêt de se consacrer à des occupations aussi frivoles que les massifs et parterres d'ornement. Ce point est l'une des rares choses que je sais d'elle, car elle mourut en me donnant le jour.

Le sentier serpentait entre les arbres et les fourrés, avant de traverser la roseraie, presque revenue à l'état sauvage. Je remarquai en passant que les cynorhodons étaient arrivés à maturité. N'ayant pas le temps de m'arrêter, je songeai qu'il faudrait revenir en cueillir quelques-uns.

Le fond du parc, envahi par les taillis, était sombre et oppressant. Je parvins enfin à une clairière où avait été dressée la vaste tente en bâche qui servait d'hôpital pour les blessés ennemis.

La première sentinelle, sans me poser de question, me fit signe de passer. Appuyé sur sa lance, l'homme semblait sur le point de s'assoupir. Je poursuivis mon chemin, un peu essoufflée. La fatigue de la journée commençait à se faire sentir. Ces visites me prenaient toujours plus de temps que prévu. Le Conseil devait se réunir ce soir, mais mon absence ne poserait aucun problème... en admettant, d'ailleurs, qu'on la remarque. J'assistais si peu à ces réunions !

Une seconde sentinelle montait la garde devant l'entrée de la tente. Ravie de reconnaître Heath, j'accélérerai le pas.

Lui, en revanche, ne parut pas content de me voir. Une main tenant sa lance, l'autre sur sa hanche, il m'accueillit par un froncement de sourcils. Son visage était rond, ses boucles de la même couleur que les miennes.

— Lara, grommela-t-il, tu n'as rien à faire ici.

D'un coup de menton, il désigna la tente.

— De plus, je ne suis pas certain qu'on apprécie vraiment ton intervention.

Je fis halte devant lui, mon fardeau à la main, et levai les yeux. Je parvins à rester sérieuse quelques instants, mais ne pus retenir un sourire devant la mine renfrognée de mon ami d'enfance. Aussitôt, le visage de ce dernier s'éclaira. Je détournai le regard en réprimant un éclat de rire. Puis je m'approchai de lui pour qu'il pose sa main sur ma nuque et appuie doucement son front contre le mien, une façon de nous saluer qui n'appartenait qu'à nous et remontait au plus lointain

de ma mémoire. À présent, toutefois, il devait baisser la tête et se pencher pour descendre jusqu'à moi, à cause de sa haute stature.

Anna avait beau affirmer que j'étais parfaite – ni trop grande, ni trop petite –, j'aurais parfois préféré mesurer un ou deux pouces de plus.

Je m'écartai de lui, toujours souriante.

D'un air faussement désespéré, Heath leva les yeux au ciel comme s'il espérait y trouver de l'aide, puis il reporta son attention sur moi.

— Si on te pose la question, marmonna-t-il, tu m'as ordonné de te laisser entrer.

Mon sourire s'élargit encore.

— Merci, Heath.

— Ma petite caille, tu sais que je ne peux rien te refuser.

Dans un soupir de résignation, il souleva le rideau de toile qui faisait office de porte.

— J'ai demandé aux hommes de mettre les bouilloires sur le feu en prévision de ta visite, ajouta-t-il sans se départir de son expression sévère. Mon tour s'achève dans trois heures, et c'est Arneath qui prend la relève. Tu as intérêt à être sortie à ce moment-là.

Je lui adressai un clin d'œil complice, auquel il répondit. Cet Arneath me déplaisait souverainement. Xymund l'avait depuis peu nommé chef de la garde du palais, une promotion que d'autres, plus qualifiés que lui, auraient méritée. Pour ma part, j'évitais en général de me trouver sur son chemin.

— J'y veillerai, promis-je à Heath.

Celui-ci fronça les sourcils.

— Ce n'est pas la première fois que j'entends cela, bougonna-t-il. Prends garde à toi, hein ?

D'un geste, il m'invita à entrer. Je pénétrai sous la tente.

C'est l'odeur qui me frappa en premier. Celle des herbes séchées, du sang... et de la mort. Les hommes étaient étendus, serrés les uns contre les autres, sur de mauvais lits de paille. Il n'y avait ici ni apprenti ni assistant pour aérer l'endroit, changer les pansements ou laver les blessés. Je devais me débrouiller avec les moyens du bord, c'est-à-dire sans l'aide de quiconque,

si ce n'est des blessés eux-mêmes.

Lors de ma première visite, aucun d'entre eux n'avait accepté que je le touche, ni même que je lui parle. Leur langue était chantante et rapide, et j'avais eu un certain mal à en apprendre les rudiments. Il m'avait fallu bien de la patience – pour ne pas dire de l'entêtement – pour convaincre quelques-uns d'accepter mes soins.

S'ils étaient fort différents les uns des autres par l'apparence, certains très blonds et pâles, d'autres bruns à la peau mate, ils étaient, pour le reste, exactement comme nous. Leur sang coulait aussi rouge que le nôtre, et ils réagissaient aussi bien que nous à mes médicaments. Par chance, certains maîtrisaient correctement la langue des marchands et avaient accepté de jouer les interprètes.

Je laissai mes yeux s'accoutumer à la pénombre, saluai les deux gardes postés à l'intérieur et fis quelques pas sous la vaste tente. Il y eut un silence à mon entrée, une soudaine tension. Puis on me reconnut, et un imperceptible soulagement parcourut les rangs des blessés. Mon arrivée était le signal qu'ils allaient pouvoir, dans la mesure de leurs possibilités, effectuer leur toilette, laver leurs vêtements et refaire leur couchage. Contrairement à mes patients xyians, ces hommes étaient d'une propreté presque maniaque. D'ailleurs, je les entendais parfois murmurer une sorte de prière lorsqu'ils versaient l'eau.

— Lara ?

En me retournant, je vis Rafe s'approcher de moi. Petit et mince, le teint clair, l'œil brun et le poil noir, un éternel sourire aux lèvres, il était l'un des plus jeunes de mes blessés. Rafe avait été le premier à accepter que je le soigne, et c'était lui qui m'avait enseigné leur langage. S'il m'arrivait encore de commettre des erreurs d'interprétation, si je cherchais souvent mes mots et ne les utilisais pas toujours à bon escient, on me comprenait en revanche presque toujours. Ces hommes m'avaient manifestement crue incapable de les soigner. Pourtant, malgré mon échec à soulager leurs fréquentes migraines, j'avais fait mes preuves pour les autres blessures et douleurs dont ils souffraient.

— Rafe, j'espère que vous allez mieux ? demandai-je en

articulant exagérément, de peur de mal former les mots.

J'examinai la profonde estafilade qui lui barrait le visage. Apparemment, la plaie cicatrisait vite. Rafe m'adressa un sourire gentiment moqueur.

— Vous parlez encore comme une enfant qui apprend.

Il me suivit vers le centre de la tente, où se trouvait une table. J'y déposai les affaires que j'avais apportées, fouillai dans le panier et en sortis un flacon, que je lui tendis.

— Frottez ceci sur la plaie. Cela aidera la cicatrice à guérir.

Il prit la fiole d'un air surpris.

— Pour quoi faire ? Cette plaie est honorable.

— Elle le sera toujours si elle reste discrète.

Ces hommes nourrissaient d'étranges idées au sujet de leurs blessures de guerre. Rafe marmonna des paroles indistinctes mais conserva le flacon.

Autour de nous, ses camarades commençaient à se lever, mais il continuait de danser d'un pied sur l'autre, manifestement peu pressé d'aller se laver. Une ombre passa sur son visage.

— Quelque chose ne va pas ? lui demandai-je.

Après une hésitation, il répondit à voix basse :

— Nous avons un nouvel arrivant.

D'un signe de tête, il indiqua le fond de la tente. Là-bas, quelques hommes s'attroupaient autour d'un lit.

— Si vous voulez bien...

Sans répondre, je pris mon panier et me dirigeai vers le petit groupe.

À mon approche, les guerriers s'écartèrent, à l'exception de deux d'entre eux qui demeurèrent immobiles. Je déposai le panier sur le sol, m'agenouillai et examinai l'homme.

Celui-ci avait la corpulence d'un colosse... et la peau noire. Son corps massif, que le lit de fortune contenait à peine, était noir comme la nuit, noir comme le fer forgé. La rumeur était exacte. Je retins mon souffle en me demandant, l'espace d'un instant, si l'homme crachait le feu. Puis je fixai sur lui un regard professionnel, et mon bon sens reprit le dessus.

Le blessé était drapé dans une cape et des couvertures, les yeux ouverts mais le regard vitreux. Son front était humide de

sueur, ainsi que ses cheveux, une luxuriante crinière sombre dont je n'avais jamais vu la pareille. Quelle que soit sa couleur, il semblait souffrir comme n'importe lequel d'entre nous.

En remarquant le pansement de fortune qui descendait jusqu'à son bas-ventre, je retins un gémissement. Par la Déesse, encore une blessure abdominale ? Oh, non ! Je tendis la main vers la plaie... mais aussitôt, l'un des hommes me saisit le poignet.

— Que faites-vous ?

Sa voix était sèche et tranchante, mais ses paroles parfaitement compréhensibles. Deux pupilles sombres, noires comme l'encre, me scrutèrent tandis que sa poigne se raffermissait. Son visage large et rond était tendu, et bien qu'il ne fût pas aussi noir de peau que le malheureux allongé, son teint était nettement plus sombre que la plupart de ses camarades. Je ne pus chasser une pensée furtive – allais-je aussi voir un homme à la peau bleue ? Puis il me tordit le bras avec force.

— Je suis guérisseuse, expliquai-je en soutenant son regard. Il émit un petit rire sans joie.

— Vous êtes une *bragnet*.

Je ne connaissais pas ce mot, mais je le soupçonnais de faire partie de ceux que l'on n'apprend pas aux enfants. Refusant de réagir à ce qui était manifestement une insulte, je campai sur mes positions.

— Je peux l'aider, proposai-je.

Je dardai sur le cerbère un regard impassible :

— Je vais le soigner.

L'homme me considéra, indécis.

Une voix s'éleva derrière nous dans la pénombre.

— Joden, s'il te plaît. Elle dit vrai.

Rafe s'approcha de nous et ajouta, d'un ton calme mais ferme :

— Nous aussi avons refusé ses services au début, mais elle connaît son métier.

Le dénommé Joden lui jeta un coup d'œil méfiant.

— Cette fille ? Elle est prêtresse guerrière ?

Rafe secoua la tête.

— Mieux. Elle est guérisseuse.

Il avait utilisé le mot dans ma langue, non dans la leur.

— La première fois qu'elle est venue, nous l'avons prise pour une folle et avons tenté de la chasser, mais elle a insisté.

Il leva le menton de façon à montrer sa cicatrice.

— Tu vois ? Elle a aidé beaucoup d'entre nous, Joden. Je peux le jurer devant le Ciel, si tu veux.

Joden détourna les yeux de moi pour les poser sur le blessé. Dans un reniflement dédaigneux, il libéra mon poignet.

— Si vous faites du mal à Simus, la fille, je vous abats.

— Descendez-le de ce lit de camp et installez-le sur un matelas de paille, dis-je en soulignant mes paroles de gestes explicatifs.

Joden entreprit d'ôter les couvertures du blessé.

— Découvrez-le. Vous allez tamponner son visage, ses bras et sa poitrine avec des linges humides. Il faut faire tomber la fièvre. Je m'occupe de la plaie et du pansement.

L'un des plus jeunes s'approcha pour m'aider. Sa peau était plus claire que celle de Joden, mais ses longs cheveux noirs retombaient en lourdes tresses.

— Rafe ? appelaï-je.

Je m'assis sur mes talons.

— Sans vouloir vous offenser, va-t-il réagir comme les autres à mes soins ?

Comme il me regardait d'un air perplexe, de même que ses camarades, je toussai pour éclaircir ma voix et expliquai, un peu gênée :

— Je n'ai jamais soigné quelqu'un comme lui.

— En quoi est-il différent ?

J'effleurai le front du malade, et Rafe suivit mon geste du regard.

— Oh, vous parlez de sa peau ?

Je hochai la tête et retirai ma main, non sans m'assurer d'un regard furtif que la couleur n'avait pas déteint sur mes doigts.

Rafe émit un claquement de langue hautain.

— À part la couleur, nous sommes exactement identiques...

Il coula un regard de biais vers Joden, avant de poursuivre :

— ... bien que certains affirment que Simus a reçu plus que

sa part de charisme.

Joden grommela, mais je vis l'ombre d'un sourire passer sur son visage. Je sortis de mon panier un flacon de racines d'orchidée que je tendis à l'homme aux longues tresses.

— Comment vous appelez-vous ?

— Prest.

— Essayez de lui faire avaler deux gorgées de ceci. Pas plus. Cela le soulagera pendant que nous nettoierons la plaie.

Prest hocha la tête.

— Je reviens dès que j'en ai terminé avec les autres, promis-je en me levant.

Puis, à voix haute :

— Roulez les côtés de la tente !criai-je. Il faut absolument aérer cet endroit !

Ce n'était pas la première fois que nous effectuions cette manœuvre, afin de faire entrer de la lumière et de l'air frais sous la tente. Les gardes regardaient cela d'un mauvais œil, mais ils me laissaient faire lorsque je décidais que c'était nécessaire. Toutes les parois de toile furent donc soulevées, et je pus voir les sentinelles postées tout autour du chapiteau. Xymund ne prenait aucun risque.

Pendant que les hommes se mettaient au travail, j'avais entrepris ma tournée et commencé à examiner les blessures, utilisant au besoin les baumes et potions que j'avais apportés. Au début, on m'avait repoussée sans ménagement quand j'avais tenté d'intervenir. Cela m'avait pris du temps, mais désormais la plupart des hommes acceptaient ma présence, et certains m'accueillaient même avec bienveillance. Ce jour-là, toutefois, quelque chose avait changé. Même si mes patients faisaient preuve d'une grande correction envers moi, leur attention était manifestement tournée vers le nouvel arrivant.

Plusieurs, qui ne m'avaient jamais adressé la parole, allèrent même jusqu'à me demander des nouvelles du blessé.

Je ne savais pas qui il était, mais j'avais une certitude : cet homme était quelqu'un d'important.

On apporta les bouilloires d'eau chaude, et la toilette put commencer. J'avais chapardé un vieux pain de savon durci, oublié dans un cagibi au château. Il embaumait les fleurs des

champs, mais il était doux et efficace. Jamais je n'avais formulé la moindre allusion à cet aspect de mes visites au fond du parc. On imagine sans peine la réaction de mon entourage à l'idée de me savoir, moi, une Fille du Sang, sous une tente parmi des hommes nus ! Au demeurant, personne ne semblait s'être avisé jusqu'à présent qu'un guérisseur, à un moment ou un autre, devait bien s'occuper du corps de ses malades...

J'avais rassemblé quelques tuniques et pantalons usés, aussi les blessés avaient-ils de quoi se changer. Ils s'occupaient de leur propre lessive, et j'avais convaincu les gardes d'accrocher, à l'extérieur, des fils à sécher le linge. C'est en voyant ces hommes se dévêtrir pour leur toilette que j'avais aperçu pour la première fois les curieux tatouages qui ornaient leurs bras. Chacun en possédait deux différents, un à chaque bras, mais je n'en avais pas saisi le sens. Lorsque j'avais posé la question, on m'avait vertement rabrouée.

Avant de retourner au chevet de mon nouveau patient, je passai voir les gardes postés à l'entrée. Le plus âgé désigna d'un coup de menton le fond de la tente.

— C'est grave, dame Xylara ?

— Oui. Je vais devoir nettoyer la plaie ; cela risque de faire du bruit.

Il frémit.

— Je comprends. Je vais prévenir les autres.

— Merci.

Je penchai la tête de côté.

— Un peu d'eau supplémentaire ne serait pas de trop, ajoutai-je.

L'homme poussa un soupir de lassitude.

— Vous connaissez les ordres de Sa Majesté. Nous...

Sa voix s'étrangla, peut-être sous l'effet du regard noir que je lui jetais.

— *Aye*. Un peu plus d'eau. On vous apporte ça.

En pivotant pour retourner auprès du blessé, j'entendis le garde appeler ses collègues par la portière de toile de la tente.

On avait déshabillé le colosse noir pour l'installer sur un couchage de paille. Prest se tenait à son côté, occupé à plier avec soin les effets du malade. En m'agenouillant au chevet de ce

dernier, je constatai que son état s'était légèrement amélioré. Son front ne transpirait plus, et ses yeux étaient clos. En outre, sa respiration paraissait moins douloureuse. Sa peau noire ne s'ornait pas de tatouages mais de scarifications, qui dessinaient elles aussi des motifs.

— Deux gorgées, me dit Prest.

Je hochai la tête, mais déjà, mon regard venait d'être attiré par la blessure. D'un geste, je demandai aux hommes de s'écartier de la lumière, puis je me penchai pour mieux voir.

La plaie avait été recouverte par la cape de l'homme, dont on avait fait un tampon. Le sang avait imprégné l'étoffe avant de sécher. Avec un peu d'eau propre, je décollai ce pansement de fortune. Manifestement, l'homme avait été soigné sur le champ de bataille, et plus personne ne s'était occupé de lui. Je cherchai le regard de Joden.

— Est-ce vous qui l'avez pansé ?

— C'est tout ce que j'ai eu le temps de faire. On nous a pris tout de suite après.

D'un signe de tête, je lui indiquai que je comprenais, puis je me mis à l'œuvre. Je finis de retirer la bande de tissu et la laissai tomber sur le sol.

Le spectacle n'était pas beau à voir. La blessure commençait à l'aine et descendait, toujours plus profonde, le long de la cuisse. Les bords étaient gonflés et du pus s'était formé au fond. De l'herbe, de la terre et des petits cailloux étaient enfouis dans les chairs. D'une légère pression, je palpai sa peau. Elle était brûlante. Je retirai ma main, dubitative.

— Va-t-il perdre sa jambe ? demanda Joden, debout derrière moi.

Je levai les yeux et remarquai pour la première fois que celui-ci ne semblait pas avoir la moindre blessure. Puis mon regard fut de nouveau attiré vers la plaie. Je me mordis les lèvres, indécise, avant d'avouer :

— Je ne sais pas.

Un murmure parcourut la petite troupe autour de moi, mais je n'avais pas le temps de discuter avec eux.

— Nous allons commencer par nettoyer tout cela, déclarai-je.

Je pris parmi mes fournitures les flacons et les linges dont

j'allais avoir besoin.

— Cela risque de lui faire mal, précisai-je. J'ai averti les gardes. Je vais avoir besoin de votre aide pour le maintenir allongé.

Joden se laissa tomber sur les genoux mais ne fit pas signe de vouloir m'assister.

— J'ai espéré qu'un signe se manifeste, et les Éléments m'ont dit de l'épargner ! s'écria-t-il d'un ton vibrant de désespoir. Aujourd'hui, je voudrais avoir accompli mon devoir envers lui, et que tout soit terminé !

Autour de nous, les hommes reculèrent.

— Tu ne lui as pas donné le coup de grâce ? murmura Rafe, les yeux écarquillés de stupeur.

Je levai vivement la tête. Joden était hagard, et son visage, à la lumière, était de cendre. J'avais entendu dire que les hommes du terrible Seigneur de Guerre préféraient s'entretuer sur le champ de bataille plutôt que d'être capturés, mais je ne l'avais pas cru. Je me redressai et parcourus du regard la petite assemblée. Puis, du bout du doigt, je tapotai l'épaule de Joden pour attirer son attention.

— N'en faites rien, l'avertis-je. Être venu jusqu'ici, rien que pour vous faire tu...

Le mot s'étrangla dans ma gorge.

— Non, repris-je. Je ne le permettrai pas.

Il me considéra, manifestement amusé malgré sa peine.

— Vous croyez que vous allez le sauver, la fille ? Et sa jambe aussi ?

— Je vais essayer, répliquai-je en soutenant son regard. Je pense qu'il ne faut jamais renoncer.

Il émit un rire sec et regarda mon doigt, minuscule à côté de sa large épaule. Puis je le vis approuver d'un lent hochement de tête.

— Nous allons essayer, guérisseuse, rectifia-t-il en écorchant ce dernier mot qui ne lui était pas familier.

Je me rassis sur les talons tandis qu'il faisait signe à plusieurs hommes.

— Seul, je ne pourrai pas le tenir. Faites attention, il est coriace, m'avertit-il.

Trois guerriers s'approchèrent. Chacun, ainsi que Rafe, Prest et Joden, s'installa par terre et referma les mains, qui sur un bras, qui sur une jambe du blessé. Je pris un pansement et m'approchai.

Aussitôt, mes assistants se tendirent. Joden me lança un regard contrarié, tout en marmonnant quelque chose au sujet des chants.

Rafe ricana.

— Elle n'emploie pas de sorts, Joden. Et elle n'invoque pas les Éléments.

— Ah non ? fit l'autre, manifestement déçu.

Sans prêter attention à leur échange, je me mis au travail. Tout se passa bien pendant les premiers instants. Tablant sur le fait que le narcotique que je lui avais administré serait assez puissant pour faire dormir le blessé jusqu'à la fin de l'opération, je versai une bonne quantité de liquide afin de laver la plaie en profondeur. Tout d'un coup, mon malade commença à se débattre.

— Non, non ! hurla-t-il.

Sa voix puissante s'éleva tandis qu'il donnait de violentes ruades pour se débarrasser de nous. La Déesse soit louée, je disposais, pour une fois, de l'aide de solides gaillards. Mes élèves, eux, auraient été éjectés en un éclair.

— Des renforts par ici. Tout de suite !

L'ordre de Joden, donné avec calme, fut exécuté à la seconde. Un instant plus tard, d'autres hommes nous avaient rejoints. Joden laissa sa place pour aller s'agenouiller près de la tête du blessé. Je le vis poser une large main sur son épaule.

— Simus, tu as été blessé. Nous te soignons. Il faut rester tranquille.

L'intéressé ne semblait pas voir les choses de la même façon.

— À moi, fidèles guerriers !

J'avais été bien inspirée d'avertir les gardes : l'homme possédait une voix de stentor. Je repris mon travail aussi vite que possible, consciente des risques qu'il y avait à agir dans la précipitation. Il fallait absolument nettoyer cette plaie, et je préférais y parvenir tout de suite plutôt que de devoir recommencer.

— Joden ! appela Simus tout en se contorsionnant.

— Je suis là, répondit celui-ci en approchant ses lèvres de l'oreille de son compagnon. Tiens bon, mon ami, je suis avec toi.

Puis, levant les yeux vers moi :

— Vite !

Je l'ignorai.

Prest pesait de tout son poids sur l'avant-bras du guerrier, qu'il tenait de ses deux mains.

— Nous pourrions cautériser la plaie ? proposa-t-il.

— Taisez-vous, répliquai-je.

Dans un râle de douleur, Simus s'arc-bouta avec force. Ses camarades le plaquèrent sur le matelas. Du coin de l'œil, je pouvais voir leurs regards horrifiés.

— Pourquoi ne pas appliquer un fer rouge ? demanda Joden.

Il avait posé les mains sur le crâne de Simus, dont il massait les tempes de ses larges pouces. Voyant le colosse s'apaiser, je me remis au travail.

— En cautérisant, nous creuserions la blessure, expliquai-je. Il risquerait de ne plus pouvoir marcher ni monter à cheval.

Joden, d'un grognement, m'indiqua qu'il avait compris.

Finalement, je réussis à laver la plaie. Je pansai la jambe aussi serré que je l'osai avec des bandages propres, puis je reculai pour contempler le résultat, sous le regard attentif de l'assistance.

Joden fronça les sourcils d'un air contrarié.

— Vous ne l'avez pas recousu.

— Non.

Je me tournai vers lui.

— La blessure doit rester ouverte pour guérir. Si je la referme maintenant, si je la suture, elle risque de...

Je secouai la tête en cherchant mes mots.

— S'abîmer. Devenir dangereuse.

— Pourrir, dit Rafe, qui s'était placé derrière moi.

Le terme était un peu exagéré, mais j'acceptai cette traduction. Joden parut comprendre et observa Simus. À présent que nous en avions terminé, ce dernier avait sombré dans un sommeil agité. En prenant de l'eau fraîche pour baigner son visage, je m'aperçus que mes mains tremblaient.

— Inutile, décréta Joden, qui s'était levé pour s'approcher de moi et me tendait la main. Maintenant, nous pouvons nous occuper de lui.

J'approvai d'un signe de tête et, acceptant son aide, me relevai prudemment. Mes jambes me portaient à peine. Je me dirigeai d'un pas mal assuré vers la table où j'avais laissé mon panier. Le soleil était descendu pendant ce temps, aussi faisait-il bien plus sombre sous la tente. La toilette était achevée, et visiblement, les hommes s'en trouvaient mieux.

Du moins, l'odeur était-elle plus supportable.

Je pris le pot de tue-la-fièvre et revins m'agenouiller auprès de Joden. Simus semblait dormir plus calmement.

— Merci, grommela Joden.

Je lui adressai un sourire.

— Et vous ? lui demandai-je. Avez-vous besoin de soins ?

Son visage se ferma.

— Non. Je ne suis pas blessé.

C'est à cet instant que résonna le cor annonçant la relève de la garde. J'avais dépassé le temps qui m'était imparti.

— Joden, prenez ceci.

Je déposai dans sa main le pot, dont il inspecta d'un air méfiant le contenu, une épaisse pâte brune.

— Il faut en prendre sur le bout de votre doigt, expliquai-je en joignant le geste à la parole. Puis vous en déposez un peu dans sa bouche. Vous recommencerez toutes les heures.

J'écartai les lèvres du blessé et frottai son palais avec le remède.

— Cela va combattre la fièvre, conclus-je.

Joden me regarda.

— Allez-vous revenir ?

— Oui, promis-je. Demain.

Je me relevai en époussetant mon pantalon.

— J'ai remis à Prest la racine d'orchidée. Donnez-en au malade s'il s'agit, mais attention ! Pas plus de deux gorgées, et une seule fois cette nuit. Vous pourrez lui en administrer de nouveau après le lever du soleil en cas de besoin.

Derrière moi, j'entendais la relève de la garde. On ordonnait que les pans de la tente fussent redescendus, et il me sembla

que l'on m'appelait. La voix ressemblait à celle d'Arneath. Miséricorde !

Près de moi, le blessé laissa échapper un soupir et parut se détendre. Prest continuait de lui rafraîchir le visage et les bras. Je me penchai pour ramasser la cape et les linges dont je m'étais servie pour les soins du malade et les roulai en boule. Une fois qu'on les aurait fait bouillir, ils pourraient servir de nouveau. Ce faisant, mes doigts rencontrèrent un objet lisse et froid. Je plissai les yeux dans la lumière déclinante.

Il s'agissait d'une broche en onyx, figurant un félin bondissant, ses iris jaunes luisant d'un éclat féroce. Elle paraissait rayonner d'une lumière intérieure, en particulier au niveau des yeux de l'animal. Je réprimai une expression de stupeur lorsque je compris enfin de quoi il s'agissait. Ce bijou n'était pas n'importe quelle babiole. Il signifiait que l'homme étendu à mes pieds était général dans l'armée du Tigre.

Par la Déesse ! Xymund allait le tuer...

Je cherchai le regard de Joden. Une expression de consternation se peignit sur ses traits quand il comprit que je savais. Je vis son poing se refermer à son côté, comme pour chercher sa dague. S'il avait eu une arme à sa portée, je ne serais probablement pas ressortie vivante de cette tente. Il voulut me dire quelque chose, mais n'en eut pas le temps.

Arneath venait de faire irruption sous la tente.

## 2

Je ne pris pas le temps de réfléchir. Dans un réflexe, j'arrachai la broche de l'étoffe maculée de sang et la dissimulai au creux de ma paume.

— Xylara ?

C'était bien Arneath, capitaine des gardes du palais. Je savais déjà qu'il serait inutile de tenter de l'amadouer.

— Vous devez quitter cet endroit, ordonna-t-il. Sur-le-champ.

— Oui, je le sais.

Arneath prenait un malin plaisir à m'interdire l'entrée de la tente des prisonniers. Il m'avait depuis longtemps signifié que la pratique d'un art, quel qu'il fût, était indigne d'une Fille du Sang. Je me retournai pour ranger mes pots dans mon panier, faisant écran de mon corps pour y glisser également la broche. Puis je me redressai, l'anse dans une main, le linge roulé sous mon bras.

— Je m'en vais, ajoutai-je d'un ton docile.

Arneath me regarda d'un air méfiant. Manifestement, il s'était attendu à me voir discuter ses ordres. Je me tournai vers Joden pour murmurer dans sa langue :

— Je reviendrai demain. Ne le laissez pas marcher, ni même se lever.

Je ne jetai pas un regard à Arneath, qui dansait d'un pied sur l'autre, silhouette menaçante à la lisière de mon champ de vision. Quant à Joden, il demeura impassible. Ses yeux sombres brillèrent dans la pénombre qui envahissait la tente.

— Ne le trahissez pas, chuchota-t-il, ou je vous briserai la nuque.

Sans répondre, je pivotai sur mes talons et m'éloignai en

ignorant Arneath. Rafe me salua d'un hochement de tête au passage, mais il resta prudemment à l'écart de mon chemin. Il savait d'expérience que le capitaine des gardes ne montrait aucune patience.

Ce dernier me suivit à l'extérieur de la tente.

— Que vous a dit l'homme noir ? s'enquit-il, hargneux.

— Que si jolie soit la guérisseuse, la potion est toujours aussi infecte.

L'une des sentinelles s'esclaffa à mes paroles, et Arneath lui-même sourit. Dehors, le soir tombait. L'air frais de la nuit était agréable après la chaleur étouffante qui régnait sous la tente. Dans le ciel, les étoiles s'allumaient les unes après les autres. Je m'avisai soudain que Heath n'était plus là. Sans doute se trouvait-il déjà dans les cuisines du château.

L'hilarité d'Arneath, cependant, fut de courte durée.

— Je ne comprends pas pourquoi vous perdez votre temps avec eux, marmonna-t-il. Ce ne sont que des brutes.

Je me mis en route vers le château tandis qu'il poursuivait, d'un ton où perçait une sourde animosité :

— À moins que vous ne tentiez de vous faire des amis dans le camp adverse ? Au cas où les choses tourneraient mal !

Je pilai net. Autour de moi, quelques rires avaient fusé, un peu gênés. Les rires d'hommes qui croyaient à ces mensonges pleins de fiel... Je pivotai sur mes talons et répliquai :

— Je ne fais qu'obéir au roi, Arneath. Et à l'engagement que j'ai pris de porter assistance à tous ceux qui auraient besoin de mes services.

Je redressai le menton et lui adressai un sourire.

— Au fait, l'onguent que vous m'avez demandé pour soulager vos parties intimes vous a-t-il fait du bien ?

Arneath rougit jusqu'aux oreilles alors qu'un concert d'éclats de rire saluait ma repartie. À présent, c'était lui qui faisait l'objet des quolibets.

Je m'éloignai en direction du château, entrai sous les fourrés et, une fois hors de vue, poussai un soupir de lassitude. Comment avais-je pu proférer de telles grossièretés ? Il me semblait voir père secouer la tête d'un air désespéré devant tant de mauvais esprit et de vulgarité. Sans compter qu'Arneath

avait les moyens de passer sa fureur sur les prisonniers ! Maudissant mon manque de diplomatie, je poursuivis mon chemin. Tant pis. Je ne pouvais pas revenir sur ce que j'avais dit, et Arneath méritait qu'on lui rabatte son caquet. Comment avait-il osé insinuer que moi, une fille de la Maison de Xy, je puisse...

Je me souvins alors de la broche d'onyx, et ma colère retomba d'un coup.

Frissonnant dans l'air frais de la nuit, je concentrerai mes pensées sur mon chemin, tout juste visible à présent que les ombres se faisaient plus denses. Tout en marchant, je dressai mentalement l'inventaire de ma pharmacopée et songeai qu'il me faudrait aller au marché dès l'aube le lendemain, afin de me procurer ce qui me manquait. Xymund avait été clair : je n'avais pas le droit de puiser dans ses réserves pour soigner les prisonniers. Je réprimai un rire amer.

Comme s'il allait personnellement cueillir les herbes qui séchaient dans le cellier !

À ce point de mes réflexions, je me mordis les lèvres, songeuse. Il était plus confortable de penser aux plantes médicinales qu'au bijou dissimulé dans mon panier. La broche en était la preuve : le colosse blessé était un chef de haut rang. Ce qu'aucun des nôtres, j'en étais certaine, n'avait encore compris... Si père avait encore été de ce monde, je le lui aurais dit sans l'ombre d'une hésitation. Il aurait su exploiter la situation à son avantage, mais jamais il n'aurait tué le guerrier de sang-froid. Certes, je pouvais m'en ouvrir à Heath, mais celui-ci n'aurait d'autre choix que de transmettre l'information à son supérieur... lequel n'était autre qu'Arneath.

Perdue dans mes pensées, je ralents le pas. Arneath abattrait le prisonnier, sans aucun doute. Si Heath en référait directement à Xymund et qu'un conflit s'ensuivait, cela mettrait mon ami en porte-à-faux. Il n'était pas question que je prenne ce risque. Il en allait de même pour Othur, le sénéchal. En revanche, je pouvais me fier à lord Marshall Warren. Père, qui avait toute confiance en lui, l'avait nommé parmi ses conseillers. Si quelqu'un était capable de tenir tête à Xymund, c'était bien lui. Je pris une profonde inspiration. Un certain temps

s'écoulerait avant que le blessé reprenne conscience. J'allais tout dire à Warren et le laisser décider quel usage faire de mon information.

En parvenant à la roseraie, je me souvins des cynorhodons. J'essayais d'en cueillir assez pour préparer un flacon de sirop. La nuit était déjà tombée, mais j'y voyais suffisamment, et mes doigts, en les palpant, sauraient si les baies étaient mûres ou non. Je glissai mon panier à mon bras et m'enfonçai à tâtons entre les buissons épineux. Le parfum des dernières fleurs embaumait l'air, emplissant mes poumons, ravivant de douloureux souvenirs. Comment oublier l'odeur que répandaient les roses autour du lit de mort de Xyron ?

Père était parti lentement, par étapes successives. Un peu à l'image des nuances d'or et de bronze qui ombrayaient peu à peu les arbres à la fin de l'été... Tous les signes de la maladie étaient là, mais je les avais longtemps niés, comme tout le monde à la cour. Une fois que l'évidence s'était imposée, le mal avait poursuivi sa lente et insidieuse progression, indifférent à nos remèdes. Père était un peu plus faible chaque jour, et rien n'y faisait.

Xymund avait commencé à prendre les rênes du pouvoir afin de soulager notre père de son fardeau, mais cela ne s'était pas bien passé. Au début, Xyron ne lui avait délégué que ses obligations honorifiques, pour concentrer son énergie sur la conduite du pouvoir. À mesure que le temps passait, cependant, Xymund avait dû le remplacer ponctuellement. L'honnêteté m'oblige à le reconnaître, jamais mon demi-frère n'avait pris une initiative sans avoir la preuve que père n'était pas en état d'assumer sa charge. Toutefois Xymund, encore novice, avait montré de la maladresse dans la prise de certaines décisions, de sorte que plusieurs membres du Conseil et des guildes s'étaient directement adressés à Xyron, opposant de fait le maître à l'agonie et l'élève inexpérimenté.

Mon apprentissage et, plus tard, la pratique de mon art m'avaient tenue à l'écart de la cour. Je m'étais encore plus isolée lorsque père était tombé malade, car toute mon attention était tournée vers lui. Vieux guerrier trahi par le corps qui l'avait longtemps servi avec fidélité, Xyron avait vu son humeur se

dégrader au même rythme que son organisme. Il était devenu irascible et prompt au blâme. Rien ni personne ne trouvait grâce à ses yeux, au point que ses relations avec Xymund avaient pris un tour détestable, et que les domestiques attachés à son service éprouvaient toutes les peines du monde à effectuer leur travail.

Pour ma part, je cumulais les rôles de fille, de guérisseuse et de médiatrice. Je quittais le moins possible le chevet de mon père, si bien qu'à la fin je m'étais installée à demeure dans ses appartements. Pendant son agonie, j'avais pris l'habitude de faire apporter des bouquets de roses et des coupelles d'huile de rose pour assainir l'air. Sans doute ce parfum me rappellerait-il toujours ces interminables heures...

Je poursuivis mon inspection des buissons, jetant les baies dans mon panier, par-dessus les flacons et les pots. Je progressais avec lenteur afin d'éviter les épines. Mieux valait prélever ce dont j'avais besoin avant que la cuisinière, Anna, ne fasse une descente dans la roseraie pour ses propres besoins. Sa gelée de rose était un bonheur pendant les mois d'hiver, sur du pain grillé au miel.

Soudain, je fus parcourue d'un frisson glacé. Ma peau se hérissa. Je m'avisai alors qu'un silence anormal régnait alentour.

Je n'étais pas seule.

Je retins mon souffle. Les bruits habituels du jardin avaient cessé. Le chant des passereaux saluant les derniers feux du couchant, le bruissement des lapins quittant leurs terriers, tout avait disparu. Comme si quelque prédateur rôdait dans les parages.

Je songeai d'abord que l'un des chiens de chasse s'était évadé du chenil. Mon demi-frère n'était pas un grand chasseur, mais il possédait une meute pour l'usage des amateurs. Cependant, ces bêtes ne tenaient pas en place, elles étaient toujours avides de caresses et de jeux. Elles n'avaient pas l'habitude de rester immobiles bien longtemps.

Je m'éloignai des buissons. Ayant pris une profonde inspiration, je bloquai mon souffle et m'immobilisai, l'oreille aux aguets. Pas un mouvement, pas un bruit. Je demeurai ainsi une ou deux minutes, tout en jetant autour de moi des regards

intenses, comme si mes yeux pouvaient percer l'obscurité.

Puis mon estomac se mit à gargouiller, me rappelant que le fromage de Kalisa n'était plus qu'un souvenir, de même que mon petit déjeuner. Un rire nerveux m'échappa. La fatigue me jouait des tours. Je laissai tomber les dernières baies dans mon panier posé à mes pieds, puis je m'étirai... et une fois de plus, mes longues boucles se détachèrent et roulèrent sur mes épaules. Étouffant un juron, je les rassemblai pour les tordre en un semblant de chignon, que l'attachai à l'aide d'un lien trouvé dans ma poche. Aucun bruit ne troublait la nuit lorsque je ramassai mon panier et m'en allai.

J'avais dû me tromper. J'étais l'unique « prédateur » errant ce soir-là dans les jardins du palais...

Je traversai le potager, guidée par la chaude lumière que déversaient les fenêtres du château, et j'entrai par une porte de service. Une ambiance festive semblait régner dans le palais, ce soir. Cela était étrange, et même un peu déplacé. N'étions-nous pas en guerre ? Apparemment, les seigneurs et les courtisans qui constituaient l'essentiel de la cour ne s'en formalisaient pas.

Du temps de sa splendeur, Xy avait été un important carrefour commerçant. La vallée et les cols montagnards offraient aux caravanes un accès privilégié à un vaste lieu de rassemblement, comme je l'avais appris dans mes livres d'histoire. Xy avait toujours entretenu une armée, grâce à la fortune de ses négociants et aux richesses produites par ses terres fertiles. Hélas ! sous le règne de mon grand-père, les routes marchandes avaient été délaissées. Puis, comme un malheur n'arrive jamais seul, la Grande Fièvre avait décimé le pays. Grand-père avait fait condamner les passages et les cols, isolant un peu plus la ville. L'armée avait été dispersée pour ne conserver que la garde du palais et de la cité, dont les rangs s'étaient d'ailleurs considérablement éclaircis. La noblesse terrienne, ou ce qui en restait, s'était réfugiée dans ses fiefs de la vallée, et Xy avait vécu repliée sur elle-même, pâle reflet de sa splendeur passée.

Nostalgique de ces jours heureux, Xymund tentait de maintenir une cour digne de ce nom et s'entourait de toute une faune aux ascendances diverses, laquelle maniait la courbette et

la flatterie avec la même habileté que ses ancêtres roturiers. Depuis que père avait admis les artisans et le clergé au Conseil, ils étaient nombreux, ceux qui prétendaient manger à la table du roi.

Lorsque le Seigneur de Guerre avait entrepris la conquête de la veillée, la plupart des nobles avaient fui leurs fermes et leurs manoirs pour se réfugier dans la cité, amenant avec eux leurs troupes en armes. Ce faisant, ils avaient déserté les bourgs et les hameaux placés sous leur protection, qu'ils abandonnaient ainsi à la merci du Tigre, laissant le champ libre au féroce envahisseur à présent à nos portes.

Je me faufilai par la vieille porte de bois et m'y attardai quelques instants. Malgré leurs vastes proportions et leurs hautes cheminées, les cuisines paraissaient toujours étouffantes et surpeuplées. Anna, la cuisinière, y régnait sans partage. Elle se trouvait justement au centre de la pièce, dirigeant ses bataillons de serviteurs, de marmitons et de valets de pied tel un général avant l'assaut. Grande et forte, ceinte d'un tablier maculé de taches de graisse et munie d'une longue cuiller de bois qu'elle agitait comme une baguette, elle ne tolérait aucune ingérence dans son domaine. Contrairement aux miens, ses cheveux noirs roulés en chignon restaient parfaitement en place. En un mot, Anna était une force de la nature, un pouvoir avec lequel il fallait compter, et rien n'échappait à son œil d'aigle.

— À commencer par moi.

À peine m'eut-elle jeté un regard qu'elle poussa un soupir exaspéré, qui fit trembler son double menton.

— Regarde-toi donc, ma fille !

Sa voix tonna à travers les cuisines. Quelques domestiques, levant les yeux, m'adressèrent un sourire de sympathie, mais aucun n'osa interrompre son travail. Anna s'approcha de moi en grommelant, dans le cliquetis des clés du placard à épices accrochées à sa ceinture.

— Tu as l'air d'une clocharde, ajouta-t-elle en me menaçant de sa cuiller. Et tu n'as rien avalé de la journée, je parie ?

Sa voix portait sans difficulté par-dessus le tumulte ambiant.

— Anna, tu lis en moi comme dans un livre.

— Lire ? Comme si j'avais du temps pour ce genre de distractions !

Elle aboya un ordre. Un instant plus tard, nous étions toutes deux assises à une extrémité de l'immense table de bois couverte de plats, devant de généreuses tranches de pain tout chaud et croustillant nappées de son délicieux beurre au miel. J'avais jeté mon paquet de vêtements sales sur la pile de torchons à laver et posé mon panier devant moi. Tout en dévorant ses tartines, Anna gardait un œil sur ses ouailles, qu'elle admonestait de temps à autre lorsqu'elles n'accomplissaient pas leurs tâches selon ses critères.

Elle laissa échapper un soupir.

— Tu as encore passé la journée à travailler dehors ?

Mordant avec appétit dans mon pain, je hochai la tête. Anna se rejeta en arrière dans sa chaise et fut secouée par une crise d'hilarité qui fit trembler tout son corps. Par la Déesse, voilà une femme qui savait rire ! Ayant repris son souffle, elle posa ses bras dodus sur la table et me lança un regard malicieux.

— Son Altesse a fait rappeler l'armée dans les murs de la cité aujourd'hui, contre l'avis de Warren, annonça-t-elle. Les hommes du Seigneur de Guerre sont à nos portes.

— Alors c'était bien vrai ? J'avais entendu dire cela au marché...

— *Aye.*

Elle se pencha en avant et rafla le dernier morceau de pain. Puis, après avoir tourné la tête pour morigéner un domestique, elle chercha mon regard.

— J'ai cru comprendre que, selon les dires de Warren, Son Altesse perdait son sang-froid.

Elle fit entendre un reniflement moqueur, avant d'ajouter :

— Telle mère...

— Anna !

Anna avait toujours détesté la première épouse de mon père, dont le seul tort était d'être étrangère, ainsi que son fils Xymund. Seulement, elle était une institution à elle toute seule, et mon demi-frère, qui aimait son confort, appréciait une bonne table. Aussi avaient-ils conclu un pacte de non-agression mutuelle. Il se tenait à l'écart de son royaume et, en

contrepartie, elle lui mitonnait de bons petits plats, afin qu'il gouverne le pays en souverain paisible et repu.

Anna secoua la tête, et de nouveau, je vis trembler son double menton.

— On dit qu'il a envoyé un messager demander ses conditions au Tigre.

À ces mots, j'ouvris des yeux ronds de surprise. Xymund, aveuglé par l'orgueil, avait-il surestimé nos forces ? Le simple fait qu'il envisage de parlementer avec l'ennemi – et quel ennemi ! – était mauvais signe.

On déposa entre nous une assiette de tartines gratinées à l'oignon. J'en pris une. Le fromage était si chaud que des bulles se formaient encore à sa surface. Je soufflai dessus pour la refroidir, impatiente de la goûter. Anna huma la sienne, manifestement insensible à sa température. Du bout de son doigt boudiné, elle tapota mon panier.

— Sait-il que tu es encore allée là-bas aujourd'hui ?

La bouche trop pleine pour parler, je haussai les épaules d'un geste insouciant.

— Je suppose que tu as encore embobiné mon nigaud de fils pour entrer dans cette maudite tente ?

Je répétai mon geste.

Anna tapota la table de son doigt, et les chairs de son bras furent parcourues de vaguelettes.

— Prends garde, ma fille. Xymund n'est pas Heath : tu ne le manipuleras pas aussi facilement. Tu es un caillou dans sa chaussure ; il ne le supportera pas éternellement.

— Et c'est *toi* qui dis cela !

Anna me décocha un regard sévère, mais elle n'insista pas.

Les portes qui donnaient sur la grande salle s'ouvrirent, poussées par Othur, époux d'Anna et sénéchal du château. Il traversa la cuisine, dominant tout le monde de sa haute taille et de sa forte stature, et s'approcha de nous. Il était en sueur, ses cheveux bruns plaqués sur son front, et semblait épuisé mais ravi.

— Anna, mon cœur !

Une main sur son épaule replète, il déposa un baiser sonore sur sa joue.

— Tu as encore accompli des merveilles.

— La Déesse m'épargne ces dîners de la cour ! maugréa-t-elle d'un ton qui ne trompait personne.

Othur prit une chaise et s'y assit dans un soupir de lassitude, avant de faire main basse sur la dernière tartine.

— Quant à vous, jeune damoiselle...

Il mordit dans son pain, qu'il mâcha avec appétit.

— ... il vous cherche, et il commence à s'impatienter.

Inutile de demander qui était ce « il ». Résignée, je me levai en essuyant mes lèvres du revers de la main. Anna me donna un petit coup sec sur le crâne et lança un ordre à la cantonade. Aussitôt, une bassine d'eau chaude et des serviettes propres furent déposées devant moi.

— Ma fille, tu sens affreusement mauvais. Lave-toi au moins les mains et le visage. Et quelle est cette tache sur ta tunique ?

Elle se leva et s'écarta de la table.

— À la réflexion, je ne veux pas le savoir, reprit-elle. Voyons si nous pouvons te rendre présentable.

Je ne lui opposai pas la moindre résistance. Depuis la mort de ma mère, lorsque j'étais enfant, c'était elle qui m'avait élevée. Parfaitement insensible à mes sourires charmeurs, elle m'avait toujours entourée de sa chaleur bourrue et d'un amour infaillible. J'avais depuis longtemps renoncé à me soustraire à ses manifestations d'affection.

Othur demeura prudemment assis, une chope de bière à la main, pendant que je procépais à mes ablutions. Il était toujours d'un calme olympien, mais quand il parlait, tout le monde l'écoutait. Tout en ronchonnant devant le triste spectacle qu'offrait ma tunique, Anna, munie d'un linge humide, s'affaira à la nettoyer de son mieux. À présent que le dîner était fini, la frénésie était un peu retombée autour de nous, et l'on commençait à ranger et laver. Anna m'inspecta une dernière fois et, m'ayant serrée sur son cœur, elle me libéra enfin. Je pris mon panier et suivis Othur vers l'intérieur du château.

Nous empruntâmes les corridors privés, où nous ne croisâmes que quelques rares domestiques. La fraîcheur et le calme qui régnait ici offraient un agréable contraste avec la fébrile activité des cuisines. Je me mordis les lèvres, songeuse.

Devais-je parler à Othur de la broche ? Je ne parvenais pas à me décider. À qui pouvais-je me confier ? Vers qui me tourner ? Peut-être l'époux d'Anna pourrait-il me conseiller utilement sur la meilleure façon de...

— Lara ?

Arrachée à mes pensées, je vis qu'il avait fait halte et l'imitai.

— Il faut que je m'occupe de certains invités qui séjournent au palais. On t'a informée des événements de la journée ?

Je hochai la tête.

Il posa la main sur mon épaule.

— Il est dans la salle du Conseil, dit-il. Essaie de ne pas le contrarier.

Autant demander au feu de ne pas brûler !

J'acquiesçai, peu convaincue. Othur me décocha un regard dubitatif, puis il s'éloigna rapidement en direction de l'aile où étaient logés les hôtes de marque. Je poursuivis mon chemin, le cœur serré par un mauvais pressentiment, et m'engageai dans l'escalier en spirale de la tour du Roi.

Mon père avait épousé ma mère à la suite du décès de sa première épouse, et j'étais née peu de temps après. Xymund, à cette époque, avait déjà atteint l'âge d'homme et été reconnu comme l'héritier légitime du trône. Pourtant, j'étais certaine qu'il m'avait détestée dès que notre père s'était penché sur mon berceau, et sa rancune envers moi n'avait fait que s'intensifier à mesure que le souverain s'attachait à moi.

Je ne m'expliquais pas son hostilité. Successeur de plein droit, il avait été sacré roi après le décès de notre père, trois ans auparavant. J'avais eu beau lui signifier clairement que ma voie était d'être guérisseuse et que je ne réclamais aucune miette du pouvoir, il avait continué de me manifester une jalouse féroce. Je souris au souvenir de la réaction de père à ma décision. Avec le temps, celui-ci avait fini par l'accepter, et à la fin, il s'était montré reconnaissant de l'aide que je lui avais apportée, même si je n'avais pu empêcher les ombres de la mort de se refermer sur lui.

Xymund était donc monté sur le trône, mais son ressentiment ne s'était pas apaisé, sans que j'en comprenne la raison. Il avait la puissance et la gloire, et les femmes se jetaient

littéralement dans ses bras dans l'espoir de devenir la future souveraine du pays. Pourtant, il ne parvenait pas à trouver le bonheur, et mon intuition me soufflait que j'en étais la cause. De fait, et cela était de notoriété publique chez les courtisans, appartenir aux « amis de Lara » ne vous faisait pas progresser dans les bonnes grâces du souverain, loin de là !

J'avais tenté de m'intégrer de nouveau à la cour après le décès de père, pour m'apercevoir que je ne pouvais tout simplement plus supporter la pompe et les frivolités de cette vie. Les conversations étaient sans intérêt, les repas interminables. Tout m'éloignait des nobles dames. Quant aux seigneurs, ils me regardaient comme on observe une jument de bonne race.

Aussi étais-je retournée sans remords à mes chères études et à la pratique de mon art.

Père m'avait laissé quelques domaines, qui me garantissaient un revenu modeste mais suffisant pour mes besoins. Xymund les avait fait mettre sous tutelle, arguant qu'une guérisseuse ne connaissait rien à la gestion des terres. J'avais bien tenté de quitter le château et de me retirer sur mes fiefs afin d'y ouvrir un hospice et peut-être une école, mais lorsque j'avais soulevé la question, mon souverain de frère avait refusé, au motif que je lui serais plus utile en vue d'une alliance fructueuse qu'en tant que guérisseuse. Et cependant, malgré la rareté des candidats parmi les royaumes voisins et mon âge déjà avancé, il avait systématiquement éconduit ceux qui avaient demandé ma main.

Comme s'il prenait un malin plaisir à briser mes rêves...

Je chassai ces pensées moroses d'un haussement d'épaules. Avec Othur et Anna, nous avions maintes fois soulevé ce débat, pour parvenir à la conclusion que le jour où Xymund prendrait épouse et aurait un héritier, il me laisserait enfin libre de choisir mon destin. J'avais bon espoir qu'il se marie dans l'année, car la rumeur lui prêtait deux fiancées. Du moins était-ce le cas avant l'attaque du Seigneur de Guerre...

Je songeai soudain au guerrier sous la tente et fis halte, indécise. Par la Déesse ! Je ne pouvais pas dénoncer un homme blessé et laisser mon frère réduire à néant tous mes efforts. Tant pis si l'on y voyait une trahison envers mon souverain ! À mes yeux, je ne faisais que respecter la clémence de la Déesse. De

crainte d'être surprise, je me glissai dans un recoin du corridor pour dissimuler la broche dans l'une de mes bottes. Je la poussai tout au bout de la chaussure, qui était assez grande, afin de m'assurer qu'elle ne s'en échapperait pas. Personne ne devineraient rien. J'attendrais le lendemain pour m'ouvrir de ma découverte à lord Warren, qui saurait prendre la meilleure décision.

Quelques instants plus tard, je me présentais devant les gardes qui surveillaient l'entrée de la salle du Conseil. Je les saluai d'un hochement de tête et posai mon panier contre le mur. De l'autre côté, des éclats de voix me parvenaient. La discussion semblait très animée. D'un regard, je fis signe au garde, qui frappa au panneau de bois. Aussitôt, le silence tomba et la voix de Xymund répondit. La sentinelle ouvrit la porte. Les yeux baissés, j'avançai de cinq pas à l'intérieur et m'agenouillai.

Xymund raffolait de ces simagrées et les exigeait en toute circonstance. Père devait se retourner dans sa tombe ! Quant à Othur, il affirmait que c'était le signe du manque de confiance en soi de Xymund, et j'étais bien de son avis.

Derrière moi, l'homme toussa pour s'éclaircir la voix.

— Xylara, fille de la Maison de Xy !

Je tournai la tête et, du coin de l'œil, lui lançai un regard noir.

— ... Et maîtresse guérisseuse, ajouta-t-il aussitôt.

La dispute n'avait pas cessé à mon entrée. Il me semble que si j'avais été un meuble, on ne m'aurait pas plus remarquée. Je risquai un regard en direction de mon demi-frère. Il n'était pas grand mais son allure était imposante. Comme toujours, il avait revêtu l'habit de cour – pourpoint bleu sombre et pantalons à la couture ornée d'une bande d'argent. Il ne portait en revanche qu'une couronne légère, ayant découvert que la lourde tiare de cérémonie avait une fâcheuse tendance à tomber de sa tête au moindre mouvement un peu brusque. Ses cheveux bruns étaient argentés aux tempes et, depuis quelques mois, ses traits étaient marqués de rides de souci, à peine visibles à cause de la rougeur colérique qui avait envahi son visage. Il changea de position dans le fauteuil du vieux bureau de père, faisant craquer son siège. Ces derniers temps, il avait pris du poids.

Je lançai un coup d'œil en direction de lord Marshall Warren, qui se trouvait de l'autre côté, devant l'âtre. Mince et vigoureux, il donnait toujours l'impression d'être en mouvement. Dans son cas, pas de face rougeaudé ou renfrognée ! Ses traits étaient impassibles, son teint clair et uni.

— Je me permets d'insister, Votre Altesse. Nous pouvons encore les faire reculer si vous nous laissez...

— Douteriez-vous de mes compétences, Warren ?

Il y eut un bref silence, qui ne fit qu'accentuer la tension ambiante. Xymund serra les lèvres, mais Warren fut prompt à réagir.

— Majesté, aucun de nous n'a jamais eu affaire à des archers montés à cheval. Nous ne sommes pas habitués à leurs tactiques, et...

— Maudits chevaux, grogna Xymund. Je hais ces animaux.

— Leurs cavaliers armés font des ravages dans notre infanterie, Votre Altesse. En revanche, ils ne disposent d'aucun appareil de siège, et les premières neiges seront là avant qu'ils n'aient eu le temps de...

— Assez ! tonna Xymund.

Je baissai les yeux vers le tapis, peu pressée de me lever et d'attirer l'attention sur moi. Xymund respirait bruyamment, d'un souffle saccadé, presque douloureux, qui mit longtemps à se calmer.

— Debout, Xylara. Tu n'étais pas là pour le dîner.

Warren se tourna vers l'âtre et fixa son regard sur les braises rougeoyantes.

— Fais donc un effort pour assister aux réunions de la Haute Cour, poursuivit Xymund.

— Oui, Votre Altesse.

Depuis le décès de père, les mots « mon frère » n'étaient plus de mise.

Il me scruta longuement.

— Tu étais encore là-bas, n'est-ce pas ?

— Oui, Votre Altesse.

Ses traits se contractèrent de fureur.

— Pourquoi t'entêtes-tu à soutenir mes ennemis ?

Encore et toujours la même antienne ! Je répliquai par mon

argument habituel.

— Sire, je soigne toujours nos blessés avant d'aller...

Comme il levait la main pour me faire taire, je m'empressai d'obéir. Je préférais garder mes forces pour des combats plus utiles.

— N'insistons pas, dit-il en détournant les yeux d'un air irrité. Puisque tu as décidé de te montrer désobéissante...

Il marqua une pause, maussade.

— Combien y a-t-il de prisonniers, dans cette tente ? s'enquit-il tout à coup.

Surprise par sa question, je pris le temps de réfléchir.

— Je ne connais pas le nombre exact, Sire. Ils doivent être une vingtaine. J'avoue que je ne les ai pas comptés.

Il parut désappointé.

— Je ne suis pas à un ou deux près, grommela-t-il comme pour lui-même.

Puis, tout en me scrutant d'un regard qu'il espérait peut-être intimidant :

— Y en a-t-il qui pourraient décéder dans les jours à venir ? demanda-t-il.

Quelle étrange question !

— C'est peu probable, Sire. J'en ai bien un qui est assez blessé, mais sinon, ils se remettent vite.

— C'est bon. Retire-toi.

Il semblait perdu dans ses pensées, et déçu de ce qu'il y entrevoyait.

Je tournai les yeux en direction de lord Warren, mais celui-ci avait le regard rivé sur Xymund. Mon intuition me suggérait que le moment n'était pas le mieux choisi pour solliciter un entretien. Je m'inclinai donc devant mon souverain et m'en allai. Je réussis même l'exploit de quitter la pièce sans claquer la porte derrière moi.

C'est la caresse du soleil levant sur mon visage qui me réveilla. Je roulai paresseusement sur moi-même et enfonçai ma tête dans les oreillers pour plonger de nouveau dans le sommeil. Mon corps était détendu, les couvertures douces et le matelas moelleux. Déjà, je sombrais dans l'oubli bienfaisant... quand une petite alarme s'alluma au fond de mon esprit. Je

restai étendue, cherchant dans mes souvenirs ce qui pouvait bien être si urgent, en vain. Soudain, j'entendis sonner des cors à l'extérieur.

Rejetant mes couvertures, je bondis jusqu'à la fenêtre, dont j'ouvris les volets intérieurs. Depuis l'étroite ouverture, je pouvais voir la cité qui s'étendait au pied du château, les terres au-delà des murailles, et la vallée qui étirait ses verts pâturages loin vers l'horizon. Les armées du Seigneur de Guerre campaient là, en une multitude de tentes qui ponctuaient le paysage de taches claires. Le spectacle était grandiose et terrifiant. Je demeurai immobile un long moment, puis je parcourus ma petite chambre du regard, à la recherche des vêtements que j'avais jetés sur le sol la veille au soir.

Les ayant trouvés, puis humés avec circonspection, je décidai qu'une tenue propre s'imposait.

Je pris une simple robe grise dans ma malle et la passai, puis je glissai de nouveau la broche dans ma botte avant de l'enfiler. Là, elle serait en sûreté.

J'allais rendre une visite rapide au colosse noir, vérifier l'état de sa blessure, puis passer au marché pour acheter ce dont j'avais besoin. Ensuite, j'effectuerais ma tournée avec Eln, avant de retourner à la tente des prisonniers, puis je passerais quelques heures à l'office pour préparer mes potions, et avec un peu de chance, je pourrais me coucher avant l'aube. J'attrapai ma bourse, qui avait glissé sous une pile de vieux papiers, l'ouvris... et marmonnai un juron en constatant qu'elle était presque vide.

Comment n'avais-je pas remarqué qu'il me restait si peu ? Je tirais mes maigres revenus de la vente de mes onguents et poudres aux dames de la cour. Cela me rapportait assez pour couvrir mes besoins. Je vivais au château, aussi n'avais-je guère de dépenses à effectuer. En revanche, j'avais récemment acheté un certain nombre d'herbes et autres ingrédients, et mes économies avaient fondu plus vite que prévu. Contrariée, je comptai ce qui me restait et regardai autour de moi. Je n'y vis rien de grande valeur, et je n'avais pas le temps de préparer de nouveaux flacons de lotions pour les vendre. Je m'emparai de ma bourse, renversant au passage la pile de papiers que j'avais

soulevée un peu plus tôt... et tombai sur une mine d'or – ou ce qui s'en approchait le plus.

Un vieux grimoire, le premier que je m'étais acheté. Il s'agissait d'un répertoire d'herbes médicinales, avec un descriptif de leurs propriétés. J'examinai sa reliure de cuir avec un pincement au cœur. Combien de fois l'avais-je parcouru ? Je devais maintenant le connaître par cœur !

Je ne pris pas le temps de réfléchir, craignant de manquer de courage. J'époussetai la couverture, le glissai dans un sac de toile que je passai en travers de mes épaules, puis me dirigeai vers le jardin.

Le parc avait l'air tout à fait normal ce matin, à la lumière du soleil. Le ciel était d'ailleurs si clair que je dus marquer une halte à l'entrée de la tente pour accoutumer mes yeux à la pénombre qui régnait à l'intérieur. Personne n'était encore levé. Je gagnai sans bruit la couche du blessé, en prenant bien soin de ne pas marcher sur quelqu'un.

L'homme avait meilleure mine, et il semblait assoupi. J'hésitai, mais la curiosité l'emporta. Ayant prudemment ôté sa couverture, je dénudai sa jambe et soulevai son pansement en retenant mon souffle. Dans quel état serait la plaie ?

Je laissai échapper un soupir de soulagement.

Tout allait pour le mieux. La fièvre était retombée, la rougeur s'était atténuée. L'infection n'était pas encore stoppée, et il faudrait nettoyer de nouveau la blessure, mais la guérison était en marche. Ses chairs avaient repris une teinte saine. Elles cicatriseraient – pour cela, nul besoin d'aide. Quoique... J'avais récemment entendu parler d'une préparation donnant d'excellents résultats qui...

Un léger bruit m'arracha à mes réflexions. Joden, étendu sur un matelas de paille au côté de mon patient, venait de s'éveiller. Je lui adressai un sourire radieux. Il parut hésiter un instant puis, très lentement, son visage s'éclaira d'un sourire.

— Comment va Simus ? me demanda-t-il à voix basse dans sa langue.

— Il va bien. Il va très, très bien.

Je ne connaissais pas le mot pour « merveilleusement » mais, j'en étais certaine, la joie qui vibrait dans mes paroles

devait suppléer à mon manque de vocabulaire. Avec des gestes prudents, je remis le bandage en place, remontai la couverture et bordai mon patient. Pas une seule fois le colosse n'avait bougé.

— S'est-il réveillé ?

— Oui, répondit Joden. Il m'a reconnu, mais il a dormi la plupart du temps.

— Vous reste-t-il de la potion que je vous ai laissée hier ?

Joden hocha la tête.

— Parfait. Continuez de lui en donner. Je vous en apporterai d'autre ce soir.

Je me rejetai en arrière, soulagée. Ce prisonnier-là, je ne voulais pas le perdre ! Puis je me redressai et lançai un dernier sourire à Joden.

— Avez-vous tout ce dont vous avez besoin ? de quoi manger ?

Il s'assit en se frottant les yeux, puis esquissa un geste évasif.

— La nourriture est très bonne, dit-il d'un ton aimable, mais sans *kavage*, il sera d'une humeur massacrante.

Je penchai la tête de côté.

— *Kavage* ? Je ne connais pas ce mot-là.

Joden émit un petit rire silencieux.

— C'est une boisson, expliqua-t-il. Très corsée.

Il désigna son compagnon endormi.

— Il va être...

Le reste de sa phrase se perdit dans une suite de paroles que je ne compris pas.

— Il a besoin de *kavage* ? résumai-je. C'est une sorte de drogue ?

Joden me lança un regard perplexe. La communication entre nous n'était pas encore tout à fait au point. Avec patience, je répétai le mot afin d'être certaine de l'avoir bien compris. Cette fois-ci, Joden acquiesça. Je pris mon sac et traversai la tente en sens inverse, avant de faire halte quelques instants, un sourire béat aux lèvres, sous le regard curieux de l'un des gardes. Mon soulagement était tel que j'en aurais dansé de joie ! La sentinelle cligna des yeux, visiblement interloquée, et m'adressa un sourire.

Je rentrai au château en fredonnant. Le géant allait guérir, je n'en doutais plus à présent. Pourtant, lorsque j'avais vu sa plaie la première fois, je n'en aurais pas juré ! Certes, tout danger n'était pas écarté – la fièvre était encore à craindre, ainsi que l'infection du sang – mais j'avais bon espoir.

Je traversai la ville en direction du quartier commerçant d'un pas léger. À cette heure matinale, il n'y avait pas encore foule sous la halle. Il n'y avait guère de vendeurs non plus, me dis-je, intriguée. Ceux-ci auraient pourtant dû avoir déballé leurs marchandises ! De plus, un étrange silence planait, presque inquiétant. Lorsque je parvins à l'échoppe de Remn, je trouvai la porte close et les volets fermés. Je frappai et attendis. Enfin, Remn vint m'ouvrir, une expression soucieuse sur le visage. Il était aussi petit que moi, mais deux fois plus large. Il m'accueillit avec son sourire habituel, mais son regard était inquiet.

— Dame Xylara ? Que faites-vous dehors ce matin ?

— Bonjour à vous, maître Remn. Comment vont les affaires ?

Je me faufilai par l'entrebattement de la porte et le regardai pousser les verrous avec soin derrière moi.

— Les affaires ? répéta-t-il.

Il laissa échapper un soupir de désespoir et désigna ses étagères.

— En temps de guerre, personne n'achète de livres, dame Xylara. Il ne nous reste plus qu'à boire pour oublier notre chagrin, en mangeant les tartes préparées par ma femme, dans le silence assourdissant de cette boutique...

Il secoua la tête d'un air las. Cependant, il retrouva le sourire lorsque ses yeux se posèrent sur le manuel que je venais de sortir de mon sac.

— Je le reconnais, dit-il. Si ma mémoire est bonne, c'est le premier que vous m'avez acheté.

Il le prit et le retourna en le palpant de sa large main.

— A-t-il besoin d'une réparation ?

— Non. Je me demandais combien vous m'en proposeriez.

Remn leva vers moi un regard interrogatif.

— Ici, on dit que vous achetez des fournitures pour les prisonniers.

Je ne répondis pas.

Il tapota quelques instants le manuel d'un air pensif.

— Je reviens, déclara-t-il soudain.

Je le vis s'éloigner vers le fond de sa boutique, puis revenir, une bourse de cuir à la main. Quand il la déposa dans ma paume, j'entendis un cliquetis métallique.

— Mon neveu a disparu au cours des combats, expliqua-t-il. Nous n'en savons pas plus. Je fais cela pour lui, en priant pour qu'il existe, dans le camp d'en face, quelqu'un comme vous.

Je dénouai les liens et regardai à l'intérieur.

— Remn, c'est beaucoup trop !

D'un geste, il mit fin à mes protestations.

— Je conserve votre grimoire en garantie, gente dame. Je sais que vous me le rendrez, d'une façon ou d'une autre.

Il tendit le doigt vers moi.

— Ne tardez pas trop, ajouta-t-il d'un ton faussement sévère.

J'éclatai de rire et pressai son épaule avec gratitude. Il m'interdit de le remercier, puis m'enjoignit de rentrer au château au plus vite, ce que je refusai d'un ton poli mais ferme.

— Dans ce cas, dit-il en me couvant d'un regard à la fois inquiet et contrarié, prenez l'un de mes apprentis avec vous. Une dame de votre qualité ne devrait pas se déplacer sans escorte.

— Je dois seulement aller chez Estoval. Rassurez-vous, maître Remn, tout se passera bien.

Il marmonna mais m'ouvrit la porte, et je m'éloignai en le saluant d'un geste.

Je fis un bref détour par la carriole de Kalisa. Comme cette dernière était occupée avec des clients apparemment prêts à lui acheter la totalité de son stock, je me contentai de glisser dans sa main noueuse ma pommade pour les articulations, et je repartis. Je l'entendis me remercier.

Puis je pris la direction de chez Estoval, un peu plus bas dans l'allée. À présent, la foule du matin commençait à envahir le marché. Pourtant les commerçants, au lieu d'ouvrir leurs éventaires, traitaient directement à la porte entrouverte de leurs échoppes. Quant aux clients, ils arboraient tous la même expression inquiète. Hâtant le pas, je tentai de me souvenir de

la composition d'un onguent destiné à accélérer la cicatrisation. Il y avait du lait de chèvre bouilli et épaissi, mais les autres ingrédients m'échappaient. Avec un peu de chance, Estoval pourrait m'aider.

Alors que je cheminais à travers la foule, je frissonnai, saisie d'une étrange impression. Quelqu'un m'observait. Je fis halte et feignis de fouiller dans mon sac. Puis, regardant à travers le rideau de mes cheveux, j'inspectai les alentours. Personne. L'effet de la fatigue, probablement, songeai-je en reprenant mon chemin.

— Bien le bonjour, dame Xylara.

Entouré de ses marchandises aux senteurs âcres, Estoval m'accueillit assez froidement.

— Que puis-je pour vous ?

Je débitai la liste que j'avais établie en marchant, et il fit signe à son apprenti de me servir. Tout en parlant, je me déplaçai le long de son étal pour sélectionner les plus beaux produits destinés à la préparation de mes lotions.

— Estoval, vous souviendriez-vous par hasard de la composition d'une pommade cicatrisante ? Elle contient du lait de chèvre bouilli.

Toujours assez fraîchement, il me cita la liste des ingrédients, que j'ajoutai au fur et à mesure à mes emplettes. Il était près de moi, arrangeant d'une main nerveuse son étal.

— Je me demandais si vous saviez quelque chose, dame Xylara ? À propos de la guerre ?

Derrière son ton guindé, la peur était nettement perceptible. Je lui répondis aussi calmement que possible, sans entrer dans les détails. Il m'écouta avec attention, hochant la tête de temps à autre d'un air discret, mais, j'en aurais mis ma main au feu, mes paroles allaient faire le tour du marché avant que j'en sois partie ! Je m'exprimai en termes généraux et optimistes, sans mentionner les derniers développements de la situation. Je laissais à Xymund le soin de s'en charger.

Parvenue au terme de ma liste, je me rendis au comptoir où les apprentis avaient rassemblé mes achats. Je fronçai les sourcils en constatant que les herbes, poussiéreuses et friables, n'étaient plus de première fraîcheur. Depuis combien de temps

Estoval les conservait-il dans son stock ? Puis c'est ce dernier que je fusillai du regard, lorsqu'il m'annonça le prix.

Il détourna les yeux.

— Les prix grimpent quand l'offre se raréfie, dame Xylara.

— Nous ne manquons de rien pour l'instant, Estoval. Je ne voudrais pas de ceci pour une chèvre, et encore moins pour un malade ou un blessé.

À ces mots, je le vis relever le menton d'un air de défi.

— Vous soignez ces barbares. Les meilleurs produits sont réservés aux habitants de Xy, pas à ces sales...

— Ordre du roi, Estoval ! l'interrompis-je.

Je me redressai de toute ma hauteur et le toisai.

— En tant que fille de Xy, et exécutante des volontés du souverain, j'exige ce que vous avez de meilleur, et à un prix honnête. À moins que vous ne préfériez vous expliquer devant le roi Xymund et son Conseil ?

Le commerçant parut se recroqueviller sur lui-même et adressa un signe à ses apprentis. Aussitôt, ceux-ci apportèrent des produits frais. Je payai – au prix du marché – et pris mes emplettes dans un silence tendu, en dissimulant mon soulagement. Si Estoval n'avait pas cédé devant mes menaces, j'en aurais été pour mes frais. Jamais Xymund ne m'aurait défendue !

Alors que je rangeais les derniers paquets dans mon sac, Estoval retrouva son habituelle politesse.

— Il ne vous fallait rien d'autre, dame Xylara ?

— Non, je crois que j'ai tout pour aujourd'hui.

Puis, sur une impulsion :

— Au fait ! m'exclamai-je. Avez-vous déjà entendu parler du *kavage* ?

Estoval arqua les sourcils.

— Est-ce une herbe ?

— Non. Il s'agit d'une sorte de boisson... À vrai dire, je n'en sais pas plus. Je crois que l'un de mes patients va en avoir besoin, mais j'ai peur de ne pas en trouver.

— Un prisonnier ?

Estoval esquissa une moue de mépris, mais son instinct de commerçant reprit le dessus.

— Demandez toujours au rétameur, un peu plus bas dans l'allée. S'il est encore là. Je crois qu'il se faufile de temps en temps hors les murs et qu'il est en affaires avec les hommes du Tigre. Dites-lui que vous venez de ma part, noble fille de Xy.

Je le remerciai sans me départir de ma hauteur et pris la direction qu'il m'avait indiquée.

Je n'eus aucun mal à localiser la charrette du rétameur, décorée de casseroles en tout genre et de rubans qui flottaient dans la brise du matin. Voyant qu'il était déjà occupé avec un client, un grand guerrier en armure aux larges épaules, je patientai en examinant ses articles. Il y avait là tout un assortiment de babioles et d'ustensiles en métal qui scintillaient dans le soleil. Quelques instants plus tard, le vendeur se tourna vers moi.

— Qu'y a-t-il pour votre service ? me demanda-t-il d'un air gourmand.

Je lui souris.

— Je ne suis pas pressée.

— Monsieur n'arrive pas à se décider, dit-il en m'adressant un clin d'œil. Pendant qu'il réfléchit, je peux m'occuper de vous. Que vous faut-il ?

— Estoval m'a dit que vous pourriez peut-être m'aider. Je cherche du *kavage*.

Il fit la grimace.

— Vous n'allez pas boire cette saleté ?

— Je soigne des prisonniers. L'un d'entre eux m'a expliqué qu'ils appréciaient cette boisson.

J'écartai les mains, indiquant que je n'en savais pas plus.

— Est-ce une sorte d'alcool ?

À ces mots, une vision s'imposa à mon esprit. Je me vis soudain à genoux devant mon demi-frère, tentant désespérément d'expliquer pourquoi la tente était pleine de prisonniers ivres. Xymund me tuerait !

— Non.

La voix qui venait de s'élever était riche et profonde, teintée d'un léger accent. En me tournant, je vis que l'autre client me regardait. Ses cheveux étaient très sombres, taillés court, et sa peau tannée par le soleil, mais le plus frappant chez lui était ses

iris, d'un bleu clair lumineux. Il me dominait de sa haute stature et de sa carrure si large qu'il cachait presque le soleil. Probablement l'un des mercenaires recrutés comme gardes du corps par quelque puissant seigneur, songeai-je.

Dans un rire, le rétameur renchérit :

— Par la malemort, non ! C'est un infect breuvage qu'ils fabriquent en filtrant de l'eau à travers des graines.

Il se mit à fouiller dans son étal, la tête et les épaules à demi enfouies à l'intérieur d'une vaste caisse. Je l'entendis poursuivre d'une voix assourdie :

— À vrai dire, j'en ai acheté il n'y a pas longtemps, mais une fois que je l'ai goûté...

Il se redressa en brandissant un grand sac et un curieux pot en métal.

— ... j'ai compris que je ne pourrais jamais écouter mon stock ici. Mes clients m'accuseraient de les empoisonner, et j'aurais les gardes de la cité sur le dos !

Son regard pétilla de malice.

— Je veux bien vous en vendre, la belle, mais ne venez rien me reprocher quand cela vous rongera les entrailles.

— Dans ce cas, dis-je avec un sourire, cela ne vaut pas grand-chose ?

Le rétameur tenta de prendre un air offensé, avant d'éclater de rire.

— Mademoiselle est redoutable en affaires !

Après quelques instants de marchandage, car il fallait respecter les usages, nous convîmes d'un prix. Je réglai mon achat, satisfaite de la transaction, et le rétameur eut la gentillesse de me donner un sac pour les graines et le pot. Alors que je m'éloignais, portant mes emplettes qui commençaient à être encombrantes, je l'entendis m'appeler dans mon dos.

— Revenez quand vous voulez, beauté. Vous serez toujours la bienvenue !

Manifestement, il ne m'avait pas reconnue. Si j'avais eu les mains libres, je lui aurais adressé un signe amical.

— Ils le boivent avec du lait.

L'homme au regard couleur de ciel m'avait rejoints et marchait à mon côté en réglant son pas sur le mien.

Visiblement, il avait renoncé à son achat.

— Avez-vous besoin d'aide ?

Il y avait maintenant tant de chalands sous la halle que, chargée comme je l'étais, il était devenu difficile de circuler. Je rougis un peu lorsqu'il prit mon sac et ma sacoche. Son regard était d'une déconcertante sérénité, et je n'avais pas l'habitude que l'on me montre une telle attention. Je détournai les yeux, gênée.

— Je m'appelle Lara.

L'homme me sourit.

— Moi, c'est Keir.

Nous remontâmes la rue en silence quelques instants.

— C'est une boisson qui se consomme avec du miel et du lait.

Sa façon de parler était un peu maladroite, et il s'exprimait toujours avec ce léger accent que je ne parvenais pas à identifier.

Je hochai la tête, songeuse. Il me restait un peu d'argent, et ces produits ne me coûteraient pas très cher. Je souris.

— Alors il faut que j'aille en acheter. Mes patients apprécieront.

Je l'observai sans dissimuler ma curiosité.

— C'est à la guerre que vous avez appris cela ?

L'homme m'adressa un regard intense.

— Il faut toujours connaître son ennemi, dit-il simplement.

Puis, rajustant ses mains autour des paquets :

— Vous vous occupez des prisonniers, c'est cela ?

Comme j'approvai d'un signe de tête, il poursuivit :

— Y en aurait-il un nommé Simus ?

Je ralenti le pas, mais trop tard. Avant que j'aie eu le temps de comprendre ce qui m'arrivait, je fus poussée dans une allée déserte et projetée contre le mur sans ménagement. Puis une large main se posa sur mes lèvres. Les paquets étaient tombés sur le pavé, éparpillés.

Combien de fois m'avait-on avertie ? À maintes reprises, Anna, Eln, Remn et les autres m'avaient prévenue que, seule et sans escorte, je risquais d'être agressée sur le marché. Je ne les avais jamais crus, persuadée que je saurais toujours appeler, me battre ou m'enfuir si quelqu'un avait l'audace de s'en prendre à

moi. Hélas ! L'homme plaqué contre moi était un roc. Massif et puissant, il me serrait contre lui à m'étouffer, sans même paraître remarquer que je me débattais comme une tigresse pour lui échapper.

— Du calme. Je ne vous veux pas de mal, murmura-t-il à mon oreille d'une voix rocailleuse qui me donna le frisson.

Je parvins à maîtriser mes réflexes et m'immobilisai. À quoi bon m'agiter ? Je ne pourrais m'en aller que lorsqu'il en aurait décidé ainsi.

Étant donné l'endroit où nous nous trouvions et l'attitude de l'homme, je n'avais aucune raison de me fier à ses paroles.

Et pourtant, je le crus.

Étrangement, non seulement je n'avais pas peur, mais j'éprouvais un curieux sentiment de bien-être. Il me semblait que je n'avais jamais été aussi vivante. Comme si mon corps s'éveillait après un long sommeil, et que ma peau s'agitait de doux frémissements. L'homme m'écrasait littéralement contre la muraille, ses lèvres n'étaient qu'à un pouce de mon oreille. À travers mes vêtements, je percevais la chaleur qui émanait de son corps puissant. Était-ce cela que l'on éprouvait lorsqu'on... ?

Je fus arrachée à mes rêveries par le son de sa voix, âpre et menaçante.

— Répondez à mes questions et je ne vous ferai pas de mal. Comment va Simus ?

Il écarta légèrement sa main, juste assez pour que je puisse parler.

— Il va bien.

Je regardai autour de nous, mais la ruelle restait désespérément déserte.

— Quand pourra-t-il voyager ?

Je commençais à comprendre où il voulait en venir.

— Pas avant plusieurs jours, et il faudrait le transporter en brancard.

L'homme riva son regard au mien, puis parut se convaincre de ma sincérité.

— Vous allez lui porter un message.

— Non.

Il me décocha un regard acéré.

— Vous soignez l'ennemi... commença-t-il d'un ton menaçant.

Je ne le laissai pas continuer.

— J'ai dit non. Je ne sais pas qui vous êtes, ni quelles sont vos intentions. Je ne vois pas pourquoi je vous aiderais.

Une lueur glaciale passa dans son regard clair. Puis sa main se posa sur ma gorge avec une trompeuse douceur.

— Je pourrais vous tuer. Tout de suite.

Je déglutis avec peine et fermai les paupières.

— Dans ce cas, qui apportera du *kavage* à Simus ? répliquai-je.

J'entendis un rire étouffé. Puis il ôta sa main de ma gorge, et une soudaine sensation de fraîcheur m'informa qu'il s'était écarté de moi. Je rouvris les yeux.

J'étais seule dans la venelle sombre.

Je demeurai immobile quelques instants en attendant que retombe l'étrange fièvre qui s'était emparée de moi. Il me semblait sentir encore la chaleur de son corps, la caresse de son souffle dans mon cou...

Au bout de la ruelle, le flot des passants se poursuivait, avec son cortège de cris et de sons habituels. Peu à peu, je recouvrai mes esprits. Mes achats étaient éparpillés à mes pieds. Je les ramassai en espérant que rien n'aurait été brisé dans la chute, en particulier les flacons et les pots. Une journée chargée m'attendait, j'avais perdu trop de temps. Je pris une profonde inspiration et m'éloignai d'un pas vacillant.

Comment avais-je pu me montrer aussi naïve ? Je rougis au souvenir du trouble qui m'avait envahie. Non seulement j'avais été naïve, rectifiai-je en mon for intérieur, mais j'avais été très sotte.

Je parlerais à lord Warren dès qu'il serait disponible.

J'arrivai tard ce soir-là à la tente des prisonniers, après une longue tournée en compagnie d'Eln et une interminable séance de travail à l'office. En arrivant devant Heath, je déposai ma sacoche, mon sac et mes flacons sur le sol et me soulevai sur la pointe des pieds en bâillant.

— Fatiguée ? demanda-t-il avec un bon sourire.

J'approvai d'un hochement de tête.

— Quand j'en aurai terminé ici, j'irai directement me coucher.

D'un coup de menton, Heath désigna la haute silhouette du château qui se dressait derrière nous.

— J'ai entendu les cors annoncer l'arrivée du Seigneur de Guerre. Sais-tu quelque chose au sujet des pourparlers ?

Je laissai échapper un petit rire blasé.

— Dois-je te rappeler que je suis en général la dernière à être informée de ce qui se passe ? Tout ce que je sais, c'est que Warren est très impliqué dans les négociations.

Poussant un soupir de lassitude, je ramassai mes paquets. J'étais recrue de fatigue, et la maudite broche dans ma botte me blessait douloureusement.

En outre, j'étais furieuse. Malgré mes tentatives, je n'étais pas parvenue à obtenir une entrevue avec lord Warren.

— J'espère que tout s'est bien passé. C'est agréable de ne pas avoir de nouveaux blessés.

— *Aye*, approuva Heath d'un air espiègle. Il y aura plus de dames à la cour pour acheter tes lotions et tes onguents.

Je levai les yeux au ciel, et il éclata de rire en soulevant pour moi la portière de toile.

En entrant, je cherchai Rafe du regard. Je le trouvai au chevet de Simus. Tout en traversant la tente, je remarquai que certains prisonniers avaient commencé à se lever et à se déplacer. Certes, leur démarche était encore hésitante, mais c'était un progrès.

— Rafe, le saluai-je.

Il était en compagnie de Joden et de... comment s'appelait-il, déjà ? Prest. Je déposai mes paquets sur le sol et m'agenouillai pour examiner mon patient.

— S'est-il réveillé ?

Joden esquissa un geste évasif.

— Par intermittence.

Prest me regarda.

— Va-t-il se remettre ?

— Voyons sa blessure...

Pendant que Prest et Joden ôtaient le pansement, je pris le sac, que je tendis à Rafe dans un sourire.

— J'ai trouvé ceci au marché. Vous en aurez peut-être l'usage.

Une expression perplexe se peignit sur son visage, mais il saisit le sac et l'ouvrit. Ses yeux s'écarquillèrent de surprise.

— Du *kavage* ! C'est du *kavage* !

Les autres levèrent les yeux.

— Où avez-vous... ?

— Un commerçant en avait, sous la halle. Il n'arrivait pas à le vendre : les gens ici croient que c'est du poison.

Des rires fusèrent autour de nous, mais déjà, Rafe ne me voyait plus. Avec ses compagnons, il avait commencé à inventorier le contenu du sac et à examiner les graines. Tous trois semblaient très absorbés. Je les observai, vaguement inquiète. Avais-je commis une erreur ?

Joden croisa mon regard et sourit.

— N'ayez crainte, guérisseuse. C'est une boisson comme une autre, mais elle vient de chez nous. Pendant que les gars chercheront un moyen de moudre les grains, ils se tiendront tranquilles.

Je répondis à son sourire et baissai les yeux vers la blessure. Tout allait pour le mieux. Je me penchai pour mieux voir, ravie de constater que mon patient guérissait rapidement. Après avoir nettoyé la plaie, nous refîmes le pansement, non sans avoir badigeonné les chairs d'un onguent constitué de tue-la-fièvre et de racine pilée de fleur des elfes.

Rassurée, je laissai Prest et Joden remettre en place les bandages, puis j'entrepris ma tournée du soir. J'étais épuisée mais soulagée. Tous les hommes, maintenant hors de danger, se rétablissaient. Je pouvais entendre Rafe et ses compagnons, plongés dans un débat passionné sur la meilleure façon de broyer les graines que je leur avais apportées. Je m'arrêtai quelques instants, surprise, en voyant l'un d'entre eux tenter de les moudre entre une planche de bois et le talon de sa botte.

— Cela ne risque-t-il pas de... modifier le goût ?

— *Aye*. Ce sera meilleur.

Finalement, la discussion s'apaisa, puis je n'entendis plus rien. En levant de nouveau les yeux, je les vis tous en grande contemplation devant le pot en métal que j'avais acheté au

rétameur, en équilibre au-dessus d'un brasero. Je secouai la tête, amusée, et poursuivis mon travail. Bientôt, un arôme curieux emplit la tente. Curieux, mais non déplaisant.

Enfin, je terminai les soins de mon dernier patient. Je revins auprès du petit cercle installé autour de Simus et m'assis, épuisée, à côté de Joden. Puis j'attrapai ma sacoche et entrepris d'y rassembler mon matériel. Alors que je m'apprêtais à refermer mon sac, Joden attira mon attention d'un geste léger. En levant les yeux, je vis Rafe, debout devant moi, une tasse fumante entre les mains.

— Nous voulons que vous goûtiez la première, dit-il en me tendant fièrement la tasse.

Tout le monde, sous la tente, avait les yeux braqués sur moi. Je pris le récipient.

— Vous ne seriez pas en train d'attenter à la vie d'une innocente guérisseuse ? demandai-je.

Méfiante, je scrutai Rafe qui me regardait d'un air candide.

— Pas du tout, se défendit-il. Sur mon honneur !

Puis il me décocha un sourire espiègle :

— Pour cela, il existe d'autres méthodes que de gâcher du bon *kavage*.

L'assemblée éclata de rire, et quelques-uns de ses camarades lui assenèrent une bourrade complice dans le dos.

Je pris une profonde inspiration et portai la tasse à mes lèvres.

Un nouvel accès d'hilarité salua la grimace de dégoût qui tordit mes traits. Au prix d'un effort de volonté, je parvins à avaler une petite gorgée. Le breuvage était brûlant, épais, et d'une épouvantable amertume.

Joden me tapa le dos d'un geste presque amical, pendant que le pot circulait à la ronde et que l'on commençait à se préoccuper d'en concocter un second.

— En général, nous préférons le boire avec du lait et du miel pour l'adoucir, m'expliqua-t-il.

— Au fait, c'est vrai ! m'exclamai-je.

Je saisis mon sac à la recherche des derniers achats que j'avais effectués en revenant du marché.

— Keir me l'a dit. J'en ai aussi apporté.

Aussitôt, un silence tomba sur l'assistance. Tous les regards se tournèrent vers moi, si intenses que j'en eus le frisson. Puis une voix faible, à peine un souffle, s'éleva de la couche autour de laquelle nous étions réunis.

— Keir ? Vous avez vu Keir ? demanda Simus en essayant de se redresser.

Joden et Prest se précipitèrent pour l'obliger à rester étendu. Je tendis le miel et le lait à Rafe, qui les prit sans un commentaire, et me tournai vers le blessé.

— Ce matin, sur le marché, j'ai rencontré un homme qui m'a expliqué que le *kavage* se consommait avec du lait ou du miel.

Je n'étais pas fâchée, soudain, de savoir les deux gardes en faction non loin. Deux gardes qui semblaient soudain bien nerveux... L'un d'eux fixa son regard sur moi ; je lui adressai un sourire rassurant. Son camarade et lui parurent s'apaiser quelque peu.

Sur un geste de Joden, les prisonniers se détendirent. Les conversations reprirent, on se remit à boire, la tension retomba peu à peu. Avec l'aide de Rafe, Joden aida Simus à se relever, puis il lui apporta une tasse de *kavage*. Sortant de sous la couverture une main tremblante, ce dernier prit la tasse avec l'énergie d'un noyé se raccrochant à une planche de salut.

Joden se tourna vers moi.

— Un homme avec des yeux bleu vif ?

Je hochai la tête.

— A-t-il fait passer un message ?

— Il a essayé ; j'ai refusé, ajoutai-je en soutenant son regard.

Joden plissa les paupières d'un air menaçant. Par-dessus le bord de sa tasse, Simus aussi m'observait.

Je refusai de me laisser impressionner.

— En tant que guérisseuse, je mets mon art au service de tous ceux qui en ont besoin. Je ne suis pas une...

Je ne connaissais pas le mot « traîtresse » dans leur langue.

— Je respecte la parole que j'ai donnée, repris-je. J'ai prêté un serment en tant que guérisseuse, mais je dois aussi fidélité à mon souverain. Si ce monsieur tente de vous faire évader, je ne l'aiderai pas.

Je ne pus réprimer un mouvement inquiet en achevant ce

discours, mais déjà, Joden, Rafe et Simus semblaient s'être détendus. Peut-être avais-je délivré le message du mystérieux Keir sans même m'en rendre compte !

Simus choisit cet instant pour pousser un gros soupir.

— Ce *kavage* est infect, gémit-il. Qui l'a préparé ?

Rafe émit une petite toux discrète.

— J'aurais dû m'en douter, pesta Simus.

Puis, se tournant vers Joden :

— Combien de temps... ?

— Deux jours. On t'a amené ici avec une mauvaise blessure à la cuisse et une forte fièvre.

À ces paroles, Simus haussa un sourcil intrigué. Joden détourna le regard, gêné, mais il poursuivit :

— C'est cette femme, Lara, qui t'a soigné. Ta blessure est en voie de guérison. Je ne crois pas que tu perdras ta jambe.

Simus acquiesça. Il porta sa tasse à ses lèvres.

— Autre chose ? demanda-t-il.

Joden secoua négativement la tête.

— Pas à ma connaissance.

Simus se tourna vers moi, une muette interrogation dans le regard. Pourquoi lui cacher la vérité ?

— Tout ce que je sais, c'est que le Seigneur de Guerre est arrivé vers midi pour des pourparlers de paix, dis-je.

Le colosse noir accueillit mes paroles d'un air dubitatif.

— Vous vous trompez, guérisseuse. Le Seigneur de Guerre est ici pour des pourparlers de reddition.

# 3

Je suivis d'un pas alerte l'allée qui, à travers les jardins, me ramenait au château. Ma fatigue de la journée s'était soudain dissipée pour faire place à une énergie nouvelle. Avant de quitter la tente, j'avais bu une tasse de *kavage* adouci de miel et de lait. Cette herbe était étrange. Possédait-elle des propriétés médicinales ?

Certaine que je ne trouverais pas le sommeil de sitôt, je pris la direction du cellier attenant aux cuisines. J'adressai un signe à Anna en entrant dans son domaine, me servis un bol de ragoût et un morceau de pain, puis je me retirai dans la pièce sombre pour manger. J'étais affamée, et je ne me souvenais pas d'avoir déjeuné à midi.

Perchée sur un tabouret haut, je dévorai mon repas. Le cellier était un havre de paix, avec ses longues tables et ses rangées d'étagères. Une bougie projetait autour de moi un faible halo de lumière. J'allumerais les autres lorsque je me mettrais au travail. Les arômes épices du ragoût montaient à mes narines, plus puissantes que les senteurs d'herbes séchées et de racines pilées qui flottaient dans le cellier. Tout en finissant mon bol, je regardai autour de moi, songeuse. J'allais donner la priorité aux préparations médicinales. Si les combats ne cessaient pas, j'allais avoir besoin de toutes mes réserves disponibles, voire plus. Les lotions et les parfums pouvaient attendre.

Quelques heures plus tard, diverses décoctions commençaient à bouillonner sur les braseros. Dans l'une des marmites, de l'écorce de saule bouillait à petit feu pour la préparation du tue-la-fièvre. Une autre contenait les ingrédients destinés à la fabrication de ma pommade cicatrisante, à laquelle

j'avais ajouté une tasse de lait de chèvre que j'étais allée chercher dans la réserve. Tout en remuant le mélange de racines d'orchidée, j'entendis sonner le cor. Je m'immobilisai, l'oreille aux aguets, mais l'appel ne se répéta pas.

Le Seigneur de Guerre devait quitter la citadelle par les grandes portes. Si c'était le cas, les discussions s'étaient prolongées fort tard. J'adressai une muette prière à la Déesse pour que tout se fût bien passé. L'orgueil avait poussé Xymund à commettre bien des folies dans le passé. Par chance, lord Marshall Warren était un sage. Avait-il su se faire l'avocat de la paix ?

Le bouillonnement familier des marmites sur le feu et les senteurs herbacées qui s'en dégageaient avaient toujours été pour moi le plus efficace des tranquillisants. J'aimais me consacrer à mes patients, mais mon grand plaisir restait la préparation des remèdes et des pommades qui soulageaient les douleurs et restauraient la santé. Si ce n'était pas tout à fait de la magie, c'était à mes yeux ce qui s'en rapprochait le plus, et rien d'autre, me semblait-il, n'aurait pu me procurer le sentiment d'être utile et de donner le meilleur de moi-même.

Lorsque la préparation de racines d'orchidée fut enfin prête à être versée dans les flacons, j'étais si épuisée que je bâillai à m'en décrocher la mâchoire. Avec des gestes prudents, j'emplis les bouteilles avant de les boucher sommairement. Il faudrait attendre le complet refroidissement du liquide pour les fermer de manière hermétique. Il ne me restait plus que le tue-la-fièvre, qu'il fallait transvaser à la cuiller dans de petits pots avant de les sceller d'une couche de cire. Je plaçai les pains de paraffine sur le feu pour les faire fondre, m'installai sur mon tabouret et me mis au travail. Après ce qui me parut une éternité, je refermai enfin le dernier pot.

C'est le moment que choisit Othur pour frapper à la porte du cellier. Il entra, les yeux cernés de fatigue. Je lui souris tout en retirant du feu la marmite de cire fondu. Il s'immobilisa au milieu de la pièce, porta les mains à son visage pour masser ses tempes et laissa échapper un soupir de lassitude.

— La journée a été rude ?

J'éteignis le brasero et rassemblai quelques pots pour les

ranger sur les étagères derrière moi. Othur hocha la tête.

— Le roi a eu un très long entretien en tête à tête avec le Seigneur de Guerre, et depuis son départ, il est enfermé dans sa salle de travail avec le Conseil. Voilà des heures qu'ils discutent, et le débat semble animé. On m'a envoyé te chercher.

Je posai le dernier pot sur son rayonnage et me retournai, surprise.

— Moi ? Que me veulent-ils ?

Il écarta les mains en signe d'ignorance, mais je vis son regard se voiler.

— Tout ce que je peux te dire, c'est que le roi veut te voir tout de suite.

Mon père avait convié Othur à assister au Conseil et écouté avec attention ses avis. Xymund, après son accession au trône, lui avait dénié ce privilège – une autre raison qui expliquait l'animosité d'Anna, épouse d'Othur, envers le jeune souverain.

Je nettoyai rapidement la table de travail avant de souffler les bougies. Othur s'écarta et me tint la porte. Je passai devant lui en lissant ma robe. Mes vêtements étaient maculés de gouttelettes de cire et de diverses taches, sans parler de l'odeur qui s'en dégageait, mais si le Conseil voulait un rapport sur l'état de santé des prisonniers à cette heure indue, il allait devoir s'accommoder de ma tenue de travail. Tout en étouffant un nouveau bâillement, je suivis Othur le long des couloirs à peine éclairés.

En arrivant à la salle du Conseil, nous entendîmes des éclats de voix. On discutait ferme, à l'intérieur. Je croisai le regard d'Othur, mais nous ne prononçâmes pas un mot. Comme toujours, Xymund monopolisait la parole au lieu d'écouter ses conseillers.

Sur un hochement de tête, le garde nous fit entrer. À peine avait-il ouvert la porte que les conversations cessèrent.

Je m'agenouillai devant mon frère. Lorsque celui-ci m'autorisa à me relever, il regardait par la fenêtre, le dos tourné à l'assemblée. Vêtu de sa tenue de cour, il se tenait, très raide, devant la haute croisée, les mains dans le dos. Je parcourus la salle du regard. Apparemment, le Conseil était au grand complet. Je pouvais voir lord Marshall Warren, et non loin de

lui, l'archevêque Drizen, assis près de l'âtre dans sa robe d'homme d'Église, le diacre Browdus à son côté. Tout le monde paraissait épuisé. Du coin de l'œil, je constatai que l'on échangeait des regards curieux. L'atmosphère était tendue, et j'avais la nette impression que l'on évitait de loucher vers moi. Tout cela ne me plaisait pas du tout.

— Xylara, le Seigneur de Guerre a posé ses conditions pour une paix négociée, m'informa Xymund sans se retourner.

Je cherchai le regard de lord Warren, qui m'adressa un sourire gêné et baissa les yeux vers le sol.

— Voilà une bonne nouvelle, Votre Altesse.

J'hésitai, mal à l'aise, avant d'ajouter :

— Sont-elles acceptables ?

Xymund ne se tournait toujours pas vers moi.

— Mes vassaux et moi-même devons le reconnaître comme suzerain, mais le royaume restera sous mon autorité. La taxe et la dîme à lui verser sont raisonnables. Tous les blessés et prisonniers, s'il y en a, seront échangés.

Son ton était amer, peut-être parce que le Tigre avait plus de prisonniers à nous que l'inverse.

— En outre, poursuivit Xymund, il réclame un tribut.

Mon frère garda les yeux fixés sur l'horizon. Tout ce préambule n'augurait rien de bon. Si le Seigneur de Guerre exigeait quoi que ce soit appartenant à mon frère, celui-ci, aveuglé par l'orgueil, risquait fort de refuser...

— Que veut-il ?

Je m'approchai de Xymund, qui ne fit pas mine de se retourner. Autour de nous, tout le monde fuyait mon regard.

Enfin, le général Warren prit une profonde inspiration.

— Vous, répondit-il.

Puis, ayant toussé pour s'éclaircir la voix :

— Vous êtes le prix qu'il demande pour la paix.

— Moi ? murmurai-je.

Xymund semblait s'être pétrifié.

— Toi. En tant qu'esclave.

Interdite, je regardai sa silhouette massive. J'avais dû mal comprendre.

— Moi ? répétai-je. Je...

Warren hocha la tête. Il lança une muette interrogation à Xymund, mais celui-ci demeurait obstinément tourné vers la croisée.

— Le Seigneur de Guerre a promis une paix durable. Ni pillages, ni razzias.

Il marqua une pause.

— Son offre est simple. La paix totale en échange de votre personne, fille de Xy.

L'archevêque esquissa un geste de colère.

— Une Fille du Sang n'est pas une prostituée ! Vous ne pouvez pas accepter cela, Votre Altesse !

Le diacre et lui arboraient la même expression horrifiée.

Oubliant l'étiquette, je m'assis sur une chaise, accablée.

— Il y a un malentendu, protestai-je. Pourquoi voudrait-il...

Xymund fit passer son poids d'un pied sur l'autre tout en serrant nerveusement ses mains. Dans la lumière, le brocart d'or de sa tunique prit des reflets moirés. Même dans les pires circonstances, mon frère ne se départait pas de sa royale apparence.

— Il te revendique comme sa possession personnelle afin de satisfaire ses désirs. Il n'a pas évoqué ce qu'il compte faire de toi à terme.

Il étira ses doigts mais continua de me tourner le dos.

— Je lui ai proposé des terres, du bétail, de l'or. Il n'a rien voulu entendre. « C'est elle que je veux. Donnez-la-moi et vous aurez la paix », a-t-il répondu.

Je le regardai, effarée. Depuis ma plus tendre enfance, on m'avait répété qu'en tant que fille de la Maison de Xy j'avais de lourdes responsabilités et qu'un mariage d'alliance serait mon destin. À mesure que les années passaient et que j'obtenais mes galons de maîtresse guérisseuse, cette perspective avait pris un tour improbable. Et voilà qu'elle surgissait de nulle part, sous une forme bien différente de tout ce que j'aurais pu imaginer. Sans que je m'y attende, les obligations de ma naissance et de mon rang m'étaient abruptement rappelées. J'avais soudain la gorge nouée et la poitrine oppressée.

Vacillante, je me levai et traversai la pièce jusqu'à la fenêtre pour rejoindre mon frère. Père avait choisi cette pièce comme

salle du Conseil pour sa vue sur toute la vallée, la rivière, les lacs, les fermes et les maisonnettes. À présent, je voyais ce que Xymund observait : des feux de camp par centaines, par milliers, depuis le pied des murs de la citadelle jusqu'à l'horizon. L'armée du Seigneur de Guerre. Je posai mon front contre la pierre froide et contemplai ce spectacle, abattue.

Xymund, d'un mouvement à peine perceptible, se tourna vers moi. L'espace d'un bref instant, je distinguai tout au fond de ses yeux un reflet invisible de ses hommes qui me donna un frisson d'effroi. De la joie – une joie âpre, sauvage, presque cruelle.

— Tu lui as déjà accordé ce qu'il exige, murmurai-je.

Xymund pencha la tête de côté. Aussitôt, une bouffée de colère monta en moi. Il me fallut toute ma volonté pour réprimer une folle envie de lui assener une gifle magistrale. Warren aurait mieux gouverné le pays que lui. Même Othur aurait fait mieux.

Ma fureur disparut aussi vite qu'elle était venue, ne laissant dans son sillage qu'une immense amertume. En contrebas, les lumières clignotantes des feux de camp me rappelèrent à la réalité.

— Dame Xylara ?

Warren nous avait rejoints et se tenait juste derrière nous.

— Nul ne peut exiger cela de vous.

Je pivotai sur mes talons. Sans un regard pour Xymund, il poursuivit :

— Nous ne connaissons pas les intentions du Seigneur de Guerre et n'avons reçu aucune assurance concernant votre sécurité ou...

Il marqua une pause, comme s'il cherchait ses mots.

— Ou votre statut. Mes hommes et moi-même nous battrons...

— Et ensuite, Warren ? l'interrompis-je avec douceur. Que cela changera-t-il ?

Il secoua la tête d'un air navré.

— Je n'en sais rien. Nous sommes mal préparés pour tenir un siège. Le problème n'est pas l'eau, mais la nourriture...

— Il reste les mines sous la montagne, protesta une voix.

Un homme âgé, à la solide carrure, venait de prendre la parole. Son nom m'échappait, mais je savais qu'il était l'un des représentants des artisans admis au Conseil.

— Nous pourrions ravitailler la citadelle par cette voie.

Warren esquissa une moue dubitative.

— Les galeries sont fort anciennes et peu empruntées. Elles sont assez larges pour laisser passer une colonne d'hommes à pied, pas des chevaux de bât. Nous ne pourrons jamais y faire transiter de quoi nourrir toute la ville.

Il laissa échapper un profond soupir.

— Le Seigneur de Guerre ne dispose pas d'engins de siège ; il devra donc en construire. L'hiver arrive. Nous pouvons encore tenir jusqu'à ce que la froidure le force à lever le camp pour rejoindre les Plaines.

Je retournai à ma chaise et m'assis lourdement, sans souci du protocole. La confusion la plus totale régnait dans mon esprit. J'entendais des voix, des arguments, mais je n'en comprenais plus le sens. Je regardai, désespérée, Xymund qui me tournait toujours le dos. Il continuait d'observer la vallée.

Je passai la langue sur mes lèvres sèches.

— Warren ? appelaï-je dans un souffle.

Je ne reconnaissais pas ma propre voix. Autour de nous, le débat faisait rage. Le conseiller s'agenouilla près de moi et je cherchai son regard. J'y lus une peur intense.

La peur que je refuse ce qui était attendu de moi ?

— Avons-nous la promesse qu'il s'agira d'une paix totale ?

Warren hocha la tête. Son front touchait presque le mien.

— Oui, dame Xylara. Le Seigneur de Guerre a toujours tenu sa parole. Il ne s'en dédie que lorsqu'il est trahi, et il se montre alors impitoyable.

Les traits du vieil homme se contractèrent douloureusement.

— J'aurais besoin de...

Je m'interrompis, la gorge nouée, et regardai mes mains, que je serrais à en faire blanchir les jointures. À quoi bon ? Mes besoins n'avaient plus aucune importance, à présent. Je relevai les yeux et repris, en haussant la voix pour me faire entendre par-dessus le brouhaha :

— Quand devez-vous me... donner ?

Enfin, mon frère pivota sur lui-même.

— Au coucher du soleil. La cérémonie aura lieu demain au coucher du soleil.

D'un geste, il désigna la fenêtre. Déjà, on devinait à l'horizon les premières lueurs de l'aube.

— Ce soir, rectifia-t-il.

Je hochai la tête et, au prix d'une volonté dont je ne me savais pas capable, je me levai.

— La Maison de Xy a toujours eu à cœur l'intérêt supérieur de son peuple, déclarai-je.

Je pris une profonde inspiration et ajoutai, avant que le courage me manque :

— Je serai prête au coucher du soleil.

Toute l'assemblée, à l'exception du roi, tomba à genoux et se découvrit la tête. Je soutins le regard de Xymund, qui me considérait d'un air morne.

Mes jambes me tenaient à peine, mais je parvins à rejoindre la porte sans défaillir. Une fois dans le corridor, je me mis en marche. Je ne saurais dire comment je parvins à ma chambre : il ne m'en reste aucun souvenir. Là, je demeurai quelques instants immobile, parcourant du regard mes affaires jetées ça et là, l'âtre où crpitait un bon feu de bois, mes livres, mes notes...

Je fus soudain secouée par une violente nausée. Je n'eus que le temps de me laisser tomber à genoux et d'attraper une bassine.

Une fois mon estomac vidé, je fermai les yeux en luttant contre un vertige. Outre la douleur qui m'enserrait les entrailles, je ressentais un écœurement sans bornes. Vendue comme esclave ! Un nouveau spasme me souleva.

J'entendis confusément que l'on frappait à ma porte, puis des pas s'approcher. On ramena mes cheveux en arrière, un linge frais fut posé sur ma nuque. Aussitôt, mon souffle commença à s'apaiser. Une coupe fut portée à mes lèvres. Je pris un peu d'eau fraîche pour me rincer la bouche. Puis des mains solides m'aidèrent à me redresser. C'était Anna. Elle me serra sur son ample poitrine et me frotta le dos en murmurant des paroles de consolation. Comme une enfant, j'enfouis le

visage au creux de son cou pour laisser libre cours à mon chagrin. Elle sentait la soupe et le pain chaud. Nous tombâmes assises sur le sol. Rassurée par sa voix et ses caresses de réconfort, je retrouvai peu à peu mon calme et cessai de hoqueter.

— Tu ne vas pas faire cela ? chuchota-t-elle à mon oreille. Ce n'est pas possible !

Décidément, les informations circulaient vite.

— Je n'ai pas le choix, répondis-je sur le même ton. Xymund a donné sa parole.

Je reniflai sans aucune élégance et essuyai mes yeux d'un revers de la main. Othur était assis un peu plus loin, les yeux rougis, le dos voûté.

— Il n'a pas le droit, marmonna-t-il dans sa barbe.

Il prit une longue inspiration et pressa les lèvres, comme pour retenir des paroles amères.

— C'est un monstre ! siffla Anna, le visage déformé par la douleur. Par sa naissance comme par ses actes. Qu'il se débrouille avec le Seigneur de Guerre ! Nous, nous allons t'emmener et te cacher jusqu'à ce que tout s'arrange.

Je posai mon front sur son épaule et m'accordai un dernier instant de répit.

— Nous avons des amis au-delà de la montagne, m'expliqua Othur à voix basse. Ils t'accueilleront le temps qu'il faudra, Lara.

Je relevai la tête et plongeai mon regard dans le sien.

— Si je m'enfuis, ce n'est pas seulement Xymund qui devra se débrouiller avec le Seigneur de Guerre, Othur. C'est toute la ville.

Le vieux sénéchal détourna les yeux sans répondre. Je m'arrachai à la douce étreinte d'Anna.

— N'est-ce pas ? insistai-je.

Othur fixa les flammes.

— D'après ce que l'on dit, le Seigneur de Guerre est sans pitié envers ceux qui le trahissent ou qui ne respectent pas leur parole.

Anna tenta de protester.

— Ma fille, tu n'es pas responsable de...

— Qu'aurait fait père ? l'interrompis-je, le cœur brisé au

spectacle de son visage baigné de larmes.

À ces paroles, Othur s'emporta.

— Si ton père était encore de ce monde, il ferait fouetter ton frère jusqu'au sang. Jamais il n'aurait pris une décision sans te consulter, ni accepté de te livrer en otage !

Anna approuva d'un vigoureux coup de tête qui fit danser son double menton, puis, de son linge humide, elle tamponna doucement mes joues.

— Je t'en prie, Lara. Tu n'as aucune raison d'accepter ce marché indigne.

— Que puis-je faire d'autre ? M'enfuir de la cité ? Abandonner mon peuple ? Vous laisser, Othur et toi, affronter je ne sais quelles représailles ?

Je me levai, aussitôt imitée par Othur, et nous aidâmes Anna à se remettre sur ses pieds. Une fois qu'elle fut debout, Othur me serra dans ses bras.

— Tout n'est pas joué, Lara. Nous devrions reparler de tout ceci avant que tu ne...

La porte s'ouvrit à la volée, et il s'interrompit.

C'était Xymund.

Il se tenait sur le seuil, une cassette sous le bras.

Anna jeta le linge sur la bassine, qu'elle ramassa. Sur un hochement de tête de mon frère, elle quitta la chambre. Je retins mon souffle, craignant qu'elle ne lance le contenu du récipient au visage du souverain. À mon soulagement, elle croisa celui-ci sans un mot et s'éloigna. Othur s'inclina devant Xymund et la suivit. Tout en refermant la porte, il m'adressa un regard qui signifiait que notre discussion n'était pas terminée.

Xymund déposa la cassette sur une petite table près de l'entrée.

— Des envoyés du Seigneur de Guerre ont apporté ceci. Tu as ordre d'être baignée, huilée et parfumée. Tes cheveux doivent être lâches. Tu porteras la tenue qui t'a été fournie, et rien d'autre. Lorsque tu seras appelée, tu marcheras jusqu'au trône, t'agenouilleras devant le Seigneur de Guerre et tendras les mains pour que l'on te passe tes chaînes.

Je m'abstins de toute réaction. Pour rien au monde je ne lui aurais accordé un tel plaisir !

— J'ai autre chose à te donner.

Il me tendit une petite ampoule de verre emplie d'un liquide sombre. Je la pris en l'interrogeant du regard.

— C'est de l'aconit.

L'un des poisons les plus virulents qui soient. En quelques battements de cœur, tout était fini.

— Que suis-je supposée en faire ? demandai-je d'une voix étranglée.

— L'usage qui convient, répondit Xymund en croisant les mains dans son dos. Je n'ai pas eu le choix, Xylara. Mes généraux sont formels : nous ne sommes pas de taille à lutter contre lui. Mon seul but est de sauver le royaume.

— Et ton trône.

J'éprouvai soudain une immense lassitude. Je m'assis sur une chaise et considérai l'ampoule. Quelques gouttes seulement, mais quelle puissance...

— Je n'ai pas d'autre solution à te proposer, dit Xymund. Tu choisiras ton moment.

— Ta Majesté est trop bonne, répliquai-je sans dissimuler mon mépris.

Mon frère se raidit.

— Le meilleur moment sera après la cérémonie, avant qu'il ait eu le temps de te...

Sa voix s'éteignit. Je fermai les yeux.

— Je suis certain que tu sauras faire passer l'intérêt des nôtres avant tout, reprit-il.

Il y avait plus que de l'amertume dans sa voix. Une sorte de satisfaction morbide. L'espace d'un instant, je fus tentée de lui demander pourquoi il me haïssait tant. Je n'en fis rien. À quoi bon ? Il aurait été incapable de me répondre honnêtement !

Il soutint mon regard quelques secondes puis, ayant pivoté sur ses talons, quitta ma chambre et ferma la porte derrière lui. Une fois seule, j'agitai l'ampoule pour faire tourner son contenu, hypnotisée par la vague sombre qui montait et descendait le long des fines parois de verre soufflé.

Mon unique but dans la vie avait été de devenir guérisseuse. De soigner les autres. De fonder une école où l'on viendrait étudier, où je pourrais accueillir les malades, et voilà que mon

destin se révélait tout autre. J'étais condamnée à n'être qu'une...

Un nouveau spasme me secoua, mais je parvins à le maîtriser. J'arpentai ma petite chambre en réfléchissant à ce qui s'était passé dans la salle du Conseil. N'existeit-il pas d'autre moyen ? N'avions-nous rien d'autre à proposer à l'ennemi ? Les paroles de Xymund résonnaient encore à mes oreilles.

— *Mes vassaux et moi-même devons le reconnaître comme suzerain, mais le royaume restera sous mon autorité. La taxe et la dîme à lui verser sont raisonnables. Tous les blessés et prisonniers, s'il y en a, seront échangés. En outre, il réclame un tribut...*

Ce mot me faisait frémir d'horreur. Un *tribut* !

Puis la phrase précédente s'imposa de nouveau à moi.

— *Tous les blessés et prisonniers, s'il y en a, seront échangés.*

*S'il y en a* ? Par la Déesse !

Xymund n'avait jamais eu l'intention de rendre les prisonniers. Il se conformerait à son engagement à la lettre... mais sans en respecter l'esprit. Je me tournai vers la fenêtre. Le soleil se levait. Il était peut-être déjà trop tard !

Sur une impulsion, je m'élançai. J'ouvris la porte, m'engouffrai dans l'escalier de service en colimaçon que je dévalai aussi vite que mes jambes me le permettaient, et franchis en trombe les portes de la cuisine. Par chance, Anna et Othur se trouvaient toujours là. Ils levèrent les yeux vers moi et me regardèrent comme si j'avais perdu la raison.

Je les rejoignis et, hors d'haleine, leur exposai mes craintes.

— Du calme, Lara, me dit Othur d'un ton grave. Xymund ne prendrait pas un tel risque. Il craint trop ce démon étranger pour...

Anna se massa le front d'un air désespéré.

— Il en est capable, juste par fierté imbécile. Maudit soit-il ! Que pouvons-nous faire ?

— Je devrais pouvoir les amener sains et saufs jusqu'aux portes du château, mais ensuite ?

Je n'écartais pas la perspective d'un massacre, dont les conséquences seraient désastreuses pour la paix.

Othur se frotta pensivement le menton.

— Cela, je m'en occupe. Dépêche-toi d'aller les chercher, Lara. Nous nous trompons peut-être, mais vas-y tout de même.

J'acquiesçai et fis un détour par le cellier pour y prendre ma sacoche. Puis, sans un mot de plus, je me ruai par la porte de service et traversai les jardins en courant à perdre haleine.

Je fis halte à l'entrée de la roseraie, hors de vue de la première sentinelle, pour reprendre mon souffle. Inutile de me trahir par une précipitation suspecte ! Laissant tomber ma sacoche, je me penchai et m'obligeai à respirer calmement.

Une fois que j'eus cessé de haletter, je la ramassai et me remis en route d'un pas normal.

Le garde m'adressa un salut distrait. Je lui répondis et poursuivis mon chemin, m'efforçant de maîtriser une furieuse envie de courir. La seconde sentinelle était en vue. D'un air que j'espérais naturel, je lui adressai un petit signe de la main.

Je connaissais ce garde, mais je ne me souvenais plus de son nom. Il hocha la tête :

— Vous êtes matinale, aujourd'hui.

Je me contentai de lui sourire, de peur que ma voix ne me trahisse, et, prenant une profonde inspiration, passai sous la portière de toile qu'il avait soulevée à mon intention.

À l'intérieur, tout était comme d'habitude. Je laissai échapper un soupir de soulagement. La plupart des prisonniers étaient immobiles, encore assoupis. L'un d'entre eux devait cependant être réveillé car une odeur de *kavage* flottait dans l'air, et certains braseros avaient déjà été allumés. Je m'étais peut-être trompée.

Peut-être...

Je cherchai du regard la place de Simus et Joden et me dirigeai vers eux. Dans cette partie de la tente que les lueurs des feux n'atteignaient pas, les ombres étaient denses.

Joden m'aperçut le premier. Il parut surpris par mon arrivée. Je le vis se lever et tendre la main vers moi, comme pour me faire signe de m'arrêter. Je passai devant lui et m'agenouillai près de Simus, qui protesta vigoureusement lorsque je tentai d'écartier sa couverture. Étonnée, je levai les yeux et suivis son regard vers le fond de la tente. Là, à l'endroit où régnait l'obscurité, je distinguai une silhouette.

Un homme se cachait dans l'ombre.

Je fus parcourue d'un frisson. Joden s'était placé derrière moi, me masquant à la vue des gardes. Voyant que Simus tentait avec peine de se lever, je l'aidai sans réfléchir, mais je ne parvenais pas à détacher mon regard des iris bleus qui luisaient dans l'obscurité.

Keir.

Joden me parlait à voix basse, mais il me fallut quelques secondes pour retrouver mes esprits et comprendre ses mots.

— ... plaît ! Ne le trahissez pas, Lara. Je vous en supplie.

— Vous avez ma parole, répondis-je sans détourner les yeux du regard couleur de ciel qui me fixait avec intensité. S'agit-il d'une tentative d'évasion ?

Un sourire aux dents d'un blanc parfait s'étira dans la pénombre.

Je concentrerai mon attention sur la jambe de mon patient. D'une main tremblante, j'ôtai le pansement pour examiner la plaie. Je serrai les dents, en proie à une bouffée de panique. D'un côté Xymund, qui était prêt à assassiner les prisonniers, de l'autre ce fou de Keir, venu les libérer au risque de déclencher un massacre... Qui se souciait de la paix ? Étais-je la seule dans ce pays à rester lucide ?

Simus s'étendit de nouveau.

— Il s'est passé quelque chose, murmura-t-il.

Son regard passa plusieurs fois de l'homme tapi dans l'ombre à ma personne.

— La paix a été négociée, annonçai-je.

Je nettoyai prudemment la plaie en clignant des yeux dans la faible lumière.

Simus me dévisagea.

— La paix ? répéta-t-il.

Puis, lançant un regard vers Keir :

— À quelles conditions ?

— La soumission, des taxes, des terres, un échange de prisonniers, expliquai-je sans lever la tête. Et le paiement d'un tribut.

Je reconnaissais à peine ma voix, nouée par l'émotion.

— De quoi s'agit-il ? demanda Joden dans mon dos.

Ne connaissant pas le mot dans leur langue, j'utilisai la mienne.

— D'une esclave.

Je fouillai dans mon sac en cachant mon visage.

— Moi, précisai-je. Ils doivent me remettre à votre chef au coucher du soleil.

— Une... *esclave* ? répéta Joden. Je ne connais pas ce mot.

La voix de Keir flotta jusqu'à nous, à peine un murmure.

— Vous pourriez vous enfuir.

— Exact. Je connais des gens qui pourraient me cacher et m'aider à m'échapper.

Ma main s'immobilisa dans mon sac. :

— Seulement, la réputation sanguinaire du Seigneur de Guerre n'est peut-être pas usurpée. Que fera-t-il subir à mon peuple si je refuse ?

Je fermai les yeux, songeant à ce qui pourrait advenir.

— S'il tient sa parole et respecte la paix, mon peuple vaut tous les sacrifices.

Je relevai la tête et soutins le regard de Simus. ?

— Qu'en pensez-vous ?

— Si c'est lui qui a posé ces conditions, il s'y conformera.

Je regardai mon sac et observai sans le voir le pot d'onguent entre mes doigts.

— Mon père...

Je m'obligeai à raffermir ma voix tremblante.

— ... m'a toujours dit que la responsabilité est le prix des priviléges.

Tout en prononçant ces mots, je compris combien ils étaient vrais. Si Xymund ne se montrait pas digne de sa charge, je n'y pouvais rien. En revanche, je n'aurais pas à rougir de ma propre conduite. Je laissai échapper un soupir de dépit et me remis au travail. Le regard de Keir était toujours fixé sur moi.

— Xymund m'a donné une ampoule de poison, précisai-je.

Dans la pénombre, l'expression de Keir se fit féroce. Derrière moi, Joden marmonna. Simus se redressa en s'appuyant sur un coude.

— Cela vous offrirait une porte de sortie, suggéra Keir d'une voix grave, un peu menaçante, mais c'est votre peuple qui en

paierait le prix. Si vous veniez à disparaître, le Seigneur de Guerre raserait la ville et massacrerait ses habitants.

Je cherchai son regard dans la pénombre de la tente... et réprimai un éclat de rire nerveux.

— Vous écoutez trop de ballades. Tout ce qu'il veut, c'est une guérisseuse pour soigner ses courbatures et soulager ses rhumatismes ! Je...

Soudain, Keir leva la tête en direction de l'entrée de la tente. Je me tus et tendis l'oreille. Des gardes approchaient. Beaucoup de gardes.

Par la Déesse ! J'avais vu juste !

D'un geste vif, je remontai le plaid et couvris Simus. Puis je me redressai en ramassant mon sac. Keir était silencieux, drapé dans sa cape, les traits tirés par une expression tendue.

— Est-ce vous que l'on vient chercher ? murmura-t-il. Je croyais que la cérémonie ne devait avoir lieu que ce soir.

Sans répondre, je fouillai mon sac et y pris mon petit couteau, que je glissai dans la main de Joden.

— Tenez-moi cela, s'il vous plaît.

Puis je me dirigeai vers l'entrée de la tente, où j'arrivai en même temps que le capitaine des gardes. Si j'en jugeais par son regard, il ne s'attendait pas à me trouver là. Clignant des yeux, il s'apprêta à prendre la parole, mais je ne lui en laissai pas le temps.

— Arneath ? Je suis ravie de constater que c'est toi qui as été désigné pour superviser l'échange de prisonniers. Ils ne sont pas encore prêts à se lever.

Arneath me décocha un regard malheureux.

— Mes hommes vont s'occuper d'eux. Si tu attendais dehors ?

Cela, il n'en était pas question. S'il s'imaginait qu'il allait m'éloigner de mes patients ! Prudente, je restai hors de sa portée.

— Je me ferai une joie de leur prêter main-forte, si cela peut nous aider à retrouver plus vite les nôtres, répliquai-je en lui adressant mon sourire le plus innocent. D'ailleurs, ils sont pressés de s'en aller. Cela ne prendra pas longtemps.

Je pivotai sur moi-même et lançai à la cantonade :

— L'échange des prisonniers va se faire maintenant ! Que tout le monde se prépare !

Les hommes commencèrent à se lever. Arneath s'agita derrière moi, me contourna.

— Personne ne part seul, ajoutai-je. Que chacun aide les autres. Certains devront porter les litières de ceux qui ne peuvent pas marcher.

Sans un regard pour Arneath qui tentait de s'interposer, je retournai auprès de Simus.

— Keir, Simus doit rester sur sa couche. Vous allez le porter avec Prest.

Joden se dirigea lui aussi vers Simus, mais je lui barrai le passage.

— Vous, vous restez avec moi.

Comme il me dévisageait sans comprendre, je me penchai pour lui suggérer à l'oreille :

— Il se pourrait que vous ayez besoin d'un otage pour vous en sortir.

Je vis son regard s'agrandir de surprise, puis s'éclairer d'une lueur résolue.

Pendant que les hommes se rassemblaient, j'observai Arneath. Ses hommes étaient armés mais, selon toute probabilité, il essaierait de rester discret. Il pouvait difficilement commettre un massacre sous les yeux de la femme qui devait être offerte en sacrifice quelques heures plus tard devant toute la cour.

Nous nous mêmes en marche, entourés par les gardes. Je marchais au côté de Joden, en prenant soin de ne pas m'éloigner de lui. Arneath ne disait mot mais me surveillait de près. Pour donner l'assaut, il attendrait d'être au cœur des jardins, hors de vue du château, là où les corps pourraient être enterrés en catimini. L'allée était étroite, et la cohorte s'étirait en une mince colonne. Si Arneath devait passer à l'action, ce serait ici. La roseraie était en vue. Je humai le lourd parfum des roses et adressai une prière à la Déesse. Les hommes progressaient avec lenteur, malgré l'aide que les plus valides apportaient aux autres. Il nous fallut un temps infini pour traverser la roseraie. Je serrai les dents, en proie à une

irrésistible envie de regarder derrière moi, mais craignant de me trahir. Finalement, la tentation fut la plus forte. Je me retournai.

Le dernier prisonnier quittait la roseraie d'un pas chancelant, talonné de près par un garde. Je respirai un peu mieux. Keir se trouvait au pied du brancard de Simus. Il se fondait parfaitement dans la petite troupe, comme s'il en avait toujours fait partie. Le seul détail qui le différenciait des autres était les regards qu'il lançait de temps en temps dans ma direction.

Lorsque nous arrivâmes en vue des portes du château, l'un des gardes s'approcha de moi.

— Dame Xylara, vous ne pouvez quitter l'enceinte du château. Ordre de Sa Majesté.

Je reconnaissais bien là mon cher frère ! Suffisamment lâche pour ordonner la mise à mort d'hommes désarmés, mais pas assez téméraire pour affronter le Seigneur de Guerre sans son « cadeau de bienvenue » sous le coude...

Arneath arborait l'expression de celui qui a perdu une bataille, mais non la guerre. La cité regorgeait de ruelles sombres. Il pouvait encore accomplir sa mission.

Je ne pouvais rien faire de plus. Je lui adressai un signe de tête pendant que l'on ouvrait les portes, avant de me tourner vers la petite troupe.

Joden pressa mon épaule, puis se dirigea vers Keir pour le soulager de son fardeau. Ce dernier recula d'un pas sans me quitter un instant du regard. Je détournai les yeux et m'approchai du brancard pour poser ma paume sur le bras de Simus. Celui-ci mit sa large main sur la mienne.

— Merci à vous, petite guérisseuse.

Je hochai la tête et m'écartai.

Enfin, les portes furent grandes ouvertes. Arneath prit la tête de la colonne... avant de piler net, bloqué par un groupe de civils.

Remn s'avança, accompagné par le grand prêtre du temple de la Déesse.

— Nous sommes venus offrir notre assistance à ces hommes, déclara le libraire, de la même façon que nous espérons que les

leurs aident nos captifs à l'heure qu'il est.

Je réprimai un sourire victorieux en voyant les deux groupes se fondre en un seul et s'engager dans l'avenue. Anna et Othur avaient vendu la mèche. Arneath, lui, faisait la grimace. Il allait éprouver les plus grandes difficultés, à présent, à accomplir sa mission...

Je regardai les portes se refermer. Juste avant que les lourds panneaux ne se rejoignent, je crus voir le regard bleu de Keir posé sur moi.

J'avais dû me tromper.

Je passai le reste de la journée dans le cellier, en compagnie d'Anna. Nous dressâmes l'inventaire de nos réserves et je vérifiai mes recettes, que j'annotai avec soin. Eln enverrait des apprentis, et plus tard, un autre maître guérisseur prendrait ma suite. En proie à la désagréable sensation d'évoluer dans un monde irréel et ouaté, je concentrai mon attention sur mon travail. Vers le milieu de la journée, Anna déposa une assiette devant moi, mais je n'avais pas faim. Mon esprit nageait en pleine confusion et mon estomac refusait toute nourriture.

En fin d'après-midi, je rassemblai mes précieux livres et carnets, que je reliai avec une fine cordelette. Eln veillerait à ce qu'ils soient remis à qui de droit, et à ce que le savoir qu'ils contenaient ne se perde pas. Je considérai le petit paquet posé au milieu de la table nettoyée et débarrassée. Il semblait perdu, abandonné. De tous mes maigres biens, c'était le plus douloureux à laisser derrière moi.

Anna me prit par l'épaule pour me guider jusqu'à la cuisine, où elle m'assit de force sur un banc. Je la regardai mettre une cuiller de miel dans une tasse d'infusion qu'elle déposa devant moi.

— Bois, ordonna-t-elle. Je vais te chercher un morceau de pain et une tranche de viande froide.

— Non, merci, Anna. Je n'ai pas faim.

La seule idée de boire me soulevait le cœur.

Il ne restait plus qu'elle et moi dans la cuisine ; tout était tranquille. Anna sirota son infusion pendant que je contemplais la mienne dans un silence lourd. Dans quelques heures, le soleil se coucherait.

— Lara. Mon petit...

En relevant la tête, je vis Anna plonger le nez dans sa tasse tandis que ses joues prenaient une nuance écarlate. Sa voix rocailleuse n'était plus qu'un murmure gêné.

— Si ta sainte mère était toujours de ce monde, elle voudrait que tu saches à quoi t'attendre.

— Anna...

Sa grosse main rougeaudé était posée sur le bois rugueux de la table. Je la pris dans la mienne en réprimant un éclat de rire.

— Anna, je ne connais pas tous les détails, mais je sais à peu près comment cela se passe. Tout ira bien.

Elle releva les yeux. Des larmes ruisselaient sur ses joues.

— Oui, mon petit. Tout ira bien.

Elle ne le pensait pas plus que moi.

Je détournai le regard et me levai.

— Je ferais mieux d'aller me préparer.

Elle essuya son visage avec son tablier.

— Je vais te faire monter de l'eau chaude. Je te rejoins tout de suite pour t'aider.

— Anna, tu n'as aucun besoin de...

D'un regard sévère, elle m'interrompit.

— Je te rejoins, répéta-t-elle. File !

Puis elle tourna la tête, car de nouvelles larmes brillaient dans ses yeux.

Une fois dans ma chambre, je commençai à trier mes affaires. Mes vêtements iraient aux domestiques ; Anna s'occuperait de les répartir au mieux. Je ne possédais pas de bijoux, à l'exception de quelques bagues et d'un collier qui avaient appartenu à ma mère. Rien de luxueux : un simple médaillon en or glissé à une chaînette. Il serait pour Anna. Les pièces de monnaie qui me restaient iraient à la Déesse. J'avais quelques parfums et savons que j'avais fabriqués pour mon usage personnel. Ils seraient pour Kalisa. Elle commencerait par protester, mais elle les utiliserait avec plaisir. Mes préférés étaient parfumés à la vanille. Ils étaient fort coûteux, et je les avais utilisés avec parcimonie, les conservant pour une grande occasion.

À présent, je regrettai de ne pas m'en être servie tous les

jours.

En entendant des voix dans le couloir, j'essuyai mes yeux. Déjà, les domestiques apportaient un grand baquet de cuivre et des pots d'eau chaude, ainsi que des serviettes de toilette. En temps normal, prendre un bain dans ma chambre, devant le feu, était un luxe que je m'accordais rarement. Je n'aimais pas obliger les bonnes à monter les escaliers en portant de lourds brocs.

Je m'efforçais à conserver une expression imperturbable pendant qu'elles versaient les récipients dans la baignoire et j'attendis leur départ pour me dévêter. Je jetai mes affaires dans un coin, entrai dans l'eau et me savonnaï abondamment.

Anna me rejoignit pour m'aider à me rincer les cheveux. Je m'assis devant l'âtre, drapée dans une serviette, et j'entrepris de sécher ma chevelure tandis qu'Anna s'installait sur un tabouret à côté de moi pour inspecter le contenu de la cassette que les hommes du Seigneur de Guerre avaient apportée au château. Il y avait un unique vêtement et un petit flacon. Lorsqu'elle ouvrit celui-ci, une capiteuse senteur de fleurs emplit l'air de ma chambre, si forte qu'elle en était insupportable. Nous nous dépêchâmes de la reboucher... avant d'éclater de rire comme deux gamines.

Puis Anna souleva le vêtement et nous nous regardâmes, perplexes.

— Il n'y a rien d'autre ? demandai-je en examinant la cassette.

— Rien. Tu vas attraper la mort ! gémit ma nourrice.

Puis, s'étant emparée d'un peigne, elle me fit signe de lui tourner le dos et entreprit de démêler mon opulente chevelure. Je choisis l'un de mes flacons et le lui tendis.

— Les instructions disaient... tenta-t-elle de protester.

— Je préfère la vanille.

Dans un soupir de résignation, elle ouvrit la petite bouteille, versa dans le creux de sa main quelques gouttes d'huile parfumée et en frotta mes mèches les unes après les autres pendant que j'enduisais mon corps d'un onguent de ma composition. L'air autour de nous embaumait à présent la vanille, une senteur à la fois puissante et douce, dont j'aimais la

légère note sensuelle. Puis je restai assise, le regard perdu dans les flammes, alors qu'Anna brossait mes cheveux pour finir de les sécher.

Lorsqu'elle eut terminé, je réunis ma chevelure en un lourd chignon que j'attachai sur le dessus de ma tête, comme j'en avais l'habitude, et je mis dans mon cou un peu d'huile parfumée à la vanille – geste de défi qui arracha à ma nourrice un glouissement de protestation, mais m'aida à retrouver un peu de courage.

Jusqu'à ce que je passe le vêtement de cérémonie.

Il s'agissait, en tout et pour tout, d'un bout de tissu sans manches, si fin qu'il en était presque transparent. La tunique, qui s'arrêtait sous les genoux, épousait si étroitement mes formes que c'en était gênant. À mon soulagement, toutefois, l'encolure bien droite ne dévoilait rien de ma gorge. Anna recula d'un pas et nous échangeâmes un regard. Manifestement, le Seigneur de Guerre désirait un aperçu de la « marchandise » avant de réclamer son dû.

Soupirant, je retournai vers l'âtre. Anna voulut m'apporter mes sandales mais je l'arrêtai d'un geste.

— Je ne dois porter que ce qui se trouve dans la cassette, lui rappelai-je.

Elle hésita, puis remit les chaussures à leur place. Je lui expliquai alors comment je souhaitais qu'elle dispose de mes maigres biens, puis je mis dans sa main le collier de ma mère et me jetai dans ses bras.

— Tu me promets de t'occuper de tout cela ? demandai-je.

Elle hocha la tête en sanglotant, son corps secoué de hoquets.

Au même moment, les cors annoncèrent l'arrivée du Seigneur de Guerre et de sa suite. D'un même geste, nous redressâmes la tête vers la fenêtre. Le soleil brillait à l'horizon.

Je lançai un dernier coup d'œil à ma chambre, à mes carnets, à mes livres. Xymund m'avait prévenue que je ne pourrais rien emporter avec moi. Une esclave ne possédait aucun bien. Elle était un objet, rien de plus.

Je fermai les yeux et pris une longue inspiration... sans autre résultat que d'accélérer les battements de mon cœur, qui

cognait dans ma poitrine tel un oiseau affolé contre les barreaux de sa cage. Le courage me manquait soudain. Comment me résoudre au sort qui m'attendait ? Quand je rouvris les paupières, mes yeux se posèrent sur la petite fiole sur le manteau de la cheminée. Une seule gorgée, et tout serait fini...

Anna m'attendait sur le seuil de la chambre. Elle ouvrit la porte et s'agenouilla avec difficulté, en tressaillant de douleur lorsque ses jambes touchèrent la pierre froide. Retrouvant mes esprits, je la rejoignis pour poser doucement ma main sur sa tête. Elle leva le visage vers moi et saisit ma main pour y presser ses lèvres, les yeux brillants d'émotion.

— Merci à toi, fille de Xy.

Je hochai la tête en souriant et m'engageai dans le couloir... avant de piler net.

Le corridor était bondé de monde. Toute une petite foule était attroupée de chaque côté, le long des murs, dans les renfoncements. Je demeurai immobile quelques secondes. Les plus proches de moi tombèrent à genoux. J'entendis les mêmes paroles, murmurées ça et là.

— Merci à toi, fille de Xy.

À mesure que j'avancais, d'autres les imitèrent, et ainsi de suite à travers les paliers, dans les escaliers. Il y avait là des domestiques, des gens de la ville, des guérisseurs de ma connaissance, et même des blessés ou des malades que j'avais soignés. Tous ceux qui ne seraient pas dans la salle du trône.

Tous ceux pour qui j'acceptais mon sacrifice.

Ils étaient venus m'accompagner jusqu'à la salle où devait se dérouler la cérémonie. Leurs paroles de remerciements, toujours les mêmes, et leurs regards graves, remplis de gratitude, resteraient pour toujours dans ma mémoire.

Je retrouvai mon courage.

Dans l'antichambre de la salle du trône, les gardes m'ouvrirent les portes et j'entrai.

Je fis halte quelques instants. J'étais si émue que ma vision se brouillait de larmes. Un page s'approcha de moi, s'agenouilla et me tendit un linge. Je m'en servis pour tamponner mes yeux et le lui rendis. C'est alors que je vis Othur près de moi.

— Noble fille de Xy, déclara-t-il, la cérémonie de soumission

a commencé. Le héraut de la cour annoncera ton entrée lorsque le moment sera venu.

Je lui tendis la main, qu'il pressa avec ferveur tout en murmurant :

— Merci, ma petite fille.

Puis il quitta l'antichambre d'un pas rapide.

Dans l'âtre, un feu avait été allumé. Sous mes pieds, la pierre dégageait une agréable chaleur. Pourtant, je tremblais de froid. Je me frottai les bras pour me réchauffer, sans grand succès.

Soudain, la voix du héraut résonna derrière moi, me faisant sursauter.

— Xylara, fille de Xy, vous êtes convoquée devant la Haute Cour.

Les gardes ouvrirent les portes et j'avançai.

Ma résolution fondit comme neige au soleil.

Dans les derniers rayons du couchant, le marbre de la salle du trône luisait d'un éclat aveuglant. Tous les dignitaires du royaume étaient là, groupés le long des murs, ainsi qu'une bonne partie des chefs de guerre ennemis. Je ne parvenais pas à distinguer les traits de l'homme qui siégeait sur le trône, mais je savais que c'était notre ennemi triomphant. Sans doute se tenait-il là depuis le début de la cérémonie. Xymund, quant à lui, se trouvait à l'écart, parmi les membres du Conseil.

Le silence régnait dans la salle. Il me sembla que le peu de chaleur qu'il me restait était absorbé par le froid de la dalle de marbre à mesure que je progressais vers le trône. Je marchais lentement, les yeux baissés, en priant pour suivre la bonne direction. Il me fallut une éternité pour traverser la vaste pièce. Le calme inhabituel mettait mes nerfs à rude épreuve.

À croire que tout le monde retenait son souffle ! Pas une toux, pas un mouvement ne troubloit l'assistance. Je n'entendais que le martèlement de mon cœur dans ma poitrine glacée. Après ce qui me parut un temps infini, j'aperçus la marche de l'estrade. Un coussin bleu, que je n'avais jamais vu, avait été placé au pied du trône. Je ne savais pas qui avait eu cette attention, mais je lui adressai une pensée reconnaissante. Je fis halte et m'agenouillai lentement. De part et d'autre du coussin, se tenaient deux pieds bottés solidement plantés sur le

marbre. Je pris soin de garder les yeux baissés.

Puis je levai les mains avec lenteur, paumes offertes, et attendis, docile, la suite des événements.

L'assemblée autour de moi avait suspendu son souffle. Des doigts se posèrent à la base de ma nuque, remontèrent vers mon crâne et dénouèrent ma chevelure, qu'ils caressèrent avant de la laisser tomber librement sur mes épaules. Je frémis à ce contact.

Du métal froid encercla soudain mes poignets et fut fixé dans un déclic sonore. À ma grande surprise, je constatai qu'il s'agissait de lourds bracelets d'argent. Où étaient les chaînes dont Xymund avait parlé ?

Puis une voix mâle s'éleva au-dessus de moi et déclara dans ma langue :

— Par ce geste, je revendique ma Captive.

Une voix qui ne m'était pas inconnue...

Je levai les yeux tandis que la salle s'emplissait des vibrants hourras des hommes du Tigre.

Le guerrier aux yeux bleus de la place du marché me regardait, un sourire satisfait aux lèvres.

Keir ? Le Seigneur de Guerre et lui ne faisaient donc qu'un ? Comment cela était-il possible ? Et d'ailleurs, comment avait-il deviné qui j'étais ?

Il prit mes mains et se leva, m'obligeant à l'imiter, je le vis ensuite saisir une cape noire jetée sur le trône pour en draper mes épaules et rabattre le capuchon sur ma tête, me dérobant ainsi à la vue de tous. L'étoffe, douce et chaude, m'enveloppa comme un manteau de nuit. Une étrange odeur en montait, où se mêlaient les senteurs métalliques des cottes de mailles, celles plus fruitées de l'huile pour le corps et les notes boisées d'une épice que je n'identifiais pas.

Avant que j'aie eu le temps de comprendre ce qui m'arrivait, il me souleva dans ses bras pour me jeter en travers de son épaule, tel un baluchon. Je laissai échapper un cri de surprise, qui passa inaperçu parmi les clamours de la foule tandis qu'il descendait du trône. À travers la cape, j'entendais ses guerriers hurler son nom. Je tentai de me débattre mais, engoncée dans l'étoffe, je ne pouvais ni bouger les bras ni voir autour de moi.

Puis je sursautai. Il venait de poser sa main sur mes fesses, qu'il gratifia d'une tape probablement destinée à me faire tenir tranquille... suivie d'une caresse appuyée.

Je cessai de gigoter.

Sa main demeura où elle se trouvait.

## 4

Mon ravisseur ne perdit pas de temps. Il marcha dans un claquement de bottes sur le marbre, et une suite de secousses régulières m'informa qu'il s'était engagé dans l'escalier qui menait aux portes principales. J'entendais le rythme de sa respiration et le tintement de son armure. Lorsque nous quittâmes le château, l'air frais de la nuit courut sur ma peau, traversant la mince protection de la cape. Nous étions à présent dans la cour d'honneur. Je distinguais les mouvements des hommes autour de nous, ainsi que le heurt des sabots de leurs montures sur le pavé. Nous fîmes halte, et le Seigneur de Guerre me fit basculer pour me porter dans ses bras tout en criant quelque chose, mais il avait parlé si vite que je ne compris pas ses paroles. Au lieu d'être remise sur mes pieds, je fus jetée dans les bras de quelqu'un d'autre. Je me débattis, mal à l'aise.

À travers l'étoffe, un murmure me parvint.

— Lara ? C'est Joden. Tout va bien.

Soulagée de reconnaître une voix familière, je cessai de m'agiter. Avant que j'aie eu le temps de l'interroger, je fus hissée sur un cheval, puis d'autres bras se refermèrent autour de moi.

— Je vous rends votre Captive, Seigneur.

De la large poitrine contre laquelle j'étais adossée, s'éleva une voix profonde.

— Merci, Joden.

La monture pivota, si vite que je fus saisie d'un vertige. La cape plaquée sur mon visage m'empêchait de respirer, mais je ne pouvais toujours pas m'en libérer. Mon ravisseur lança un appel, et une sourde clamour s'éleva autour de nous. Puis nous nous élançâmes dans la nuit à vive allure. J'entendis des cavaliers pousser des cris de guerre et hurler le nom de leur

chef.

Dans un vacarme d'enfer, nous quittâmes la cour d'honneur pour nous engager sur le pont de bois qui commandait l'entrée du palais. Je réprimai un début de nausée et tentai d'apaiser les battements affolés de mon cœur. Je ne pouvais toujours pas bouger mes bras. Effrayée par la perspective de tomber de la monture, je m'efforçai de demeurer immobile et me pressai contre l'homme assis derrière moi. Peu à peu, les clamours se turent, mais notre escorte était toujours là, comme en témoignaient le fracas des sabots et le cliquetis des harnais. Nous traversâmes ainsi la cité, avant de descendre la grand-rue et de franchir la porte de la ville.

La cape m'avait jusqu'à présent offert une relative protection, mais maintenant que nous avions quitté l'enceinte, le vent était si froid que je frissonnais des pieds à la tête. Quelques instants plus tard, j'entendis des éclaboussures. Nos montures traversaient le fleuve qui coulait non loin de Fort-Cascade. Elles remontèrent ensuite la pente en haut de laquelle le Seigneur de Guerre avait établi son campement. Les chevaux ralentirent enfin, mais aucun cri de joie ne salua leur arrivée. J'aurais bien voulu savoir ce qui se passait, mais je n'osai poser la question. Les esclaves n'étaient pas autorisés à parler, encore moins à exiger des explications... En outre, l'air commençait à me manquer. Je tentai une fois de plus d'écarteler l'étoffe de mon visage, sans succès.

Notre monture fit halte et mon ravisseur en descendit sans me lâcher un instant. Un vertige me saisit lorsque nous glissâmes vers le sol, et je dus laisser échapper un cri de surprise car il raffermit sa prise autour de ma taille. Puis un souffle tiède caressa mon cou.

— Encore une cérémonie et nous en aurons terminé, murmura-t-il à mon oreille.

Ses pas résonnèrent sur un plancher de bois. Il me remit enfin debout, sans toutefois me libérer de ma prison de toile. Les planches, sous mes pieds, étaient fraîches et rugueuses. Il me soutint quelques instants, le temps que je retrouve mon équilibre, puis me lâcha.

— Valeureux guerriers ! tonna-t-il d'une voix vibrante de

fierté. Voici la Captive !

Et il arracha la cape d'un coup sec.

Je me trouvais sur une sorte de plate-forme, au milieu d'une flaque de lumière que répandaient des torches placées tout autour. L'air glacé traversait ma mince tunique. Dans l'obscurité, il me sembla discerner des silhouettes. Toute une assemblée était là, compris-je bien vite : l'armée du Seigneur de Guerre au grand complet. Des dizaines de milliers d'hommes, selon la rumeur. Quand leur puissante ovation s'élança sous la voûte étoilée, je sus que celle-ci était exacte.

Surprise, je reculai d'un pas... pour me heurter à un torse solide. Le Seigneur de Guerre entoura ma taille de son bras, et dans un réflexe je posai ma main sur la sienne. À travers le léger voile de ma tunique, je percevais la chaleur de son corps. Il leva son poing en un geste de triomphe, soulevant de nouvelles acclamations enthousiastes. Puis un concert de voix et de tambours s'éleva dans la nuit, plus sonore que musical. C'en était trop pour moi. Un voile noir monta devant mes yeux, ma main lâcha prise.

Lorsque je recouvrai mes esprits, j'étais portée par de puissants bras et bercée par une démarche rapide. Les vivats et les roulements de percussions me parvenaient encore, assourdis par la distance. Il me sembla que la foule s'écartait à notre passage. Je sombrai de nouveau dans l'inconscience.

Quand je revins de nouveau à moi, je me trouvais sous une tente, étendue sur une couche moelleuse. Quelqu'un parlait. Puis une main écarta mes cheveux de mon visage d'un geste doux.

— Captive ? On dirait que tu n'as rien avalé de la journée...

La voix me parvenait atténuée, comme si elle provenait de très loin. Je reconnaissais pourtant celle du Seigneur de Guerre, chaude et impérieuse. Il attendait une réponse, que j'étais incapable de lui donner. Une autre voix, plus âgée et plus sèche, retentit derrière lui. Il lui répondit, mais je ne compris que quelques mots. *Traître. Poison.* Une couverture fut dépliée sur moi, puis une main se posa sur mes mains et mes pieds.

— Elle est glacée.

Étrangement, mon nouveau maître semblait inquiet. Avec

des gestes attentionnés, on m'aida à mieux m'installer dans le lit, puis j'éprouvai une impression de chaleur sous mes pieds et au niveau de mes mains. Je m'abandonnai avec soulagement à la bienfaisante sensation qui peu à peu envahissait tout mon corps. Je me sentais lourde, merveilleusement détendue.

Puis on me redressa et on pressa un bol contre mes lèvres en m'encoignant de boire. J'avalai une gorgée. Un liquide chaud emplit ma bouche avant de descendre dans ma gorge. Le goût, à la fois corsé et aromatique, en était curieux mais pas désagréable. Une fois que j'eus fini le bol, on m'étendit de nouveau et on remit la couverture sur moi. Pendant que la chaleur de la boisson se répandait dans mon corps, les deux voix reprirent leur échange discret.

Après un laps de temps que je ne saurais définir, je m'aperçus qu'elles s'étaient tuées. J'étais étendue, seule, les yeux clos. Soudain, il y eut un mouvement sur le lit. Les couvertures furent soulevées. Je tressaillis et retins mon souffle.

Quelque chose de très doux effleura mes lèvres.

Une bouffée de peur panique me serra la gorge. Le moment tant redouté était arrivé, et quelle qu'ait été ma résolution auparavant, j'étais paralysée par la terreur. Avec peine, je m'arrachai à la torpeur qui m'avait envahie. Lorsque je soulevai mes paupières, deux yeux bleus plongèrent dans les miens, me rappelant que l'heure était venue de tenir mon engagement.

Apparemment, le Seigneur de Guerre avait d'autres projets pour l'instant, car il secoua la tête.

— N'aie crainte, Captive.

Il posa la main sur ma tête, puis m'obligea à fermer les yeux d'une caresse sur mes paupières. Je ne trouvai pas la force de les rouvrir. Sa paume descendit sur mon cœur, où elle demeura un long moment, me communiquant sa rassurante chaleur.

Je relâchai le soupir que je retenais depuis une éternité, apaisée.

— Dors, maintenant, ordonna-t-il d'une voix presque tendre.

J'entrouvris les paupières, juste assez pour le voir s'étendre près de moi sur les couvertures, la tête sur ses bras repliés. Il portait des chausses de toile sombre mais était torse nu. Dans la pénombre de la tente, je distinguais confusément des tatouages

sur son bras musclé. Je l'observai avec curiosité. Il avait fermé les yeux et sa respiration était régulière, mais il ne s'était sans doute pas encore assoupi. Je tournai la tête et regardai la tente au-dessus de nous.

Contre toute attente, je ressentais une inexplicable déception. Je tentai en vain d'en comprendre la raison, jusqu'à ce que le sommeil me gagne.

Dans un demi-sommeil, je sentis une caresse sur mes cheveux. Je m'étirai. À côté de moi, quelqu'un bougea sur le lit.

— Rendors-toi, chuchota une voix masculine.

Cette fois-ci, je m'éveillai tout à fait. Je sursautai, ouvris les yeux et regardai autour de moi. La tente était plongée dans l'ombre, à l'exception des faibles halos de lumière que projetaient de petits braseros disposés ça et là. Une forte odeur de chevaux planait dans l'air, ainsi qu'une autre, puissante et balsamique, que je n'identifiais pas. La tente était vaste, équipée d'une table avec ses tabourets et, sur les côtés, de bancs et de coffres. À l'extérieur, j'entendais les piétinements de montures et de leurs cavaliers.

Un homme assis sur le lit me tournait le dos et s'habillait rapidement tout en triant des affaires déposées sur un banc. Un homme à demi nu, dont la puissante musculature roulait sous sa peau dans la lumière rasante du petit matin...

Keir.

Je n'étais pas habituée à voir un corps respirant une telle santé !

Il avait toutefois des cicatrices, dont certaines paraissaient anciennes. Lorsqu'il bougeait, les premières lueurs du jour les éclairaient faiblement, soulignant leur relief irrégulier. Puis il se retourna, et son regard vif se posa sur moi. Je ne détournai pas les yeux. Ses deux bras étaient couverts de tatouages et son torse lui aussi portait les marques de lointaines blessures, à demi cachées par la toison brune de sa large poitrine, souvenirs d'innombrables combats sans merci et de luttes victorieuses.

Il se leva sans me quitter du regard et enfila une tunique. Il semblait contrarié. Je le regardai sans bouger, tout en me demandant avec inquiétude ce qui allait se passer. Avec des gestes rapides et précis, il attacha son ceinturon, dans lequel il

glissa sa dague et son épée, avant d'y fixer une petite bourse de cuir. Puis il pivota dans ma direction et se pencha vers moi, la main tendue.

Je m'écartai instinctivement.

Il s'immobilisa, avant de reculer d'un air menaçant. Dehors, une voix s'éleva pour l'avertir que son cheval était prêt. Je le vis serrer les mâchoires, se détourner et quitter la tente à grandes enjambées. Quelques instants plus tard, cavaliers et montures étaient partis au galop. Un curieux silence tomba, bientôt brisé par la toux de l'un des gardes restés de faction.

Il me fallut un certain temps pour retrouver un peu de calme. Progressivement, grâce à la tiédeur qui régnait sous la tente et à la chaleur des couvertures, mon corps se détendit et mon souffle s'apaisa. Mes paupières lourdes se refermèrent d'elles-mêmes. Je sombrai dans une douce somnolence.

Lorsque je revins à moi, j'étais étendue sur le côté, tournée vers la toile de la tente. Je demeurai immobile un long moment, l'esprit à la dérive, peut-être par peur de réfléchir trop précisément à ce qui m'arrivait... Je fus rappelée à la réalité par les protestations de mon estomac affamé, ainsi que par d'autres exigences de Dame Nature. Je m'étirai et me levai.

Je m'aperçus alors que j'étais nue comme au premier jour sous les couvertures et les fourrures jetées sur le lit.

Je me recouchai précipitamment en me souvenant où j'étais et qui j'étais... ou plutôt, ce que j'étais.

La tente semblait faite de peaux de bêtes. Le sol était couvert de toutes sortes de tapis tissés de nuances brunes et noires. La table qui en occupait une partie avait été taillée dans un tronc d'arbre, et les sièges disposés tout autour étaient des souches à l'assise grossièrement rabotée. La chaleur provenait de trois braseros. Je ne voyais nulle trace de ma tunique de la veille, ni d'aucun autre vêtement. Les esclaves restaient-ils nus ? À cette idée, un frisson désagréable me parcourut.

Soudain, la paroi de la tente vibra, puis une main souleva la portière et un visage apparut. Un petit homme au crâne chauve fit son entrée. Je le regardai sans cacher ma curiosité. Il m'observa de son œil droit. Son orbite gauche était vide, et toute une moitié de son visage n'était plus qu'une masse de chairs

informe. Sa peau imberbe était couturée de cicatrices, son oreille avait disparu, et le coin de sa bouche était d'une fixité inquiétante. Avec un temps de retard, je retrouvai mon éducation. Je lui adressai un bonjour maladroit.

— Je suis Marcus, porteur de l'emblème et aide de camp du Seigneur de Guerre, se présenta-t-il d'une voix vibrante de fierté.

Il sortit de la tente, puis revint, les bras chargés d'un paquet.

— Le Maître m'a laissé des instructions pour que je vous propose à manger à votre réveil. Il m'a aussi donné une idée de votre taille. Fronçant les sourcils, il m'examina avec attention.

— Nous verrons bien s'il a vu juste.

Il déposa son paquet au pied du lit et s'éloigna jusqu'à l'extrémité opposée de la tente. Je ramenai les couvertures sur ma poitrine et m'éclaircis la voix.

— Où est-il parti ?

Marcus souleva une autre portière, révélant une petite chambre que je n'avais pas remarquée. Apparemment, la tente était plus grande que je ne l'avais cru. Lorsqu'il leva la main, je constatai que son bras gauche aussi était couvert de cicatrices. Sa peau avait une étrange texture ; pas un poil n'y avait repoussé. J'eus toutes les peines du monde à en détourner le regard.

— Les chevaux ont été attaqués. Le Maître est allé se rendre compte sur place.

Il se tourna vers moi.

— Vous vous lavez d'abord. Ensuite je vous apporte à manger.

Sa bouche de travers se plissa en un sourire sans enthousiasme.

— Je dois faire ma toilette ? demandai-je en passant la main dans mes cheveux.

— Aye.

D'un coup de menton, il désigna la petite chambre.

— Je vais chercher de l'eau chaude.

Quand il fut parti, je me levai en me drapant dans la couverture, pris le paquet et me dirigeai vers ce qui semblait être la partie privée de la tente. Là, le sol était jonché de peaux

de bêtes, à l'exception du centre, occupé par un plancher de bois. Des bancs taillés à la hache étaient alignés tout autour, des coffres de bois avaient été disposés au petit bonheur, et des planches d'aspect grossier avaient été assemblées pour former une sorte de table. Sous les bancs, je remarquai des récipients qui devaient être des pots de chambre.

Marcus entra en trombe, portant un seau d'eau fumant qu'il déposa devant moi en grommelant, et s'en alla. Je me lavai rapidement le visage et les mains, puis dépliai le paquet. Il s'agissait d'un large pantalon de coton brun et d'une tunique couleur ocre, de la même matière que celle de la veille, mais dans un tissage plus épais. Les deux m'allaien parfaitement. Il y avait aussi des chaussettes de laine et des bottes en peau retournée qui étaient un peu trop grandes. Tout en m'habillant, j'entendis des hommes marcher de l'autre côté de la paroi de toile. Sans doute ceux qui montaient la garde. Soudain nerveuse, je me dépêchai de finir d'enfiler mes vêtements.

Lorsque je quittai la petite pièce de toilette, je notai que de la nourriture avait été placée sur la table, à côté de laquelle se tenait Marcus, un pichet dans une main et une coupe dans l'autre. Sur son invitation, je m'assis sur l'une des souches, puis je regardai le repas.

— Vous ne mangez pas avec moi ? demandai-je.

— Non, répondit-il d'un ton bourru. Levez les mains.

Intriguée, j'obtempérai. Il plaça la coupe dessous et versa de l'eau dessus, en marmonnant des paroles que je ne compris pas. Puis il m'indiqua une serviette posée sur la table, avec laquelle je m'essuyai. Il parut enfin satisfait.

— Le Maître a dit que vous deviez manger. Bon appétit !

Aucun de ces mets ne m'était familier. La viande était coupée en très petits morceaux, le pain tout plat mais assez tendre, et je ne voyais aucun couvert. Je coupai un morceau de la galette et la trempai dans le plat avant de la porter prudemment à mes lèvres. À ma grande surprise, c'était plutôt bon. Marcus m'adressa un hochement de tête approuveur en constatant que j'en prenais une seconde bouchée. Il y avait également des céréales. Je m'aperçus que j'avais plus faim que je ne l'avais cru tout d'abord.

Marcus me versa une tasse de *kavage* et déposa devant moi un bol rempli de boulettes blanches.

— Nous n'avons pas de quoi sucrer cela pour l'instant, précisa-t-il.

Je pris la tasse et en bus une gorgée. La boisson était meilleure que celle que m'avaient fait goûter Kafe et ses camarades. Je choisis ensuite l'une des houlettes blanches, dont la consistance molle me faisait penser à du lait caillé, et la croquai.

C'était épouvantablement amer.

Marcus s'était éloigné pendant que je mangeais pour ranger ce qu'il trouvait sur son passage. Cela ne me semblait pas indispensable, car il n'y avait là que le lit, et que tout sous la tente était déjà en ordre. Trop, même. Impossible de recracher l'horrible pâte blanche ! Avec une grimace de dégoût, je m'obligeai donc à l'avaler, faisant passer le tout avec une bonne rasade de *kavage*. Je n'avais aucune idée de ce dont il s'agissait, et je ne voulais pas le savoir.

Je commençais à être rassasiée. Marcus débarrassa la table en laissant échapper un grognement.

— Maintenant, vous devez vous reposer. Il faut dormir, c'est le Maître qui l'a dit. Il sera là pour le repas du soir.

Je n'avais aucune envie de me recoucher.

— Marcus, connaissez-vous quelqu'un nommé Simus ? Il faisait partie des...

Sans me laisser finir ma phrase, il hocha la tête.

— L'ours mal léché ? maugréa-t-il en raffermissant sa prise sur la pile de plats. Jamais content, celui-là...

Il me scruta d'un air méfiant.

— Comment se fait-il que vous le connaissiez ?

— Je l'ai soigné.

— Soigné ? répéta-t-il, manifestement intrigué. Vous parlez de sa blessure ?

— Oui.

Un petit rire de mépris lui échappa.

— Vous vous prenez pour une prêtresse guerrière ?

— Je suis guérisseuse. Je voudrais le voir.

— Une guérisseuse, hein ? s'esclaffa-t-il en levant son œil

unique vers le plafond. Bon...

Il esquissa un geste fataliste.

— Au moins, je ne vous aurai pas dans les pattes.

Puis, fronçant les sourcils d'un air sévère :

— Vous avez bien compris que vous n'avez le droit de rien prendre, sauf des mains du Seigneur de Guerre ? demanda-t-il. Absolument rien ?

Comme j'acquiesçais, il remit sa pile de plats sur la table.

— Venez, dit-il.

D'un geste, il me fit signe de le suivre. Je n'avais pas encore pris l'exacte mesure de la tente. Elle était divisée en plusieurs chambres, dont celle où j'avais dormi. La portière que nous franchîmes ouvrait sur une pièce de plus grandes dimensions, qui devait faire office de salle du conseil. Là aussi, le mobilier était constitué de troncs d'arbres et de planches grossières, et il y avait à une extrémité une plate-forme de bois et des coussins.

Mon mentor la traversa et ouvrit une seconde portière, qui donnait sur l'extérieur. Il y avait là deux sentinelles, qui lui adressèrent un bref salut. Je découvris alors le camp pour la première fois.

Nous nous trouvions sur une légère déclivité, dans la vallée qui s'étendait en contrebas de Fort-Cascade. Les murs de la citadelle s'élevaient à l'horizon en un spectacle impressionnant. Devant moi s'étirait le camp, infinie succession de tentes de toutes tailles plantées sans ordre apparent, entre lesquelles je distinguais les restes d'innombrables feux de bois. Il y avait des chevaux partout, attachés à des piquets fichés dans le sol, et un immense troupeau paissait dans les champs à proximité du campement. Si j'en jugeais par sa taille, il devait correspondre aux montures de plusieurs milliers d'hommes.

— Où sont-ils tous passés ? demandai-je à Marcus.

Celui-ci, qui était rentré dans la tente, me répondit par un grognement, tandis que les sentinelles échangeaient des rires complices.

— Ils se reposent de leur nuit de fête, me dit-il en réapparaissant à la portière.

Puis, tendant le bras dans une direction :

— Cette tente est celle de Simus, ajouta-t-il.

Devant le regard sévère qu'il dardait sur moi de son œil unique, je reculai d'un pas.

— Vous y allez directement, compris ?

J'acquiesçai d'un coup de menton, mal à l'aise.

Manifestement, cela ne lui suffisait pas car il croisa les bras sur sa poitrine, de l'air de celui qui compte bien surveiller qu'il est obéi à la lettre.

Je m'éloignai en suivant un chemin tracé dans l'herbe par des piétinements répétés. J'avais été un peu surprise que Marcus me laisse ainsi partir, mais je m'aperçus rapidement, en prenant la mesure de l'immensité du camp, que même si j'avais eu l'intention de m'enfuir, je ne serais pas allée bien loin.

Mes bottes frappaient le sol de terre battue par le passage des chevaux. Au-dessus de ma tête, les nuages glissaient rapidement dans le ciel, voilant parfois le soleil. Devant de nombreuses tentes, au sommet de poteaux de bois, des oriflammes dansaient dans le vent. Leurs couleurs étaient si belles que je ne pus m'empêcher de m'arrêter pour les admirer. Quel était le secret de ces nuances d'une extraordinaire luminosité ? Ces bannières étaient-elles décoratives, ou possédaient-elles une signification ? Celles qui claquaient joyeusement au-dessus de la tente de Simus étaient de toutes les tailles et de toutes les formes. Je jetai un regard par-dessus mon épaule ; Marcus ne m'avait pas quittée des yeux. Soudain indécise, je fis halte devant la tente. Simus m'avait acceptée en tant que guérisseuse, mais comment accueillerait-il une esclave ?

Avant que j'aie eu le temps de prendre une décision, la portière s'ouvrit et le visage de Joden s'encadra dans l'ouverture. Il s'éclaira en me reconnaissant.

— Il me semblait bien avoir entendu des pas. Entrez, entrez. Vous n'avez pas de gardes avec vous ?

Il recula tout en me tenant le rabat ouvert.

— Simus ? appela-t-il. Voilà du renfort pour m'aider à supporter ta mauvaise humeur !

J'entrai et regardai autour de moi, gênée par le manque de lumière. Cette tente était plus petite que celle où j'avais passé la nuit. Elle comprenait une chambre sur l'arrière et une première

pièce qui faisait office de salon, meublée de bancs couverts de coussins et chauffée, en son centre, par un brasero. Simus était étendu sur une plate-forme, accoudé sur des oreillers et drapé dans une couverture. Il me regarda d'un œil morne, puis ses traits retrouvèrent leur mobilité lorsqu'il me reconnut.

— Petite guérisseuse ! s'écria-t-il d'un ton joyeux. Il me décocha un large sourire. Le contraste entre sa peau sombre et ses dents blanches était saisissant.

— Bienvenue, ajouta-t-il.

Soulagée par son accueil, je lui rendis son sourire.

— Mes salutations, Simus. Comment allez-vous ?

Il désigna Joden de la main.

— Très bien, mais j'irais mieux si cet animal ne m'interdisait pas de sortir de mon lit.

Les deux hommes échangèrent un regard agacé.

— Venez, reprit-il. Jetez un coup d'œil et dites-moi ce que vous en pensez.

Pendant que je m'agenouillais à son chevet, Joden ôta les couvertures et retira le pansement. J'examinai la plaie avec satisfaction. La guérison était en bonne voie.

— Tout va bien, déclarai-je.

Je voulus remettre le pansement mais Joden m'interrompit.

— Attendez, Captive. Je vais en chercher des propres. Sans attendre ma réponse, il se dirigea vers le fond de la tente et disparut derrière le rideau de séparation.

Au même instant, une toux se fit entendre à la portière.

— Entrez ! cria Simus.

Un homme fit son entrée – blond, assez grand, le menton ombré d'une barbe peu fournie.

— Salutation, Simus.

— Salutations, Iften.

La mine réservée du colosse noir contredisait ses paroles de bienvenue. Je levai les yeux vers le nouvel arrivant. Il n'était pas aussi immense que Simus, mais sa carrure était large et ses mains grandes et calleuses. Il me gratifia d'un regard hautain, avant de poser les yeux sur la plaie de mon patient.

— Vilaine blessure, Simus, commenta-t-il. Pourras-tu marcher de nouveau ?

— S'il est prudent, dis-je. Et s'il applique mes conseils.

Iften tressaillit, mais ne me répondit pas. Il me semblait sentir sur ma nuque le poids de son regard froid et plein d'animosité. Par prudence, je demeurai silencieuse et immobile, les yeux fixés sur la jambe de Simus. Les esclaves n'étaient sans doute pas supposés prendre la parole sans y avoir été invités...

Iften poursuivit, comme s'il n'avait rien entendu :

— J'ai besoin de te parler, Simus. Cette paix est de la folie.

— Vraiment ? Keir a mérité sa victoire. Il a accompli bien plus que quiconque pouvait l'espérer.

De sa main gauche, il me désigna. Son poing droit était sous la couverture, rageusement fermé.

— Tu as juré fidélité à Keir en toute connaissance de cause, Iften, ajouta-t-il. Tu n'ignorais rien de ses desseins. As-tu l'intention de briser ton serment ? À moins que tu ne sois jaloux de sa prise de guerre ?

Derrière moi, j'entendis Iften pousser un soupir agacé.

— Elle n'est pas...

— Prends garde à toi, Iften. Tu ne tiens aucun emblème entre tes mains pour te protéger.

Les traits de Simus avaient pris une expression menaçante, qui s'adoucit lorsqu'il s'étendit de nouveau sur ses oreillers.

— Le Ciel était avec moi. La Captive a sauvé ma jambe... et ma vie, précisa-t-il avec emphase.

Iften émit un reniflement de mépris.

— Ta vie a surtout été sauvée par...

Il se tut en voyant Joden revenir, des linges propres à la main. Quand ce dernier remarqua sa présence, son visage se ferma. Sans un mot, il me tendit les bandages et recula d'un pas. Consciente de la tension qui régnait sur le petit groupe, j'entrepris de refaire le pansement de Simus.

Iften toussota, ouvrit une bourse attachée à son ceinturon et en sortit une guirlande de clochettes métalliques.

— J'ai besoin de te parler, Simus. Seul à seul.

Sans se départir de son sourire, ce dernier lui décocha un regard glacial.

— Je suis déjà en train de parler. Avec la Captive. Si tu veux bien attendre...

Ifthen laissa échapper un grondement furieux.

— Je reviendrai, grogna-t-il.

Il fit demi-tour et s'en alla à grandes enjambées en rangeant dans sa bourse sa cordelette de grelots. Derrière moi, j'entendis Joden lâcher un long soupir.

— Simus...

Celui-ci sortit sa main droite de sous la couverture et jeta un regard de reproche à son subalterne.

— Tu prends tout cela trop au sérieux. Ifthen brasse beaucoup de vent mais il n'est pas dangereux.

Joden saisit un pot de *kavage* et répliqua d'un ton calme quoique soucieux :

— Il était candidat à la seigneurie, et il n'est pas sans appuis.

— Il a défié le Seigneur de Guerre et le porteur de l'emblème et chaque fois, il a perdu, rétorqua Simus. Même si Ifthen est un écervelé, il est valeureux. Il ne recommencera pas sans de solides raisons.

Joden ne répondit pas, et son visage se durcit.

— Je connais ses méthodes, poursuivit Simus. Travailler dans l'ombre, oui. Lancer de nouveau un défi, non. Fais-moi confiance, vieux frère.

Puis, d'un ton radouci :

— D'ailleurs, tu as de quoi écrire une centaine de chansons à présent, non ? Et ce n'est pas fini !

Comme Joden faisait mine de protester, il le réduisit au silence d'un geste apaisant.

— Entendu, il y a des problèmes. Nous les résoudrons. Ensemble.

Un sourire étira ses lèvres.

— Avec mon aide et le soutien de Keir, qui pourrais-tu redouter ?

Joden leva les yeux au plafond.

— Je te trouve bien sûr de toi. Tu as assez de confiance en toi pour nous trois.

— Il faut bien ! répondit Simus en m'adressant un clin d'œil complice.

Je venais juste de terminer son pansement.

— Qu'en dites-vous, petite guérisseuse ?

— J'en dis que je vais avoir besoin de tue-la-fièvre, répliquai-je en m'asseyant sur mes talons. Vous en reste-t-il ?

Simus éclata d'un rire tonitruant.

— Vos gardes me l'ont pris lorsqu'ils nous ont relâchés.

Un sourire éclaira le visage de Joden.

— Il y en a aussi un qui a arraché le pot de *kavage* des mains de Rafe. Quand il l'a senti, il l'a vidé par terre.

Plus de tue-la-fièvre ? Je n'aimais pas du tout cela. Même à ce stade de la guérison, tout risque de température n'était pas écarté.

— Je suppose que l'un de mes collègues, dans ce camp, pourrait m'en fournir...

Simus secoua la tête.

— Notre prêtre guerrier a été tué dans une embuscade quelques jours avant ma capture, expliqua-t-il avec un soupir fataliste. Cela dit, je ne souhaite la mort de personne, mais il causait plus de problèmes qu'il n'en résolvait. Il s'opposait systématiquement à Keir.

— De toute façon, ajouta Joden, je n'ai jamais vu ici le genre de remèdes que vous nous avez donnés.

Je m'assis sur un coussin. Joden me tendit une tasse de *kavage*, puis il hésita, comme s'il craignait un refus. Je la pris et le remerciai d'un sourire. Simus me décocha un regard bienveillant et saisit à son tour la tasse qu'il lui offrait. Puis Joden me proposa un bol rempli de petites boulettes blanches.

— Un peu de *gurt* ?

— Non, merci, répondis-je en réprimant avec peine une grimace de dégoût.

Simus laissa échapper un grognement d'ours impatient.

— Quand vais-je pouvoir me lever ?

Ah, la plainte du guerrier blessé ! Combien de fois l'avais-je entendue ? Sur ce point au moins, je n'étais pas dépaylée...

Je bus une gorgée de *kavage*, dont l'amertume descendit lentement dans ma gorge.

— Pas avant cinq jours au moins. Si vous forcez sur la plaie, elle risque de se rouvrir.

Je lui adressai un regard compatissant destiné à adoucir mes

paroles.

— Vous réduiriez mon travail à néant. Avouez que ce serait dommage.

Simus détourna les yeux d'un air furieux.

— C'est bon, marmonna-t-il.

Je connaissais cette moue butée. Il n'avait pas la moindre intention de m'obéir. Il était bien comme les guerriers de Xy ! Tournant la tête, je croisai le regard soucieux de Joden.

— Je suis sûre que vous allez être raisonnable, dis-je, conciliante.

Puis, fronçant les sourcils d'un air triste :

— Bien sûr, c'est aussi ce que m'a promis Lanis quand je lui ai recousu son pied fendu au cours d'une chasse au cerf.

Je plongeai mon regard dans ma tasse.

— Lanis était l'un de nos meilleurs guerriers. Et solide, avec cela... Un roc ! Il m'a affirmé que ce n'était qu'une écorchure. Il est reparti avec ses hommes comme si de rien n'était. Quelque temps plus tard, ils me l'ont amené. La blessure s'était rouverte et infectée. Malgré tous mes efforts, je n'ai pas réussi à la nettoyer.

Lorsque je regardai vers Simus, celui-ci était tout ouïe.

— Il a pleuré comme un gosse quand je lui ai sectionné le pied...

Je pris une gorgée de *kavage*.

— Et ensuite ? demanda Joden.

— L'amputation a bien cicatrisé, mais toute la jambe était gangrenée, expliquai-je en jouant négligemment avec l'un des pompons du coussin. Ses chairs étaient presque décomposées. J'en étais désolée pour lui, mais je n'ai pas eu le choix. J'ai dû couper au genou.

Songeuse, je fixai les braises dans le brasero.

— J'étais persuadée que l'infection était contenue et que Lanis s'en sortirait.

Simus émit une petite toux étranglée. Je lui adressai un sourire encourageant.

— Le moignon était superbe ; j'avais vraiment fait du bon travail.

— Et ensuite ? questionna Simus.

J'esquissai une moue désolée.

— L'infection avait gagné tout le reste du corps. Nous l'avons drogué avec nos préparations les plus efficaces, mais il est mort dans de terribles hurlements de souffrance.

Puis, après une pause théâtrale :

— Je reprendrais bien un peu de *kavage*, s'il vous plaît, dis-je en tendant ma tasse.

Pendant que Joden l'emplissait d'un geste un peu nerveux, je repris :

— Oh, mais tout cela n'est rien à côté de ce qui est arrivé à...

Après ma seconde tasse de *kavage*, Simus était livide, Joden sur le point de défaillir, et moi pleine d'entrain et d'excellente humeur.

Qu'y avait-il donc dans cette boisson ?

Je ne m'attardai pas longtemps. Simus semblait épuisé. Il avait besoin de repos. Je me levai donc, saluai mes hôtes et quittai la tente. Prétextant qu'il allait chercher du bois pour le feu, Joden m'accompagna. Une fois à l'extérieur, il posa la main sur mon épaule.

— Bien joué. Je crois que Simus va vous écouter.

— Je l'espère. Je n'ai rien inventé.

Il frissonna.

— Joden, demandai-je sans transition, où se trouve la tente des guérisseurs ? Ils disposent certainement d'un remède contre la fièvre ?

Tendant le doigt, il m'indiqua un groupe de tentes en contrebas.

— C'est par là.

Puis, après une légère hésitation :

— Merci encore, Captive. Vous avez sauvé mon ami.

Je scrutai son visage un instant.

— Avant, vous m'appeliez par mon nom, Joden.

— Maintenant, répliqua-t-il avec un sourire navré, vous êtes la Captive.

Sans répondre, je me dirigeai vers la tente de Keir, pendant que Joden rentrait dans celle de Simus. Je n'avais effectué que quelques pas lorsque j'entendis un son qui me glaça le sang.

Un coup de fouet.

Je n'hésitai qu'une seconde et bifurquai vers l'endroit d'où provenait le bruit. Un coup d'œil aux deux gardes m'informa que ceux-ci ne m'accordaient pas grande attention. Je poursuivis mon chemin.

Entre deux tentes, un homme était attaché à un poteau, nu jusqu'à la taille, le dos lacéré de striures rouges. Deux soldats se tenaient près de lui, l'un avec un fouet à la main. Je connaissais la rudesse de la discipline militaire, père m'en avait souvent parlé, mais rien ne m'avait préparée au spectacle qui se déroulait sous mes yeux.

Le lien de cuir s'abattait avec régularité, arrachant à chaque fois un gémississement de douleur à l'homme aux mains liées. Paralysée par l'horreur, je vis ses deux tortionnaires le détacher et le regarder tomber sur le sol, puis le ramasser sans ménagement pour le traîner jusqu'à la tente du prêtre guerrier avant de le lancer par l'ouverture... et s'éloigner sans un regard en arrière.

J'attendis que quelqu'un à l'intérieur réagisse, rappelle les soldats, mais aucun cri ne s'éleva. Il n'y eut pas plus de réactions de la part d'un petit groupe étendu sur des couvertures autour d'un feu, à quelques pas de là. Les pieds de l'homme dépassaient toujours de la portière de toile, sans que personne paraisse s'en soucier.

Malgré moi, je m'avançai d'un pas, puis d'un autre. Aucune protestation ne résonna, personne ne signala une esclave en fuite. N'y tenant plus, je me hâtai d'aller aider l'homme étendu sur le sol. Je soulevai la portière avec précaution et entrai sous la tente.

Une odeur pestilentielle m'assaillit aussitôt. Je me couvris le visage avec le bas de ma tunique et regardai autour de moi. Par la Déesse ! D'où pouvait donc provenir une telle puanteur ?

Le chapiteau était vaste, mais il contenait moins de lits que mon infirmerie de fortune dans les jardins du château. Il y avait là quelques malades et blessés, dont certains gémissaient doucement. Les relents pestilentiels venaient des pots de chambre glissés sous les lits, pleins à ras bord. À mes pieds, l'homme était inconscient, mais il respirait. Quant aux autres, ils n'avaient manifestement pas été soignés ni lavés depuis un

moment, et je ne voyais personne alentour pour s'occuper d'eux.

Je sortis d'un pas chancelant en essuyant mes yeux que l'odeur faisait larmoyer et regardai autour de moi, furieuse d'une telle négligence. Il y avait là une douzaine de guerriers qui somnolaient près d'un feu de camp. De grands chaudrons, un peu à l'écart, semblaient servir à la lessive. Je m'approchai du groupe tout en rassemblant mes cheveux en tresse. Ces hommes semblaient cuver leur alcool après je ne sais quelles libations nocturnes.

Sans prévenir, je soulevai le plus proche et lui assenai un coup de pied dans le tibia.

Il jaillit de sa couverture en vomissant des imprécations, mais j'étais déjà occupée à administrer le même traitement à ses camarades. Quelques instants plus tard, ils étaient tous bien réveillés, comme en témoignait leur concert de grognements. S'ils s'imaginaient qu'ils m'impressionnaient, ils allaient être déçus !

— Est-ce vous qui êtes chargés de vous occuper de cette tente ? aboyai-je, furieuse. Comment osez-vous dormir pendant que des hommes souffrent à côté ?

Le plus proche de moi, hagard, se frotta le visage. Soudain, une main vigoureuse me saisit le bras et me fit pivoter sur moi-même.

— Dis donc, poulette, de quoi est-ce que je me mêle ?

Blonde, solidement charpentée, la femme qui me toisait d'un air menaçant me dépassait d'une bonne tête. Visiblement, elle avait connu bien des batailles et partagé la rude vie des soldats. Je n'eus pas le temps de m'étonner de voir une femme parmi les rangs des guerriers, car elle me bouscula d'un coup sec en enfonçant ses doigts dans mes côtes. Je tentai de la repousser, sans grand succès.

— Il y a des blessés sous la tente qui ont besoin de soins, et vous paressez devant le feu ! répondis-je.

Elle m'assena une seconde bourrade, qui acheva de dénouer mes cheveux mal attachés. Je tentai de dégager mon bras de sa poigne de fer, ce qui ne fit que renforcer sa colère. Levant sa main libre, elle voulut me gifler.

Heureusement, ses camarades attrapèrent sa main au vol

pour l'en empêcher. Des voix s'élevèrent pour lui crier de se calmer, tandis qu'un homme s'approchait d'elle pour murmurer quelque chose à son oreille. Aussitôt, je la vis pâlir. Puis elle me lâcha comme si elle venait de se brûler et recula d'un pas. Tout en massant mon poignet douloureux, j'avancai d'autant.

— Vous n'avez pas honte de rester confortablement couchés sans vous occuper de ces hommes ?

Autour de moi, on chercha à se justifier, mais je n'étais pas d'humeur à le supporter.

— Gardez vos excuses ! m'écriai-je avec mépris.

D'un geste, je désignai les chaudrons.

— Ranimez le feu et faites chauffer de l'eau, puisque vous n'êtes bons qu'à ça.

Puis je me dirigeai en trombe vers l'infirmerie. Sur le seuil, je me retournai.

— Et qu'aucun de vous ne mette les pieds dans cette tente ! ajoutai-je. Est-ce bien compris ?

Sans attendre la réponse, je soulevai la portière et entrai.

Je réveillai l'homme étendu à terre en passant de l'eau sur son visage et, avec bien des difficultés, je parvins à l'amener vers un lit, où il s'étendit et s'évanouit de nouveau.

Ensuite j'entrepris, non sans mal, de rouler les côtés de la tente pour faire pénétrer de l'air frais. Ce n'était pas une tâche aisée pour une femme seule, mais je me serais damnée plutôt que d'accepter l'aide des fainéants assis à l'extérieur. Puis j'effectuai une rapide visite pour évaluer l'état de santé des blessés. Si la plupart se remettaient correctement de leurs blessures, certains étaient fiévreux, et l'un d'entre eux était atteint d'une mauvaise toux. Quant à leurs couvertures, elles étaient d'une propreté toute relative.

Je sortis et hélai les hommes installés devant le feu.

— Vous, là ! Allez chercher du *kavage* et de quoi manger, et en vitesse !

Sans même m'assurer que j'étais obéie, je rentrai sous la tente. Ils avaient intérêt à faire preuve de zèle, ou ils allaient tâter de ma colère !

Dans le fond de la tente, je trouvai des matelas et des couvertures propres. Il y avait aussi une table chargée de pots,

couteaux et autres ustensiles. Je ne reconnaissais pas le contenu des récipients, mais l'un recelait une substance pâteuse qui m'était familière. Je le portai à mon nez pour le humer. Je ne m'étais pas trompée. Du chou-putois. J'en testai un peu à l'intérieur de mon poignet, et ressentis immédiatement une légère brûlure caractéristique. Il y avait également des pains de savon.

Il était maintenant temps d'évaluer les besoins des blessés, afin de déterminer lesquels soigner en priorité. Ils étaient cinq en tout. Très vite, je compris qu'ils n'avaient pas subi de mauvais traitements, et qu'ils étaient seulement victimes de négligence. L'homme au dos lacéré étant celui qui réclamait les soins les plus urgents, je décidai de m'occuper de lui en premier.

Entre-temps, on m'avait déposé un récipient d'eau chaude à l'entrée de la tente. Je lavai le dos du malheureux, regrettant de ne pas avoir mes remèdes avec moi. Par chance, il ne sursauta pas lorsque j'appliquai de la pommade de chou-putois sur ses plaies pour les nettoyer. Je me consacrai ensuite aux autres. Après leur avoir débarbouillé le visage et le torse, je vérifiai l'état de leurs plaies et soulageai de mon mieux leurs douleurs. Au cours de ma visite, je pris note de ceux qui auraient besoin de médicaments et de potions. Seule la Déesse savait où je pourrais trouver celles-ci, mais je réglerais ce problème plus tard.

Un garçon d'une quinzaine d'années m'avait rejoints – un rouquin aux yeux noisette, efflanqué comme un chat. Il était entré les bras chargés de pots de *kavage*, de *gurt* et de biscuits tout juste sortis du feu. Après un mouvement de surprise en me voyant, il avait accepté de m'aider. Malgré son bavardage incessant, il s'était bien occupé des hommes. Sa voix haut perchée, tel un ruisseau dévalant la montagne, offrait un contraste amusant avec le timbre rocailleux des guerriers.

Ragaillardis par nos soins et par la nourriture, la plupart des hommes parvinrent à se laver eux-mêmes, parfois avec un peu d'aide. Au moins, les imbéciles autour de la tente parvenaient-ils à nous ravitailler régulièrement en seaux d'eau chaude. De mon côté, je commençai à entasser à l'extérieur tout le linge sale que j'avais ramassé. Lorsque la furie blonde leur suggéra de

m'aider, je n'émis aucun commentaire. Je me contentai de désigner la pile de draps, et ils comprirent.

Alors que j'étais occupée à laver un bras profondément entaillé, le rouquin s'approcha de moi.

— J'ai fini, prêtresse guerrière. Je vous ai apporté des gâteaux, mais ils risquent d'être froids, à cette heure.

— Je ne suis pas une guerrière, répondis-je distraitemment. Je suis guérisseuse.

À ces mots, il ouvrit des yeux ronds de surprise.

— Vous êtes la Captive ! s'écria-t-il.

Mes joues s'empourprèrent, mais je gardai le silence. Mon patient leva la tête.

— La Captive ? répéta-t-il.

— Restez tranquille, ordonnai-je.

Il obéit sans protester.

Par-dessus mon épaule, l'adolescent tendit le cou pour regarder.

— Vous faites quoi, là ?

— Je lave cette plaie. Elle est infectée.

Ce cas était le plus grave des cinq que j'avais à traiter, et je m'inquiétais pour la santé du blessé.

— À quoi vous le voyez ? demanda le garçon.

— Je ne le vois pas, je le sens.

Il se pencha de plus belle en reniflant.

— C'était ça, l'odeur ? s'écria-t-il en fronçant les narines de dégoût.

J'acquiesçai d'un hochement de tête tout en refaisant le pansement. Le gamin parut s'absorber dans ses réflexions.

— Je dois y retourner. Je vais revenir tout à l'heure avec de la soupe et du pain.

Il s'éloigna d'un pas, puis se ravisa.

— Vous ne ressemblez pas à une prêtresse guerrière, je trouve, dit-il en me scrutant d'un regard curieux.

— Je suis guérisseuse.

Il ne sembla pas comprendre, mais son visage s'éclaira d'un sourire.

— Je peux vous poser des questions ? Vous allez pas vous fâcher ?

Je lui souris en retour.

— Oui, tu peux me poser des questions. Et non, je ne vais pas me fâcher, jeune... Quel est ton nom, au fait ?

— Gils. Je vous apporte le souper.

Et il s'en alla en sifflotant.

J'avais presque terminé. Chaque homme avait été nourri, lavé, soigné et couché dans un lit propre et chaud. Il ne me restait plus qu'une dernière tâche à accomplir... mais non des moindres.

L'un après l'autre, je ramassai les pots de chambre pour les porter avec précaution jusqu'à l'entrée de la tente, où je les versai dans un grand baquet apparemment prévu à cet effet. Puis je pris celui-ci par une anse et le traînai jusqu'aux latrines les plus proches, un peu en contrebas.

Sur mon passage, les tire-au-flanc réunis devant le feu affichèrent un air innocent et tentèrent de paraître très affairés. L'un d'eux s'approcha pour me proposer de l'aide, mais je le fis fuir d'un seul regard. Lors de mes passages suivants, il se contenta de rester assis et de m'observer en se tassant sur lui-même, gêné.

Il me fallut plusieurs voyages pour vider tous les pots de chambre. Lorsque je sortis de la tente avec mon dernier chargement, le ciel se teintait de rose et d'or. Pressée d'en finir, je me dirigeai d'un pas rapide vers les latrines. Un léger bruit dans mon dos me fit lever les yeux. Autour du feu, le petit groupe venait de se figer. J'entendis alors quelqu'un toussoter derrière moi. Je pivotai sur mes talons.

Du haut de sa monture, accoudé sur le pommeau de sa selle, Keir me regardait d'un air furieux. Tout de cuir noir vêtu sous son armure étincelante, il était plus effrayant que jamais.

Je battis des cils, mal à l'aise.

Il arqua un sourcil interrogateur.

— Quelqu'un peut-il m'expliquer pourquoi la Captive vide les pots de chambre ? demanda-t-il.

Je crois que j'aurais préféré des hurlements de rage à cette voix d'un calme terrifiant.

Je me redressai.

— Parce que ces... ces *bragnets* n'en sont même pas

capables, répliquai-je.

Derrière moi, j'entendis des halètements de stupeur. Sans m'en émouvoir, je gagnai les latrines pour finir ce que j'avais commencé.

Il faudrait tout de même que je demande à Joden la signification de *bragnet*, me dis-je.

Une fois ma tâche achevée, je remontai vers la tente. Le Seigneur de Guerre n'avait pas bougé d'un pouce. La petite bande de fainéants, en revanche, s'était égaillée dans la nature. Keir descendit de sa monture, attacha celle-ci à un poteau et, sans un mot, me suivit dans l'infirmerie.

Je m'arrêtai pour admirer mon travail. La tente sentait le propre et le frais ; ses pensionnaires étaient confortablement installés. Keir passa devant moi et se dirigea vers les blessés. De mon côté, j'allai m'installer sur un tabouret placé devant l'étagère où étaient rangés les potions et les onguents, et j'entrepris de les passer en revue. En apparence du moins, car du coin de l'œil, j'observais mon maître.

Je n'avais pas encore vraiment eu l'occasion de le voir, à part le matin même. À ce souvenir, mes joues s'empourprèrent. Curieuse, je le regardai déambuler d'un lit à l'autre, puis s'agenouiller sans cérémonie au chevet de l'homme au dos lacéré par les coups de fouet.

Il se mouvait avec une grâce féline et puissante tout à la fois, bien différente de l'impression de force brutale que donnaient les autres guerriers. Jamais je n'avais vu un homme prendre ainsi la main d'un autre, ou pencher la tête de cette façon pour écouter.

Lorsqu'un bref sourire, tel un rayon de soleil dans un ciel gris, éclaira son visage, il m'apparut soudain dans toute sa rude beauté.

Ce qui rendait encore plus incompréhensible le rôle d'esclave qu'il m'avait assigné. Qu'avais-je à lui offrir, alors qu'il avait à portée de main de belles plantes solidement charpentées comme celle qui m'avait alpaguée un peu plus tôt ? Avec de telles beautés aux formes généreuses dans le camp, il n'avait nul besoin d'une femme telle que moi, si petite, si brune et si peu... charpentée !

Enfin, il se leva et regarda autour de lui. En hâte, je baissai les yeux vers les pots et les flacons, dont le contenu m'était définitivement inconnu. Ce n'est qu'en le voyant s'approcher de moi que je me souvins que j'avais enfreint les consignes de Marcus. Je me levai, mais gardai la tête baissée.

— Des hommes vont venir s'occuper d'eux et leur apporter le repas du soir.

Je dus, malgré moi, afficher une expression ironique car il s'empressa de préciser :

— Pas ceux qui étaient là tout à l'heure.

Puis il parcourut l'infirmerie d'un regard satisfait et ajouta :

— Allons-y, le dîner nous attend.

Il gagna la sortie et me tint la portière ouverte. Je le regardai, indécise, mais son visage ne trahissait aucune expression. Était-il encore en colère ? Je n'osai poser la question. Je le suivis et attendis qu'il détache son cheval. Au lieu de le monter, il garda les rênes à la main et se mit à marcher. Comme je le suivais, il fit halte pour attendre que je le rejoigne.

— Je suis allée voir la blessure de Simus, annonçai-je d'une petite voix. La guérison est en bonne voie.

Pas de réponse. Je poursuivis :

— Il voudrait se lever, mais je l'ai convaincu de ne pas appuyer sur sa jambe encore quelques jours.

Comme Keir ne disait toujours rien, je me tus, résignée. Le soleil brillait à l'horizon, tandis que le ciel, de l'autre côté, se drapait de voiles roses et indigo. À mesure que nous approchions de la tente de Keir, ma nervosité allait croissant. Finalement, je n'y tins plus.

— Je suppose que vous allez me punir ?

Pourquoi s'obstinait-il à garder le silence ?

— J'ai vu cet homme se faire fouetter, me défendis-je, et être jeté dans la tente comme une bête. Je ne pouvais pas le laisser là ! Ensuite, je me suis aperçue que les blessés avaient besoin de soins. Personne ne s'occupait d'eux. Il fallait bien que...

Ma voix s'étrangla dans ma gorge lorsque je croisai le regard sévère de Keir.

— Marcus s'est inquiété de ne pas te voir revenir et m'a signalé ton absence. De quoi a-t-on l'air, si on perd sa Captive

dès le premier jour ?

Son ton était calme, son expression indéchiffrable.

— De quelqu'un qui va se fâcher ? suggérai-je d'une toute petite voix.

— Non.

Il tendit les rênes à l'un des gardes de faction devant l'entrée de sa tente et se tourna vers moi, un sourire inquiétant aux lèvres.

— Je n'en aurai pas besoin, ajouta-t-il.

Au même instant, la portière fut soulevée, et le visage de Marcus s'encadra dans l'ouverture, ses traits tordus par la fureur.

Dans un sursaut, je reculai... et me cognai contre Keir.

— Ah, vous voilà tout de même ! siffla le vieux serviteur. L'a fallu que j'envoie le Maître vous chercher. Si c'est pas malheureux !

Il recula pour me céder le passage, tout en continuant ses invectives.

— C'est donc si compliqué de trouver la tente de Simus ? Et de rentrer bien sagement comme on vous l'a demandé ?

Il posa les mains sur les hanches, me scruta d'un œil noir, puis laissa échapper un soupir de suprême irritation.

— Et d'abord, où étiez-vous passée, hein ?

Je le vis alors humer l'air d'une mine intriguée, puis me parcourir d'un regard rempli de dégoût.

Derrière moi, j'entendis un rire étouffé. Keir m'avait suivie sous la tente. Je baissai les yeux... et remarquai pour la première fois les taches douteuses qui maculaient mon pantalon. J'avais dû faire déborder un pot de chambre. Je me tournai vers Keir dans l'espoir qu'il me viendrait en aide, en vain. Il haussa les sourcils et recula d'un pas.

— Je reviens, dit-il.

J'aurais juré qu'il souriait quand il pivota sur ses talons et quitta la tente à grandes enjambées.

— Pas un brin de bon sens, grommela Marcus dans sa barbe. Tête de linotte !

Il m'attrapa le bras et m'entraîna de force vers la chambre, tout en continuant de marmonner.

— N'avez rien d'autre à faire que de vous rouler dans le fumier ? C'est tout de même ahurissant !

Il disparut un instant et revint, un drap de toilette à la main.

— Déshabillez-vous et enveloppez-vous là-dedans, ordonna-t-il.

— Écoutez, Marcus, je...

Il me foudroya de son œil unique. Renonçant à protester, j'ôtai ma tunique en me dissimulant de mon mieux derrière la serviette.

— Le Maître m'a dit : « Prends bien soin de la Captive, surveille-la. »

Profitant de ce qu'il quittait la chambre, emportant ma chemise, je me débarrassai de mon pantalon et de mes bottes, puis me drapai avec soin. Sa voix me parvint de l'autre côté de la cloison.

— Et que la Captive n'essaie pas de me faire croire que les Éléments ne lui ont pas donné plus de jugeote qu'à la première bécasse venue !

Il revint et ramassa le reste de mes affaires, qu'il tint à bout de bras en fronçant le nez.

— Eh bien, ne restez pas à bayer aux corneilles ! L'eau va refroidir !

D'un coup de menton, il me désigna la petite salle du fond qui faisait office de cabinet de toilette. Avec toute la dignité dont j'étais capable, je me dirigeai vers cette pièce et refermai la portière derrière moi... Mais on n'échappait pas aussi facilement à Marcus. Celui-ci me rejoignit rapidement et désigna la plate-forme de bois située au centre.

— Mettez-vous là. L'eau s'écoule par en dessous. Avez-vous compris ?

Je hochai la tête et ne bougeai pas.

— Eh bien, allez-y ! s'impatienta-t-il. Faut-il que je vous lave ?

Je serrai le drap autour de moi en faisant signe que cela ne serait pas utile. Il leva les mains au plafond dans un geste d'exaspération.

— Vous êtes peut-être la Captive, mais j'en ai vu d'autres avant vous, ma fille.

Il quitta de nouveau la salle d'un pas lourd.

— J'ai dit une bécasse ? gémit-il pour lui-même. Une vache stupide, oui !

Je frémis de peur et de colère contenues, puis tentai d'apaiser les battements de mon cœur. D'une certaine façon, Marcus n'était pas si différent d'Anna... Je tournai sur moi-même et découvris quatre seaux d'eau fumante, ainsi que des pains de savon et des chiffons de toilette disposés sur une table. Marcus grommelait toujours sans cesser ses allées et venues d'une pièce à l'autre, de sorte que je ne comprenais pas ce qu'il disait. Ce qui, d'ailleurs, n'était peut-être pas indispensable.

En avisant les pierres qui surélevaient le plancher de bois, je compris qu'il s'agissait d'un système d'évacuation des eaux. Simple, mais ingénieux. Je retirai le drap, montai sur la plate-forme et versai le premier seau sur moi. Le contact de l'eau chaude sur ma peau était un vrai bonheur ! Je pris ensuite un savon et un carré de tissu et me frottai longuement, avant de laver mes cheveux avec un soin minutieux. Comme je regrettai les grandes baignoires de la maison de bains du château, si profondes que l'on pouvait s'y plonger jusqu'au cou ! Cette petite salle de toilette représentait néanmoins un vrai luxe dans un camp militaire. Je savourai le plaisir de la mousse savonneuse qui ruisselait sur ma peau et fermai les yeux.

— Vous faut-il de l'aide, pour l'eau ? proposa Marcus de l'autre côté de la cloison. N'allez pas tout m'éclabousser là-dedans, hein ? J'ai assez de travail comme ça !

Je me penchais déjà pour attraper le seau suivant. Je me figeai, hésitante. Après quelques instants de réflexion, je décidai de m'incliner face à la perspective d'une nouvelle colère de mon cerbère.

— Je veux bien, s'il vous plaît, dis-je en finissant de masser mes cheveux, tout en essayant de ne pas projeter de savon alentour.

Tout à coup, un mince filet d'eau ruissela sur moi, emportant avec lui la mousse qui couvrait mon corps et ma chevelure. Reconnaissante, je finis de me frotter et, du plat de mes mains,achevai de rincer le savon qui s'attardait sur ma peau. L'eau continuait de couler doucement, régulièrement. C'était une

sensation délicieuse.

— Merci, Marcus. Je crois que je suis plus présentable, maintenant.

À tâtons, je cherchai la serviette que j'avais vue sur la table. Elle fut placée dans ma paume.

— Exact...

Cette voix n'était pas celle de Marcus.

D'une main tremblante, je me hâtai de couvrir ma nudité, puis essuyai mon visage. Lorsque je rouvris les paupières, je vis deux iris bleus fixés sur moi. Je soutins sans broncher le regard de Keir. Après tout, j'étais sa propriété. Pourtant, je ne pus m'empêcher de plaquer ma serviette sur mon corps, puis de baisser les yeux. Keir prit un autre drap de bain et le posa sur mes épaules.

Sans un mot, il me souleva dans ses bras, marcha jusqu'à la chambre et me déposa sur le lit. Ensuite, il recula pour aller s'asseoir sur l'un des massifs tabourets de bois. Les yeux toujours baissés avec modestie, j'essuyai ma chevelure en songeant que j'allais devoir utiliser mes doigts pour les démêler, car je n'avais pas vu l'ombre d'un peigne sur la table de la salle de toilette. Une pile de vêtements avait été déposée au pied du lit.

— Que sentaient vos cheveux, hier soir ? demanda soudain Keir.

— La vanille.

Il me parcourut d'un long regard brûlant, puis se leva et entreprit d'ôter son armure et sa panoplie guerrière, qu'il déposa sur le banc près du lit. Profitant de ce qu'il était occupé, j'attrapai les affaires propres et me dirigeai vers la salle de toilette.

— Cela me plaît, dit-il alors que je franchissais le seuil de la petite pièce.

Je me figeai mais, constatant qu'il gardait le silence et commençait à dénouer les sangles de son pectoral, j'entrai en rabattant la portière derrière moi. Je me séchai et m'habillai fébrilement. Une fois vêtue, je repris confiance en moi. Ma tenue ressemblait comme deux gouttes d'eau à la précédente, à la différence qu'elle était toute noire. Je pliai les serviettes

humides et retournai dans la chambre.

Assis sur un banc, Keir ôtait ses bottes. D'un endroit que je ne voyais pas, montaient des bruits de plats que l'on entrechoque. Marcus devait s'activer à la préparation du dîner.

Keir leva les yeux vers moi. Je lui adressai un sourire un peu guindé.

— Je crois que Marcus s'est calmé.

— Vraiment ?

Son expression était toujours aussi indéchiffrable, mais il me semblait distinguer une pointe d'amusement dans sa voix.

— Marcus ? appela-t-il. La Captive n'a pas déjeuné ce midi.

Le fracas cessa et j'entendis un cri de rage. Je rentrai la tête dans mes épaules en voyant Marcus émerger de la pièce voisine.

— Enfin, de quoi vivez-vous ? D'air pur et d'eau fraîche ? me gronda-t-il en posant les mains sur ses hanches.

Puis, d'un air désespéré :

— Ah, ces citadins ! gémit-il en prenant son maître à témoin.

— J'ai bu du *kavage* avec Joden et Simus, protestai-je d'une voix faible.

Marcus me toisa, l'œil brillant de colère.

— Je vous ai pourtant dit de ne rien prendre sauf des mains de votre maître !

Je me mordis les lèvres, dépitée, et cherchai le regard de Keir, qui nous considérait d'un air flegmatique.

— Marcus a raison, déclara-t-il d'un ton ferme. Simus et Joden ont toute ma confiance, mais à part eux, tu ne dois rien accepter de qui que ce soit.

Il se leva et gagna la pièce de toilette tandis que Marcus sortait en marmonnant une série de phrases dont le sens m'échappa. Je m'assis sur un tabouret et le regardai entrer dans la chambre, portant dans chaque main un seau à l'intention de son maître. Il paraissait toujours d'autant mauvaise humeur lorsqu'il quitta la salle de toilette.

Je le vis bientôt revenir, un plateau lourdement chargé entre les mains, et le poser bruyamment sur la table.

— Ça veut rien manger, pesta-t-il en déposant à toute allure une série de plats devant moi. Ça veut pas se reposer.

Il recula d'un pas pour considérer la table d'un œil critique.

— Ça trouve pas de meilleure idée que de se rouler dans le fumier, poursuivit-il. Voilà tout ce que ça sait faire...

Il se tourna vers moi, la mine renfrognée.

— Les mains, aboya-t-il.

Je tendis mes mains, sur lesquelles il versa de l'eau en grommelant quelque chose qui ne ressemblait pas du tout à une prière.

— Mangez, ordonna-t-il en croisant les bras sur sa poitrine.

— Je devrais peut-être attendre...

Mon estomac choisit cet instant précis pour émettre un gargouillement sonore. Marcus darda sur moi un regard menaçant.

— Mangez, répéta-t-il.

Renonçant à lutter, j'obtempérai. À peine eus-je la bouche pleine qu'il entreprit de m'expliquer, avec force détails, la signification des mots « se nourrir » et « se reposer ». Je décidai que le plus sage était de hocher la tête et de continuer mon repas.

Finalement, Keir sortit de la salle de toilette.

— Marcus.

Celui-ci s'interrompit et leva les yeux.

— Assez.

Marcus versa l'eau sur les mains de son maître et déguerpit d'un air maussade.

Soudain, l'atmosphère changea du tout au tout. La nourriture, sur ma langue, prit un goût de cendre. Je déglutis avec peine, en proie à une terrible confusion. Que dire ? Comment me comporter ? Et surtout, comment faire abstraction du lit à quelques pas de nous ? Je plongeai le nez dans mon assiette, affreusement gênée.

Mon seigneur et maître, lui, semblait tout à son aise. Il se servit une assiette et entama son repas avec appétit. De crainte de le froisser, je m'obligai à l'imiter malgré ma gorge nouée par l'anxiété.

— J'ai commis une erreur, dit-il soudain.

Je m'arrêtai de mastiquer et l'interrogeai du regard.

— L'infirmerie, expliqua-t-il. Je savais que le prêtre guerrier avait été tué au cours d'un assaut. Je voulais assigner quelqu'un

d'autre à cette tâche mais Simus a été capturé et dans le feu de l'action, j'ai oublié.

Il joua avec sa fourchette, pensif.

— J'ai présenté mes excuses aux blessés.

Je lui jetai un regard incrédule. Avais-je bien entendu ?

Marcus choisit cet instant pour revenir, une outre et deux timbales à la main. Sans nous quitter de l'œil, il nous versa du vin.

— Quand on est à table, on mange, me dit-il d'un ton rogue. Allons !

Il posa les gobelets devant nous, suspendit l'outre au tabouret de Keir et frotta la tête de ce dernier d'un geste familier.

— Et vous aussi, Maître, conclut-il avant de s'en aller.

Je retins mon souffle, médusée par son audace. Le Seigneur de Guerre se contenta de m'adresser un sourire ironique et se servit de nouveau.

Je poursuivis mon repas, mais le cœur n'y était pas. Par chance, Keir semblait plus intéressé par son assiette que par ma personne. Nous mangeâmes quelques instants en silence, puis, après avoir bu une gorgée de vin, je lui posai les questions qui me brûlaient les lèvres.

— Que font les autres guérisseurs ? Pourquoi ne se sont-ils pas occupés des blessés ?

— Il n'y a pas d'autres guérisseurs.

De stupeur, j'en oubliai de manger.

— Pardon ? Avec une armée aussi considérable, vous n'aviez qu'un seul guérisseur ? Pas d'assistants ? Pas d'apprentis ?

Keir rompit la miche de pain.

— Il n'y a que des guerriers, ici. Pas de guérisseurs. Mes hommes ont tous quelques notions de soins de première urgence, appris sur le tas. On assigne à la garde des blessés ceux qui sont punis pour une raison ou pour une autre.

Il esquissa un haussement d'épaules fataliste.

— C'est la coutume...

— C'est de la folie ! m'écriai-je. Avec autant d'hommes, il faut des guérisseurs ! Que se passe-t-il pour ceux qui sont blessés comme Simus ?

— Ils meurent, répliqua-t-il. Soit la blessure les tue rapidement, soit on abrège leurs souffrances.

J'allais riposter par une remarque acide, mais je me tus en voyant son expression désolée. Manifestement, il parlait d'expérience.

— Voilà Marcus, dit-il en tournant la tête.

Aussitôt, je me remis à manger. Notre cerbère apparut, jeta un regard méfiant à nos assiettes, puis s'en alla, satisfait. Une fois certaine qu'il ne nous entendait plus, je répondis :

— Cela doit cesser. Dès aujourd'hui. Je suis guérisseuse, c'est mon métier, et c'est toute ma vie. Je m'occuperai des blessés.

Il m'adressa un regard étonné.

— Tu accepterais de faire cela ? Tu me le demandes ?

Soudain hésitante, je baissai les yeux. Ne m'étais-je pas montrée trop audacieuse ? D'un autre côté, il était un peu tard pour regretter mes paroles, et l'idée de laisser souffrir mes semblables m'était insupportable.

— Oui, acquiesçai-je.

Je levai les yeux vers lui, mais son expression était toujours aussi hermétique.

— Si vous le voulez bien, ajoutai-je.

Il me scruta un long moment en silence, puis hocha la tête.

— Alors j'accepte ton offre. Cela consolidera la paix, après la boucherie de cette nuit.

— Une boucherie ? répétais-je, avant de me souvenir. Oh, les chevaux ?

— Abattus à l'arbalète. Une arme que les Xylans utilisent.

— Vous devriez en parler à Xymund. Il trouvera les coupables et...

Il m'interrompit d'un regard.

— Et si c'est lui qui a ordonné ces attaques ?

— Jamais il n'aurait fait cela ! Il vous a prêté serment. Il vous a même donné sa propre...

Je me tus, soudain gênée par cet aspect de la situation.

— Bref, repris-je, il n'y a aucun intérêt.

Pourtant, tout au fond de moi, je frémissons encore en songeant à la voix de mon frère, vibrante de haine, lorsqu'il avait parlé avec Warren des chevaux de nos ennemis.

Manifestement peu convaincu, Keir s'absorba dans ses réflexions. Nous mangeâmes en silence quelques instants, mais je n'avais plus faim.

— Je vais avoir besoin de fournitures pour l'infirmerie.

— À savoir ?

Sans me quitter des yeux, il repoussa son assiette. Je m'aperçus que la mienne était vide, ainsi que les plats. J'avais eu plus d'appétit que je ne l'avais cru, tout compte fait.

Marcus revint pour débarrasser la table, ne laissant que l'autre et les timbales.

— Captive ?

Je le regardai, surprise.

Toute trace de colère avait disparu de son visage et sa voix était calme.

— J'ai entendu parler de ce que vous avez fait, cet après-midi. Beau travail. Mais la prochaine fois que vous me désobéissez, je me fâche, compris ?

Puis, sur un salut à son maître, il nous souhaita bonne nuit et s'éclipsa.

Je me tournai vers Keir, qui contemplait sa timbale d'un air songeur. Je pris une gorgée de vin. Il était tannique, chargé en arômes fruités.

— De quoi as-tu besoin exactement ?

— D'herbes, de racines séchées, de plantes diverses pour préparer des remèdes. En particulier, il me faut de l'écorce de saule.

— De... saule ? De quoi s'agit-il ?

Tout en cherchant une meilleure position sur mon tabouret, je me demandai comment décrire cet arbre. Mon pantalon s'accrocha à l'arête sommairement rabotée. Je baissai les yeux... et laissai échapper un cri de surprise. Je me levai d'un bond, au risque de renverser la table, et m'agenouillai devant mon siège. En riant, j'entrepris de détacher la couche extérieure qui recouvrait la souche. Ce tabouret avait été taillé dans un saule.

— Captive ? demanda Keir en se penchant pour voir ce que je faisais.

Je tirai d'un coup sec pour arracher l'enveloppe grisâtre et rugueuse, que je brandis d'un geste triomphal.

— Ça ! m'écriai-je. C'est de l'écorce de saule !

Il parut perplexe.

— Avec ceci, dis-je en agitant le morceau que je tenais à la main, je peux préparer un remède très efficace. Du tue-la-fièvre.

Je secouai la tête, incrédule.

— Dire que j'étais assise dessus tout ce temps ! ajoutai-je en le posant sur la table.

Keir éclata de rire, puis il m'enveloppa d'un regard gourmand.

— Décidément, tu as la passion de soigner.

— C'est ma profession, répliquai-je avec fierté.

Il se leva et étira sa puissante musculature avec nonchalance, puis il se pencha vers moi. Plus troublée que je ne voulais le montrer, je levai les yeux... et fus prise au piège de deux yeux couleur de ciel.

— Voyons si tu es aussi passionnée dans tous les domaines, murmura-t-il.

Sans un mot de plus, il me souleva entre ses bras et se dirigea vers le lit.

## 5

Je fermai les yeux et m'agrippai instinctivement à lui lorsqu'il me déposa sur la fourrure. Le moment que je redoutais tant était venu... et je n'étais absolument pas prête.

Depuis l'enfance, je savais quel serait mon devoir. J'avais toujours été persuadée qu'un jour mon destin serait lié à celui d'un homme qu'on m'aurait choisi. Nous échangerions les voeux sacrés au cours d'une cérémonie solennelle, dans la salle du trône de Fort-Cascade. J'avais espéré que mon époux m'honorerait et me respecterait, et peut-être, avec le temps, en viendrait à éprouver de tendres sentiments pour moi. Au fil des années, pourtant, constatant que Xymund n'était guère pressé de me donner en mariage, j'avais fini par renoncer à ce rêve.

Les mains qui venaient de se poser sur moi étaient celles d'un maître, non d'un mari. Aucun serment, aucune promesse ne me liait à cet homme, et je n'avais pas la moindre idée de ce que l'avenir me réservait. J'avais été échangée comme une marchandise sur ordre de mon souverain. Certes, j'avais obéi, mais la ruine de mes derniers espoirs me mettait à l'agonie.

Adieu respect, honneur, amour ! Comme la nuit précédente, Keir posa la main sur ma poitrine, là où mon cœur battait... et aussitôt, au contact de la chaleur de sa paume à travers ma tunique, il me sembla que toutes mes pensées s'envolaient. Le matelas bougea sous le poids de Keir, qui venait de s'étendre contre moi. Je retins mon souffle, mais comme rien de plus ne se passait, je soulevai les paupières, intriguée.

Son visage était près du mien, si près que, gênée par cette intimité, je tournai la tête. Il se pencha pour poser le nez contre mon oreille. Lorsque sa peau effleura la mienne, je sursautai. Nullement découragé, il déposa un baiser sur ma joue. La

caresse de son souffle sur ma peau me fit frissonner. Il s'approcha encore, si cela était possible, et passa un rapide coup de langue à la commissure de mes lèvres. Terriblement confuse, je tentai de m'écartier. Aussitôt, il me prit par les épaules pour m'immobiliser. Je parvins à réprimer mes mouvements nerveux, mais ma respiration saccadée trahissait le trouble qui m'avait envahie. Au-delà de mon embarras, d'autres sensations s'éveillaient en moi, tout à fait inédites.

Une inexplicable douleur. Une sourde impatience.

J'allais le supplier de me laisser mais je n'en eus pas le temps. Vif comme l'éclair, il roula sur moi, plaça les coudes de chaque côté de ma tête et ses jambes entre les miennes. Une étrange lueur passa dans ses yeux... et il captura ma bouche.

Je fus alors emportée par un tourbillon d'impressions étranges et inattendues. Il ne se contentait pas de poser ses lèvres sur les miennes : il les suçait, les léchait, les happait, les mordillait sans la moindre hâte. Après quelques instants de ce petit jeu, il me laissa reprendre mon souffle tout en continuant de plaquer de petits baisers au coin de mes lèvres.

Hors d'haleine, je pris une profonde inspiration. Si j'en jugeais par son expression satisfaite, ce passe-temps lui plaisait follement. Il caressa mon visage du bout des doigts avant de glisser la main dans mes cheveux, qu'il s'amusa à répandre sur la fourrure tout en me couvant d'un regard étincelant.

— C'est ça, le meilleur, quand on est le Seigneur de Guerre... murmura-t-il d'une voix un peu rauque.

Je le regardai sans comprendre.

— On obtient toujours ce qu'on veut, expliqua-t-il en souriant.

Il prit de nouveau mes lèvres, d'abord avec douceur, puis de façon plus passionnée, jusqu'à ce que, grisée par la fièvre qui émanait de lui, j'en vienne à oublier tout ce qui n'était pas la morsure de ses dents sur ma bouche, la chaleur de son souffle sur ma peau, la douceur qui peu à peu gagnait mes veines.

À plusieurs reprises, effrayée par l'intensité des sensations qui déferlaient en moi, je tentai de me soustraire à son emprise. Chaque fois, il contint ses ardeurs pour me laisser retrouver mon calme... avant de reprendre ses tendres assauts.

Bientôt, je n'y tins plus. Je me débattis pour libérer mes bras emprisonnés sous son corps massif, impatiente de les refermer autour de ses épaules pour le serrer contre moi. Avec un petit rire de triomphe, il se souleva légèrement. Une soudaine douleur m'arracha un soupir lorsque sa main effleura mon poignet.

Aussitôt, il se figea et s'écarta.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il. Je t'ai fait mal ?

Je secouai la tête sans comprendre. J'éprouvais les plus vives difficultés à réfléchir ; mon corps semblait avoir pris le pas sur ma volonté. Keir fronça les sourcils. D'un geste sec, il ouvrit l'encolure de ma tunique pour faire glisser le vêtement le long de mon bras.

— Qui t'a fait ça ? gronda-t-il.

Je tressaillis, soudain rappelée à la réalité. L'homme qui me scrutait d'un air furieux ne ressemblait plus du tout à celui qui me serrait contre lui quelques instants auparavant. Je baissai les yeux. Horrifiée, je découvris alors les ecchymoses qui marbraient ma peau, depuis le coude jusqu'à l'épaule. Visiblement, seule une large main avait pu imprimer ces marques. Je me souvins alors de la solide femme blonde qui m'avait alpaguée cet après-midi-là.

— Je tuerai celui qui t'a fait cela ! rugit-il en sautant du lit.

Il traversa la chambre à grandes enjambées et s'approcha de la portière.

— Marcus ! appela-t-il d'une voix cinglante.

Il se mit à faire les cent pas dans la chambre, les lèvres pincées. Inquiète, je m'assis sur le lit en remontant ma tunique sur mes épaules.

— Ce... ce n'est rien ! bégayai-je.

À ces mots, il riva sur moi un regard d'un bleu glacial. Je frissonnai. Par la Déesse, il ne plaisantait pas ! Il semblait littéralement fou de rage.

Marcus accourut, la mine hagarde. À peine eut-il aperçu son maître qu'il se jeta à terre en tremblant.

Keir adressa à peine un regard au vieux serviteur.

— Quelqu'un a blessé la Captive.

En trois pas, il fonxit sur moi et, avec une douceur

inattendue, me leva le bras pour lui montrer mes bleus.

— Vois !

Marcus cligna des yeux, sursauta, puis baissa la tête d'un air fautif, tandis que Keir rajustait ma tunique sur ma gorge.

— Qui a fait cela ? demanda-t-il avec un calme effrayant.

Imitant Marcus, je tombai à genoux et courbai la tête. Mes cheveux glissèrent devant mon visage.

Keir recommença à arpenter la chambre, tel un fauve en cage.

— J'attends une réponse.

Je déglutis avec peine.

— C'était un accident, Seigneur.

Ma gorge était si sèche que les mots en sortaient avec difficulté.

— C'est arrivé à l'infirmerie, lorsque je m'occupais des blessés...

— On a levé la main sur toi ! tonna-t-il. Personne ne touche à ce qui m'appartient !

Il était si furieux que c'en était effrayant. Réprimant un tremblement nerveux, je m'efforçai de garder les yeux rivés au sol.

— Seigneur, je venais de commencer à nettoyer une plaie : l'autre ne s'y attendait pas. Je suis la seule responsable de ce qui est arrivé.

— Tu voulais te faire tuer ? détruire la paix ?

Curieusement, une note d'anxiété pointait derrière ses paroles.

— Pas du tout ! Jamais je ne voudrais attenter à...

— Alors dis-moi qui t'a fait cela. Il aura affaire à moi.

— Non.

Je fermai les yeux et retins mon souffle. Keir se planta près de moi, si près qu'il me semblait percevoir la brûlure de son regard.

Cependant, j'avais la certitude qu'il ne me ferait pas de mal. Je levai timidement la tête pour chercher son regard. Il était toujours ivre de rage, mais il parvenait à contenir sa fureur. D'un geste hésitant, j'effleurai son bras. Ses muscles étaient tendus à l'extrême.

— Seigneur, ce n'est rien de grave. Ces bleus vont disparaître.

— Tu es sous ma protection, rétorqua-t-il d'un ton implacable. Celui qui t'a fait du mal doit le payer.

— Pour un geste involontaire ?

Je me levai et, avec d'infinies précautions, posai la main sur son épaule. Du coin de l'œil, je pouvais voir Marcus, toujours agenouillé près de l'entrée.

— De la part d'un guerrier pris par surprise ? insistai-je.

— Comme Simus dans cette tente, au fond des jardins de ton château... murmura-t-il, pensif.

Je hochai la tête.

Il parut comprendre, mais son expression ne s'adoucit pas pour autant.

— Oserais-tu défier mon autorité ? gronda-t-il dans un murmure.

— Seulement pour protéger quelqu'un qui ne mérite pas votre courroux.

Son regard était toujours aussi dur mais, sous ma main, sa tension semblait s'apaiser.

— Ne vous arrive-t-il jamais de vous faire des bleus quand vous maniez les armes ?

— Peuh ! Je vaux mieux que ça.

— Eh bien, moi pas. Pardonnez-moi.

— Laisse-nous, Marcus.

Ce dernier s'éclipsa aussi vite qu'il était entré.

Un instant plus tard, Keir m'avait étendue sur la fourrure d'une main tendre mais autoritaire, et s'était couché près de moi, sur le côté, la tête sur une main.

— Tu ne sais pas tenir une arme.

Ce n'était pas une question, juste une constatation.

— Comme un guerrier ? demandai-je, intriguée.

— Tu es incapable de te défendre, poursuivit-il d'une drôle de voix.

— Je peux toujours courir.

Je réprimai un bâillement. Mes paupières étaient soudain lourdes.

— Tu es intacte, murmura-t-il à mon oreille.

— Disons que je n'ai pas été blessée, précisai-je sans

comprendre où il voulait en venir. Ce ne sont que des ecchymoses.

— Non. Je veux dire que tu es intacte. Tu n'as pas porté d'enfant.

Je tressaillis, soudain bien réveillée.

— Je suis une fille de Xy. On ne m'a jamais donnée en mariage.

Tout en cherchant mes mots, je levai les yeux vers lui.

— Je suis...

Incapable d'achever ma phrase, je me tus. Mais Keir semblait attendre que je termine. Son regard était posé sur moi, patient et attentif.

— J'étais destinée à un mariage d'alliance, repris-je. Voilà pourquoi j'étais... je suis...

— Intacte, répéta-t-il.

Il m'observait de sous ses yeux mi-clos. Un fauve guettant sa proie.

— Ignorante, insista-t-il.

À ces mots, je me rebellai.

— Je suis guérisseuse. Maîtresse guérisseuse. Je possède un grand savoir. Bien sûr, je n'ai...

— Aucune expérience.

D'un geste pensif, il écarta une mèche de mon front.

Je me figeai sous cette caresse inattendue et luttai contre un nouveau bâillement.

— Peut-être, admis-je.

— Et cependant, tu soignes les malades. Tu as déjà vu...

Mes joues s'empourprèrent aussitôt.

— Oui, l'interrompis-je, au comble de la confusion. Je sais comment sont faits les hommes et les femmes, et comment ils...

Je laissai échapper un gémississement de désespoir.

— Seulement, je n'ai jamais...

— Je vois. Je suppose que c'est la coutume, dans ton pays ?

— Exactement.

Il poussa un profond soupir et roula sur le dos. Puis je le vis fermer les paupières. Il avait l'air très las, tout d'un coup.

— Dors, Captive, chuchota-t-il sans rouvrir les yeux.

Je l'imitai, partagée entre des émotions contradictoires.

Entendrais-je un jour quelqu'un m'appeler de nouveau par mon prénom ?

Je fus réveillée par des voix étouffées.

On parlait près de moi. Il y avait là Keir, et quelqu'un d'autre que je ne reconnaissais pas. Je continuai de somnoler. Je n'avais pas le courage d'ouvrir les yeux, et je me sentais bien, au chaud sous les fourrures.

Les voix se turent et j'entendis des pas s'éloigner. Puis Keir murmura, tout près de mon oreille :

— Je dois y aller. Dors...

Il se redressa et sortit, faisant entrer une bouffée d'air frais lorsqu'il souleva la portière. Je me tournai pour retrouver une position confortable et tentai de me rendormir. En vain. Non loin de la chambre, des bruits d'éclaboussures et des odeurs de cuisine semblaient se liguer pour m'extirper du sommeil.

Je ne savais pas ce qui se préparait, mais des arômes épices flottaient dans l'air pour venir me chatouiller les narines. Je m'aperçus soudain que j'étais affamée. Je m'assis en rajustant ma tunique qui avait remonté sur ma poitrine, puis je m'étirai longuement en me cambrant. Enfin, je baissai les bras et ouvris les yeux.

Pour trouver Keir juste en face de moi, le regard rivé sur ma personne.

Il était nu jusqu'à la taille, des gouttes d'eau ruissaient sur son visage et son torse, et une étrange expression se peignait sur ses traits.

Rougissante, je détournai les yeux, puis je me levai et filai vers la salle de toilette. Il y avait encore de l'eau chaude en abondance, et quelqu'un avait déposé des vêtements propres à mon intention sur l'un des bancs.

Après de rapides ablutions, je m'habillai et me dirigeai vers la table. Keir s'y trouvait déjà. Non loin de lui, les bras croisés, Marcus semblait attendre quelque chose... ou plutôt quelqu'un. Je me hâtai de prendre le siège qu'il me désignait et je me mis à manger sous son regard inflexible. Apparemment rassuré, mon gardien quitta enfin la pièce.

Keir s'adossa au dossier bas sommairement taillé dans son siège, une tasse de *kavage* à la main.

— Veux-tu retourner à la tente des blessés ?

La bouche pleine de porridge, je répondis d'un hochement de tête affirmatif. Il porta sa tasse à ses lèvres, sans rien y ajouter pour en adoucir le goût.

— Et aussi aller voir Simus, si vous le voulez bien.

— Je convoque le *senel* ce midi. Je veux que tu y assistes.

J'acquiesçai, tout en me demandant ce qu'était le *senel*.

Keir poursuivit :

— D'autre part, j'ai désigné deux gardes pour t'accompagner en permanence.

Tandis que je m'étranglais de surprise, Marcus, qui venait d'entrer pour apporter des tranches de pain supplémentaires, marmonna quelques paroles d'un ton approuveur, puis s'en alla.

Voyant que je m'apprêtais à protester, Keir leva la main.

— Inutile de discuter. Je dois te protéger puisque tu ne peux pas t'en charger toi-même.

— Je suis tout à fait capable de me défendre !

Il loucha ostensiblement sur mon bras couvert de marques bleuâtres.

— Si cela ne te convient pas, reste ici, repose-toi et mange ce que Marcus te donnera.

Un « Ah ! » triomphal monta de la pièce voisine.

Je décochai un regard implorant à Keir, mais il demeura de marbre.

— J'ai fait appeler ton escorte. Elle sera là d'un instant à l'autre.

Sur ce, il vida sa tasse et se leva. Je me coupai un morceau de pain en m'interdisant de le regarder s'équiper de son attirail guerrier.

— C'est mieux comme cela, Captive, déclara Marcus, qui était revenu pour débarrasser la table. Et vous, Maître ?

— Je dois aller voir Simus, répondit Keir.

— Ah, oui. Les attaques contre les chevaux, dit Marcus d'un air sombre.

— Oui.

Keir croisa mon regard.

— On a encore tiré sur la horde. Des montures ont été

abattues. Nous pensons que les responsables pourraient être les tiens.

Keir me scruta d'un long regard, mais n'ajouta rien. Je finis mon petit déjeuner en silence pendant qu'il achevait de se préparer et que Marcus s'activait autour de nous.

Des éclats de voix à l'entrée de la tente m'apprirent que mes gardes du corps étaient arrivés. Sous le regard intrigué de Marcus, je me hâtai d'arracher des morceaux d'écorce à la souche sur laquelle j'avais pris place, alors que Keir faisait signe à mon escorte d'entrer. En me retournant, je souris en reconnaissant Prest et Rafe. Après tout, ce ne serait peut-être pas aussi pénible que je l'avais craint...

Je suivis mon maître, flanquée de mes deux gardiens. Derrière nous, j'entendis Marcus s'écrier :

— Soyez de retour pour le *senel*, Captive ! Et sans traîner, que j'aie le temps de vous rendre présentable !

Simus n'était pas dans l'un de ses meilleurs jours.

— Pas trop tôt, grommela-t-il à notre arrivée. Rafe et Prest se postèrent devant la tente tandis que j'entrais à la suite de mon maître.

— Alors, reprit Simus, a-t-on du nouveau à propos de ces attaques ? A-t-on des preuves qu'elles sont organisées par ces maudits Xy...

Keir toussa et me désigna d'un discret coup de menton.

— Bien le bonjour, Captive ! s'exclama Joden, l'œil pétillant de malice. Je vous préviens, Simus n'a pas reçu sa dose de *kavage* ; il est insupportable.

— Je convoque le *senel* ce midi. Je veux que tu y assistes.

J'acquiesçai, tout en me demandant ce qu'était le *senel*.

Keir poursuivit :

— D'autre part, j'ai désigné deux gardes pour t'accompagner en permanence.

Tandis que je m'étranglais de surprise, Marcus, qui venait d'entrer pour apporter des tranches de pain supplémentaires, marmonna quelques paroles d'un ton approuveur, puis s'en alla.

Voyant que je m'apprêtais à protester, Keir leva la main.

— Inutile de discuter. Je dois te protéger puisque tu ne peux

pas t'en charger toi-même.

— Je suis tout à fait capable de me défendre !

Il loucha ostensiblement sur mon bras couvert de marques bleuâtres.

— Si cela ne te convient pas, reste ici, repose-toi et mange ce que Marcus te donnera.

Un « Ah ! » triomphal monta de la pièce voisine.

Je décochai un regard implorant à Keir, mais il demeura de marbre.

— J'ai fait appeler ton escorte. Elle sera là d'un instant à l'autre.

Sur ce, il vida sa tasse et se leva. Je me coupai un morceau de pain en m'interdisant de le regarder s'équiper de son attirail guerrier.

— C'est mieux comme cela, Captive, déclara Marcus, qui était revenu pour débarrasser la table. Et vous, Maître ?

— Je dois aller voir Simus, répondit Keir.

— Ah, oui. Les attaques contre les chevaux, dit Marcus d'un air sombre.

— Oui.

Keir croisa mon regard.

— On a encore tiré sur la horde. Des montures ont été abattues. Nous pensons que les responsables pourraient être les tiens.

Keir me scruta d'un long regard, mais n'ajouta rien. Je finis mon petit déjeuner en silence pendant qu'il achevait de se préparer et que Marcus s'activait autour de nous.

Des éclats de voix à l'entrée de la tente m'apprirent que mes gardes du corps étaient arrivés. Sous le regard intrigué de Marcus, je me hâtai d'arracher des morceaux d'écorce à la souche sur laquelle j'avais pris place, alors que Keir faisait signe à mon escorte d'entrer. En me retournant, je souris en reconnaissant Prest et Rafe. Après tout, ce ne serait peut-être pas aussi pénible que je l'avais craint...

Je suivis mon maître, flanquée de mes deux gardiens. Derrière nous, j'entendis Marcus s'écrier :

— Soyez de retour pour le *senel*, Captive ! Et sans traîner, que j'aie le temps de vous rendre présentable !

Simus n'était pas dans l'un de ses meilleurs jours.

— Pas trop tôt, grommela-t-il à notre arrivée. Rafe et Prest se postèrent devant la tente tandis que j'entrais à la suite de mon maître.

— Alors, reprit Simus, a-t-on du nouveau à propos de ces attaques ? A-t-on des preuves qu'elles sont organisées par ces maudits Xy...

Keir toussa et me désigna d'un discret coup de menton.

— Bien le bonjour, Captive ! s'exclama Joden, l'œil pétillant de malice. Je vous préviens, Simus n'a pas reçu sa dose de *kavage* ; il est insupportable.

En entendant ce dernier grommeler, je retins de justesse un éclat de rire. Jamais la mauvaise humeur d'un patient ne m'avait tant réconfortée. Avec un sourire, je lui proposai de revenir plus tard.

— Pas question ! marmonna-t-il en s'accoudant avec peine sur son lit, avant de comprendre que je plaisantais.

Ses traits se détendirent aussitôt.

— Mes hommages, Seigneur de Guerre. À vous aussi, Captive.

— Bonjour, Simus de l'Aigle, le salua Keir en prenant place sur l'un des tabourets. Je ne te reproche pas ta mauvaise humeur. À ta place, je n'aurais aucune patience.

— J'en ai d'autant moins que je n'ai aucune nouvelle de ce qui se passe !

Keir lui fit signe de se calmer.

— D'abord, la Captive va examiner ta blessure.

— Parle pendant qu'elle travaille, répliqua mon patient en ôtant les couvertures de sa jambe.

Joden s'approcha pour l'aider.

— Il y a eu une attaque cette nuit, l'informa Keir. On a trouvé des poulains parmi les bêtes tuées. Nous déciderons de ce qu'il convient de faire au *senel* que j'ai convoqué ce midi.

Simus émit un grognement.

— Nous ne possédons pas d'arbalètes, et même si c'était le cas, aucun d'entre nous ne commettrait un tel geste.

— J'ai décidé d'envoyer Iften voir le roi de Xy, afin de l'informer de ces attaques et d'entendre sa réponse.

— Iften ? répéta Simus en ouvrant des yeux ronds de surprise. Quelle idée ! Il fallait y aller toi-même !

Je levai les yeux, curieuse de savoir ce que répondrait Keir. Celui-ci me regardait d'un air indéchiffrable.

— Je ne veux pas quitter le camp pour l'instant.

— Oui, bien sûr... C'est peut-être mieux ainsi. Laissons-le nous montrer sa véritable...

Keir l'interrompit.

— Attendons que la Captive ait fini son travail et parte vaquer à ses occupations. Il y a un certain nombre de choses dont nous devons discuter, toi, Joden et moi.

— Je n'ai rien à dire, grommela Simus.

— Vraiment rien ?

— Non.

Simus regarda Joden. Puis, d'un air buté, il se tourna de nouveau vers Keir.

— Joden n'est pas le premier à refuser le coup de grâce à un ami.

Comme Keir ne réagissait pas, il ajouta d'un ton radouci :

— J'assisterai au *senel* avec lui.

— Simus... commença Joden d'un ton hésitant.

— Nous y serons tous les deux, insista-t-il en faisant taire son ami d'un geste impérieux.

Je regardai les deux hommes, intriguée. Que se tramait-il entre eux ? Pourquoi Joden était-il aussi mal à l'aise ? Je toussotai pour attirer l'attention de mon patient.

— Eh bien ? me demanda celui-ci.

— Cela s'améliore. Je vous autorise quelques pas aujourd'hui, mais rien de plus.

— Je le savais ! s'écria-t-il en frappant sa paume de son poing, triomphant. Vous allez voir, petite. Je quitterai cette tente en dansant la gigue !

Je levai les yeux au plafond, amusée.

— Je n'en doute pas. Par mesure de précaution, Prest et Rafe vont vous aider. Au moins pour commencer.

Simus fit la grimace, mais il était prêt à bien des concessions pour se dégourdir les jambes. Impatient, il appela mes gardes du corps, puis se leva et, soutenu par les deux hommes, quitta

lentement son matelas.

Il n'avait pas effectué dix pas qu'il devint livide et se mit à trembler de tous ses membres. Nous le reconduisîmes vers son lit, où Joden l'aida à s'installer aussi confortablement que possible. Puis je m'agenouillai et entrepris d'arracher l'écorce des tabourets qui meublaient la tente.

— Que faites-vous ? s'écria Simus.

— Un remède contre la fièvre, répondis-je sans m'interrompre. J'ai besoin de cet ingrédient pour le préparer.

— Il ne manquait plus que ça ! gémit-il. Cela va être horriblement amer !

Quelques instants plus tard, ma « récolte » achevée, je quittai la tente, suivie de mes gardes du corps chargés d'écorce.

— À tout à l'heure au *senel* ! me lança Simus.

Je pivotai en brandissant le morceau de saule que je tenais à la main d'un geste menaçant.

— Je sais, je sais, dit-il en faisant mine de se protéger contre une volée de flèches. On me portera jusque là-bas.

Je lui souris et repris mon chemin... pour tomber nez à nez sur Keir.

Celui-ci souleva mon menton en murmurant :

— Ne sois pas en retard.

Puis il se pencha pour prendre mes lèvres avec passion.

Lorsqu'il me libéra enfin, je le regardai, le souffle court. Manifestement satisfait, il me fit signe que je pouvais m'en aller.

— Qu'est-ce qu'un *senel* ? demandai-je à Rafe en chemin.

Il réfléchit quelques instants.

— Comment dire ? On se rassemble, on donne son avis, et...

D'un regard, il appela son camarade à l'aide, mais ce dernier eut un haussement d'épaules impuissant. Rafe fit la grimace.

— Qui y assistera ?

— Les meneurs, les... seconds de Keir. Nous les appelons les Chefs de Guerre.

Dans les rayons du soleil levant, un éclat métallique attira soudain mon attention. En tournant la tête, je vis un groupe de guerriers qui s'entraînaient au maniement des armes sur un terrain ménagé entre les tentes. Une femme de haute taille se tenait au milieu de l'espace libre... et un cheval sans cavalier

fonçait vers elle au grand galop.

Je me figeai, stupéfaite.

— Par la Déesse ! Elle va se faire...

— Attendez, me dit Rafe d'un ton tranquille. Vous allez voir.

Prest s'était lui aussi arrêté pour observer le spectacle. Le cheval, lancé à une allure folle, n'était plus qu'à quelques pas de la femme. Au dernier moment, il la frôla, et elle bondit d'une puissante détente. Un instant plus tard, elle était à califourchon sur la selle. Sous les acclamations du petit groupe, elle fit ralentir la monture et l'obligea à revenir sur ses pas.

Son visage n'exprimait rien d'autre que la satisfaction du travail accompli.

— Comment a-t-elle fait cela ? m'enquis-je, médusée par cet exploit.

— Elle s'entraîne, répondit Prest, nullement impressionné.

— Tous les jours, précisa Rafe.

Je leur adressai un regard perplexe tandis que nous nous remettions en marche.

— C'est la pure vérité, Captive. Nous nous exerçons tous à ces exercices. Chacun d'entre nous doit être capable de monter sur un cheval au galop.

— Rafe, autrefois vous m'appeliez par mon prénom.

— Exact, mais ici, vous êtes la Captive.

Prest hochâ la tête en signe d'assentiment. Je n'insistai pas.

À l'infirmerie, tout allait bien. Il ne me fallut que quelques minutes pour effectuer ma tournée matinale. Le plus gravement blessé était l'homme qui avait été fouetté, mais comme il dormait, je le laissai tranquille.

Je mis un pot d'eau à bouillir sur un brasero et demandai à l'un des blessés de le surveiller. Après lui avoir expliqué qu'il devait ajouter de l'eau, je m'éloignai pour mettre de l'ordre, Rafe et Prest sur mes talons. Très vite, je compris que je ne pourrais rien faire s'ils restaient constamment derrière moi.

— Écoutez, c'est ridicule. Allez vous asseoir un peu plus loin, vous me surveillerez aussi bien.

Rafe tenta de protester, mais je tins bon.

— Vous m'empêchez de travailler. Allez, ouste !

Prest éclata de rire et s'en alla en poussant son camarade

devant lui. Je les vis s'installer à l'entrée de la tente. Bientôt, Rafe affûtait son épée à l'aide d'une pierre à aiguiser tandis que Prest, armé d'un petit couteau, taillait un morceau de bois. Les blessés valides les rejoignirent et ils se mirent à discuter tranquillement, assis au soleil. Je pus enfin vaquer en paix à mes occupations. Cependant, je remarquai que chaque fois que je levais les yeux vers eux, l'un ou l'autre avait le regard rivé sur moi.

Je pris un peu de pommade de chou-putois et des linges propres, puis me dirigeai vers le guerrier encore endormi. Ses plaies étaient moins profondes que je l'avais craint ; sa peau n'avait ni rougi ni gonflé. Tout cela était bon signe. L'homme s'agita lorsque j'appliquai l'onguent sur ses blessures.

— Je sais, lui dis-je, c'est douloureux, mais ce remède va aider à cicatriser plus vite. Essayez de rester calme.

Il me jeta un regard morne.

— Vous êtes prêtresse guerrière ?

Prest, qui s'était approché en compagnie de Rafe, secoua la tête d'un air désapprobateur.

— Alors, Tant, on s'est encore endormi alors qu'on était de garde ?

Puis, croisant les bras sur sa poitrine :

— Quand reprends-tu le service ? interrogea-t-il.

Tant fronça les sourcils, songeur.

— Ce midi.

Il m'adressa un nouveau regard curieux.

— D'où vient cette prêtresse ?

— C'est la Captive, répondit Prest.

À ces mots, le guerrier sursauta.

— Nigaud ! murmura Rafe.

Puis, levant les yeux vers moi :

— Poursuivez votre travail, Captive. Je vais chercher du *kavage* pour le remettre sur pied. S'il ne se présente pas au rapport, il sera de nouveau fouetté.

— La Captive ? gémit Tant d'une voix suraiguë.

Je trouvai finalement le temps de réunir les remèdes qui traînaient ça et là pour en dresser l'inventaire. C'était désespérant ! Il n'y avait aucune potion ni aucun onguent. En

tout et pour tout, je ne disposais que de quelques herbes mal séchées et d'un flacon dégageant une odeur nauséabonde. L'un des blessés, à qui je demandai de quoi il s'agissait, m'informa que c'était une pâte contre la toux, fabriquée à base de graisse d'oie et de crottin de cheval. Je déclinai son offre de m'aider à récolter les ingrédients nécessaires à sa préparation et le jetai sans remords.

Soudain, un cri de douleur résonna à l'extérieur. Rafe et Prest se ruèrent à l'entrée de la tente, une arme à la main. Lorsque je les rejoignis, ils observaient le terrain d'entraînement. Là-bas, un petit groupe se pressait autour d'une silhouette étendue sur le sol.

Je vis Prest se mordre les lèvres d'un air inquiet. Rafe, lui, avait pâli.

— Je parie que c'est grave, murmura-t-il.

Son camarade hocha la tête. Tous deux paraissaient tendus, mais personne ne faisait mine d'aller aider le blessé.

— Ils ne vont pas l'amener ici ? questionnai-je.

Rafe m'adressa un regard surpris.

— Pour quoi faire ? C'est plus simple de lui donner le coup de grâce sur place.

À ces mots, je m'élançai vers l'attroupement. Mes deux gardes du corps se ruèrent à ma suite.

— Où allez-vous, Captive ? s'écria Rafe.

Je l'ignorai et traversai le terrain d'entraînement, puis je fendis la petite foule. Il me fallut jouer des coudes car personne ne voulait me céder le passage.

Enfin, j'arrivai au chevet du blessé. C'était une femme, la guerrière aux cheveux blonds que j'avais vue sauter sur son cheval. Elle gémissait, allongée sur le dos, les mains sur son visage en larmes. Je regardai sa jambe, mais ses chausses de cuir m'empêchaient de voir quoi que ce soit.

— Rafe, votre couteau.

Le silence tomba autour de nous. La malheureuse laissa échapper un cri de terreur en levant les mains vers moi. Malgré les écorchures et la terre qui couvraient son front et ses joues, je reconnus la guerrière qui m'avait alpaguée la veille. Une indicible angoisse emplit ses yeux, et elle enfouit le visage dans

ses paumes en laissant échapper une déchirante lamentation.

Rafe me donna son coutelas à contrecœur.

— Vous allez lui couper la jambe, Captive ?

À ces mots, la femme tendit de nouveau les bras, comme pour me repousser. Ses traits étaient décomposés par la terreur.

— Par le Ciel, non ! Non ! hurla-t-elle d'une voix stridente. Oh, je suis maudite !

Sans me laisser décontenancer par ses plaintes, je fendis ses chausses. L'os était manifestement brisé, mais la peau était intacte. La fracture semblait nette. J'effleurai son genou, ce qui lui arracha un nouveau hurlement.

— Du calme ! Êtes-vous donc si couarde ?

Stupéfaite, elle me regarda et en oublia de crier. Je me tournai vers Rafe.

— Il me faut une couverture pour la porter jusqu'à la tente des blessés.

— Non ! Accordez-moi le coup de grâce, mais laissez-moi ma jambe ! Pitié !

— Par la Déesse ! Allez-vous vous taire ? m'impatientai-je en jurant dans ma propre langue.

Tout à coup, le silence se fit. Tous les regards se fixèrent sur moi.

— Je n'ai jamais dit que j'allais vous la couper ! Vous préféreriez mourir que me laisser vous soigner ?

— La soigner ? répéta Prest.

La guerrière blonde ouvrit des yeux ronds de surprise. Son visage brouillé de larmes avait pris une expression de parfait ahurissement.

— Mais bien entendu ! répondis-je distraitemment à mon garde du corps.

En voyant les mines ébahies de l'assistance, je compris que cette notion n'allait pas de soi.

— Apportez-moi une couverture, vite, insistai-je.

Prest hocha la tête. Sur un signe, l'un des hommes s'éloigna au pas de course. Je me penchai vers la blessée et posai ma main sur son épaule.

— Restez couchée. Essayez de vous détendre. Je sais que c'est terriblement douloureux, mais il est important que vous

bougiez le moins possible.

Elle m'attrapa le bras d'une main moite, agitée de tremblements.

— Vous n'allez pas me la couper ? s'enquit-elle.

— Pas si vous m'obéissez.

Puis je m'adressai à l'homme le plus proche de moi.

— Il va me falloir du cuir. Un grand morceau, ainsi que des bandelettes. Pouvez-vous me trouver cela ?

À son tour, il acquiesça et partit en courant.

— Je veux aussi des pierres, ajoutai-je en haussant la voix. Assez grosses, de la taille de deux poings.

Deux guerriers se ruèrent vers la rivière.

— Au moins quatre ! criai-je pour qu'ils m'entendent.

Le premier revint, portant une couverture. Nous réussîmes à la glisser sous la blessée, puis à soulever celle-ci en bougeant le moins possible sa jambe. Sur le chemin qui nous menait à l'infirmerie, j'ordonnai aux hommes d'aller lentement. Enfin, nous parvînmes à destination. Je fis installer la femme sur l'un des lits disponibles. C'est alors que je m'aperçus que tout le groupe nous avait suivis et se trouvait dans la tente.

— Tout le monde dehors ! criai-je.

Puis je précisai :

— Sauf Rafe et Prest.

— Ils veulent voir ce que vous faites, Captive. S'il vous plaît, plaida le premier.

Je n'aimais pas cela, mais ce n'était pas le moment de discuter.

— Bon, roulez les côtés de la tente, mais qu'ils restent tous à l'extérieur.

Pendant que je finissais de couper ses chausses, je vis la femme se mordre les lèvres pour retenir un cri de douleur, ou d'angoisse.

— Quel est votre nom ? demandai-je pour distraire son attention.

— Atira. Captive, je suis maudite, je le sais. Les Éléments...

Elle fut secouée par un hoquet de chagrin.

— Si je ne vous avais pas attaquée hier...

— Chut, Atira. C'est une simple fracture, pas une

malédiction.

Des hommes entrèrent, apportant cinq fois plus de pierres et de pièces de cuir que je n'en avais besoin. Puis c'est Gils qui fit son apparition. Je lui ordonnai de tailler des bandelettes de cuir et d'en envelopper les cailloux, de façon que je puisse les utiliser comme des poids. Rafe et Prest, sur mes indications, se postèrent à la tête du lit, tandis que je me plaçais du côté opposé. J'appelai l'un des guerriers, qui était grand et large d'épaules, et le pria de rester près de moi. Puis j'expliquai comment nous allions procéder.

Un silence total se fit autour de nous. Je feignis de ne pas remarquer les regards anxieux posés sur moi, mais mes nerfs, soudain, étaient tendus à se rompre. Et si je m'étais trompée ? Si je ne parvenais pas à réduire la fracture ? L'os paraissait brisé net, mais avec les jambes, on ne savait jamais. Si la patiente ne m'obéissait pas, le tibia se ressouderait mal, ou de travers, ou...

Il me semblait voir le regard sévère de mon maître fixé sur moi. Si j'échouais, Eln me ferait rôtir à petit feu ! Je respirai profondément pour chasser ces idées et me concentrerai sur ma tâche. L'avenir était entre les mains de la Déesse !

Une fois certaine que tout le monde avait compris ce qu'il aurait à faire, je donnai le signal. Mes deux gardes du corps saisirent Atira par les épaules, et celle-ci referma les bras autour de leur taille. Mon voisin prit son pied dans sa main et attendit. Je glissai un morceau d'écorce de saule entre les dents de la blessée, puis j'attrapai son pied.

— Très bien, Atira. Vous allez respirer dix fois, puis nous commencerons.

Elle hocha la tête, ferma les yeux et prit une première inspiration, puis une deuxième. À la troisième, je refermai les mains sur sa cheville et lançai un ordre. Avec l'aide de mon voisin, nous tirâmes de toutes nos forces.

Atira s'arc-bouta dans un hurlement étouffé par l'écorce coincée entre ses dents. Prest et Rafe la tenaient fermement. M'étant assurée que mon assistant maintenait la traction sur sa jambe, je passai rapidement la main sur la fracture. Je lui fis accentuer la pression, jusqu'à ce que je sente les os se remettre en place sous mes doigts, et que j'entende le claquement

caractéristique qui accompagnait ce mouvement. Une fois le tibia remis en place, je l'immobilisai entre des attelles, que j'attachai autour du mollet aussi rapidement que possible.

Enfin, je fis signe à mes trois aides d'arrêter de tirer, tout en gardant ma paume sur le muscle pour m'assurer que l'os restait droit. Tout se passait bien. Je demandai à mon voisin de maintenir la jambe levée, afin que je puisse l'envelopper de pansements, sur lesquels je plaçai le cuir mouillé. J'attachai le tout avec les bandelettes taillées par Gils, et nous posâmes la jambe sur le lit avec précaution.

Atira était livide. Si seulement j'avais pu lui administrer un somnifère ! Je fixai les pierres à sa cheville et les laissai retomber au pied du lit, de façon que la traction ainsi imprimée maintienne sa jambe bien droite.

Enfin, je m'accroupis près du lit et essuyai mon front moite. Attira me lança un regard accusateur.

— Vous m'avez menti !

— Pardon ?

— Vous aviez dit jusqu'à dix !

Je fronçai les sourcils d'un air sévère, mais ne pus retenir un sourire amusé. Elle parut se détendre un peu. Ses yeux étaient cernés de fatigue.

— Ma jambe, Captive ?

— Ce n'est qu'une fracture, Atira. Si vous êtes prudente et si vous m'obéissez, tout rentrera dans l'ordre, mais il faudra du temps.

— Combien ?

— Pour la guérison complète, quarante jours.

— Quarante jours ? répéta Gils d'un ton horrifié. Elle va devoir rester plus d'une lune dans ce lit ?

— J'ai dit « pour la guérison complète ». Elle pourra se lever et marcher dans une vingtaine de jours, mais il lui faudra une béquille. Avant ce délai, il ne faut pas appuyer le poids du corps sur la jambe.

— Je ferai tout ce que vous me direz, murmura-t-elle d'une voix respectueuse.

Autour de nous, les hommes échangeaient des regards perplexes mais ne prononçaient pas une parole.

— Vous allez essayer de garder une immobilité complète, Atira. La fracture va cicatriser, mais cela prendra du temps. Il faut de la patience.

L'un des guerriers émit une petite toux.

— De la patience ? lança-t-il d'un ton ironique. Ce n'est pas son fort !

Un éclat de rire général salua ces paroles, ce qui allégea quelque peu la tension ambiante, mais tous conservaient la même expression dubitative. Rafe, Prest, les pensionnaires de l'infirmérie, les guerriers rassemblés autour de la tente... aucun ne croyait vraiment à mes promesses.

Soudain, je les vis apporter à ma patiente tout son attirail militaire, qu'elle plaça sur son lit, à portée de main. Je réprimai un cri horrifié.

— Vous allez vous blesser ! m'exclamai-je.

Le spectacle de toutes ces lames affûtées près de sa peau nue ne me plaisait pas du tout, mais Atira secoua la tête d'un air buté.

— Je ne pourrai pas trouver le sommeil si je ne les ai pas, expliqua-t-elle en les arrangeant avec soin.

À contrecœur, je la laissai faire et, d'un geste, dispersai la petite troupe assemblée autour de nous.

Tous vidèrent les lieux en discutant à voix basse, à l'exception de Gils, qui s'attardait près de la table où j'avais réuni ma maigre pharmacie.

— Captive ?

D'un sourire, je l'encourageai à poursuivre. Il s'assit sur un tabouret en remontant les genoux sous son menton.

— Il faudra vraiment quarante jours ?

— Oui, c'est le temps que prennent les os pour se ressouder. Puis Atira aura besoin de faire faire de l'exercice à sa jambe pour fortifier les muscles.

Il se pencha en avant.

— Vous ne jetez pas des sorts pour accélérer la guérison ?

— Non. On ne peut pas forcer les os à cicatriser plus rapidement. Tout ce que j'ai à faire, à présent, c'est de m'assurer qu'elle gardera la jambe tendue pour que le tibia se soude bien droit. Je peux la masser avec des onguents pour soulager la

douleur et assouplir sa peau, mais rien de plus. Le temps se chargera du reste.

— Gils me considéra, pensif.

— Vous pouvez tout guérir ?

Je secouai la tête en me souvenant du sang qui avait coulé sur mes mains quelques jours auparavant.

— Non, Gils. Il y a des blessures ou des maladies contre lesquelles je suis impuissante.

— Comment vous avez appris tout ça, Captive ?

— Je m'appelle Lara.

Il me regarda comme si j'avais perdu l'esprit.

— J'ai été apprentie, dis-je en soupirant, auprès d'un maître guérisseur qui a accepté de m'enseigner son métier, en échange de mes services.

Je souris au souvenir de la petite révolution que ma décision avait soulevée au palais. Père était entré dans une rage folle, et Eln ne savait plus sur quel pied danser. Une Fille du Sang, simple apprentie ? On n'avait jamais vu cela !

— C'est quoi, *apprenti* ?

— Dis donc, Gils, on ne t'attend pas aux cuisines ? lui rappelai-je en fronçant les sourcils.

Loin de le décontenancer, ma remarque lui arracha un sourire de défi.

— Je dirai que vous avez eu besoin d'un coup de main. Je vous ai bien aidée, pas vrai ?

— Exact, admis-je. Pour répondre à ta question...

À voix basse pour ne pas déranger ceux qui se reposaient, je lui expliquai comment s'était déroulé mon apprentissage. Gils était dévoré par la curiosité, et ses interrogations étaient sans fin. Il était plus âgé que les apprentis que j'avais eus sous mes ordres, mais sa soif d'apprendre était la même. Nous étions en pleine conversation lorsqu'il se frappa le front.

— Le *senel* !

En un éclair, on me ramena à la tente. Marcus, qui m'attendait, m'entraîna dans la salle de bains. Il avait déjà préparé des seaux d'eau chaude et une brosse pour nettoyer ma tunique et mon pantalon. Sans écouter ses lamentations, j'attachai mes cheveux en un chignon haut et procédai à une

toilette de chat. De l'autre côté de la cloison, Rafe discutait avec Keir.

Ce dernier m'attendait quand je revins dans la chambre. Il me sembla entendre des bruits de pas et des voix dans la salle principale de la tente.

— J'ai cru comprendre que tu as une nouvelle pensionnaire à l'infirmerie ? demanda-t-il en me faisant signe d'approcher.

— Une fracture au tibia, expliquai-je.

— Tu l'as guérie ? s'enquit-il, un sourire moqueur aux lèvres.

— J'ai remis les os en place, rectifiai-je. Il faudra du temps pour qu'ils se ressoudent.

— Tu veux dire qu'elle pourra vraiment marcher de nouveau ? s'écria-t-il, incrédule.

— Bien sûr.

Marcus se tenait devant la portière de communication. Keir le regarda, songeur.

— Décidément, ce *senel* risque d'être très intéressant... murmura-t-il.

Un sourire étira les lèvres de l'infirme.

— *Aye*, Maître. Êtes-vous prêt ?

Comme Keir hochait la tête, Marcus se dirigea vers la table pour y prendre un objet orné de plumes et de perles, auquel était attaché un chapelet de clochettes de cuivre. Puis il pénétra dans la salle principale.

— Levez-vous et saluez Keir, Seigneur de Guerre des Tribus, et la Captive ! tonna-t-il.

J'entrai sur les talons de mon maître.

Dans la pièce, se pressait une petite foule de guerriers, hommes et femmes, de part et d'autre d'une allée centrale menant à la plate-forme de bois. Sur celle-ci avaient été installées deux souches en guise de fauteuils. Keir se dirigea vers celle placée le plus près du centre et me fit signe de m'asseoir à sa droite.

Marcus, qui nous avait suivis, déposa l'étrange objet sur une souche vide au milieu de la pièce, manifestement prévue à cet effet.

— Où est Simus ? demanda Keir.

Aussitôt, les portières s'ouvrirent et celui-ci, installé sur une

litière portée par quatre guerriers, effectua une entrée remarquée. On aurait dit le traditionnel cochon rôti des fêtes du solstice d'hiver ! Les autres durent se faire la même remarque, car je vis des sourires ironiques fleurir sur les visages.

— Place ! tonna le colosse noir. Allons, poussez-vous, manants !

Il semblait s'amuser comme un enfant tandis que, mollement accoudé sur des coussins multicolores, il se laissait porter au-dessus de la foule. Ses exclamations de joie se transformèrent en cris de panique lorsque l'un des porteurs trébuchâ, menaçant de faire chavirer le pompeux appareil. Des éclats de rire fusèrent quand il se mit à commenter en termes imagés la maladresse de celui-ci.

Finalement, il fut hissé sur la plate-forme et installé à la gauche de Keir. Sur un regard de ce dernier, je m'assis. Il prit place à son tour, avant d'être imité par l'assemblée.

— J'ai convoqué le *senel* afin de discuter des récents événements, d'entendre votre avis et de prendre mes décisions. Que l'on fasse passer la collation !

À ces mots, Marcus et trois assistants circulèrent avec des pichets et de grands bols de bois. Parmi ses aides, je remarquai Gils, qui portait son pichet avec une extrême prudence. Sur son passage, chacun tendait les mains et les lavait sous le filet d'eau qu'il versait, tout en murmurant des paroles que je n'entendais pas.

Marcus, après s'être occupé de Simus, s'approcha de moi. Cela me parut bien inutile car je venais d'effectuer ma toilette. Il me lança un coup d'œil furieux en constatant que je ne lui tendais pas mes mains. Un peu gênée, je me penchai vers lui.

— Je ne sais pas quoi dire, murmurai-je.

— Il faut remercier, Captive, me répondit-il sur le même ton. Vous dites ce que vous voulez.

Soulagée, je levai les mains et invoquai la Déesse pendant qu'il faisait couler l'eau. Keir fut le dernier à recevoir l'eau. Dès qu'il eut fini, des plats et des boissons circulèrent.

Nous étions moins nombreux que je n'en avais d'abord eu l'impression. Je comptai une dizaine de personnes assises en face de nous, installées de façon que chacune puisse poser

devant elle son écuelle et son gobelet. Il y avait autant d'hommes que de femmes, tous des vétérans si je me fiais à leur apparence.

Keir commença à poser une série de questions sur l'état des troupes, du camp et du troupeau de chevaux. La discussion était détendue, chacun prenant à son tour la parole sans souci de rang ni de grade. Il était manifeste que l'on était libre d'intervenir pour exprimer son opinion, et d'aborder tous les sujets, y compris ceux qui fâchaient.

J'écoutai avec attention, fascinée. Quelle différence avec le Conseil de mon frère ! Ici, on pouvait parler en toute sincérité, sans que les autres cherchent des allusions ou des significations cachées dans chaque phrase...

Une petite toux m'arracha à mes réflexions. Levant la tête, je vis que Marcus me couvait d'un œil sévère, tout en désignant mon assiette d'un coup de menton.

Docile, j'entamai mon repas.

Une brune grande et mince, aux courts cheveux bouclés, était en train de parler.

— Trois chevaux ont été blessés et cinq sont morts, Seigneur de Guerre. Des carreaux d'arbalètes, tirés depuis la forêt.

Elle secoua la tête d'un air désolé.

— Les agresseurs ont attaqué dans l'obscurité et se sont enfuis avant que les gardiens aient eu le temps de réagir.

— De quoi as-tu besoin, Aret ? demanda Keir.

— Il me faut plus de guetteurs. Éventuellement une équipe pour patrouiller à la lisière des bois, puisque c'est de là que sont venues les attaques.

— Ils n'opéreront plus de la même façon à présent, suggéra Simus.

— Ce ne serait pas la première fois qu'un ennemi commet une erreur, répliqua un homme très brun au nez en bec d'aigle. Je vais envoyer un groupe d'archers dans la forêt ; je les posterai dans les arbres avec mission d'y rester toute la nuit pour faire le guet. À la lueur des étoiles, ils auront vite repéré les agresseurs et les auront mis hors d'état de nuire.

Aret hocha la tête.

— Bonne idée, Yers, mais la nuit risque d'être longue.

— J'enverrai des jeunes recrues pleines de fougue. Cela leur enseignera la patience.

Autour de lui, on sourit. Keir reprit la parole.

— J'ai demandé à Iften d'aller voir ce matin le roi de Xy pour avoir son avis à propos de ces agressions. Iften, dis-nous ce que tu as appris.

Je reconnus le géant blond que j'avais croisé dans la tente de Simus. Il se leva de son siège, situé vers le centre de la pièce, un sourire suffisant aux lèvres.

— Je me suis rendu à la citadelle avec mon escorte, et j'ai convoqué le vaincu pour une audience.

— Voilà de la diplomatie ou je ne m'y connais pas ! s'esclaffa Simus. Avec de telles formules, tu as certainement été bien reçu ?

— J'ai fait preuve envers lui de la courtoisie exigée par le Seigneur de Guerre, précisa Iften sans un regard pour Simus. Si vous voulez mon avis, il n'en mérite pas tant.

Sur un froncement de sourcils de Keir, il se hâta de poursuivre.

— Lorsque je lui ai parlé des attaques, il a prétendu ne pas en avoir eu connaissance et nié toute implication de la part de ses sujets.

Il poursuivit d'un ton dédaigneux, tout en prenant l'assemblée à témoin :

— J'ai dit à ce citadin que tuer un cheval équivalait à tuer un enfant, et que quiconque oserait accomplir un tel forfait serait abattu sur-le-champ. Le vaincu a répondu qu'il allait diligenter une enquête.

Derrière moi, Marcus émit un grognement étouffé.

— Comment s'est-il comporté ? questionna Keir, très calme.

— Comme quelqu'un qui chasse un moustique d'un revers de la main. Je lui ai ordonné de te tenir informé, et il s'y est engagé.

Une certaine agitation avait gagné l'assemblée, mais Keir restait imperturbable. Au lieu de se mettre en colère, comme je le craignais, il se tourna vers la femme brune.

— Aret, poste des guetteurs supplémentaires. Yers, ton idée est bonne mais je veux aussi des patrouilles à la lisière de la

forêt. Aret et toi déciderez de leur positionnement et de leurs tours de garde.

Tous deux parurent satisfaits. Iften, comprenant qu'on en avait fini avec lui, s'apprêtait à se rasseoir lorsque la voix de Keir résonna avec force dans la pièce.

— Iften ?

— Seigneur de Guerre ? répondit celui-ci en se redressant d'un bond.

— Prends garde. Xymund est mon vassal : respecte-le, ou tu auras affaire à moi.

Un silence tomba sur le petit groupe, et chacun plongea le nez dans son *kavage*. Iften hocha la tête et s'assit, manifestement furieux.

— Sal ? appela Keir en s'adressant à une femme aux cheveux gris. Les fournitures ?

S'ensuivit une estimation des réserves en nourriture et équipement, où j'appris avec stupeur que l'armée du Seigneur de Guerre devait payer pour être approvisionnée. Iften continuait de broyer du noir, mais cela ne me concernait pas. J'étais préoccupée par le manque de remèdes. Toutefois je n'osais intervenir, ne sachant quelle était ma place dans cette réunion. Avais-je voix au chapitre, en tant qu'esclave ? C'était peu probable. Mon maître avait la colère prompte, j'en avais déjà eu la preuve. Je frémis au souvenir de sa réaction lorsqu'il avait vu les bleus sur mon bras. Je préférais éviter son courroux si je prenais la parole sans y avoir été autorisée !

Il se redressa sur son siège pour tendre son assiette vide à Marcus.

— Nous avons examiné les points qui m'intéressent. L'un de vous a-t-il autre chose à ajouter ?

Les serviteurs passaient dans les rangs pour remplir les gobelets de *kavage*. Marcus, qui venait de ramasser mon assiette, eut un mouvement de surprise. En suivant son regard, je vis un homme s'avancer dans la pièce pour s'emparer de l'objet posé sur la souche.

— Wesren ? demanda Keir d'un ton intrigué.

L'individu était petit, trapu, doté d'une épaisse chevelure noire et d'une barbe tout aussi fournie.

— Je prends votre emblème, Seigneur de Guerre. J'ai une vérité à énoncer.

Sans le quitter du regard, Marcus recula d'un pas et tendit sa pile d'écuelles à l'un de ses collègues.

— Vous nous avez interdit de relâcher notre attention du combat, sous peine d'être exclus du camp. C'était il y a longtemps, et cela commence à nous peser, Seigneur.

Wesren dansa d'un pied sur l'autre, mal à l'aise sous le regard sévère de Keir. Celui-ci but une longue gorgée de *kavage*, mais par-dessus le rebord de sa tasse, je vis son regard rivé sur le malheureux.

— Est-ce tout ?

— Oui, Seigneur, répondit Wesren en serrant convulsivement l'objet.

— Es-tu bien certain qu'il était indispensable de prendre l'emblème pour si peu ?

L'homme se redressa, faisant tintinnabuler le chapelet de clochettes.

— Les habitudes changent, sous votre conduite. On n'est jamais trop prudent.

Keir demeura impassible, tandis que l'autre s'agitait nerveusement, tout en balayant l'assemblée du regard comme pour y chercher du soutien. Keir dut avoir pitié car il répliqua d'un ton conciliant :

— Je vais répondre à tes vérités.

Wesren approuva d'un hochement de tête, remit l'emblème sur la souche et retourna à sa place.

— Bien que nous ayons gagné, je conserve quelques doutes quant à la paix qui a été conclue.

Je tressaillis, alarmée par ces paroles. S'il s'en aperçut, Keir n'en montra rien.

— Selon ces termes, poursuivit-il, le souverain vaincu m'a reconnu comme son suzerain, et le nouveau maître de ce pays. Il m'a juré fidélité. Pourtant, nos chevaux ont été attaqués. Jusqu'à ce que je sois certain de sa loyauté, et assuré de notre sécurité, nous resterons sur nos gardes, comme en territoire ennemi.

D'une main, il fit taire les protestations que ses mots

venaient de déclencher.

— En outre, je vous rappelle que les coutumes de ces citadins sont différentes des nôtres. Avant que nos deux populations ne se fondent, nous devons nous assurer qu'il n'y a aucun malentendu. Par exemple, les femmes de Xy ne se donnent pas à un homme avant le mariage.

Des « Oh ! » de stupeur s'élevèrent de la petite assemblée, et tous les regards convergèrent sur moi. Les expressions couvraient toute la palette qui va de l'étonnement à la moquerie, en passant par l'apitoiement. Les joues brûlantes de confusion, je plongeai le nez dans ma tasse de *kavage*.

— Afin d'éviter les risques de quiproquo, tout le monde restera consigné au campement jusqu'à nouvel ordre, déclara Keir d'un ton qui n'admettait aucune réplique.

— Et si on dansait, Keir ? Cela permettrait de canaliser les énergies !

La proposition émanait de Simus, qui souriait de toutes ses dents. Elle fut accueillie avec enthousiasme, y compris par Keir lui-même.

— Excellente idée. Qu'en dis-tu, Wesren ?

— Nous apprécierons quelques pas de danse, Seigneur de Guerre.

— Dans ce cas, faites une annonce. La fête aura lieu dans deux jours.

Keir se leva et s'étira.

— Si personne n'a d'autre...

— Je tiens ton emblème, Seigneur de Guerre.

Les conversations cessèrent aussitôt. Iften était au milieu de la salle, l'objet entre les mains. Du coin de l'œil, je vis Simus et Keir échanger un regard, puis ce dernier se rasseoir. Iften leva la main en secouant l'emblème, faisant tinter les petites cloches.

— J'ai deux vérités à énoncer. Joden a violé nos règles en toute impunité.

Un mouvement inquiet parcourut l'assistance.

— La seconde vérité ? demanda Keir d'une voix impassible.

— Tes incursions en solitaire dans la citadelle pour libérer Simus étaient dangereuses et inconsidérées. Elles témoignent de ton mépris envers ton armée et d'un grave manque de

responsabilité.

Bouche bée, je me mordis les lèvres. De telles paroles auraient conduit tout contradicteur de Xymund devant le bourreau. Keir, lui, se contenta de se redresser sur son siège.

— Est-ce tout ?

Ifthen demeura campé près de la souche.

— Oui.

— Je vais répondre à tes vérités...

Ifthen hocha alors la tête, remit l'objet sur son socle et regagna sa place.

— ... mais avant que j'oublie, poursuivit Keir en s'adressant à l'assistance, je dois vous informer qu'une cavalière est tombée de sa monture ce matin, pendant l'entraînement. Elle s'est cassé la jambe.

Un murmure catastrophé retentit. Une voix s'éleva vers le fond :

— De qui s'agit-il ?

— Je ne connais pas son nom, mais la Captive pourra nous le dire. Elle a été témoin de l'accident et a emmené la cavalière dans la tente du prêtre guerrier pour guérir sa jambe.

De nouveau, tous les regards convergèrent sur moi. Je déglutis avec peine.

— Elle s'appelle Atira, dis-je, la gorge nouée par l'angoisse, mais sa jambe n'est pas encore guérie. Les os mettent un certain temps à se ressouder.

Une femme se pencha sur son tabouret.

— Avez-vous déjà fait cela ? Pouvez-vous vraiment guérir une jambe cassée ?

— Oui, bien sûr.

Les murmures reprurent de plus belle, rapidement couverts par la voix sonore de Keir.

— Pour répondre à la première vérité d'Ifthen, je reconnais que l'attitude de Joden ne correspond pas à nos habitudes, et je laisse à Simus le soin de décider quelle sera sa sanction pour avoir refusé de lui accorder le coup de grâce alors qu'il allait être capturé. Cependant, j'ai moi aussi une vérité à énoncer. Si Joden n'avait pas enfreint nos usages, il n'y aurait pas de Captive parmi nous aujourd'hui.

Il me jeta un regard brillant de fierté, avant d'ajouter, satisfait :

— Je crois que vous commencez à voir les choses de la même manière que moi...

Je m'agitai sur mon siège, peu habituée à être l'objet de tant d'attention. Keir se tourna vers son auditoire.

— Maintenant, je vais répondre à ta seconde vérité, Iften.

Il lui adressa un sourire désolé.

— Je reconnais que j'ai pris des risques. M'as-tu déjà vu agir autrement ?

Un éclat de rire timide accueillit cette question.

— Je te promets de réfléchir à ton affirmation selon laquelle j'ai manqué de respect envers mes hommes et mes responsabilités, Iften.

Celui-ci sembla sur le point de protester, mais Keir n'avait pas fini.

— Cela dit, n'espère jamais faire de moi un souverain obèse dirigeant ses troupes du haut de son donjon, bien à l'abri.

Cette fois-ci, une explosion d'hilarité secoua la salle. Je compris, aux regards un peu gênés qui se posaient sur moi, que l'allusion visait Xymund.

Keir écarta les mains en signe d'impuissance.

— Qui peut dire ce qui a retenu le bras de Joden au dernier instant ? Pas moi, en tout cas. J'ai répondu à tes vérités, Iften, et je te remercie de les avoir énoncées.

Simus réclama la parole.

— Keir, j'ai une déclaration à faire au sujet de la punition de Joden.

— Nous t'écoutons, Simus.

La voix de celui-ci portait, vibrante, bien qu'il ne fit aucun effort apparent.

— Le Seigneur de Guerre s'en remet à moi pour ce qui est de la sanction de Joden. Certes, celui-ci ne s'est pas conduit selon nos habitudes, mais je vous le demande : comment punir un homme qui vous a sauvé la vie ?

Il s'accouda plus confortablement sur ses coussins.

— Quoi qu'il en soit, la tradition n'a pas été respectée, et ceci doit être sanctionné. Que l'on fasse entrer Joden, je veux le voir.

Comme s'il n'avait attendu que cela, ce dernier pénétra sous la tente. Il paraissait inquiet mais sa démarche était ferme.

— Me voici.

Un large sourire éclaira le visage d'ébène de Simus.

— Je vais répéter les paroles que j'ai déjà prononcées en privé. Je te remercie, Joden. Sans toi, je serais mort à l'heure qu'il est.

Son ami lui rendit son sourire.

— À présent, ta punition. Comme vous le savez tous, Joden est barde. Il n'est pas encore barde des Tribus, mais ce n'est qu'une question de temps. Entendez donc sa sanction. Joden devra composer un chant sur la décision qu'il a prise sur le champ de bataille, lorsqu'il m'a refusé le coup de grâce.

Une vive émotion salua ces paroles, mais je n'en compris pas la teneur exacte. Simus attendit quelques instants, puis il ajouta :

— Cela dit, on ne peut obliger un barde à composer. Ce serait aller contre la tradition. Aussi, Joden, je te pose la question : acceptes-tu ta punition ? chanteras-tu pour la Grande Prairie ?

Il y eut une nouvelle vague de murmures. Je commençais à soupçonner que la sanction était aussi inhabituelle que l'acte qui en était la cause, et que l'on ne savait que penser de tout cela.

Joden hocha la tête.

— Oui, répliqua-t-il. Je composerai un chant.

— Qu'il en soit ainsi !

Simus s'adossa de nouveau à ses oreillers.

— Marcus, remplis donc nos gobelets, à Joden et à moi. Tout ceci m'a épuisé.

Le vieux serviteur grommela, mais Simus n'en avait cure. Il rit de nouveau, tandis que Joden prenait un siège.

— J'ai fait entendre ma voix, conclut Simus. Je te remercie, Seigneur de Guerre.

Keir leva son gobelet.

— Le Ciel sourit aux audacieux !

Tout le monde porta un toast à ces paroles, puis Keir chercha le regard d'Iften.

— Je te remercie pour tes vérités, Iften.

Marcus et ses assistants s'approchèrent pour lui verser du *kavage*, ainsi qu'à Simus, pendant que les conversations s'élevaient dans la salle. Profitant du bruit ambiant, Simus commenta à mi-voix :

— Il commence à devenir bien audacieux.

La réponse de Keir se perdit dans le brouhaha. Mon regard se tourna vers l'emblème, posé sur son socle au milieu de la pièce. Et si j'utilisais sa protection pour faire une requête, moi aussi ? J'avais besoin de médicaments et de fournitures pour l'infirmerie. Sans réfléchir, je glissai de mon tabouret et descendis vers la souche. J'avais presque refermé mes doigts sur l'objet quand une large main attrapa mon poignet sans ménagement.

Sous le choc, je pivotai sur moi-même... et me trouvai nez à nez avec Keir, qui dardait sur moi un regard fou de rage.

# 6

D'une poigne d'acier, il m'entraîna de nouveau sur la plate-forme. Une vision s'imposa à moi – celle d'un homme lié à un poteau et fouetté jusqu'au sang. Un frisson d'effroi me parcourut.

Keir m'assit de force sur mon siège.

— Que veux-tu, Captive ? tonna-t-il d'une voix blanche.

Je levai les yeux vers lui... avant de les détourner, honteuse et confuse, et de croiser le regard d'Iften, qui semblait boire du petit-lait.

— J'attends !

Derrière lui, Simus m'encouragea, d'un hochement de tête, à répondre à la question. Ragaillardie, je relevai le menton.

— J'ai deux vérités... commençai-je d'une petite voix.

— Lesquelles ? s'enquit-il d'un ton impatient.

— Il me faudrait des fournitures pour la tente des blessés. Je pourrais être plus efficace si je disposais de remèdes, mais j'ai besoin d'herbes, de divers produits et de quelques objets pour les fabriquer.

Un murmure étonné parcourut l'assistance, mais Keir continuait de me fixer d'un air farouche.

— Plus efficace ?

Une colère sourde semblait courir dans ses veines.

— Pour quoi faire ? poursuivit-il.

— Pour aider tous ceux qui en ont besoin.

Mon poignet était terriblement douloureux, mais je demeurai immobile. Vers le fond de la tente, l'un des hommes émit un ricanement moqueur.

— Nos guerriers vont devenir aussi douillets que les citadins, si nous les laissons se plaindre au moindre bobo !

— Vous avez raison, ne pus-je m'empêcher de rétorquer. Ils sont bien plus vaillants quand ils ont des furoncles et la diarrhée !

Un rire sonore secoua l'assemblée.

Simus rejeta la tête en arrière dans un rugissement de joie.

— Ah ! s'écria-t-il en s'essuyant les yeux. Avec celle-ci, les fainéants ont fini de se tourner les pouces ! Elle va leur faire vider tous les pots de chambre du campement !

Une nouvelle salve de rires s'éleva. Keir n'avait pas bougé, mais l'ombre d'un sourire passa sur son visage. Après quelques instants qui me parurent une éternité, il retourna à son siège et fit signe à Marcus de remplir sa tasse.

— Quelle est ta seconde vérité, Captive ?

Je pivotai vers lui pour répondre mais il regardait droit devant, de sorte que je ne vis que son profil sévère.

— Je veux que tout le monde ici comprenne bien que je ne suis qu'une guérisseuse, pas une...

Je me mordis les lèvres, cherchant le mot juste.

— Pas une faiseuse de miracles. Je n'ai pas le pouvoir de guérir une jambe cassée d'un simple geste de la main. Atira ne va pas faire des bonds demain matin comme s'il ne lui était rien arrivé. J'ai remis ses os en place, mais c'est le temps qui fera le reste. En outre, je ne peux pas tout guérir...

Un soupir désolé m'échappa.

— Plût à la Déesse que j'en fusse capable !

Keir reprit la parole d'une voix grave.

— Et tu affirmes être prête à aider tous ceux qui viendront à toi ?

— Bien entendu ! m'exclamai-je, surprise par une telle question.

Il parcourut l'assistance d'un regard interrogateur. Plusieurs guerriers hochèrent la tête en signe d'approbation, mais Iften et quelques autres arboraient des mines renfrognées. Keir était sur le point de parler lorsque Marcus s'approcha en trottinant pour se pencher vers lui.

— Seigneur, murmura-t-il à son oreille, un homme de la ville attend dehors. Il sollicite une audience auprès de vous et prétend que vous avez une dette envers lui. Il ne veut parler qu'à

vous.

— Fais-le entrer.

Les portières furent soulevées, et je vis Remn faire son entrée. Très dignement, il se dirigea vers la plate-forme où trônait le Seigneur de Guerre. Je me redressai et lui adressai un sourire. Quand son regard croisa le mien, une expression de soulagement passa brièvement sur ses traits. Il ne prononça cependant pas un mot et, le regard rivé sur Keir, continua d'avancer dans la rangée centrale. Je remarquai alors qu'un serviteur le suivait, un petit paquet entre les mains. Il fit halte à quelques pas de la plate-forme et plongea en une profonde révérence.

— Je vous salue bien humblement, Seigneur de guerre. Je m'appelle Remn, je suis un modeste libraire et je vous remercie de m'accorder cette audience. Veuillez m'excuser, mais je ne connais pas votre langue. Quelqu'un ici pourrait-il traduire mes paroles ?

— Je te comprehends parfaitement, répondit Keir en xyian, avec un léger accent. On m'informe que tu viens réclamer le paiement d'une dette ? À ma connaissance, je ne te dois rien.

— Noble Seigneur, le débiteur est... quelqu'un de votre maison.

Keir arqua un sourcil interrogateur.

— Tiens donc ? De qui s'agit-il ?

Remn croira les mains devant sa poitrine.

— Une personne de votre maisonnée s'est présentée chez moi voici quelque temps pour me demander un prêt. Elle avait besoin d'argent pour acheter des herbes et des remèdes, afin de soigner vos guerriers, alors captifs au château. En gage, elle m'a laissé un grimoire, mais elle n'est jamais revenue rembourser ce qu'elle m'avait emprunté.

Keir me jeta un coup d'œil rapide.

— Le nom cette personne ? demanda-t-il.

Remn s'inclina de nouveau.

— Veuillez m'excuser, Noble Seigneur, mais il m'est interdit de le prononcer. Ordre du roi Xymund.

Une ombre glissa sur le visage de Keir, et aussitôt, une certaine tension devint perceptible dans l'assemblée.

— Voilà une dangereuse insulte envers la Captive...

— Pardonnez-moi, Puissant Seigneur, répliqua Remn en se redressant prudemment. Je ne suis pas l'auteur de cette décision.

Je le regardai, médusée... et retins mon souffle lorsque Keir se leva d'un bond. L'assistance l'imita aussitôt, mais d'un geste, il ordonna à tous de se rasseoir.

— Le *senel* n'est pas terminé. Je règle cette affaire et je reviens.

Puis, se tournant vers moi :

— Captive, tonna-t-il en m'indiquant la chambre avec le menton.

Sans un mot, j'obtempérai. Du coin de l'œil, je vis Remn prendre le paquet des mains de son domestique et nous emboîter le pas.

Une fois dans l'intimité de la pièce, je pivotai sur moi-même, ne sachant quelle conduite adopter. Keir s'assit un peu à l'écart. Sans un regard pour lui, Remn m'ouvrit les bras et me donna une chaleureuse accolade. Plus émue que je ne voulais le montrer, je posai mon front sur son épaule. Il sentait le vieux papier, la poussière, et ce léger parfum d'épices qui flottait dans les rues de ma ville.

— Ma chère Lara, murmura-t-il à mon oreille. Nous avons craint le pire pour vous.

Il recula, les yeux embués de larmes.

— Après vous avoir vue disparaître dans le campement, nous avons entendu des hurlements, des rires sauvages, des chants... Impossible d'en savoir plus. Anna est persuadée que vous avez été sacrifiée ; elle ne dort plus depuis votre départ. Il me semble même qu'elle a perdu du poids.

Il émit un petit rire attendri et essuya ses paupières.

— Il paraît qu'au palais on n'a jamais aussi mal mangé.

Puis, après avoir glissé un regard en direction de la silhouette menaçante du maître des lieux :

— Othur m'a demandé si je pouvais obtenir de vos nouvelles, conclut-il. Alors me voilà !

Je lui souris, le cœur débordant de reconnaissance.

— Je vais bien, Remn. Parole d'honneur !

— Pourquoi n'avez-vous pas le droit de prononcer son prénom ? questionna alors Keir d'une voix cinglante.

Le libraire laissa échapper un soupir de résignation.

— Le roi nous a interdit de parler d'elle, et même de tenter de savoir si elle allait bien.

Keir fronça les sourcils, mais n'émit aucun commentaire.

— Rassurez Anna, dis-je en posant ma main sur l'épaule de Remn. On me traite très bien, je suis en excellente santé. Faites-lui promettre de ne pas s'inquiéter. Je serais désolée qu'elle tombe malade à cause de moi.

— C'est promis, répondit Remn en me serrant une dernière fois contre son cœur. Au fait ! Je vous rends votre livre. Je n'en ai pas l'usage, mais je ne le vendrais pour rien au monde.

Il déballa le paquet. Le cuir de la reliure avait été nettoyé, il embaumait la cire d'abeille.

Je ne pus retenir un éclat de rire ravi et, sur une impulsion, je me tournai pour le montrer à Keir. Celui-ci me jeta un regard perplexe. Puis il se leva, souleva le couvercle de l'un des coffres et en sortit une bourse, qu'il lança à Remn.

— Merci, libraire. Voici ton remboursement, plus un supplément pour le dérangement.

Remn se redressa d'un air gêné.

— Cela n'est pas nécessaire, Noble Seigneur. J'ai agi par pure amitié.

Keir hocha la tête.

— Très bien. Dans ce cas, accepte au nom des hommes que tu as aidé à secourir.

Remn plongea en une rapide courbette. Puis une expression grave se peignit sur ses traits.

— Vous avez reçu un trésor, Seigneur. Notre roi ne le sait pas, mais le peuple de Xy l'a bien compris. Protégez-le et chérissez-le comme il le mérite.

— Remn ! m'écriai-je, confuse.

À ma grande surprise, Keir se contenta d'approuver d'un coup de menton.

— Tu peux rentrer chez toi, libraire. Va en paix.

Puis, se tournant vers moi :

— Captive, rejoins le *senel* quand tu auras fait tes adieux à

ton ami.

Sur ce, il quitta la chambre.

Remn me prit par le bras.

— Lara, Othur m'a chargé d'un message pour vous. Xymund s'est rendu dans votre chambre après la cérémonie pour la vider de toutes vos affaires. Il y est resté longtemps, puis il en est sorti dans une rage folle. Il semble persuadé que vous l'avez trahi en faveur du Seigneur de Guerre. Soyez prudente, Lara. Il vous hait.

— Remn, je lui ai obéi. Il n'a aucune raison d'être fâché contre moi.

Je serrai le livre contre ma poitrine.

— Pouvez-vous rester encore un peu ?

Il secoua la tête.

— Je dois rentrer pour rassurer la pauvre Anna.

Il me sourit, mais ses yeux étaient mouillés de larmes.

— Portez-vous bien, mon petit.

Je lui adressai un signe de la main et le regardai s'éloigner. Puis, ayant caché le livre sous mon oreiller, je pris une profonde inspiration pour me donner du courage et retournai dans la salle commune.

Lorsque j'entrai, Keir avait déjà repris la parole.

— ... ce qui change mes projets. Si la paix est durable, nous répartirons autrement les troupes. Pour l'instant, je n'ai pas d'autre choix que de retourner dans la Grande Prairie avec la Captive. Simus, tu me remplaceras ici pendant mon absence.

— Mon dévouement à ta personne ne connaît pas de limites ! gémit celui-ci d'un ton faussement accablé.

Pendant qu'un éclat de rire saluait sa repartie, je regagnai ma place, l'estomac soudain noué. J'avais beau savoir que j'étais désormais la propriété du Seigneur de Guerre, je n'avais jamais réellement songé que je devrais quitter mon pays. L'entrevue avec Remn avait éveillé en moi une sourde nostalgie de ma vie d'autrefois. Quand reverrais-je Anna ? Quand retournerais-je dans sa cuisine pour y voler un morceau de pain ou un bol de soupe ?

— J'ai décidé d'organiser une cérémonie demain soir au château, afin d'honorer tous nos morts – ceux des Plaines

comme ceux de Xy. Vous vous concerterez pour savoir qui doit y assister et me ferez part de vos conclusions.

Puis Keir se leva et parcourut l'assemblée du regard.

— Maintenant, si personne n'a rien à ajouter, je déclare...

— Je prends votre emblème, Seigneur de Guerre.

J'écarquillai les yeux de stupeur. Gils ? Que voulait-il ?

Sa voix juvénile était étranglée par la timidité, mais il se tenait droit comme un I au milieu de l'allée, le visage lavé de frais et les cheveux bien peignés. Sa tunique sans manches dévoilait les tatouages ornant ses bras.

Keir se rassit, la mine sévère.

— Quelle vérité viens-tu énoncer, guerrier, dans ce *senel* où tu as été convoqué en tant que serviteur et non comme conseiller ?

Le jeune homme eut un geste d'hésitation, mais il ne recula pas.

— Je m'appelle Gils. J'ai une vérité à énoncer. Je veux être ap-pren-ti...

Il prononça ce dernier mot avec une lenteur laborieuse.

— ... auprès de la Captive et quitter la voie du guerrier pour prendre celle du guérisseur.

En voyant s'agiter les plumes de l'emblème, je compris qu'il tremblait comme une feuille. À juste titre, au demeurant, car ses paroles déclenchèrent des cris d'indignation dans la salle. Plusieurs guerriers bondirent sur leurs pieds. Gils serra l'emblème de plus belle, faisant carillonner les clochettes qui l'ornaient, mais il garda les yeux rivés sur Keir.

D'un geste autoritaire, celui-ci imposa le silence.

— Il tient mon emblème, rappela-t-il d'une voix apaisante.

À contrecoeur, les mécontents retournèrent à leur place.

— Je vais répondre à ta vérité, reprit-il en s'approchant du bord de la plate-forme pour regarder Gils dans les yeux.

L'adolescent hocha la tête, visiblement partagé entre la terreur et l'impatience, remit l'emblème sur son socle, mais resta prudemment à portée de l'objet.

— Ce dont tu parles n'est pas dans nos habitudes, mon garçon.

Gils voulut protester, mais Keir ne lui en laissa pas le temps.

— Je vais néanmoins réfléchir à ta requête. Ce n'est pas une décision à prendre à la légère, et il serait prématué de te répondre alors que nous sommes encore en campagne. Tu vas continuer d'assurer les tâches auxquelles tu as été affecté.

À ces mots, le jeune homme perdit sa belle contenance. Keir l'observa quelques instants.

— Quelles sont-elles, au fait ?

C'est Yers qui répondit à sa place.

— Il aide aux cuisines, Seigneur de Guerre, mais depuis quelque temps, il ne parle que de la tente des blessés.

— À ma connaissance, les cuisines sont une affectation très recherchée, ne serait-ce que pour les douceurs qu'on peut y grappiller...

Des sourires amusés se peignirent sur les visages.

— Ai-je bien compris, Gils ? Tu préférerais vider les pots de chambre plutôt que de rester à un poste envié ?

Cette fois-ci, tout le monde éclata de rire. Gils, lui, était plus pâle que jamais. Pourtant, une lueur d'espoir venait de s'allumer au fond de ses yeux.

— Bon, dit Keir. C'est ta vérité, si étrange qu'elle puisse paraître. Écoute-moi bien. Tu accompliras désormais tes tâches secondaires à la tente des blessés, comme aide. Mais pour l'instant, tu n'es pas dispensé de ton premier devoir, celui de guerrier.

Keir laissa son regard dériver vers l'auditoire.

— Peut-être changeras-tu d'avis après quelques mois, lassé d'avoir le nez dans les pots de chambre...

Malgré l'hilarité générale, Gils se redressa avec fierté.

— Je vous remercie, Seigneur de Guerre.

— C'est moi qui te remercie pour ta vérité... guerrier.

Le gamin s'était déjà frayé un passage vers la sortie, sous l'œil peu amène de Marcus.

— Si aucun d'entre vous n'a d'autre vérité à énoncer, je déclare ce *senel* clos.

Comme s'ils n'attendaient que cette autorisation, les membres de l'assistance se levèrent et se mirent à discuter entre eux. Keir se dirigea vers Simus. Son lieutenant semblait préoccupé.

— Iften rumine quelque vengeance, dit-il d'une voix si basse que je l'entendis à peine.

Keir approuva, le regard perdu sur la petite assemblée.

— C'est aussi mon avis. Si tu n'es pas trop fatigué, j'aimerais te parler, Simus.

— Avec plaisir, mon ami. Allons-nous réfugier dans ma tente pour discuter et boire le *kavage*.

Puis, tournant la tête :

— Joden ? appela-t-il. Où es-tu, fainéant ?

Celui-ci monta sur la plate-forme, suivi des quatre porteurs.

— J'offrais de quoi se restaurer à ces braves qui vont devoir ramener ta grosse carcasse jusqu'à ta tente.

— Je ne suis pas gros, rectifia Simus d'un air pincé qui ne trompa personne.

Avec force gémissements et ahanements, les guerriers se postèrent aux quatre coins de la litière et la soulevèrent.

— Revenez me voir demain, guérisseuse, me dit Simus. Je veux entendre tous les détails de votre dernier exploit. Soigner une jambe cassée... On aura tout vu ! Les prêtres guerriers vont hurler au sacrilège !

Les hommes s'éloignèrent en vacillant sous le poids de leur fardeau.

— Place ! cria Simus en riant. Poussez-vous, vauriens !

Près de moi, Keir me fit signe de le précéder dans la chambre. Il n'avait pas refermé la tenture derrière lui qu'il laissa échapper un soupir de contrariété.

— Tu ne dois pas utiliser mon emblème ! tonna-t-il.

Je pivotai sur mes talons et le toisai, mais mes mains tremblaient de nervosité.

— La tente des blessés manque cruellement de...

— Elle ne manque de rien ! m'interrompit-il, la mâchoire serrée. J'ai assez de mal comme cela à tenir la situation sans que tu viennes...

— Je ne peux guérir personne si je n'ai pas de...

— Au diable tes fournitures ! Je te parle de la paix !

Je le dévisageai, abasourdie. D'un geste irrité, il ramena ses cheveux en arrière.

— Une paix que tu sembles bien décidée à saboter,

d'ailleurs...

— Pardon ?

Je frémis sous l'insulte.

— J'ai respecté ma part du marché, Seigneur de Guerre, et jusqu'à preuve du contraire, Xymund ne vous a pas trahi.

— Que fais-tu des attaques contre le troupeau ?

— Il y a peut-être quelques mécontents à Xy, mais pas plus que parmi vos guerriers, rétorquai-je en haussant le ton.

De quel droit osait-il mettre en doute ma loyauté ?

— Mes hommes respectent la paix, Captive, alors peux-tu m'expliquer pour quelle raison ton frère ne tient pas sa parole ?

Je détournai le regard, mal à l'aise. De fait, j'étais bien incapable de justifier une conduite qui m'était totalement incompréhensible. Je me rabattis sur l'argument le plus logique, et le plus solide à mes yeux.

— Il ne mettrait pas son peuple en danger en reniant ses engagements, répondis-je.

— Son peuple ? Tu veux dire sa tête !

Keir se mit à arpenter la chambre. Jamais l'image d'un fauve en cage ne m'avait semblé plus appropriée...

— Ou sa tête, admis-je. Je ne vois pas pour quelle raison il mettrait sa vie en danger, ou son trône.

— Ses actes parleront pour lui, répliqua Keir. S'il est à l'origine de ces attaques, il en répondra.

Il fit mine de s'en aller, mais Marcus entra à ce moment-là, les bras croisés sur la poitrine dans une attitude résolue.

— Ce n'est pas fini, les disputes ?

Keir leva les yeux au plafond avec lassitude.

— Qu'y a-t-il ?

— Vous comptez vraiment emmener la Captive demain à une cérémonie ?

— Oui. Je veux qu'on la voie en ville. D'après la rumeur qui circule, il paraît qu'elle est maltraitée ici.

Marcus fit la grimace.

— Que portera-t-elle ? Les pantalons, c'est bon pour le campement, mais les dames de la ville ont de jolies robes. Jusqu'à présent, j'ai réussi à l'habiller, mais il va lui falloir quelque chose de plus distingué !

Génée, je baissai la tête.

— Je n'avais pas pensé à cela, avoua Keir.

Marcus émit un ricanement moqueur.

— Ça devient une habitude !

À ces mots, je relevai les yeux, amusée. Un sourire éclairait le visage de Keir.

— Trouver de quoi habiller ce petit bout de femme, est-ce donc au-delà de tes compétences, vieux bonhomme ? demanda-t-il en se dirigeant vers la sortie. Tu me déçois !

— Où allez-vous ?

— Chez Simus.

— Et moi ? demandai-je.

— Fais ce que tu veux, répondit-il par-dessus son épaule, avant de disparaître.

Une fois seul avec moi, Marcus me décocha un regard sévère.

— Ce n'est pas de ma faute, me défendis-je. On ne m'a pas permis d'emporter quoi que ce soit avec moi.

— Comme il se doit. Le Seigneur de Guerre vous a revendiquée. Vous ne devez rien accepter, sinon de ses mains.

Puis, d'un air soucieux :

— Bon, je vais devoir vous dégotter une tenue correcte, Captive...

— Lara ! rectifiai-je.

Il émit un petit reniflement de mépris et s'en alla d'un pas lourd. Je le suivis, en proie à une furieuse envie de retourner au château, à pied s'il le fallait. De quel droit Keir osait-il laisser entendre que Xymund ou moi-même aurions pris le risque de briser le pacte qui nous liait à lui ? C'était de notoriété publique, mon frère se préoccupait avant tout de ses propres intérêts, et il n'avait rien à gagner en sabotant une paix encore fragile.

Cependant, je ne pouvais chasser de mes pensées la haine presque palpable dans sa voix, la dernière fois que Xymund m'avait adressé la parole. L'idée qu'il puisse mettre en danger notre peuple me donnait la nausée. Plus d'une fois, par le passé, il avait pris des décisions qui étaient plus à son avantage qu'à celui de ses sujets.

Je trouvai quelque réconfort dans la certitude que Warren et Othur étaient, eux, profondément soucieux de la sécurité du

royaume. Ils sauraient l'arrêter, s'ils soupçonnaient quoi que ce soit. À condition, bien sûr, qu'ils aient vent de ses agissements.

Xymund n'était-il pas passé maître dans l'art de la dissimulation ?

Rafe et Prest m'attendaient devant la tente. Aussitôt, j'oubliai mes projets de fuite et me dirigeai vers l'infirmerie, mes deux gardes du corps sur les talons. D'autres questions, plus personnelles mais tout aussi préoccupantes, se pressaient dans mon esprit survolté.

Pourquoi l'opinion de Keir sur moi avait-elle pris une telle importance ? Une soudaine anxiété monta en moi, si intense que j'en eus presque le souffle coupé. Jusqu'à présent, j'avais été correctement traitée, bien mieux que je ne l'avais craint. Les demandes de mon maître – je rougis à cette idée – s'étaient révélées acceptables. Pour dire la vérité, elles m'avaient même paru... intéressantes.

Combien d'autres captives Keir possédait-il ? Je savais qu'il avait pris d'autres villes. Détenait-il une captive pour chaque royaume tombé sous ses assauts ? Si c'était le cas, où se trouvaient-elles ? Étaient-elles heureuses ?

Je poussai un soupir fataliste. Au moins, Keir me laissait exercer mon art ! Quel que soit ce que l'avenir me réservait, il me resterait au moins cette satisfaction.

Seulement, qu'adviendrait-il lorsque l'armée retournerait dans les Plaines ? Je retins mon souffle, oppressée. On m'avait donnée à cet homme. Je devais remplir mes engagements, quoi qu'il arrive.

Certes, j'étais sûre que Keir ne me brutalisera pas, mais il existe d'autres souffrances que celles du corps...

Une folle agitation régnait à l'infirmerie.

Toute une foule se bousculait autour de la tente, dont les côtés avaient été roulés de façon que l'on puisse entrer et sortir à sa guise, ce dont on ne se privait pas. Je pressai le pas, Rafe et Prest dans mon sillage, et me frayai un passage à travers la cohue.

Un véritable attroupement bourdonnait autour d'Atira, apparemment ravie d'être au centre de toutes les attentions. Sur sa poitrine, je vis une pièce de bois ornée de pierres disposées

selon un motif mystérieux. La blessée tendait le cou pour voir ses admirateurs se pencher sur elle et déplacer les cailloux. On parlait fort, on riait.

— Les paroles voyagent sur le vent, commenta Rafe à mi-voix.

Son camarade approuva d'un vigoureux hochement de tête.

— Par la Déesse, que se passe-t-il ici ? m'écriai-je, les poings sur les hanches.

Des dizaines de visages surpris se levèrent vers moi, puis tout le monde s'éloigna d'un air déçu. Quelques-uns s'attardèrent en élevant des protestations dans lesquelles il était question d'une fête, de pas de danse – ou de motifs, le mot était le même dans leur langue – et de je ne sais quel projet dont la teneur m'échappait. Atira, quant à elle, tentait de dissimuler la planchette entre ses mains, tout en retenant un fou rire nerveux.

— Hors de ma tente ! tonnai-je en les chassant. Allez, ouste !

En voyant ces solides gaillards fuir comme des gamins apeurés, ma patiente ne put retenir un formidable éclat de rire. À son chevet, Rafe et Prest se tenaient les côtes.

— Bande de gosses ! marmonnai-je. Ce n'est pas comme cela qu'on guérit un guerrier blessé. Aidez-moi plutôt à dérouler les parois.

Tout en me rejoignant, les deux hommes se mordirent les lèvres pour ne pas sourire.

— Ne vous fâchez pas, Captive, plaida Atira, les larmes aux yeux. Nous étions en train de réfléchir aux pas.

— Quels pas ? grommelai-je en m'approchant d'elle.

— Pour la danse !

Puis, cachant précipitamment la planchette sous sa couverture, elle ajouta :

— Vous ne devez pas regarder, Captive ! Cela porte malchance.

— Et même pire que ça ! s'exclama Joden, qui venait d'entrer dans l'infirmerie. J'ai entendu des cris, je suis venu voir si vous aviez besoin de moi, Captive.

Il regarda alentour d'un air satisfait.

— Je constate que vous avez mis l'ennemi en déroute sans mon aide.

— Atira a besoin de repos, expliquai-je tout en vérifiant la tension des pierres sur sa jambe.

— Puis-je lui parler quelques instants ?

La blessée écarquilla les yeux. Joden, lui, arborait une expression parfaitement sereine.

— D'accord, mais pas longtemps. Voulez-vous que je vous laisse seuls ?

— Inutile.

Le second de Simus prit un tabouret et s'assit au chevet d'Atira.

— Guerrière, la salua-t-il.

— Barde, répondit-elle sur le même ton un peu cérémonieux, avec une nuance de profond respect, et même de timidité.

Celui-ci secoua la tête en souriant.

— Pas encore, dit-il, mais c'est pour cette raison que je suis venu te voir.

— Vraiment ?

Manifestement flattée et intriguée, elle se redressa sur un coude.

— Je suis en train de composer un chant, où je veux parler de ta blessure.

Prest émit un hoquet de stupeur, tandis que Rafe se redressait brusquement. Quant à Atira, elle demanda d'une voix à peine audible :

— Pour le chanter sous le Ciel ?

Joden eut un hochement de tête affirmatif.

— Je veux en entendre le récit de ta bouche, afin de m'imprégner de tes pensées. Veux-tu y réfléchir pour me raconter comment cela s'est passé ?

— Oui, promit-elle. Je le ferai.

Joden se leva, visiblement ravi.

— Parfait. Je reviendrai demain.

Puis il m'adressa un clin d'œil complice et s'en alla. Un peu inquiète, je vis la blessée retomber sur ses oreillers en soupirant. Je posai la main sur son épaule.

— Atira ? Tout va bien ?

— Mieux que cela, Captive, répondit-elle en m'adressant un sourire extatique.

Soulagée, je lui proposai de l'aider à se laver.

— C'est possible ? demanda-t-elle d'un ton plein d'espoir, tout en désignant d'un coup de menton sa jambe immobilisée.

— Cela ne va pas être facile mais nous devrions y arriver. Avez-vous mal ?

Elle m'assura qu'elle ne ressentait aucune douleur, mais ses traits tirés démentaient ses paroles.

— Il se peut que la toilette réveille la douleur, dis-je en me levant. Je vais vous donner quelque chose pour la soulager.

Je vérifiai l'attelle. La peau avait à peine gonflé, ce qui était de bon augure.

— D'abord, je vais vous installer un paravent avec une couverture.

Elle me jeta un regard amusé.

— Ce ne sera pas nécessaire, Captive.

Je réprimai un mouvement de stupeur et préférai ne pas insister. La toilette se révéla laborieuse, pourtant Atira parvint à se débrouiller seule, de telle sorte que mon rôle consista surtout à veiller à ce qu'elle remue le moins possible sa jambe cassée.

Manifestement, elle n'éprouvait aucun embarras à se montrer nue devant ses camarades. Ce qui semblait assez logique de la part d'une guerrière, habituée à la rude vie en campagne. Malgré tout, je ne pouvais m'empêcher d'être gênée pour elle. Je m'assurai donc que tous les côtés de la tente avaient été descendus, par discrétion mais aussi afin de la protéger des courants d'air. Il n'aurait plus manqué qu'elle attrape froid !

Lorsqu'elle eut fini, toute la zone autour de son lit était trempée, les pierres qui maintenaient la tension sur sa jambe avaient grand besoin d'être remises en place, mais ma patiente était propre, et ravie. Il ne me fallut guère de temps pour éponger le sol, réparer le désordre et changer les draps. Une fois installée de nouveau sur le lit, sa panoplie disposée avec soin autour d'elle, Atira s'étendit dans un soupir de bien-être.

— Je vais aller vous chercher une tunique, lui proposai-je.

— Oh, ne vous donnez pas ce mal, Captive. Je suis bien comme cela.

D'un geste tranquille, elle remonta la couverture sur sa

nudité.

— Comme vous voudrez. Je vous apporte votre remède contre la douleur.

De nouveau, elle refusa mon offre.

— Non, merci, Captive. Je ne souffre pas. Cela tire, mais c'est supportable.

J'étais persuadée du contraire mais je renonçai à insister. Pour elle, c'était une question de fierté. Aussi me contentai-je de hocher la tête, un peu décontenancée. Autour de nous, les autres blessés vaquaient à leurs occupations ; personne ne semblait avoir besoin de mes services. Je me penchai pour ramasser savons et serviettes, puis, sur une impulsion, je murmurai :

— Atira... pourrais-je vous poser une question ?

— Bien sûr.

— Ça va peut-être vous vexer.

— Comment cela, Captive ?

Je rougis légèrement et m'accroupis près d'elle.

— Voilà. Le Seigneur de Guerre possède un objet. Un emblème...

J'étais si confuse que ma voix s'étrangla dans ma gorge.

— Personne ne vous a rien expliqué ?

Je secouai la tête, un peu gênée.

— L'emblème du Seigneur de Guerre sert à poser des questions que leur destinataire ne voudrait peut-être pas entendre, m'expliqua-t-elle à voix basse. Les chefs disposent de très beaux emblèmes, et aussi de porteurs d'emblème, ce qui veut dire qu'ils sont des gens importants.

Elle chercha une position plus confortable sur son matelas.

— Nous sommes un peuple de guerriers. Toujours prêts à dégainer nos armes ! Sans les emblèmes, nous ne pourrions nous parler franchement, sous peine de nous entretuer.

Elle m'adressa un regard pétillant de malice.

— Pour quelqu'un comme moi, l'emblème peut être une pierre, un outil, ou même une chaussure, si c'est tout ce que l'on a sous la main.

— Ou un poignard ? suggérai-je en louchant vers ses armes.

Elle fit la grimace.

— Cela ne se fait pas, Captive. Ce serait insultant. Les chefs et les seigneurs de guerre déposent leur emblème à un endroit où tout le monde peut les voir. C'est une invitation à les utiliser. Si c'est à moi que vous voulez parler, vous devez d'abord me demander le mien.

Je la vis se pencher et choisir une pierre parmi celles qui étaient disposées sur la planchette de bois.

— Tenez, dites que vous voulez mon emblème.

— Atira, puis-je avoir votre emblème ?

Elle me tendit le caillou.

— Vous tenez mon emblème, Captive. Quelle vérité voulez-vous énoncer ?

En serrant la pierre au creux de ma paume, je m'aperçus que mes mains étaient moites de transpiration.

— J'ai une question à vous poser.

— Je vais vous répondre.

De mon autre main, je désignai les tatouages qui couvraient ses bras.

— Que signifient-ils ?

À ces mots, elle éclata de rire.

— Vous n'avez pas besoin de demander mon emblème pour si peu !

— Comment pourrais-je le savoir ?

J'avais dû parler d'un ton d'absolu désespoir, car je vis son sourire moqueur s'évanouir.

— Vous êtes peut-être une grande guérisseuse, murmura-t-elle avec compassion, mais vous êtes comme une pouliche perdue dans un troupeau étranger.

Je hochai la tête sans rien dire, de peur que ma voix me trahisse. J'éprouvais une telle nostalgie de mon foyer que j'en aurais pleuré.

— Vous avez bien fait, reprit-elle d'une voix apaisante, comme on parle à un enfant. Dans le doute, il est plus prudent d'utiliser l'emblème, mais en tant que Captive, vous n'avez rien à craindre. Quiconque lèverait la main sur vous aurait affaire au Seigneur de Guerre.

Une expression pensive se peignit sur son visage.

— D'ailleurs, si le Seigneur de Guerre apprenait que je vous

ai agressée l'autre jour, il me tuerait.

— Il le sait.

À ces mots, elle devint livide.

— Il a vu les marques sur ma peau, précisai-je. J'ai refusé de lui dire qui me les avait infligées.

Lentement, ses joues reprurent des couleurs.

— Pourquoi ?

— Vous ne me vouliez pas de mal, et c'est moi qui vous avais mise en colère, expliquai-je, gênée par la reconnaissance que je lisais dans ses yeux.

— Alors ce n'est pas ma jambe que vous avez sauvée. C'est ma vie. J'ai une dette immense envers vous.

— Je vous en prie, Atira. Vous ne me devez rien du tout.

Un sourire radieux éclaira son visage.

— Donc, à ce moment-là, je dis : « Je vais répondre à votre vérité », et vous me rendez mon emblème. Ou, si vous avez peur de ma colère, vous le gardez jusqu'à ce que j'aie fini de parler.

Je lui tendis la pierre, ce qui ne fit qu'accentuer son sourire.

Elle me montra son épaule droite.

— Ces tatouages indiquent de quelle tribu je viens, et remontent jusqu'à quatre générations.

Deux colonnes de quatre lignes chacune étaient tatouées en noir sur sa peau mate. Aucun des motifs ne se répétait.

— Vous pouvez voir de quelles tribus provient le sang qui coule dans mes veines. Chacune possède son propre dessin. Celle de droite est pour les femmes ; celle de gauche, pour les hommes.

Je hochai la tête, mais je n'étais pas certaine d'avoir bien saisi.

— Et là, reprit-elle en soulevant l'autre épaule, ce sont mes maternités requises.

Je distinguai une colonne de cinq lignes, dont chacune était constituée d'un motif différent.

— Maternités requises ? répétais-je sans comprendre.

— Oui. J'ai choisi le signe de la tribu de chacun des pères, expliqua-t-elle en toute simplicité.

De stupeur, j'écarquillai les yeux.

— Vous avez cinq enfants ?

Elle me considéra avec étonnement.

— Bien sûr, Captive. C'est le nombre exigé pour être admis dans l'armée.

— Je vois, murmurai-je d'une voix étranglée.

Mon cœur s'était mis à marteler ma poitrine, tandis qu'un bourdonnement résonnait dans mes oreilles. Keir avait des tatouages similaires. Il avait donc lui aussi cinq enfants... De cinq mères différentes ?

Atira me prit la main d'un air alarmé.

— Captive ?

— Ils ne sont pas avec vous ?

— Par le Ciel, non ! répondit-elle dans un éclat de rire surpris. Que voulez-vous que je fasse d'un bébé ? Ils sont entre les mains des *theas*, en sécurité dans la Grande Prairie. Trois mois au sein, c'est bien assez pour moi !

— Étiez-vous... Avez-vous épousé leurs pères ? demandai-je en utilisant le mot dans la langue de Xy, n'ayant jamais entendu son équivalent dans le langage des Plaines.

— *Épousé* ? répéta Atira, perplexe.

Comme je lui expliquais de mon mieux, elle secoua la tête, visiblement très amusée.

— Non, Captive. Cela se fait plus tard, si l'on rencontre la bonne personne. Ces unions étaient pour le bien de la tribu. Pour lui donner des bébés, vous comprenez ?

Abasourdie, je hochai la tête.

Atira s'adossa à ses oreillers.

— Maintenant, je vous dis : « Je vous remercie pour votre vérité », et le rituel est fini, conclut-elle en étouffant un bâillement.

Malgré la confusion qui régnait dans mon esprit, je tentai de retrouver mes réflexes professionnels. Ma patiente avait besoin de repos ; je la fatiguais avec mes questions.

— Bien sûr, murmurai-je en me levant. Dormez, maintenant.

Elle ferma les yeux et s'installa confortablement pendant que je traversais la tente. De fait, remarquai-je, tous les blessés portaient des tatouages qui ressemblaient à ceux d'Atira. Tout en m'activant dans la tente, je tentai, sans grand succès, de chasser de mes pensées les cinq enfants de Keir, les cinq

femmes qui les lui avaient donnés... et le fait qu'on allait peut-être me demander, à moi aussi, de mettre cinq bébés au monde...

Gils arriva fort à propos pour apporter le dîner, ce qui m'aida à chasser mes sombres méditations. Il était accompagné d'un homme qui se dirigea droit vers moi, les lèvres étirées par un sourire poli mais glacial.

— Mes salutations, Captive.

— Vous êtes Yers ? Je vous ai vu au *senel*.

— Exact. Gils est l'un de mes hommes.

Il secoua la tête.

— Si je m'attendais à ce qu'il fasse une demande aussi bizarre !

Puis, baissant la voix car l'intéressé passait non loin pour aller déposer la nourriture sur une table :

— Entre nous, cela m'ôte un clou du sabot, poursuivit-il. Il n'a pas vraiment l'étoffe d'un guerrier, voyez-vous ?

— Il est jeune...

— Et comment ! Deux fois des triplés, le croyez-vous ?

J'ouvris des yeux ronds de surprise et tournai les yeux vers l'adolescent. En effet, deux groupes de trois lignes sombres barraient son épaule.

— Il sera bien suffisant pour ici, reprit Yers, mais je vous préviens, Captive, il n'est pas question qu'il délaisse ses devoirs pour l'instant. Vous êtes avertie.

Puis, appelant son subalterne :

— Terminé ?

Gils hocha la tête.

— Alors on y va.

Yers chercha mon regard :

— Je vous le rends demain matin.

Je m'assurai que tout le monde était servi et, comme je n'avais pas faim, je retournai m'installer à la petite table, pensive. Pouvait-on imaginer deux peuples aussi différents que ceux des Plaines et ceux de Xy ? Je ravalai un éclat de rire en songeant à la tête de l'archevêque s'il apprenait cette coutume. Cinq enfants, sans la bénédiction de la Déesse ?

Une autre idée me vint à l'esprit. Puisque ces hommes et ces

femmes semblaient libres d'aller avec qui ils voulaient, quel besoin le Seigneur de Guerre avait-il d'une esclave comme moi ?

Je fus rappelée à la réalité par une toux insistante. En me retournant, je découvris une femme debout derrière moi. Petite et massive, les cheveux gris, la peau mate et ridée.

— Captive, dit-elle d'un ton respectueux. Je suis Sal, responsable de l'intendance. Le Seigneur de Guerre m'envoie vous demander de quelles fournitures vous avez besoin.

— Oh ! Je suis ravie de vous voir, Sal, dis-je en lui faisant signe de prendre place. J'aimerais avoir eu le temps de vous préparer une liste, mais...

— Inutile, répondit-elle en s'asseyant près de moi. Dites-moi seulement ce qu'il vous faut.

— Eh bien, la même chose que mon prédécesseur. Je devrais pouvoir me débrouiller avec ça.

Elle émit un reniflement sarcastique.

— Le prêtre guerrier n'aurait jamais daigné m'adresser la parole, et encore moins me révéler ce qu'il utilisait, Captive.

— Comment pouvait-il soigner les blessés et les malades, avec si peu de remèdes ?

Elle posa les mains sur ses genoux et m'adressa un regard fataliste.

— Il ne le faisait pas. Bon, quels produits voulez-vous ?

Perplexe, je lui indiquai une liste de base qui me permettrait d'élaborer du tue-la-fièvre ainsi que d'autres potions et onguents de première nécessité, sans oublier l'indispensable racine d'orchidée. Sal m'écouta avec attention, m'interrompant en de rares occasions pour se faire préciser la nature de tel ou tel ingrédient, ou sa quantité. J'ajoutai quelques braseros et récipients destinés à la préparation de mes soins, ainsi qu'une bonne quantité de pots. Elle accepta d'un air un peu revêche.

Lorsque j'eus terminé, elle hocha la tête et se redressa bien droit sur son tabouret.

— Bien, voyons si je n'ai rien oublié.

Puis, prenant une longue inspiration, elle me récita d'un trait la liste que je venais de lui dicter. Je retins un petit rire admiratif. Elle se souvenait de tout, sans exception ! Le nom de chaque produit, sa quantité, tout y était !

Je lui adressai un sourire satisfait. Elle parut se détendre, mais ne se départit pas de son expression rogue.

— Est-ce cela ?

— C'est parfait, Sal ! m'exclamai-je avec enthousiasme.

— Seul le Ciel est parfait.

Elle se leva en s'étirant et se dirigea vers un pichet de *kavage* que Gils avait déposé à notre intention, qu'elle rapporta, ainsi que deux tasses.

— Un peu tiède, mais ça désaltère, commenta-t-elle.

Après l'avoir versé, elle m'en tendit une tasse et se rassit sur son tabouret.

— À présent, à moi de vous poser quelques questions, dit-elle en se penchant vers moi.

Son visage s'était soudain animé, tandis qu'une lueur étrange s'allumait dans son regard.

— Que pouvez-vous me dire sur les marchands de la cité ?

— Eh bien... j'en connais un certain nombre.

Elle se pencha un peu plus.

— Avez-vous déjà fait des achats chez eux ?

— Oui.

— Parlez-moi d'eux, murmura-t-elle avec des airs de conspiratrice. Je vais devoir négocier avec ces gens ; il faut que je sache comment me comporter, de quelle façon ils travaillent, ce qu'il faut dire ou ne pas dire...

Je ravalai un rire. Je reconnaissais cette expression, à présent. Remn arborait la même lorsqu'il marchandait le prix d'un ouvrage.

La discussion dura un bon moment. Sal voulait tout savoir sur les volaillers, drapiers, épiciers, et sur ce qui concernait d'une manière ou d'une autre les besoins d'une armée en campagne. En revanche, les bouchers et les boulangers ne semblaient pas l'intéresser, et je ne pus répondre à ses questions concernant les vendeurs d'épées et d'armures. Apparemment satisfaite, malgré tout, de mes informations, elle se leva en s'étirant.

— Merci bien, Captive. Je vous ai retenue longtemps.

Puis, sans plus de cérémonie, elle s'éclipsa aussi vite qu'elle était entrée. Je la suivis du regard, amusée et intriguée.

— Est-elle toujours aussi abrupte ?

Rafe et Prest sourirent à ma question.

— Sauf si vous négociez avec elle, Captive.

Songeuse, je retournai effectuer une dernière et rapide inspection de mes patients. Quand je réglai la tension des sangles qui étiraient la jambe d'Atira, celle-ci murmura d'une voix ensommeillée :

— Merci.

— Comment vous sentez-vous, Atira ?

— Très bien, Captive.

Je poussai un soupir de lassitude.

— Lara. Je m'appelle Lara.

Elle émit un bâillement discret.

— D'accord, Captive.

Un nouveau soupir m'échappa. Apparemment, je perdais mon temps.

Sur le chemin qui nous ramenait vers la tente du Seigneur de Guerre, nous fîmes halte, mes gardes du corps et moi, pour voir les étoiles s'allumer dans le ciel, sous la clarté de la lune qui se levait à l'horizon. Rafe était en train de m'expliquer la signification de l'intérêt que Joden portait à Atira.

— C'est un honneur de figurer dans un chant, Captive.

— Un très grand honneur, renchérit Prest.

— Pour une jambe cassée ? demandai-je, dubitative, en me remettant en marche.

Rafe sourit et m'emboîta le pas.

— Certes, il est plus noble d'être cité pour ses hauts faits de guerre, mais il est déjà très rare d'être mentionné dans une chanson. À moins d'être particulièrement brave, ou astucieux...

— Ou mort, ajouta Prest avec sérieux.

— Ou mort, répéta Rafe sur le même ton. Je suppose que Joden parlera aussi de vous, Captive.

— De moi ?

Je fis halte sur le seuil de la tente.

— À quoi bon parler de la blessure si on ne fait aucune allusion à celle qui l'a guérie ? répliqua Rafe.

Puis, d'une bourrade, il entraîna son camarade à l'écart, et tous deux s'évanouirent dans l'obscurité.

Marcus vint me saluer lorsque je pénétrai dans la tente.

— Puis-je vous être utile, Captive ?

— Lara.

Il détourna le regard comme s'il ne m'avait pas entendue.

— Une tasse de *kavage* ? Un seau d'eau chaude ?

— Non, merci, répondis-je, trop épuisée pour discuter. Je vais me coucher.

Il approuva d'un hochement de tête.

— Je vais ajouter du combustible dans les braseros. Le Maître est toujours avec Simus, et ça pourrait bien durer jusqu'à l'aube.

Il s'affaira pendant que je m'étendais sur le lit, puis me souhaita bonne nuit et s'éclipsa. Mes yeux étaient soudain lourds de sommeil, mes membres rompus de fatigue. Je me glissai avec bonheur sous la chaude épaisseur des fourrures.

Bien plus tard, dans un demi-sommeil, je compris que Keir m'avait rejointe dans le lit. Il était étendu sur le dos, sa large poitrine se soulevant au rythme régulier de sa respiration. Dans la pénombre, à la faible lueur des braises, je regardai les tatouages qui couraient sur sa peau mate, puis je me rendormis.

La robe était rouge. Un rouge lumineux, intense... et terriblement indécent.

Marcus me gratifia d'un regard luisant de fierté.

— C'est-y pas magnifique ? s'écria-t-il.

Je tentai de lui rendre son sourire, sans succès.

La matinée avait pourtant bien commencé. À mon réveil, Keir était déjà parti. J'avais pris mon petit déjeuner et étais allée effectuer ma tournée à l'infirmerie, où j'avais retrouvé un Gils en grande forme. Tout en distribuant aux blessés le premier repas de la journée, il avait réussi à me poser tant de questions que je m'étais demandé s'il trouvait le temps de respirer entre deux salves d'interrogations. Puis j'avais admis au chevet d'Atira quelques amis venus lui rendre visite, afin qu'ils puissent continuer d'étudier leurs mystérieux pas de danse. Cependant, chaque fois que j'étais passée dans les parages, ils s'étaient empressés de dissimuler la planchette de bois tout en me chassant d'un geste de la main. J'avais cédé à leur caprice, à une

exception : quand j'avais dû m'assurer que la jambe de ma patiente était bien en place. La matinée avait passé à toute vitesse, et mes gardes du corps m'avaient reconduite à la tente, où Marcus m'attendait avec mon déjeuner et la fameuse robe.

Dans l'ensemble, le vêtement était de coupe plutôt confortable avec son encolure haute, ses manches longues et son ample jupe. J'étais particulièrement contente de ce dernier aspect, étant donné que je n'avais aucune chance de trouver dans le camp une selle d'équitation pour dame. Enfin, l'étoffe en était si fluide qu'elle glissait sur ma peau en une caresse infiniment douce, presque sensuelle. Jamais je n'avais rien porté de la sorte ! Pour compléter cette tenue, Marcus avait déniché une paire de mules assorties.

Partagée entre des émotions contradictoires, je lissai le tissu du plat de la main. Je flottais dans le corsage, taillé pour une femme aux proportions plus généreuses que moi, mais il tombait à la perfection malgré mes hanches un peu rondes, et la jupe dansait joliment autour de mes chevilles. En un mot, cette robe avait tout pour me plaire.

Tout, sauf sa couleur.

À Fort-Cascade, le rouge était l'apanage des femmes exerçant une certaine profession dont j'étais censée ne rien savoir. Il arrivait de temps à autre que les belles audacieuses de la cour osent une touche d'écarlate dans leur tenue, mais elles se cantonnaient à une écharpe ou un revers. Jamais il ne leur serait venu à l'idée d'arborer cette nuance de la tête aux pieds ! Et pour ne rien arranger, je n'avais jamais vu un rouge aussi lumineux, aussi vibrant. C'était celui du sang frais et des roses des jardins du palais à leur éclosion. À côté de lui, même les plus vives couleurs des teinturiers de Xy paraissaient ternes. Pour ceux qui auraient encore éprouvé le moindre doute, cette robe criait haut et fort mon nouveau statut.

Je baissai la tête pour cacher mon expression derrière le rideau de mes cheveux. Comment expliquer cela à Marcus ? Il ne comprendrait pas. Certes, on s'offusquerait de me voir en pantalon, mais ce ne serait rien en comparaison du scandale que je causerais en me présentant vêtue de cette robe ! Je ne voulais pas offenser le vieil homme, mais il était hors de

question pour moi d'apparaître dans une telle tenue. Seulement, comment le lui dire ?

Il me sembla entendre l'écho de la voix de grand-tante Xydella – qui, entre parenthèses, n'aurait pas hésité un instant à arborer l'extravagante tenue, et y aurait même pris un malin plaisir. « Parle donc, mon enfant, je ne lis pas dans les pensées ! »

Je me mordis les lèvres, indécise, puis me lançai.

— Écoutez, Marcus, je...

Au même instant, Keir pénétra dans la tente et pila net. Il écarquilla les yeux de surprise, tandis qu'une expression de plaisir éclairait son visage.

— Feu du Ciel ! s'exclama-t-il en me parcourant d'un regard étincelant.

Aussitôt, je ravalai mes paroles de protestation. D'un geste de la main, Marcus me fit signe de tourner sur moi-même. J'obtempérai sans discuter.

— Où as-tu déniché cette robe, Marcus ?

— Je suis encore capable de trouver de quoi vêtir une dame, répliqua celui-ci en se redressant avec fierté.

— Et tu le prouves brillamment, admit Keir avec un hochement de tête approuveur.

Il portait une cotte de mailles qui scintillait de mille feux, et dont l'éclat était à peine voilé par une longue cape noire bordée de fourrure. Les pommeaux de ses épées, qu'il portait croisées dans le dos, dépassaient de ses épaules. Il se posta devant moi, un sourire triomphal aux lèvres, et tendit les bras. Dans ses paumes, je vis scintiller les deux larges bracelets d'argent qu'il avait passés à mes poignets lors de la cérémonie de reddition.

Je tressaillis et détournai les yeux, gênée par ce pénible rappel de ma position. Sans le regarder, de crainte de trahir ma colère, je levai les mains. Les bracelets se refermèrent dans un sinistre claquement. Ils étaient lourds, aussi pesants que l'asservissement qu'ils représentaient.

Un silence était tombé dans la tente.

— Y a-t-il aussi une cape ? demanda Keir à Marcus.

Par chance, le vieil homme s'en était procuré une, de la même teinte noire que celle de Keir. Je la pris avec soulagement

et me dépêchai de m'en draper. Puis je suivis mon maître à l'extérieur.

À la lumière du soleil, le rouge de ma robe était encore plus éclatant, si c'était possible.

Notre escorte nous attendait – une dizaine de cavaliers, sans compter Prest, ainsi que Rafe qui tenait nos montures par les rênes. Tous deux portaient leurs plus belles armures, sur lesquelles se reflétait le soleil de l'après-midi. Le visage de Rafe s'éclaira à mon arrivée. Puis Prest se tourna vers moi, et un sourire admiratif se peignit sur ses lèvres. Le premier me tendit les rênes de l'un des chevaux.

— Captive, vous êtes...

Keir émit une petite toux.

— Superbe, poursuivit Rafe comme s'il ne l'avait pas entendu. Absolument superbe !

Non sans difficulté, je parvins à me hisser sur ma selle tout en empêchant ma jupe de remonter le long de mes jambes. Je pris les rênes dans une seule main et regardai autour de moi... pour m'apercevoir que tous les regards étaient fixés sur moi, exprimant toute la palette de l'étonnement, depuis la consternation gênée jusqu'à la franche hilarité.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

Prest se contenta de secouer la tête sans rien dire. Rafe esquissa un sourire de compassion.

— La façon dont vous êtes assise...

— Il fallait me dire que tu ne pouvais pas monter à cheval ! lança Keir d'un ton sévère.

— Qui a dit que je ne le pouvais pas ? répliquai-je, un peu vexée.

Tous trois me scrutèrent avec attention. Je me redressai sur ma selle mais cela ne parut pas les satisfaire. Autour de nous, l'escorte semblait soudain n'avoir rien d'autre à faire que de lisser une tunique ou de rajuster une arme dans un fourreau. Comme si ces hommes étaient terriblement embarrassés pour moi.

Prest fronça les sourcils, soucieux.

— Il lui faudrait peut-être une jument enceinte ? suggéra-t-il sans plus d'explications.

Rafe regarda dans la direction du château, comme s'il estimait la distance à parcourir.

— Ou nous pourrions marcher en tenant les bêtes jusqu'à...

— Nous n'avons pas le temps, le coupa Keir d'une voix impatiente. Elle peut monter en croupe avec moi.

— C'est ridicule ! m'écriai-je.

J'imprimai une légère tension aux rênes, émis un claquement de langue autoritaire et enfonçai les talons dans les flancs de ma monture.

Laquelle demeura obstinément immobile.

À présent, même les gardes de faction devant la tente m'observaient en secouant la tête d'un air navré. Prest s'empara de mes rênes, comme s'il craignait de voir mon cheval s'élancer au galop. Quant à Keir, je le vis approcher sa monture de la mienne, manifestement déterminé à me soulever de ma selle pour me déposer sur la sienne. Il n'en était pas question ! J'avais peut-être l'apparence d'une courtisane, je n'étais peut-être qu'une esclave, mais je préférerais être hachée menu plutôt que d'être promenée dans ma ville comme une gamine incapable.

Je vis alors Rafe faire avancer son cheval, et je compris. Au lieu d'utiliser ses talons comme je l'avais appris, il se servait de ses orteils, qu'il enfonçait légèrement sous les jambes de l'animal tout en se penchant vers l'avant. Je l'imitai, et aussitôt le mien se mit au pas. Je dépassai Prest et Keir et poussai mon cheval.

— Cela n'est pas prudent, grommela Keir derrière moi. Tu chevaucheras avec moi.

Je me penchai un peu plus vers l'avant. Aussitôt, l'animal s'élança au trot. J'entendis qu'on m'appelait, mais il en fallait plus pour m'arrêter. Par la Déesse, je savais tout de même monter à cheval !

Je pris le sentier qui serpentait entre les tentes en direction de la piste menant à la citadelle. Keir et ses hommes m'eurent rapidement rattrapée, et l'escorte se reforma autour de moi. Rafe continuait de me couver d'un regard alarmé, tandis que Prest secouait la tête, manifestement navré. Keir, en revanche, avait retrouvé son expression de fierté lorsqu'il me dépassa pour

prendre la tête du convoi.

Des travailleurs s'activaient dans les champs que nous traversâmes, mais tout d'abord, je ne leur prêtai guère d'attention. Cependant, à mesure que nous approchions des remparts, je pris conscience que quelque chose n'allait pas. Ces gens n'étaient pas en train de récolter, ni de labourer la terre en vue des semis d'automne.

Ils ramassaient des cadavres.

Voilà des jours que les combats avaient pris fin. Et pourtant, ils n'avaient pas encore terminé. Y avait-il eu tant de victimes ?

Obligée de concentrer mon attention sur la route, je ne pus observer plus longuement les hommes tirant des carrioles, mais j'en avais assez vu. Je serrai les dents avec résolution. Cette paix devait durer, et je me fis le serment de ne pas épargner ma peine dans ce but. Trop de vies avaient déjà été détruites. Si cela signifiait, entre autres concessions, que je renonce à jamais à m'entendre appeler par mon nom, quelle importance ? Le sacrifice de ma fierté était un bien maigre prix à payer.

Notre arrivée à la grande porte de la ville causa un vif émoi. Nous étions encore à quelques heures de la cérémonie, et manifestement, les gardes ne nous attendaient pas si tôt. La porte, ouverte en temps normal pour le trafic des marchands, avait été fermée pendant les combats. À ce qu'il semblait, elle l'était restée depuis. Keir s'approcha des gardes et fit halte.

— Bienvenue à vous, Seigneur de Guerre ! s'écria leur chef en s'approchant. Souhaitez-vous une escorte et un crieur pour traverser la cité ?

— Inutile. La Captive nous montrera le chemin.

Le capitaine me regarda... et ses yeux s'écarquillèrent de stupeur. Je tournai la tête, incapable de supporter le mutisme gêné de l'homme.

— La porte ! tonna Keir d'un ton menaçant.

Aussitôt, le chef des gardes se reprit. Il aboya un ordre et la lourde herse commença à être relevée. Dès qu'elle fut assez haute pour permettre le passage, nous franchîmes l'entrée de la citadelle. La foule habituelle des jours de marché se pressait dans les rues. Keir fit ralentir son cheval et me lança un regard interrogateur par-dessus son épaule. Je m'approchai de lui.

— As-tu quelque chose à me dire ?

— À vous dire ? répétaï-je en rougissant.

Il me considéra d'un regard intense. Puis il se tourna vers lui.

— Peux-tu me montrer ta ville ? Je n'en connais que la rue principale.

Je hochai la tête et désignai une artère qui s'éloignait à gauche.

— Cette avenue suit les remparts côté ouest et mène jusqu'au château.

Un sourire étrangement timide passa sur ses lèvres.

— La vanille que tu portes... en trouve-t-on dans une boutique ?

— Oui, répondis-je en dissimulant un sourire. L'échoppe est située à deux pas de la charrette du rétameur.

Il acquiesça et regarda autour de lui.

— Tu vas m'y emmener. Qu'est-ce qu'un crieur ?

Cette fois-ci, je souris franchement.

— Il s'agit d'un homme qui marche devant votre monture en criant votre nom et votre titre à la cantonade. En général, il est employé par quelqu'un qui est persuadé d'être important mais craint d'être le seul à le savoir.

Une expression de mépris amusé glissa sur son visage tandis qu'il pivotait dans la direction que je lui avais indiquée. Je lui emboîtais le pas, et notre escorte se reforma autour de nous. Cette façon de chevaucher de front était contraire aux usages de la cité, mais il était peu probable que les gardes s'en formalisent. Alors que nous nous éloignions de la grande porte, j'aperçus, du coin de l'œil, un garde qui se dirigeait au pas de course vers le château. La nouvelle de notre arrivée aurait vite fait le tour de la citadelle...

Comme je m'y attendais, la réaction des badauds sur notre passage se fit en trois temps. D'abord, on s'offusquait de nous voir enfreindre le code de bonne conduite dans les rues de la citadelle. Puis on reconnaissait le Seigneur de Guerre, et une expression bougonne remplaçait les mines choquées. Enfin, on me voyait... et une indicible stupeur se peignait sur les visages. Je chevauchais cape ouverte, ma robe offerte à tous les regards.

Par chance, Keir avait eu la bonne idée de prendre par le quartier commerçant. Je n'osais imaginer la réaction des habitantes des rues chaudes de la ville s'il avait choisi ce chemin !

Notre escorte nous serrait de près, et j'étais flanquée de Rafe et de Prest, l'œil rivé avec méfiance sur les badauds. Quelques habitants tentèrent de s'approcher de moi mais la présence menaçante de Keir, associée aux regards farouches de mes gardes du corps, les en dissuada. Je dus me résoudre à saluer d'un hochement de tête ou d'un sourire ceux que je reconnaissais, et la plupart se contentèrent de m'adresser un signe de la main et de crier mon nom sur notre passage.

Les rues étaient envahies de gens rentrant du marché, leur panier plein ou les bras chargés de paquets. Soudain, nous croisâmes un homme qui portait, attachés par les pattes, trois poulets qui battaient des ailes en caquetant. Pris de peur, mon cheval effectua un brusque écart. Je parvins cependant à le maîtriser, sous les regards sévères de mon escorte.

Manifestement, les hommes du Tigre n'avaient guère l'habitude des villes. Ils semblaient nerveux, en permanence sur le qui-vive. Derrière leurs mines fières, je devinais leurs efforts pour ne pas montrer combien ils étaient impressionnés par l'architecture des maisons. Je les voyais parfois froncer le nez à cause des odeurs fortes qui flottaient sur la cité, mais pas une fois ils n'émirent le moindre commentaire.

Nous poursuivîmes sans encombre notre chemin, qui nous mena devant les bâtiments militaires de la porte du Sud. La nouvelle de notre arrivée s'était répandue comme une traînée de poudre. Toute une cohorte de curieux se pressait le long des rues pour nous voir. On parlait à voix basse, on échangeait des impressions. Ma robe rouge devait alimenter toutes les conversations...

Enfin, nous parvîmes au marché. Lorsque je désignai l'échoppe d'Estoval, Keir descendit de sa monture et, d'un signe de tête, me fit signe de l'imiter. Aussitôt, notre escorte se disposa de part et d'autre de l'entrée, de telle sorte que personne ne puisse approcher. Keir poussa la porte et je le suivis.

Par chance, il n'y avait aucun client dans la boutique. Estoval

se retourna et demeura bouche bée en nous reconnaissant. Les joues brûlantes de confusion, je demeurai immobile. Keir regarda le commerçant, puis il m'observa longuement d'un air méfiant. Il s'apprêtait à parler quand je le vis froncer le nez, prendre une longue inspiration saccadée... et éternuer vigoureusement.

Aussitôt, Estoval parut retrouver ses esprits.

— Seigneur de Guerre, quel honneur ! Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Marchand, vends-tu de la vanille ?

Il prononça ce dernier mot avec application, comme s'il craignait de ne pas être compris.

— Bien entendu, j'en ai sous toutes ses formes : huile, pommade, poudre... Je suppose que le prix n'est pas un problème pour Votre Seigneurie. Que voulez-vous exactement ?

Keir tourna vers moi un regard indécis.

— Choisis, me dit-il.

Il fut secoué par un nouvel éternuement, puis il m'adressa un sourire désarmant.

— Prends ce que tu veux. Prends-en beaucoup. Et tout ce dont tu as besoin.

Il fit demi-tour d'un pas rapide en fronçant les narines pour retenir un troisième éternuement. Lorsqu'il passa à ma hauteur, il glissa dans ma paume une petite bourse de cuir, avant de se ruer vers la sortie.

Une fois le Tigre parti, Estoval parut se détendre un peu, mais il garda un œil sur la porte.

— C'est un immense honneur de vous accueillir dans ma modeste boutique, Captive.

— Estoval, je vous en prie ! Faites-moi le plaisir de m'appeler Lara.

— Plus maintenant, noble fille de Xy.

Puis, désignant son comptoir et ses rayonnages :

— J'ai toutes sortes de produits à la vanille, et même des savons parfumés, mais pour le reste, mes réserves sont au plus bas. J'ai littéralement été pillé ! L'intendante du Seigneur de Guerre est passée ici ce matin et, entre nous, c'est une redoutable négociatrice.

Il secoua la tête d'un air désolé.

— Un vrai rapace...

Je réprimai un sourire pendant que le commerçant préparait un assortiment de tous ses articles à la vanille. Soudain, les paroles de Keir me revinrent en mémoire. Tout ce dont j'avais besoin, avait-il dit ?

— Estoval, avez-vous un apprenti qui pourrait effectuer une course pour moi ?

— Bien entendu.

Il appela un jeune garçon.

— Il me faudrait aussi de quoi écrire, s'il vous plaît.

Sans un mot, il me tendit un crayon et une feuille de papier. Le temps que j'aie fini de rédiger un bref message, mon coursier attendait devant moi.

— Tu vas te rendre aussi vite que possible à la boutique de Remn. Voilà de quoi payer mes achats. Tu sais où elle se trouve ?

— Bien sûr, ma dame.

— Tu diras à Remn qu'il me faut deux livres. Les plus abîmés et les moins chers possible. Je veux *L'Épopée de Xyson* et un manuel de lecture pour débutants. Donne-lui aussi ce billet. Fais vite, et tu auras une pièce.

Le gamin m'adressa un sourire radieux et se lança. Ravie, je me tournai vers Estoval pour continuer mes emplettes. J'étais certaine que Remn aurait dans ses rayonnages les deux livres que je recherchais, en particulier *L'Épopée de Xyson*, cette vieille saga qui relatait les exploits de mes ancêtres. Cet interminable récit, truffé de batailles, de duels et autres digressions sur les vertus comparées des différents types d'armes et d'armures, était un véritable pensum pour tous les enfants de Fort-Cascade en âge d'apprendre la lecture. Atira allait l'adorer. Je pourrais lui en lire des passages, et ce serait un excellent moyen de l'inciter à apprendre ma langue.

Mon petit coursier fut aussi rapide que je l'avais espéré. Il revint haletant, un paquet sous le bras, et mes deux ouvrages à la main. Je lui donnai la pièce promise et demandai à Estoval l'autorisation de m'isoler quelques instants dans son arrière-boutique.

Une fois seule, je déchirai l'emballage du colis qui contenait... des sous-vêtements convenables.

J'adressai une muette prière de remerciement à l'épouse du bouquiniste qui avait pensé à ajouter des culottes et un corsage de rechange. Elle était à peu près de la même taille que moi, et je pouvais me fier à sa discrétion. Pour rien au monde je n'aurais osé aborder un tel sujet avec Keir, et encore moins avec son vieux serviteur ! J'ôtai ma robe, passai rapidement les sous-vêtements et me rhabillai tout aussi vite, en proie à un indicible soulagement.

Je retournai dans la boutique, où je pris le paquet que m'avait préparé Estoval. Celui-ci me raccompagna à la porte, plongea en une profonde révérence et, dès que je fus sortie, ferma à double tour derrière moi.

Je n'étais pas restée plus d'un quart d'heure dans son échoppe, mais à ma grande surprise, je trouvai la rue presque vide.

Keir et Prest étaient déjà sur leur monture. Rafe tenait ses rênes et les miennes.

— Tout de même ! s'exclama Keir en tentant, sans succès, de dissimuler son impatience. J'ai envoyé les autres en avant.

Sans répondre, je glissai mes paquets dans les fontes et me plaçai près de la selle. Alors que je levais mon pied pour le poser sur l'étrier, l'animal se cabra. Je perdis l'équilibre, tombai sur le pavé...

... évitant ainsi de justesse la flèche qui m'était destinée.

## 7

— Lara, à terre !

Avant que j'aie eu le temps de comprendre ce qui se passait, la main de Keir s'était posée sur moi pour me plaquer au sol, pendant que le cheval bondissait en folles ruades. Des cris fusèrent de toute part, à peine couverts par le fracas des sabots sur le pavé.

— Ne bouge pas, murmura Keir à mon oreille avant de se redresser, l'épée au clair.

Lorsque je rouvris les yeux, nos montures s'enfuyaient tandis que Keir, Rafe et Prest mettaient à profit ces quelques secondes de confusion pour se disposer devant moi en arc de cercle.

Nos assaillants jaillirent alors de l'ombre, l'arme au poing, le bouclier levé — une bande de ruffians qui couraient dans le plus grand désordre.

— Mort au... !

L'homme qui menait la troupe s'effondra sans achever son cri de guerre, la poitrine transpercée par l'épée de Keir. J'entendis le sinistre grincement de l'acier sur l'os lorsque celui-ci retira sa lame ruisselante de sang... qu'il plongea aussitôt dans le flanc de celui qui suivait. L'homme tenta un faible mouvement pour esquiver le coup, trop tard.

Prest, le bouclier au-dessus de la tête, se protégeait des assauts de deux ruffians. Il attendit quelques instants sans manifester la moindre frayeur, puis je le vis brandir son arme d'un geste fulgurant, profitant d'une faille dans le jeu de ses adversaires.

Quant à Rafe, il semblait peiner contre son assaillant, un géant armé d'une lourde massue, qui frappait à coups redoublés sur son écu. Mon garde du corps tenait bon mais à chaque

impact, son bouclier descendait d'un cran. Le colosse abattit une dernière fois son arme avec une force herculéenne et le pavois tomba, heurtant son propriétaire au front.

Heureusement, Keir avait tout vu. Il fit d'abord mine de se jeter sur son dernier adversaire, qui recula, effrayé. Puis, profitant de ce répit, il se rua au secours de Rafe et pourfendit le géant d'un puissant coup de lame.

Soudain, un autre homme émergea de l'ombre, brandissant une masse, et se rua vers Rafe.

Je me plaquai contre le mur en essayant de me faire toute petite, tout en regardant autour de moi. Que faisait donc la garde ? Elle aurait dû être là, à présent ! Pourtant la rue restait vide et, à part les halètements d'effort des combattants, le fracas de leurs armes et le claquement de leurs bottes sur le pavé, un silence de mort semblait planer sur la ville.

Les assaillants se déployèrent de nouveau. Si Rafe et Prest n'avaient toujours qu'un adversaire chacun, Keir dut faire face à une double attaque.

D'un violent coup de bouclier, Prest envoya son vis-à-vis rouler sur le pavé, puis dégaina son arme et la plongea entre les côtes de l'homme. Je m'attendais à le voir se précipiter au secours de Keir, puisqu'il s'était débarrassé de son assaillant, mais il n'en fit rien. Il demeura à sa place, l'épée au clair, scrutant les alentours d'un regard d'aigle.

Au demeurant, Keir n'avait nul besoin d'assistance. Il semblait comprendre les mouvements de ses adversaires avant même que ceux-ci les aient esquissés. Les deux hommes commençaient à s'épuiser, je l'entendais à leurs soupirs douloureux. Puis l'un d'eux commit l'erreur que Keir devait attendre. Il recula alors que son acolyte se fendait. Sans la moindre hésitation, Keir passa à l'attaque. Une seconde plus tard, l'homme gisait sur le pavé. Il n'y avait plus que deux agresseurs.

Ceux-ci ne demandèrent pas leur reste. Je les vis pivoter sur leurs talons et détalier vers les ruelles obscures.

Rafe s'élança à leur poursuite, mais Keir lui cria un ordre. Aussitôt, mon garde du corps pila et nous rejoignit.

— Es-tu blessée ? me demanda Keir.

— Non, répondis-je d'une voix si tremblante que j'eus honte de ma couardise.

Je me levai, mais mes jambes me portaient à peine. Je dus m'appuyer au mur pour ne pas tomber. Sous ma paume moite, le bardage de bois était chaud et rugueux.

— Reste là, me dit Keir tout en dardant autour de lui un regard acéré, l'épée au poing.

Mon cœur battait encore la chamade. Je m'efforçai de calmer ma respiration pendant que les trois hommes guettaient, dans un silence effrayant, un éventuel retour de nos assaillants. Après ce qui me parut une éternité, Keir pivota vers nous, le visage plus détendu.

— Ils sont partis. Personne n'a été blessé ?

Prest et Rafe secouèrent la tête tout en s'approchant des victimes étendues sur le pavé.

— Votre bras saigne, Rafe, rectifiai-je.

— Ce n'est qu'une égratignure, répondit-il d'un ton absent.

Puis il retourna l'homme qu'il avait vaincu.

— Celui-ci est mort.

Aussitôt, je me dirigeai vers les autres assaillants.

— Non ! tonna Keir.

Je tentai de l'écartier pour passer. Autant essayer de pousser un mur !

— S'il vous plaît, insistai-je, laissez-moi...

— Inutile, Captive, intervint Rafe. Vous ne pouvez plus rien faire pour eux.

Tout en essuyant sa lame, il s'agenouilla près de l'un des cadavres.

— C'est étrange, murmura-t-il. Ils n'ont pas d'armure.

— Une embuscade préparée à la hâte, commenta Keir.

Il balaya du regard le quartier du marché, étrangement vide à cette heure du jour. La garde n'était toujours pas en vue.

— Les connais-tu, Captive ? s'enquit Keir en me laissant enfin m'approcher d'eux.

Ils gisaient dans une mare de sang. Leurs visages m'étaient étrangers, et rien dans leurs tenues ne me permettait de les appartenir à quelque noble famille du royaume. Je secouai la tête, désemparée. Au même instant, Rafe arracha à l'un des

cadavres une bourse de cuir. Une pluie de pièces d'or s'en échappa et roula sur les pavés – bien plus que ce qu'un simple soldat pouvait gagner dans une vie entière.

Keir émit un grondement furieux.

— Des assassins, payés pour leur crime. Et tous des Xyians.

— Pas sûr, rétorqua Prest.

Nous pivotâmes d'un même mouvement. Prest se tenait près du mur, tenant entre ses mains la flèche qui m'avait été destinée, et dont la pointe s'était brisée. Des éclats de bois noir jonchaient le sol.

— La pointe était pleine lorsqu'elle a été projetée.

Le regard brillant de colère, il montra l'empennage du projectile.

Rafe laissa échapper un petit cri de stupeur.

Keir serra les lèvres d'un air menaçant.

— Rassemble les chevaux, ordonna-t-il à Rafe.

Les bêtes ne s'étaient pas beaucoup éloignées. Mon garde du corps s'approcha d'elles en faisant doucement claquer sa langue, la main tendue. Keir tourna de nouveau vers Prest.

— Emballe cette flèche et range-la dans mon carquois. Nous retournons au campement.

— Pardon ? m'exclamai-je en me redressant. Et la cérémonie ?

Comme s'il ne m'avait pas entendue, Keir essuya sa lame pendant que Prest enveloppait la flèche dans une pièce de tissu qu'il avait tirée de ses fontes. Je n'osai insister. Puis un souvenir me vint. Atira, quelque temps auparavant, avait mentionné devant moi quelque chose au sujet des empennages et de leurs motifs...

Je me mordis les lèvres.

— Qui a fabriqué cette flèche ? demandai-je d'une voix blanche.

Prest me regarda sans répondre, puis il tourna les yeux vers Keir. Rafe nous rejoignit avec les chevaux et Keir prit ses rênes. Sur un signe de lui, Rafe ôta les armes et les bourses des cadavres.

— En selle, Captive, m'ordonna mon maître.

— Vous savez qui est derrière ceci.

Le regard de Keir s'attarda quelques instants sur moi, puis s'adoucit un peu.

— Monte. Nous rentrons au camp.

Je demeurai immobile en essayant de rassembler mes pensées.

— Mais... la cérémonie...

Il riva sur moi un œil noir.

— Au diable la cérémonie !

Je m'approchai de mon cheval, refermai la main sur le pommeau de la selle et montai en tremblant de tous mes membres.

— Que va-t-on penser en voyant le Seigneur de Guerre courir se cacher dans son camp parce qu'il a été attaqué par une poignée de pouilleux ?

— Et pas des foudres de guerre ! renchérit Rafe.

Prest émit un ricanement moqueur.

— Ainsi parle l'homme qui restera consigné à sa tâche de surveillance une semaine de plus, répondit Keir sans un regard pour Rafe.

Celui-ci ne répondit pas.

— On pensera, reprit mon maître en sautant en selle, que le Seigneur de Guerre n'est pas un imbécile.

Prest et Rafe l'imitèrent.

— Aucun de nous n'a été blessé, insistai-je. Beaucoup de gens se sont déplacés pour assister à cette cérémonie. Quelle sera leur réaction, à votre avis, en ne vous voyant pas venir ?

Je tournai mon cheval dans la direction du palais. Au moment où je passais à sa hauteur, Keir s'empara de mes rênes.

— Très bien, grommela-t-il. J'irai, mais seul. Prest et Rafe te raccompagneront au camp.

Je secouai la tête.

— Sans escorte, vous offrirez une cible facile ! En y allant ensemble, nous bénéficierons de la protection de tous vos hommes sur le chemin du retour.

Je soutins son regard.

— En outre, mon peuple espère me voir. Les pires rumeurs risquent de circuler si je ne me montre pas.

Keir me toisa longuement en serrant les mâchoires. Une

veine battait à son cou, signe d'intense colère, mais je ne baissai pas les yeux. Enfin, il poussa un profond soupir. Il libéra mes rênes, puis fit pivoter sa monture vers le château.

— Que fait-on d'eux ? demanda Rafe en désignant les victimes du combat.

— Qu'ils aillent pourrir en enfer ! gronda Keir en mettant sa monture en marche.

Tout au long du chemin qui menait au palais, les rues étaient désertes. Les maisons, qui autrefois m'étaient familières et amicales, me semblaient soudain sombres et pleines de danger. Mes paumes étaient moites, mes épaules si raides qu'elles en devenaient douloureuses, et mon ventre était noué par la peur.

Rafe avançait à mon côté, son arc et une flèche à la main. Il avait attaché ses rênes sur la selle et commandait sa monture d'une simple pression des pieds ou des genoux. Prest, qui cheminait quelques pas devant nous, en faisait de même. Tous deux observaient les alentours avec attention, guettant un nouvel assaut.

Keir, qui ouvrait la voie, avait remis ses épées au fourreau. Malgré son attitude nonchalante, il tournait la tête de gauche à droite en scrutant avec méfiance les maisons.

Je toussotai pour poser une question au sujet de la flèche mais, sans même se retourner, Keir me fit taire d'un geste. La gorge nouée, je m'obligeai à rester bien droite sur ma selle.

En dépit de la nervosité qui avait gagné nos montures, manifestement sensibles à la tension qui régnait sur notre petit groupe, Keir continuait d'aller au pas, et ce n'est qu'une fois en vue des portes du château, illuminées et entourées de toute une foule, qu'il fit accélérer sa monture. Nous parcourûmes ainsi la distance qui nous séparait de la cour d'honneur du palais.

Il y avait là autant d'habitants de Xy que de Firelandais, au coude à coude derrière un cordon de gardes. Quelques-uns de ces derniers s'approchèrent de nos montures. Dans la lueur dorée du soleil bas sur l'horizon, qui pénétrait à flots dans l'immense cour, ma robe s'embrasait telle une flamme. Je me composai une expression confiante et détendue, mais à mesure que les regards se posaient sur moi et que les yeux s'écarquillaient de stupeur, une sourde terreur commença de

monter en moi.

Keir mit pied à terre le premier et m'aida à descendre de ma monture. Avait-il perçu la tension que déclenchait mon apparition ? C'était probable, si j'en jugeais par le regard inquiet dont il me couvait. Rafe et Prest nous rejoignirent et se postèrent de part et d'autre de ma personne tandis que nous nous mettions en marche vers l'entrée du palais.

C'est Othur qui vint nous accueillir.

— Seigneur de Guerre, dit-il en inclinant la tête avec respect.

Lorsqu'il se redressa, son regard chercha le mien. Il paraissait soucieux. Je lui adressai un sourire, auquel il répondit par un imperceptible battement de cils.

— Permettez-moi de vous montrer le chemin de l'antichambre, reprit-il.

Il nous guida vers la petite salle où l'on m'avait fait attendre avant la cérémonie de reddition. Dire que ce n'était que quelques jours auparavant ! Il me semblait que des mois s'étaient écoulés. Une fois dans l'antichambre, à l'abri des regards, je retrouvai un peu de sérénité.

Sur le seuil, Othur effectua un nouveau salut.

— Je vais informer Sa Majesté de votre arrivée, dit-il. Il vous rejoindra bientôt.

Keir l'interrompit d'un geste de la main.

— Pas encore, dit-il. Je ferai appeler Xymund quand je serai prêt.

Il entra dans la salle, dégrafa sa longue cape qu'il jeta sur le dossier d'un fauteuil et se mit à arpenter la pièce d'un pas nerveux. Les lueurs du feu qui brûlait dans l'âtre, ainsi que celles des bougies, dansaient sur son visage, allumant au fond de ses yeux des nuances d'orage et d'acier en fusion.

— Qui était-ce ? tonna-t-il enfin.

— Aucun des nôtres, répondit Prest d'une voix ferme.

— Comment le savez-vous ? demandai-je.

Prest esquissa un haussement d'épaules.

— Il a manqué son tir.

— Il a raison, confirma Keir sans cesser ses allées et venues dans la petite salle. Si la flèche avait été projetée par l'un de mes guerriers, tu serais morte à l'heure qu'il est.

— Elle vient du carquois d'Iften, déclara alors Rafe.

— Du carquois d'Iften ? répéta-t-il en cherchant le regard de Keir. À quoi le voit-on ?

— À la pointe pleine, répondit Prest.

— Allez-vous m'expliquer ce que cela signifie ? m'exclama-t-il, irritée par leurs explications obscures.

Keir poussa un soupir.

— L'extrémité était entière lorsque la flèche a été décochée. Les pointes sont conçues de façon à se briser quand elles heurtent leur cible. Une arme ayant déjà servi n'aurait pas été entière.

— Il pourrait arriver qu'elle ait résisté à un premier choc, non ? suggéra-t-il.

— C'est peu probable, fit observer Prest. Il y a bien des chevaux qui ont été capturés avec un carquois plein, mais l'empennage est celui d'Iften, et à ma connaissance, celui-ci n'a perdu aucune monture.

Il marqua une pause, le regard perdu.

— Or, Iften est venu récemment dans la citadelle, ajouta-t-il.

Je pressai la main sur mes lèvres pour retenir un cri de stupeur.

— Remn a dit qu'Iften avait rencontré Xymund en tête à tête !

Au fait, l'avait-il vraiment dit ? Je tentai de rassembler mes souvenirs, mais ceux-ci étaient flous.

— Ces traîtres ont reçu de l'argent, gronda Keir, interrompant mes réflexions. Beaucoup d'argent ! C'est la marque de Xy.

À ces mots, je m'insurgeai.

— Mon peuple n'a aucun intérêt à mettre la paix en danger ! Il aurait été facile pour Iften de recruter des mercenaires.

Keir secoua la tête.

— Mon peuple découvre seulement l'argent ; il ignore encore presque tout du système monétaire. Il est plus vraisemblable que le commanditaire soit quelqu'un de Xy...

Il hésita.

— Voire son roi, conclut-il.

Je le toisai d'un regard furieux.

— Xymund a donné sa parole. Il ne risquera pas sa couronne et il tiendra son engagement.

— Je n'en suis pas aussi certain, répliqua-t-il, et je n'ai aucune confiance en lui.

Il s'approcha de moi.

— En fait, je commence à me demander s'il a compris que si tu venais à mourir, la paix serait aussitôt rompue.

— Et si *vous* veniez à mourir, Seigneur ? lui demandai-je doucement. Serait-ce à nouveau la guerre ? Vous aussi avez été attaqué.

Le souvenir du combat revint à ma mémoire, et aussitôt, mon sang se glaça dans mes veines. Une image venait de s'imprimer devant mes yeux – celle de Keir, mortellement touché, s'effondrant sur le pavé. Par la Déesse, c'était insupportable ! Je fermai les paupières, en proie à un horrible vertige.

Une large main se posa sur mon épaule et me poussa dans un fauteuil devant l'âtre. Lorsque je rouvris les yeux, Keir était à genoux devant moi.

— Désolée, murmurai-je, un peu gênée.

— Ne t'excuse pas. Tu t'en es très bien sortie...

Une lueur espiègle passa dans son regard.

— ... pour une guérisseuse.

Prest et Rafe éclatèrent de rire, mais leur nervosité était palpable. Je me redressai en essayant de paraître offensée, mais le cœur n'y était pas vraiment.

— Si vous croyez que Xymund est derrière ce complot, posez-lui donc la question. Demandez-lui s'il...

— Inutile, grommela Keir. Ses actes parleront pour lui. Au contraire, ne révérons à personne ce qui s'est passé tout à l'heure. Laissons l'ennemi dans le doute.

Voyant que Prest et Rafe hochaien la tête, je les imitai. Keir se redressa et fit signe à Rafe de faire appeler le roi.

La porte s'ouvrit peu après, et Xymund entra dans l'antichambre, suivi de Marshall Warren et des principaux membres du Conseil. Je voulus me lever mais Keir me maintint sur mon siège d'une main de fer. Je cherchai son regard, sans résultat. Mon maître avait les yeux rivés sur le nouvel arrivant et

sa suite.

Xymund salua d'un bref hochement de tête.

— Seigneur de Guerre, dit-il du bout des lèvres.

— Xymund, répliqua Keir d'une voix glaciale.

Ils n'eurent pas le temps d'en dire plus, car Othur s'était dirigé vers la porte à double battant.

— Vos Altesses, le maître de cérémonie est prêt à commencer. Vous allez pouvoir entrer.

Keir le suivit, et tout le monde se mit en place selon son rang pour constituer le cortège, afin de pénétrer dans la salle du trône. Je me levai, hésitante. Où devais-je aller ? Dans mon élan, je marchai sur le bas de ma cape, qui se détacha et glissa de mes épaules. Des hoquets stupéfaits résonnèrent autour de moi. Xymund, qui se tenait derrière Keir, tourna la tête pour voir ce qui se passait. Je vis son regard s'écarquiller de surprise quand il remarqua ma robe. Cependant, son expression demeura impassible. Quant à moi, si j'en jugeais par la chaleur qui avait envahi mes joues et mon cou, je devais être de la même couleur que ma tenue.

Résolue à préserver le peu de dignité qui me restait, je me dirigeai vers le fond de l'antichambre, où je venais d'apercevoir Rafe et Prest.

Soudain, la voix de Keir s'éleva au-dessus du brouhaha, tranchante comme une lame.

— Captive.

Je pivotai sur mes talons, le cœur battant.

— Seigneur ?

Son regard se posa sur Xymund.

— Tu viens ici, à côté de moi.

Je le dévisageai, bouche bée. Un silence tendu était tombé sur le petit groupe, dans l'attente de la réaction de Xymund à cette évidente provocation. Sous l'impassible regard bleu de Keir, celui-ci semblait en proie à un violent conflit.

— Ici ! répéta mon maître.

— Oui, Seigneur, dis-je en obtempérant.

Il m'observa longuement, sans un mot. Dans mon dos, il me semblait percevoir le regard de Xymund rivé sur moi, telle une dague acérée.

Othur, qui n'avait rien manqué de la scène, conservait une expression parfaitement neutre. Sur un geste de Keir qui lui ordonnait d'ouvrir les portes, il pénétra dans la salle du trône. Le maître de cérémonie, qui se tenait près de l'entrée en grand uniforme, frappa trois coups de canne sur le sol.

— Nobles dames, nobles sires, saluez Keir du Tigre, Seigneur de Guerre, chef des Firelandais...

— Non ! hurla celui-ci.

Sa voix fit l'effet d'un coup de tonnerre. Un murmure inquiet parcourut l'assistance tandis que le héraut, les yeux agrandis par la terreur, se tournait vers lui.

— Seigneur ?

— Ce n'est pas ainsi que nous nous appelons. Nous sommes les Tribus de la Grande Prairie.

Le malheureux cligna des yeux, manifestement au désespoir, puis il toussota pour s'éclaircir la voix.

— Nobles dames, nobles sires, reprit-il en chevrotant. Saluez Keir du Tigre, Seigneur de Guerre, chef des Tribus de la Grande Prairie, suzerain de Xy...

D'un regard timide, il quémanda l'approbation de ce dernier, qui la lui accorda d'un hochement de tête. Aussitôt, ayant retrouvé un peu d'aplomb, il tourna son regard vers moi. Je le vis tressaillir, mais de longues années de service lui avaient appris à se maîtriser. Aussi est-ce d'une voix égale, et sans la moindre hésitation, qu'il poursuivit :

— ... et la Captive.

Keir se dirigea vers le trône d'une démarche souple et assurée. Je l'imitai de mon mieux, en restant cependant un pas en arrière. La salle était bondée, et il me sembla voir autant de guerriers de Keir que de nobles de Xy. Les uns comme les autres s'inclinèrent sur notre passage, mais à peine les avions-nous dépassés que je pouvais entendre leurs murmures étonnés. Outre l'imposante prestance du Tigre, la présence de son esclave à son côté déclenchaient bien des réactions...

Je continuai d'avancer, la tête haute, le regard fixé devant moi. Sur l'estrade, un fauteuil d'apparat avait été disposé à la droite du trône. Keir monta sur la plate-forme et pivota vers l'assistance. Je me dirigeai vers la gauche afin de me tenir près

de lui, mais d'un coup d'œil impérieux, il désigna le siège placé du côté opposé. Réprimant un mouvement de surprise, j'obéis. À l'autre bout de la salle, le maître de cérémonie annonça l'entrée de Xymund.

Qui n'avait maintenant plus de place où s'asseoir.

Un nouveau murmure ébahi parcourut l'assemblée. Je l'ignorai, car mon attention était retenue ailleurs. Xymund, qui avait à peine franchi la porte, venait de poser les yeux sur moi... et de comprendre ce qui se passait.

Je baissai la tête pour éviter de croiser son regard tandis qu'il s'approchait de nous. Keir dut lui faire un signe quelconque car lorsque je me redressai, il se dirigeait vers la gauche du trône. Puis le héraut annonça l'entrée de lord Marshall Warren et des membres du Conseil, qui traversèrent la salle pour s'aligner à la gauche de Xymund.

Une fois que tout le monde eut gagné sa place, Keir s'assit. J'attendis un instant et l'imitai. Tous les autres demeurèrent debout.

L'archevêque Drizen, suivi de Browdus et d'un autre diacre, vint se poster devant nous et, s'étant incliné devant Keir, commença la cérémonie. Les chants s'élevèrent, lacinantes prières pour les morts aux accents nostalgiques. Des encensoirs que balançait en rythme les deux officiants, montaient d'odorantes vapeurs bleues. Malgré la solennité de l'instant, je les voyais à peine, car toutes mes pensées étaient tournées vers Xymund, et l'insulte que Keir lui infligeait. Le roi de Xy serait-il assez sensé pour ne pas en prendre ombrage et risquer de menacer la paix ? C'était mon vœu le plus cher. Mais tout de même... donner la préséance à une esclave sur un roi !

Je glissai un regard discret en direction de Keir, qui occupait le trône avec une aisance que je n'avais jamais vue chez Xymund. Puis, détournant les yeux de son profil impérial, je tentai de concentrer mon attention sur les prêtres. De là où je me trouvais, il m'était impossible de voir Xymund, mais je n'en avais pas besoin pour savoir quelle expression il arborait.

Il était peu probable qu'il nous invite à partager une collation après la cérémonie !

L'archevêque entonna les dernières paroles du chant funèbre

et s'inclina devant Keir. L'assemblée commença à discuter à voix basse, sans doute persuadée que la cérémonie était achevée, mais Keir éleva la main, et Joden se détacha des rangs massés le long des murs pour s'avancer au milieu de la salle. Son visage rond était grave, il portait sa plus belle armure et toute sa panoplie, qui était impressionnante. Il se dirigea vers l'estrade et s'inclina. Keir hocha la tête en retour.

— Joden, ta présence honore notre cérémonie.

Puis, balayant la salle d'un regard autoritaire :

— Selon notre tradition, nous allons célébrer la gloire de nos morts. Joden a accepté de chanter pour nous.

Ce dernier haussa la main droite, paume ouverte.

— Que le Ciel entende ma louange ! supplia-t-il dans sa propre langue. Que ses enfants se souviennent !

La réponse monta, à l'unisson, de ses camarades.

— Nous nous souviendrons, psalmodieront-ils d'un ton monocorde qui me donna le frisson.

Joden baissa le bras et entonna son chant. Son timbre était plus riche et profond que je ne m'y étais attendue. Plein, puissant, et cependant tout en nuances, il s'éleva lentement, faisant taire les murmures et bruissements dans l'assistance. Étrangement, tout le monde semblait comprendre sa douleur et la ressentir avec lui. La barrière de la langue était tombée, laissant place à un sentiment unique, une émotion partagée, une seule et même nostalgie. Ses paroles sonnaient si juste que j'en avais le cœur serré. Il y était question de l'être aimé qui ne reverrait plus l'éclat du ciel ni ne savourerait la douceur du *kavage*, d'un rire dont l'écho s'était éteint à jamais, de la place désormais vide à la table commune et devant le feu, d'une solitude sans fin. Mes yeux s'emplirent de larmes au souvenir de mon père, et du vieux guerrier que je n'avais pas su sauver. Je baissai la tête pour dissimuler mon trouble.

D'un regard, je compris que je n'étais pas la seule. Keir serrait le poing sur l'accoudoir, à s'en faire blanchir les jointures.

Puis la mélodie prit un tour plus serein. La voix de Joden vibra d'un élan nouveau, et ses paroles laissèrent entrevoir l'espoir de se retrouver un jour, de chevaucher ensemble sous le

ciel immense. Rassérénée, je regardai Joden, dont les ultimes notes s'élevaient au-dessus de l'assemblée, où elles planèrent longtemps dans un silence recueilli.

J'essuyai mes yeux d'un discret revers de la main, imitée par de nombreuses personnes autour de moi.

Enfin, Joden leva de nouveau la main.

— Que chacun s'en souvienne à jamais !

— Nous nous souviendrons pour toujours ! jaillit la réponse de toute part.

Keir, qui avait prononcé la formule rituelle avec les siens, ajouta :

— Merci, Joden. Ton chant restera dans nos mémoires. Ce fut un honneur de t'écouter.

Sur un dernier salut, celui-ci retourna prendre sa place dans la foule.

L'archevêque le remplaça afin de procéder à la traditionnelle bénédiction du souverain. Après un regard gêné en direction de Xymund, il s'inclina vers Keir et récita les paroles consacrées. Keir le remercia d'un signe de tête.

Sans réfléchir, l'homme d'Église se tourna vers moi... et je vis son regard s'agrandir d'effroi quand il prit conscience de la gaffe qu'il venait de commettre. Si l'usage voulait que la reine fût elle aussi bénie lors de cérémonies funéraires, un tel traitement de faveur ne convenait évidemment pas à une esclave. Le malheureux hésita, puis se reprit et m'adressa un signe de tête, auquel je répondis. Je ne sais pas s'il fut conscient du profond soupir de soulagement qui lui échappa lorsqu'il pivota vers la foule pour l'inclure dans la bénédiction.

Il n'avait pas achevé sa prière que Keir se leva. Comme j'hésitais à l'imiter, il me tendit la main. Je la pris et me tins debout à son côté, puis nous descendîmes de l'estrade avant de traverser la salle du trône dans un silence total.

La foule, où se mêlaient l'aristocratie de Xy et les plus valeureux combattants de l'armée de Keir, s'était massée devant la porte de l'antichambre. Tout le monde s'écarta à notre approche pour nous céder le passage.

Il y avait là de nombreux visages qui m'étaient familiers, dont celui de lord Durst. Alors que nous étions sur le point de

franchir le seuil, je le vis reculer, la mine tordue par le dégoût, comme s'il craignait de me toucher. Puis, ayant compris que j'avais remarqué son geste, il se pencha vers moi.

— Catin !

Il avait parlé bas, mais avec tant de haine que sa voix avait porté, peut-être plus haut qu'il ne l'escomptait. Mortifiée, les joues brûlantes de honte, je détournai le regard. Tout juste eus-je le temps de noter que Keir avait lâché ma main. Un cliquetis résonna soudain, celui de l'acier que l'on tire du fourreau et, du coin de l'œil, j'entrevis un mouvement, plus vif que l'éclair.

En me retournant, je vis que Keir venait de plonger son épée jusqu'à la garde dans la poitrine de lord Durst.

Avec une infinie lenteur, celui-ci, les yeux agrandis par l'horreur, s'effondra sur le marbre. Keir retira sa lame et la secoua, projetant des gouttes de sang sur les plus proches témoins. Durst émit un gargouillis grotesque en refermant les mains sur sa blessure tandis que l'on s'écartait autour de lui. Puis des hurlements se firent entendre, suivis d'un mouvement de foule — les uns s'enfuyant, pris de panique, les autres s'approchant pour voir.

— Silence ! tonna Keir en essuyant sa lame sur un linge propre.

Sa voix s'éleva, glaciale, sur une assemblée soudain muette. Sans un mot, on le regarda jeter le carré d'étoffe souillé et glisser son épée dans un anneau métallique fixé à son lourd ceinturon de cuir. Le grincement de l'acier contre l'acier, plus menaçant encore que ses paroles, résonna dans un silence médusé.

— L'insulte est lavée, commenta-t-il.

Un calme surnaturel régnait à présent dans la salle, et à mon grand effroi, je vis plusieurs nobles de Xy poser la main sur leur épée, le regard rivé sur les guerriers de Keir dispersés parmi la foule.

— Captive, m'appela celui-ci d'une voix étonnamment douce.

Il me tendait la main — cette main qui venait de tuer lord Durst, et qui m'avait sauvé la vie une heure auparavant dans les rues de la ville.

Tout le monde semblait s'être figé dans la contemplation de

sa main, et je compris immédiatement que la paix, en cette seconde, ne tenait qu'à un fil – celui, mortellement affûté, d'une lame d'acier. Que je rejette cette main, que je me penche au chevet du mourant, et c'en serait fait du fragile armistice signé entre nos deux peuples.

C'est avec cette pensée chevillée au corps, avec la conscience des responsabilités qui pesaient sur mes épaules et de mes devoirs envers les morts que l'on enterrait par centaines au pied des remparts, que je posai ma main dans celle de Keir et me laissai guider jusqu'à l'antichambre.

Xymund nous suivit, accompagné de lord Warren, puis les portes se refermèrent, étouffant les murmures et les voix qui montaient de la foule.

Nous restâmes silencieux quelques instants, jusqu'à ce que Keir, qui s'était planté devant l'âtre, déclare d'un ton serein :

— C'était une belle cérémonie.

Il avait parlé avec un calme parfait, comme si rien ne s'était passé. Comme s'il ne venait pas d'abattre un homme, dont le cadavre encore chaud gisait dans son propre sang de l'autre côté de la porte...

Xymund se drapant dans un mutisme hautain, Warren prit la parole.

— C'était généreux à vous d'avoir invité nos prêtres à y participer, Seigneur de Guerre. Votre geste a été apprécié des gens de Xy.

Manifestement, il ignorait tout de l'attaque dont nous avions été victimes. Keir se détourna de l'âtre pour lui faire face.

— Nous devons honorer nos morts dans chaque camp et les pleurer ensemble.

Puis, après avoir scruté Warren d'un œil curieux :

— Nous n'avons pas encore eu l'occasion de parler, en dehors des tractations de paix, ajouta-t-il. Je serais ravi d'avoir un échange avec vous au sujet de votre stratégie militaire, en particulier en ce qui concerne l'utilisation que vous faites de la rivière.

Un sourire poli étira les lèvres de Warren.

— Je me tiens à votre disposition.

— Demain midi, cela vous convient ? Venez avec vos

officiers, nous déjeunerons ensemble.

Abasourdie, je les regardai discuter comme si de rien n'était, comme si Keir ne venait pas d'abattre un homme pour une simple parole malheureuse. Pour ma part, j'étais si oppressée que mon cœur cognait sourdement dans ma poitrine et que l'air autour de moi me semblait étouffant.

Puis Keir ramassa sa cape, qu'il avait laissée sur un fauteuil pendant la cérémonie, et s'en drapa.

— À présent, je veux voir le château.

— Othur va vous le faire visiter, dit Xymund, sortant d'un silence qui commençait à devenir gênant.

— Inutile. C'est par les yeux de la Captive que je veux le regarder.

Xymund serra les mâchoires. Il était livide. Jamais je ne l'avais vu dans une telle fureur, et en même temps aussi effrayé. Il fermait les poings comme un enfant rageur ; sa paupière droite était agitée d'un tic nerveux. Je retins mon souffle, anxieuse de voir quelle émotion allait prendre le dessus.

Après d'interminables secondes, il se détendit. Sa tête s'inclina d'une brève secousse, comme s'il essayait d'acquiescer, et il se dirigea vers la porte. Warren s'apprêta à le suivre.

— J'ai besoin de connaître l'étendue des biens de ce seigneur, dit soudain Keir.

Il avait parlé d'une voix basse et parfaitement sereine, mais Xymund pila net, piqué au vif.

— Je dois nommer au plus vite quelqu'un à sa place, poursuivit Keir sur le même ton.

— Seigneur de Guerre, répondit Warren, chez nous, l'usage veut que le fils hérite des titres et propriétés du père. Celui de lord Durst s'appelle Degnan.

— Ce Degnan en a-t-il les capacités ?

Warren esquissa un geste évasif et se tourna vers Xymund, mais ce dernier ne lui fut d'aucune aide. Il regarda de nouveau Keir, manifestement désorienté.

— C'est lui l'héritier, Seigneur.

— Je vais y réfléchir, conclut Keir, qui semblait interloqué par nos coutumes. Vous pouvez vous retirer.

Par la Déesse ! Provoquait-il délibérément Xymund ? Sans

un mot, celui-ci s'en alla, son fidèle conseiller sur les talons. Je laissai échapper le soupir que je retenais depuis une éternité. À quoi jouait Keir, à la fin ? Était-il donc aveugle ? N'avait-il pas conscience de la gravité de son acte ? On n'assassinait pas un homme pour un mot de trop ! Et que cherchait-il en humiliant ainsi Xymund devant la cour tout entière ?

Mon maître avait été très clair sur un point : je n'avais pas le droit d'utiliser son emblème. Je ne possépais, par conséquent, aucune protection contre sa colère si je lui parlais en toute franchise. Cependant, si je ne voulais pas que la paix s'achève avant l'aube dans un bain de sang, il fallait que je lui dise mon sentiment sur sa façon de procéder. Tout de suite.

— Rafe, je veux une escorte pour ma visite du château. Appelle Joden, Yers, Oxna, Senbar et Uzania. J'ai vu Epor et Isdra dans la foule, fais-les venir aussi, et dis aux autres de rentrer au camp. Tous ensemble, et sans aucune halte en route. Qu'ils restent sur leurs gardes.

— Très bien. Et votre épée, Seigneur de Guerre ? demanda Rafe en s'arrêtant sur le seuil. Voulez-vous que je m'en occupe ?

— Laisse, je m'en chargerai moi-même.

Rafe hocha la tête et s'éclipsa.

C'était le moment. Je m'approchai de Keir, qui s'était tourné vers le feu, et pris une inspiration pour me donner du courage.

— Je sais, lança-t-il en me jetant un coup d'œil par-dessus son épaule. Tu penses que je fais erreur.

Sous la lueur des flammes, ses iris étincelaient. Je me mordis les lèvres et me figeai, prête à essuyer sa colère, mais à ma grande surprise, il se contenta de me décocher un sourire navré.

— C'était bien la peine de faire de longs discours sur le besoin de changer nos habitudes, n'est-ce pas ?

Je le regardai sans comprendre. J'allais lui demander à quoi il faisait allusion lorsque des coups furent frappés à la porte. Rafe revint dans l'antichambre, suivi des guerriers dont Keir avait requis la présence.

Trop tard, songeai-je, dépitée. Je pouvais prendre le risque de dire à Keir le fond de ma pensée en privé, mais non devant ses troupes. D'ailleurs, il s'éloignait déjà de moi pour s'approcher du petit groupe qui discutait à voix basse. Je me

dirigeai vers Joden.

— Vous avez une voix superbe, Joden, le félicitai-je.

Il m'adressa un large sourire empreint de fierté.

— Merci, Captive.

— Viens ! dit Keir en me faisant signe de le rejoindre près de la porte. Tu vas nous faire visiter ta tente de pierre.

Pour commencer, je décidai d'emmener les visiteurs au point le plus élevé du château, une haute tourelle qui dominait la citadelle. De stupeur, le jeune garde de faction faillit laisser tomber sa lance en voyant arriver le Seigneur de Guerre. Lui qui d'ordinaire n'avait que la compagnie des abeilles qui bourdonnaient autour des ruches d'osier qu'Anna avait fait installer ici, ne s'attendait évidemment pas à recevoir un hôte aussi prestigieux...

Un soleil incandescent s'apprêtait à basculer derrière la ligne de l'horizon, mais le ciel était clair, et dans la lumière déclinante on y voyait encore très bien.

Les créneaux semblaient particulièrement fasciner Keir qui, avec ses hommes, se penchait entre les massifs blocs de pierre pour admirer le paysage. À cette altitude, la vue portait loin, bien au-delà de leur campement, jusqu'aux confins de la vallée noyés dans les brumes violettes du crépuscule. Comme toujours à cet endroit, soufflait une brise puissante qui soulevait nos cheveux et faisait joyeusement claquer nos vêtements.

Les guerriers paraissaient ravis par la vue, à l'exception de Prest. Appuyé contre le mur opposé, près de la porte qui menait à l'escalier intérieur, il roulait des yeux effrayés, et son teint naturellement cuivré avait pris une couleur de cendre. Il sembla soulagé lorsque je rappelai ses camarades afin de descendre et de poursuivre notre visite.

Tandis que nous traversons un dédale de couloirs et d'escaliers, ils me bombardèrent littéralement de questions, auxquelles je ne sus pas toujours répondre. Je notai que les corridors étroits les rendaient nerveux, et qu'ils regardaient fréquemment le plafond, comme pour y chercher une ouverture vers le ciel. La construction du château les intriguait, mais aussi le fait que l'on puisse supporter d'être enfermé en permanence entre quatre murs. Ils admirèrent l'épaisseur des murailles,

froncèrent le nez avec dégoût lorsque je leur montrai les latrines et se tinrent prêts à tirer l'épée dans les escaliers en colimaçon.

Je leur fis visiter les parties les plus anciennes du palais, que les rois d'autrefois avaient érigées voilà fort longtemps, puis celles qu'avaient peu à peu ajoutées leurs successeurs, mais contrairement à ses guerriers, Keir manifestait une totale indifférence à la longue histoire du château.

Intriguée, je remarquai qu'un calme anormal régnait dans les couloirs, d'ordinaire animés par l'incessant va-et-vient des domestiques et des courtisans. Un peu mal à l'aise, je conduisis mon groupe jusqu'à la chapelle.

Tout au bout de la nef illuminée par des centaines de chandelles, derrière l'autel, brillait la statue de marbre blanc de la Déesse. Un panier d'herbes et de fleurs à la main, le regard plongé dans une paisible contemplation, un sourire mystérieux aux lèvres, elle était l'image même de la sérénité. Je fis halte au milieu de l'allée centrale, plus émue que je ne voulais le montrer.

— Alors c'était vrai ! murmura une voix derrière moi. Vous adorez des gens...

Choquée, je pivotai sur moi-même et me trouvai face à Joden, qui regardait la statue avec étonnement.

— Cette chapelle est dédiée au culte de la Déesse. La Dame de la Lune et des Étoiles est bien plus qu'une simple personne, expliquai-je en cherchant mes mots.

— Il ne voulait pas t'offenser, intervint Keir tandis que les autres se groupaient autour de nous.

Puis, désignant la chapelle d'un geste circulaire :

— Nous ne sommes pas habitués à cela, mais ce n'est qu'une différence de plus entre nos peuples, conclut-il d'un ton conciliant.

— Une sacrée différence, marmonna Yers entre ses dents.

Sur cette dernière remarque, je les reconduisis vers l'extérieur, avant qu'une prêtresse n'apparaisse. Inutile d'entamer un débat sur les questions religieuses dans le climat d'extrême tension qui régnait déjà !

— Votre déesse est-elle une guérisseuse ? me demanda Keir, qui m'avait rejoints.

— Oui.

Instinctivement, j'avais pris le chemin de mon ancienne chambre.

— On l'appelle aussi Notre Déesse de la Grâce et de la Guérison. Je ne parle pas du genre de grâce que l'on accorde sur un champ de bataille, notez bien.

Keir émit une petite toux gênée.

— Il y a aussi, en ville, un temple consacré au dieu du Soleil. Notre Seigneur de la Loyale Puissance, précisai-je.

— Vous révérez le soleil comme si c'était un homme ? s'exclama Joden, incrédule.

— Est-ce la Déesse qui t'a donné ta vocation de guérisseuse ? s'enquit Keir.

— Non, c'est un porc-épic, répondis-je avec le plus grand sérieux.

Comme il me regardait avec perplexité, je poursuivis, ravie de mon petit effet :

— Je jouais avec un camarade dans les jardins du château. Nous étions tout petits, mais nous courions si vite que les domestiques chargées de nous surveiller avaient perdu notre trace. Tout à coup, je l'ai vu tomber. Il avait trébuché sur un porc-épic.

J'avais dit ce mot dans ma langue, ne le connaissant pas dans celle de Keir.

— Un rat piquant, traduisit Rafe à l'intention de ses camarades.

À ces mots, plusieurs guerriers esquissèrent une grimace douloureuse.

— Il avait le visage et les bras littéralement hérisrés de piquants, continuai-je. Il criait si fort que les domestiques n'ont pas tardé à nous retrouver. Tout le monde se lamentait, mais personne ne savait comment le soigner, alors je me suis mise à pleurer comme les autres. Puis un homme est arrivé — très calme, aussi maigre qu'une grue cendrée. Il n'a eu qu'un mot à dire pour que les bonnes cessent de crier. Il a retiré les piquants, et tout a été fini. Un vrai miracle !

Je souris à Keir, attendrie.

— Avec sa voix tranquille et ses manières douces, il a ramené

la paix.

— Comme tu voudrais le faire aujourd’hui...

Je hochai la tête et m’arrachai à mes souvenirs en m’apercevant que nous étions arrivés devant mon ancienne chambre. Puisque nous étions là, pourquoi ne pas la montrer ? Je poussai la porte, plus émue que je ne m’y étais attendue.

Débarrassée de toutes mes affaires, la pièce était nue, à l’exception du lit et de l’armoire. Keir entra derrière moi et regarda autour de lui d’un air surpris.

— Cette pièce était ta chambre ?

Prest et Rafe le suivirent tandis que les autres, faute de place, restaient sur le seuil.

— Ce n’est pas un peu petit, pour une personne de ton rang ?

Je haussai les épaules.

— Je n’avais pas besoin de beaucoup de place. D’ailleurs, ce n’est pas ici que je passais le plus clair de mon temps. Venez, je vais vous montrer ma pièce préférée.

Rafe s’était approché de l’âtre.

— Si plus personne n’y loge, je me demande pourquoi ils y font encore du feu.

Intriguée, je me tournai vers la cheminée. Il y avait effectivement des cendres. Des livres et des feuilles de papier, qui me semblaient étrangement familiers...

Et pour cause !

Stupéfaite, je reconnus la cordelette que j’avais utilisée pour les lier, quelques heures avant mon départ. Les flammes avaient dû monter haut. C’était même un miracle qu’aucun incendie ne se soit déclaré ! Je m’agenouillai devant le foyer et tendis la main, mais la fragile pile de cendres s’effondra au contact de mes doigts. Ma gorge se serra douloureusement.

— C’était quelque chose d’important ? me demanda Keir.

Je me redressai et me dirigeai vers la porte en essuyant mes mains noircies l’une sur l’autre.

— Non, répondis-je. Allons-y, notre visite est loin d’être terminée.

Lorsque je sortis sur le palier, je m’aperçus qu’Othur nous avait rejoints. Il dut comprendre que j’avais vu le contenu de l’âtre car une expression désolée se peignit sur ses traits.

— Il a brûlé mes livres, murmurai-je en passant à sa hauteur.

Il m'adressa un sourire peiné qui dessina autour de ses yeux de fines rides, puis il tendit vers mon bras une main compatissante... avant d'interrompre son geste à l'approche de Keir.

— Sénéchal, dit ce dernier, votre présence n'est pas requise. La Captive est un très bon guide.

Othur s'inclina.

— Veuillez m'excuser, Seigneur de Guerre. On m'a effectivement prévenu que vous n'aviez nul besoin de moi, mais j'ai servi deux rois en ce château, tout comme mon père avant moi. Veuillez pardonner l'orgueil d'un vieil homme.

Keir réfléchit un instant.

— Avez-vous... « hérité » de votre poste ?

— Non, Seigneur de Guerre. Son Altesse Xyron m'a choisi pour mes capacités, et son fils Xymund m'a fait l'honneur de me garder comme sénéchal.

— Et votre fils... ?

— Il n'a manifesté aucun intérêt pour ma charge. Il veut être guerrier.

Othur parut hésiter, puis il ajouta :

— Je serais très honoré, Seigneur, si vous m'autorisiez à vous montrer les défenses du château.

— Menez-nous donc, sénéchal !

Ravi, Othur prit la tête du petit groupe en entamant un discours enthousiaste sur les créneaux, merlons, chemins de ronde et autres raffinements architecturaux chers aux tacticiens. Je laissai Keir et ses hommes me dépasser et les suivis d'un pas lent, plongée dans mes réflexions. Pourquoi Xymund avait-il brûlé mes livres ? Son acte était incompréhensible. Je m'étais pliée sans discuter à ses ordres ; il n'avait aucune raison d'être furieux contre moi – furieux au point de détruire des ouvrages qui m'étaient infiniment chers, de ne plus me saluer, et même de feindre d'ignorer ma présence...

Othur nous avait conduits dans la vaste salle située juste au-dessus de la grande porte du palais. Autour de moi, on s'extasiait devant les étroites ouvertures des meurtrières, la

bretèche en saillie au-dessus du vaste portail et le système de roues et de poulies servant à actionner la herse. Voyant que je me tenais à l'écart, Othur me rejoignit.

— Durst ? lui demandai-je dans un murmure.

— Il n'est pas mort, mais sa vie ne tient qu'à un fil. Eln s'occupe de lui.

Je réprimai un soupir de soulagement pendant qu'Othur poursuivait à voix basse :

— Warren est en train de vider le palais des éléments les plus exaltés. Pour l'instant, il a la situation en main. J'ai consigné Degnan dans ses appartements et l'ai mis sous bonne garde. Je ne sais pas ce qui le contrarie le plus : l'état critique de son père ou le risque de voir son héritage lui passer sous le nez.

— Et Xymund ? m'enquis-je dans un souffle.

— Il s'est enfermé dans sa chambre et refuse de voir qui que ce soit.

Othur passa la main sur son front moite.

— Je crains une flambée de violence si Durst ne survit pas.

D'un regard, je m'assurai que Keir et ses guerriers étaient toujours occupés à admirer les défenses.

— Othur, expliquai-je rapidement, les Firelandais observent un curieux rituel. Lorsqu'ils ont une question embarrassante à poser à une personne, ils lui demandent d'abord son emblème. Grâce à cet objet, ils sont protégés de sa colère si leurs paroles l'ont offensée. Malheureusement, je n'ai pas été autorisée à...

Je m'interrompis en constatant que Keir s'approchait de nous.

— Voilà une extraordinaire tente de pierre, sénéchal, déclara-t-il. Je me demande comment vous parvenez à la maintenir dans un tel état de conservation, et riche d'une telle abondance.

— Et moi, répondit Othur d'un ton aimable, comment vous réussissez à commander une si grande armée en campagne, Seigneur.

Il s'éclaircit la voix :

— Il y a une question que j'aimerais vous poser, mais je crains de vous offenser.

Keir arqua les sourcils d'un air intrigué, puis il me jeta un

regard en biais.

— Parlez, sénéchal.

— Accepteriez-vous de m'expliquer l'usage que font les vôtres des emblèmes ?

— Bien sûr, répondit Keir.

Le ton de sa voix me surprit. Il me sembla y déceler une pointe d'embarras.

— Peut-être pourrions-nous en parler à table ? Mon épouse, qui est la cuisinière en chef du palais, serait ravie de vous offrir une collation.

Othur posa la main sur mon épaule.

— Anna voue une immense affection à la Captive.

Keir sourit.

— Alors, allons-y tout de suite. Il n'est jamais sage d'offenser un cuisinier.

Les cuisines étaient vides, à l'exception de la maîtresse des lieux et de l'un des jeunes domestiques de son personnel. Anna paraissait épuisée et amaigrie. Elle portait un tablier propre sur une robe impeccable, et à sa ceinture, le trousseau du placard à épices. À mon arrivée, son visage s'éclaira de joie. Je ne saurais dire si elle remarqua ma robe, ou si quelqu'un avait songé à la prévenir au sujet de sa couleur, mais elle ne manifesta aucune surprise. Nous restâmes face à face un instant, puis, comprenant qu'elle ne savait comment me saluer selon les convenances, je pris l'initiative.

— Seigneur de Guerre, permettez-moi de vous présenter Anna, qui règne sur ces cuisines et sur nos cœurs.

Elle rougit, émit un petit rire étranglé et, sur un bref regard en direction de Keir, m'ouvrit ses bras. Oubliant toute bienséance, je me blottis contre elle.

Puis elle me repoussa gentiment et, se tournant vers les nouveaux arrivants, leur désigna une table où avaient été disposé toutes sortes de douceurs et de rafraîchissements.

— Je vous en prie, nobles guerriers. Installez-vous et servez-vous.

Keir et Othur s'assirent, et le domestique commença à servir des chopes de bière mousseuse. Constatant que les deux hommes étaient en grande conversation, Anna me prit par le

bras et m'entraîna vers l'immense cheminée. Ses doigts se serrèrent avec force sur mon épaule lorsqu'elle se pencha vers moi :

— Comment vas-tu ?

Je lui adressai un sourire rassurant.

— Très bien.

Elle recula légèrement pour jeter à ma robe un regard désapprobateur, puis elle secoua la tête en essuyant une larme d'émotion.

— Comment vas-tu ? insista-t-elle, tout en scrutant mon visage avec attention.

— Je t'assure que je vais pour le mieux, Anna, répondis-je, les joues soudain aussi rouges que ma robe.

Elle continua de me dévisager, manifestement peu convaincue.

— C'est ce que dit Remn, mais qu'en sait-il vraiment ?

Puis elle fronça les sourcils, moins par colère que pour retenir ses larmes.

— Allons, mange ! déclara-t-elle d'un ton bougon. Tu dois être affamée.

Cette fois-ci, c'est moi qui battis des cils, les yeux soudain humides. Je regardai la tasse de lait au miel et la part de tarte encore chaude qu'elle venait de déposer dans mes mains. Des douceurs pour se consoler de la dureté de la vie... C'était tout elle !

— Captive !

Je levai la tête. Keir me faisait signe de le rejoindre. J'adressai un clin d'œil complice à Anna et me levai pour aller m'asseoir à côté de lui. Il se poussa pour me faire de la place.

— Ne mange rien, murmura-t-il à mon oreille. Ne bois rien non plus.

Tout le monde autour de nous dévorait avec un bel appétit les tourtes, chaussons et autres pâtisseries concoctés par la maîtresse des lieux, et les rires et bavardages allaient bon train. Je me figeai, stupéfaite.

— Pardon ?

Il fit mine de contempler sa chope de bière.

— Je t'expliquerai plus tard.

Je le regardai avec des yeux ronds de surprise en comprenant ce qu'il semblait craindre. Je m'apprêtais à répondre quand Prest, assis en face de Keir, se pencha vers lui.

— Seigneur, vous devez à tout prix goûter ceci ! s'exclama-t-il en brandissant l'une des spécialités d'Anna, une croustade aux noix et au miel.

Sans un mot, Keir prit la part de Prest et y planta les dents. Une expression de pur plaisir se peignit sur ses traits.

— Anna ! s'écria-t-il.

Celle-ci pivota sur elle-même.

— Qu'y a-t-il là-dedans ? questionna Keir.

Elle lança un regard inquiet en direction d'Othur, qui la rassura d'un sourire.

— Seigneur de Guerre, il n'y a que de la farine, du beurre, des œufs, du miel et des noix. Ah ! Et une pointe de vanille.

Keir me jeta un coup d'œil gourmand.

— Je comprends mieux... murmura-t-il.

Puis, à voix haute :

— Pourriez-vous enseigner la recette à mon cuisinier ?

Anna lui jeta un regard médusé. Manifestement, elle éprouvait les plus grandes difficultés à reconnaître le redoutable Tigre dans cet homme au regard espiègle assis sur le banc de sa cuisine. Je la vis se détendre légèrement.

— *Aye*, s'il est capable de l'apprendre.

Othur se pencha vers Keir.

— Au sujet des emblèmes, Seigneur de Guerre...

Tandis qu'ils reprenaient leur discussion, Anna s'activa autour de la table, veillant à ce que personne ne manque de rien. Je restai près de Keir et écoutai ses explications sur l'usage des emblèmes, qui ne différaient guère de celles que m'avait fournies Atira.

— Donc, demanda Othur, si je tiens votre emblème et que je vous insulte, que se passe-t-il ?

— Je vous réponds que la vérité que vous énoncez est fausse et je vous défie en duel. Vous avez alors le choix entre retirer vos paroles et accepter mes conditions.

— Si je comprends bien, on ne peut injurier quelqu'un que sous la protection de son emblème ?

— Non, mais si on se passe de cette garantie, il est plus prudent d'avoir dégainé son épée, car la réponse est en général immédiate.

— Je vois, fit Othur. Il nous arrive aussi de proférer des insultes, mais nous nous attendons à être provoqués en duel plutôt que d'être passés au fil de l'épée sans autre forme de procès.

— C'est ce que je commence à comprendre... répliqua Keir en posant sa chope. Allons, il est temps de rentrer au camp.

Comme tout le monde se levait, je posai la main sur son bras.

— J'aimerais encore vous montrer quelque chose.

Il acquiesça et je le conduisis, ainsi que sa suite, vers mon laboratoire, dont l'entrée donnait directement sur les cuisines.

— J'ai passé la plupart de mon temps ici, depuis quelques années, expliquai-je. C'est là que je préparais mes remèdes et que je conservais ma réserve d'herbes médicinales.

D'un geste un peu théâtral, je poussai la porte.

— Voici mon domaine !

Le battant s'ouvrit sur une pièce vide.

Je regardai autour de moi, abasourdie. Il ne restait rien. Rien ! Plus une table, plus un pot, plus un grain de poussière ! Seule flottait dans l'air une légère odeur d'herbes séchées.

Othur se fraya un passage dans la pièce.

— Je n'ai pas osé te le dire, Lar... Captive. Le roi a ordonné que tout soit enlevé la nuit où tu es...

Il marqua une pause.

— Partie.

Je me tournai vers lui.

— Il y avait des ingrédients de grande valeur, sans parler de tout mon équipement. Qu'en a-t-il fait ?

Le vieil homme baissa les yeux, mal à l'aise.

— Othur, insistai-je en le prenant par le bras, je t'en prie. Dis-moi au moins qu'il a tout remis à la maison des guérisseurs !

Othur évita mon regard.

— Si c'est le cas, je n'en ai pas été informé.

Perdue dans mes pensées, je ne prêtai aucune attention au paysage sur le chemin qui nous ramenait au campement. Keir

ne m'avait guère laissé de temps pour faire mes adieux à Anna. Notre escorte avait traversé la ville au galop malgré l'obscurité, l'arme au poing. Keir ne s'était pas donné la peine de prendre congé de Xymund, un manquement aux convenances sans nul doute voulu et calculé.

La nuit était tombée sur la campagne, ce qui m'épargna le spectacle des tombes alignées à perte de vue. Dans l'imperceptible clarté que dispensaient les étoiles, j'entendis les Firelandais murmurer ce qui me parut être des prières. Je laissai échapper un soupir de lassitude. Je ne devais plus utiliser ce terme, puisque ce n'était pas ainsi qu'ils se désignaient eux-mêmes. D'où venait ce nom que nous leur donnions, nous autres Xyians ? Dans la mesure où je pouvais encore me considérer comme telle, d'ailleurs. Étais-je encore fille de Xy ? Qui étais-je, au juste ? Je fermai les yeux et m'abîmai dans une nostalgie sans fond.

Ce n'est qu'en entendant Rafe toussoter que je revins à la réalité. Nous nous trouvions devant la tente de Keir, et mon garde du corps avait posé la main sur mon cheval.

Je descendis de ma selle et frottai mon front pour en chasser une migraine naissante. Marcus se tenait devant l'entrée, sa courte silhouette auréolée par les lumières qui brillaient à l'intérieur.

— Captive ? me demanda-t-il d'un ton inquiet. Est-ce que tout va bien ?

Tandis que l'on emmenait nos montures, Keir me prit par les épaules et me poussa vers la chambre.

Ses paumes étaient larges, ses mains chaudes et rassurantes. Je me laissai asseoir sur le lit sans protester et fermai les yeux. Puis j'entendis qu'il parlait avec Marcus.

— Je vais chercher du *kavage*, dit celui-ci. Et peut-être un peu de pain ?

Je réprimai un sourire. Apparemment, Anna n'était pas la seule à considérer les nourritures terrestres comme une consolation aux douleurs de l'âme.

— Inutile, répondit Keir.

Il s'agenouilla près de moi et ôta d'un geste doux l'une de mes mules de cuir.

— Elle a surtout besoin de dormir, et moi aussi. Tu peux te retirer, Marcus.

Ce dernier émit un claquement de langue contrarié, mais il s'éclipsa. Keir retira la seconde mule. Je n'osais pas rouvrir les paupières.

— Pourquoi a-t-il fait cela ? m'entendis-je murmurer.

Je rouvris les yeux. D'un regard, Keir m'encouragea à poursuivre.

— Pourquoi a-t-il tout brûlé ? Ce n'étaient que des notes que j'avais prises, expliquai-je, la gorge nouée par la douleur. Des observations au sujet de la préparation de mes remèdes... presque des gribouillages !

Keir émit un bref soupir agacé. Je le dévisageai, surprise.

— Tu es attaquée en pleine rue, méprisée par ton frère, insultée par ses vassaux, et tu pleures pour des bouts de papier !

Il se redressa d'un geste vif.

— D'accord, admis-je, ce n'étaient que des feuilles de papier, mais elles étaient importantes pour moi.

— C'est pour cela qu'elles ont été détruites.

Othur évita mon regard.

— Si c'est le cas, je n'en ai pas été informé.

Perdue dans mes pensées, je ne prêtai aucune attention au paysage sur le chemin qui nous ramenait au campement. Keir ne m'avait guère laissé de temps pour faire mes adieux à Anna. Notre escorte avait traversé la ville au galop malgré l'obscurité, l'arme au poing. Keir ne s'était pas donné la peine de prendre congé de Xymund, un manquement aux convenances sans nul doute voulu et calculé.

La nuit était tombée sur la campagne, ce qui m'épargna le spectacle des tombes alignées à perte de vue. Dans l'imperceptible clarté que dispensaient les étoiles, j'entendis les Firelandais murmurer ce qui me parut être des prières. Je laissai échapper un soupir de lassitude. Je ne devais plus utiliser ce terme, puisque ce n'était pas ainsi qu'ils se désignaient eux-mêmes. D'où venait ce nom que nous leur donnions, nous autres Xyians ? Dans la mesure où je pouvais encore me considérer comme telle, d'ailleurs. Étais-je encore fille de Xy ? Qui étais-je, au juste ? Je fermai les yeux et m'abîmai dans une

nostalgie sans fond.

Ce n'est qu'en entendant Rafe toussoter que je revins à la réalité. Nous nous trouvions devant la tente de Keir, et mon garde du corps avait posé la main sur mon cheval.

Je descendis de ma selle et frottai mon front pour en chasser une migraine naissante. Marcus se tenait devant l'entrée, sa courte silhouette auréolée par les lumières qui brillaient à l'intérieur.

— Captive ? me demanda-t-il d'un ton inquiet. Est-ce que tout va bien ?

Tandis que l'on emmenait nos montures, Keir me prit par les épaules et me poussa vers la chambre.

Ses paumes étaient larges, ses mains chaudes et rassurantes. Je me laissai asseoir sur le lit sans protester et fermai les yeux. Puis j'entendis qu'il parlait avec Marcus.

— Je vais chercher du *kavage*, dit celui-ci. Et peut-être un peu de pain ?

Je réprimai un sourire. Apparemment, Anna n'était pas la seule à considérer les nourritures terrestres comme une consolation aux douleurs de l'âme.

— Inutile, répondit Keir.

Il s'agenouilla près de moi et ôta d'un geste doux l'une de mes mules de cuir.

— Elle a surtout besoin de dormir, et moi aussi. Tu peux te retirer, Marcus.

Ce dernier émit un claquement de langue contrarié, mais il s'éclipsa. Keir retira la seconde mule. Je n'osais pas rouvrir les paupières.

— Pourquoi a-t-il fait cela ? m'entendis-je murmurer.

Je rouvris les yeux. D'un regard, Keir m'encouragea à poursuivre.

— Pourquoi a-t-il tout brûlé ? Ce n'étaient que des notes que j'avais prises, expliquai-je, la gorge nouée par la douleur. Des observations au sujet de la préparation de mes remèdes... presque des gribouillages !

Keir émit un bref soupir agacé. Je le dévisageai, surprise.

— Tu es attaquée en pleine rue, méprisée par ton frère, insultée par ses vassaux, et tu pleures pour des bouts de papier !

Il se redressa d'un geste vif.

— D'accord, admis-je, ce n'étaient que des feuilles de papier, mais elles étaient importantes pour moi.

— C'est pour cela qu'elles ont été détruites.

À ces paroles, il me sembla qu'en un instant mes dernières forces me désertaient. Je baissai la tête, accablée.

Keir s'assit pour ôter ses lourdes bottes, puis il se leva et entreprit de se débarrasser de son armure, posant les pièces les unes après les autres sur un banc proche du lit. Au prix d'un effort de volonté, je me mis sur mes pieds, étirai mes membres rompus de fatigue et me dirigeai vers la salle de toilette. Là, je défis ma robe avec précaution, de peur de la déchirer. Je tentai de la plier, mais l'étoffe était si fluide que chaque fois elle glissait sur le plancher de bois. Épuisée et irritée, je renonçai et me contentai de la laisser en travers d'un banc. Une tunique et un pantalon propres avaient été déposés à mon intention. J'effectuai de rapides ablutions, en profitai pour laver mes sous-vêtements et passai la confortable tenue de coton. Puis je pris un peigne et retournai dans la chambre tout en essayant de discipliner ma chevelure, que la course à cheval et les rafales en haut de la tour avaient emmêlée.

Je m'assis sur le lit en peignant mes boucles avec application, pendant que Keir prenait ma place dans la salle de toilette. Rapidement, des bruits d'éclaboussures s'élevèrent de la petite pièce. Je devais tirer si fort sur mes cheveux que c'en était douloureux, mais cela n'était rien en comparaison de la souffrance qui me consumait lorsque je songeais à toutes les heures de travail et de patiente observation volatilisées en fumée. Sans parler de la disparition – la destruction ? – de mes précieuses réserves de remèdes et d'herbes médicinales...

Vraiment, il n'y avait rien de plus absurde, de plus inutile, de plus stupide que de faire disparaître mon laboratoire ! Quant à Keir, il ne raisonnait pas mieux que Xymund. Comment avait-il pu s'imaginer qu'Anna était capable de m'empoisonner, ou que mon frère avait loué les services de mercenaires pour briser la paix ?

Furieuse, je tirai de plus belle sur mes cheveux, au risque de réveiller la migraine qui couvait sous mon crâne.

Soudain le matelas bougea, et le peigne me fut retiré des mains. Keir s'assit derrière moi, referma les bras autour de ma taille et se pressa contre moi. Toute colère envolée, je baissai la tête, un peu honteuse de l'étrange bien-être qui s'emparait de moi. Comme c'était agréable d'être serrée entre des bras solides ! La sensation était toute nouvelle, et cependant je m'y habituais avec une facilité qui me déconcertait. En quelques jours seulement, le contact de sa peau sur la mienne m'était devenu naturel, presque familier.

Keir demeura ainsi de longues minutes, puis, d'une main, il écarta mes cheveux de ma nuque pour y déposer un baiser. Son souffle chaud me parcourut d'une longue caresse sensuelle. Je tressaillis, bien plus troublée que je ne l'aurais cru possible.

Il effleura mes épaules et descendit le long de mes bras, avant de prendre ma main entre les siennes pour la caresser délicatement, puis de tracer, du bout du doigt, un sillon de feu au creux de ma paume. Ses mains étaient chaudes, un peu calleuses là où il avait l'habitude de tenir son épée. De nouveau, il approcha ses lèvres de mon oreille.

— On m'a appris que nous sommes constitués des quatre éléments : la chair, le souffle, l'âme et le sang.

Sa voix n'était qu'un murmure.

— Il arrive parfois que l'équilibre entre ces éléments se rompe. Pour le rétablir, il nous faut le contact de quelqu'un d'autre.

Ses mains, inlassablement, continuaient de pétrir la mienne. Il frottait doucement mes articulations, polissait mes ongles du bout des doigts, caressait ma paume, si bien qu'un agréable picotement commençait à se former sous ma peau.

Je m'adossai contre son torse et soupirai. Comme s'il n'avait attendu que cela, il s'empara de ma main gauche pour lui prodiguer le même massage bienfaisant.

— L'âme est fille du feu, poursuivit-il. Elle siège dans la main gauche. Le souffle, qui est fils de l'air, se trouve dans la droite.

Aussitôt, l'incendie se propagea à ma main gauche. Mon cœur battait paisiblement, et ma respiration était à l'unisson de la sienne. À travers l'étoffe de ma tunique, je percevais la chaleur qui émanait de lui.

— La paix tiendra, Lara. Je te le promets.

Il entrelaça ses doigts aux miens avant de les serrer doucement.

— Unis, nos peuples seront plus forts. Ils n'en feront plus qu'un, rassemblés sous une seule et même bannière.

— La vôtre, précisai-je, consciente de l'intonation sarcastique de ma voix.

Sans répondre, Keir s'écarta de moi, m'étendit sur les oreillers et prit mon pied gauche entre ses mains.

— Le sang est fils de l'eau ; il siège dans le pied gauche, expliqua-t-il en le frottant lentement.

Si ses paroles m'évoquaient quelque mystérieux rituel, ses caresses n'étaient que pure félicité. Je m'abandonnai à la merveilleuse sensation de chaleur et de bien-être qui remontait en ondes successives le long de ma jambe.

— Xymund s'est plié devant mon autorité de Seigneur de Guerre, dit Keir. Il obéira.

Ses gestes étaient la douceur même, mais sa voix avait pris une note impérieuse qui me donnait le frisson. Tout en parlant, il imprima à ma cheville de légères flexions, avant de tirer délicatement sur mes orteils, puis de masser la plante de mon pied en caresses lentes et appuyées.

Non sans peine, je m'arrachai à la torpeur qui m'envahissait.

— Et cependant, répondis-je, vous l'avez délibérément provoqué, ce soir.

— Exact. Ses actes parleront plus fort que ses paroles.

Il posa mon pied sur le matelas avec précaution et prit l'autre entre ses doigts.

— La chair est fille de la terre. Elle siège dans le pied droit, murmura-t-il en administrant à celui-ci le même traitement qu'au premier.

Gagnée par un bienfaisant sentiment de sécurité, je cherchai son regard et lui souris. Mes paupières étaient lourdes, mon corps merveilleusement détendu. Une étincelle s'alluma au fond de son regard bleu nuit. Il posa mon pied sur le matelas et s'étendit au-dessus de moi. Il demeura un instant en appui sur ses deux mains, immobile, les yeux rivés aux miens. Je suspendis mon souffle, le cœur battant.

Après quelques secondes qui me parurent une éternité, il laissa échapper un soupir et s'assit de nouveau au pied du lit. Je ne pus chasser l'impression d'avoir déçu son attente d'une manière ou d'une autre, mais je n'aurais su dire d'où me venait cette certitude. Je regardai ses larges épaules, gênée par le silence qui était tombé entre nous.

— Et Durst ? demandai-je tout à trac.

Il se redressa brusquement, secoua la tête d'un air irrité et se tourna vers moi.

— C'était une erreur. Je l'ai su avant que la pointe de mon épée ne le touche.

Il se leva et se mit à arpenter la chambre d'un pas nerveux. Les braseros, que Marcus avait alimentés en bois sec avant de partir, brûlaient avec force, répandant une agréable chaleur. Keir prit dans un panier une poignée de feuilles qu'il jeta sur le plus proche foyer. La flamme bondit dans un crépitements joyeux et retomba aussitôt, laissant derrière elle une chaude senteur épicee qui flotta dans l'air tiède. Si on m'avait dit qu'une tente pouvait être plus chaleureuse qu'un château aux solides murs de pierre !

Keir s'assit sur l'un des bancs et ouvrit un petit coffre, dont il ôta des flacons et des carrés de tissu pliés avec soin. Puis il prit son épée, la considéra d'un regard pensif, et entreprit de la nettoyer à l'aide de l'un des chiffons. Curieuse, je roulai sur le côté et m'accoudai pour l'observer, dans la faible lueur que dégageaient les braseros. Un moment passa avant qu'il ne reprenne la parole.

— J'exige de mes guerriers qu'ils changent d'attitude, mais au premier coup de colère, je retombe dans nos anciennes pratiques...

Je ne sus que répondre à cela.

Il posa le carré d'étoffe et, à l'aide d'une pierre, se mit à aiguiser la lame en longs mouvements souples. De l'une des bouteilles ouvertes, s'élevait une légère odeur d'huile de clou de girofle. Bercée par le frottement régulier du caillou sur l'acier, j'étouffai un bâillement.

— Dors, Captive. Je vais aller méditer sur mes erreurs, et les leçons que je dois en tirer.

J'étais si épuisée que je n'avais pas la force de me glisser sous les couvertures. Pourtant, malgré la fatigue qui brouillait ma vue, je remarquai la ride soucieuse qui barrait le front de mon maître.

— Il n'est pas mort, dis-je soudain.

Keir s'immobilisa.

— Durst ? Il vit encore ?

— Il vivait lorsque nous avons quitté le château. C'est Othur qui me l'a dit.

Je fermai les paupières, renonçant à lutter contre le sommeil qui engourdissait mes membres. Le doux frottement de la pierre sur la lame recommença.

— C'est donc ainsi... Demain apportera sa vérité. J'enverrai prendre de ses nouvelles, ou j'irai moi-même. Dors, à présent.

Vaincue par l'épuisement, je laissai les ténèbres m'engloutir.

*Je lève mon pied bien haut mais il n'atteint jamais l'étrier. Mon cheval s'est cabré en poussant un hennissement d'effroi. Déséquilibrée, je chute violemment sur le pavé glacial.*

*La flèche passe à un doigt de ma tête.*

— Mort au... !

*Le meneur des ruffians n'a pas le temps d'achever sa phrase. Keir se rue vers lui et, d'un geste vif comme l'éclair, plonge son épée dans sa poitrine. Puis, toujours aussi rapide, il se tourne vers le suivant.*

*Je me plaque contre les bardaques rugueux du mur ! derrière moi en me tassant sur moi-même pour éviter de gêner mes gardes du corps. On n'entend plus que le cliquetis métallique des lames, les halètements des combattants, le chuintement des semelles de cuir sur le pavé.*

— Réveille-toi. Allons, ouvre les yeux !

*Il reste encore quatre assaillants. Sans se concerter, ils se déploient autrement : un contre Prest, un autre contre Rafe, et les deux derniers contre Keir.*

*Prest assène à son adversaire un violent coup de bouclier, le repousse si brusquement que celui-ci vacille, puis il plonge son épée entre ses côtes. Je suppose qu'il va aider Keir, mais il reste là où il est, scrutant les alentours d'un regard acéré, l'arme au poing.*

*Keir, apparemment, n'a nul besoin d'assistance. Il anticipe tous les mouvements de ses agresseurs et les pare avec facilité. Le souffle court, ils peinent à riposter. L'un d'eux recule soudain tandis que son acolyte s'élance vers Keir. Celui-ci n'hésite pas et passe à l'attaque.*

*Un instant plus tard, il est étendu sur le pavé, la poitrine transpercée par deux lames.*

— Ce n'est qu'un rêve, Captive !

*Dans un hurlement d'horreur, je me jette sur lui. Un flot de sang rouge et tiède jaillit sous mes mains.*

— Là, tout va bien. S'il te plaît, réveille-toi !

*Keir tourne la tête vers moi, mais ses yeux sont déjà vitreux. Je hurle, je n'en finis pas de hurler, mais rien ni personne ne peut me venir en aide.*

*Il ne me reste que le chagrin, la désolation et l'effroi d'une solitude infinie.*

# 8

Je m'éveillai en hurlant. J'étais assise sur le lit, couverte de sueur, et mon cœur martelait ma poitrine avec tant de force que j'en étais assourdie.

Keir me prit dans ses bras. Dans la pénombre, je reconnus la tente. Non loin du lit se découpait la silhouette de Marcus, tenant à la main une petite lampe dont la flamme vacillante faisait danser les ombres autour de lui. Je palpai le torse de Keir d'un geste frénétique pour localiser la plaie. Il fallait à tout prix arrêter l'hémorragie.

Tout en me gardant au creux de ses bras, Keir s'écarta complaisamment pour me permettre de faire courir mes mains sur sa large poitrine. Sa peau était tiède et souple sous mes doigts, mais je ne percevais que ses anciennes blessures, cicatrisées depuis longtemps. Désorientée, je levai les yeux vers lui.

— Il y avait du sang. Des flots de sang. Je ne pouvais pas l'arrêter... murmurai-je.

— Tu as fait un cauchemar. Calme-toi, dit-il en me pressant contre lui.

Tout en m'abandonnant à la chaleur rassurante de ses bras, je devinai qu'il faisait signe à Marcus de se retirer, mais lorsque la chandelle que portait celui-ci disparut, je fus saisie d'un irrépressible tremblement de peur.

— Marcus, appela Keir à voix basse. Laisse la lampe.

La lumière revint, puis j'entendis les pas de Marcus qui s'éloignaient.

Nous demeurâmes ainsi un long moment, jusqu'à ce que les battements de mon cœur s'apaisent et que mon souffle retrouve son rythme normal. Je m'écartai légèrement de Keir, ôtais une

mèche de cheveux collée sur mon front moite et, d'une voix encore enrouée par le sommeil, émis un petit rire gêné.

— Je suis désolée. Je me comporte comme une gamine.

Tout en me gardant contre lui, il m'obligea à m'étendre de nouveau sous les fourrures.

— Pas du tout, chuchota-t-il. Les terreurs nocturnes sont bien réelles.

Je posai la tête sur son épaule. Déjà, la fatigue m'envahissait de nouveau.

— Autrefois, quand je faisais un cauchemar, Anna me prenait dans ses bras. Elle m'embrassait sur le front et restait avec moi jusqu'à ce que je me rendorme.

Keir rit doucement.

— Dors, dit-il.

Puis il déposa un baiser léger à la racine de mes cheveux. Rassérénée, je fermai les yeux.

Un peu plus tard dans la nuit, je m'éveillai. La tente était plongée dans l'obscurité mais, dans les dernières lueurs de la lampe posée au pied du lit, je pouvais discerner la silhouette de l'homme à mon côté. Il était étendu sur le dos, si proche que je le frôlais presque.

Je fermai les paupières pour écouter son souffle, puissant et régulier. Si étrange que cela paraisse, je me sentais en sécurité, bien plus que je ne l'avais jamais été, malgré le terrible cauchemar qui m'avait secouée. Je voulais croire que mes craintes concernaient avant tout la paix entre nos deux peuples, mais l'honnêteté m'obligeait à reconnaître que j'avais eu terriblement peur pour Keir.

Dans son sommeil, il tourna la tête vers moi en murmurant des paroles indistinctes. Je rouvris les yeux et scrutai son visage, intriguée. Quel âge avait-il ? Il n'était plus tout jeune, mais je n'en savais guère davantage. Il était plus âgé que Xymund, cela était évident, mais pas autant que Warren.

Je bâillai, de nouveau gagnée par le sommeil. Depuis des années, ma seule joie dans la vie avait été de soigner les malades et les blessés – une activité qui ne m'avait en rien préparée au bonheur simple de dormir auprès d'un homme et de partager sa chaleur sous les couvertures... à vrai dire le seul sacrifice que

mon maître avait pour l'instant exigé de moi.

— Où est son emblème ?!

Réveillée en sursaut, je m'assis dans le lit et ramenai la couverture sur ma poitrine. Keir était déjà debout, son épée à la main. Des éclats de voix résonnaient à l'entrée de la chambre, accompagnés de grognements d'effort, comme si plusieurs hommes étaient là, portant une lourde charge.

— Marcus ! hurla celui qui m'avait tirée de mon sommeil. Où est cet imbécile de Seigneur de Guerre ?

À ces mots, je vis Keir se figer puis revenir s'étendre, sans toutefois lâcher son arme, un sourire ironique aux lèvres.

— Bon, gémit-il. Simus doit avoir parlé à Joden.

— Silence ! hurla Marcus de l'autre côté de la mince cloison de toile, si fort que je tressaillis. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, et voilà que vous me réveillez à l'aube avec vos beuglements !

Il fallait bien crier aussi fort pour rivaliser avec le timbre sonore de Simus ! Honteuse de mes peurs nocturnes, je cherchai le regard de Keir.

— Je suis désolée, murmurai-je.

— Pas moi, répliqua-t-il avec ce sourire espiègle qu'il avait parfois. Tu t'es serrée contre moi toute la nuit.

Je rougis mais ne sus que répondre.

— Laisse-moi entrer et apporte-moi cet emblème, que les neiges d'hiver le maudissent ! tonna Simus. J'ai quelques vérités bien choisies à énoncer !

Keir se leva.

— Que t'arrive-t-il donc, vieux camarade ? lança-t-il.

Je le regardai enfiler une tunique à la hâte, ceindre sa taille d'un large ceinturon de cuir et y glisser son épée.

— Eh, du calme, les gars ! grommela Simus. Je suis un guerrier blessé, pas un bison mort !

Un homme entra à reculons dans la tente, portant une litière sur laquelle était allongé le colosse noir. Ce dernier, étendu à plat ventre, se tenait aux côtés du brancard comme s'il avait peur d'en tomber. Ses quatre porteurs semblaient éprouver les plus grandes difficultés à coordonner leurs efforts, au risque de faire choir leur tonitruant fardeau.

— C'est bon ! marmonna celui-ci. Laissez-moi ici !

La litière fut déposée, et avant que son occupant ait eu le temps de protester, les quatre portefaix avaient disparu. Simus grommela lorsque la portière de toile retomba sur son dos. On l'avait abandonné sur le seuil de la chambre, la tête à l'intérieur mais les pieds encore à l'extérieur. En dépit de son inconfortable position, il parvint à se redresser sur les coudes pour darder sur Keir un regard brillant de colère.

— Eh bien, tu laisses ton épée réfléchir à ta place, maintenant ? Que s'est-il passé hier, au château ?

Marcus apparut par un autre passage, portant un pichet de *kavage* et trois tasses qu'il plaça sans douceur sur la table.

— Je suppose que vous allez réclamer à manger, à présent que vous avez réveillé tout le camp ?

— Absolument. J'ai besoin de prendre des forces pour faire entrer un peu de bon sens dans cette cervelle d'alouette ! riposta Simus d'un ton indigné.

D'une main, je plaquai ma couverture contre moi tandis que de l'autre, je tentais de discipliner ma chevelure en désordre, tout en ravalant un éclat de rire nerveux.

Marcus fit demi-tour dans un claquement de langue impatient.

— Comment voulez-vous que je reste en bonne santé, avec tous ces exaltés qui ne font que hurler à longueur de temps ? bougonna-t-il en s'éloignant.

Keir versa le *kavage* et en apporta une tasse à Simus.

— J'avais une très bonne raison...

— D'embrocher un citadin sans autre forme de procès ? Et dans leur salle du trône, qui plus est ? l'interrompit Simus en roulant des yeux effarés. Attends, laisse-moi deviner... Ne me dis pas que tu as insulté l'épouvantail qui leur tient lieu de roi, en plus ?

Je dus faire la grimace, car Simus tourna la tête vers moi.

— Je suis ici pour énoncer des vérités, Captive, aussi vous me pardonnerez si je dis le fond de ma pensée. Votre souverain fantoche ne me fait pas peur.

— Comment va ta jambe, Simus ? demanda Keir tout en me tendant une tasse.

Simus l'ignora et poursuivit :

— Je serais curieux de savoir quelles sont tes raisons, ô Seigneur de la Grande Prairie, pour jeter des pierres aux *ehats* en rut ?

J'arquai les sourcils, intriguée. Qu'était-ce qu'un *ehat* ?

— Il a insulté la Captive. Il l'a traitée de catin.

Il avait utilisé le mot dans la langue de Xy.

— De... ? fit Marcus qui venait d'entrer, un plateau de nourriture à la main. Qu'est-ce que c'est ?

Je bus une longue gorgée de *kavage* pendant que Keir expliquait. Comment se faisait-il qu'ils n'aient pas de mot pour désigner une prostituée ? Devais-je en déduire qu'il n'y en avait pas chez eux, et que tout le monde était libre d'aller avec n'importe qui ? Cela me semblait aussi étrange que choquant.

— Ils paient pour ça ? demanda Marcus d'un ton dégoûté, avant de s'éloigner en marmonnant.

Simus porta sa tasse à ses lèvres. Quant à Keir, il s'assit sur le coin du lit le plus proche de son ami.

— Je sais que j'ai commis une erreur. Je l'ai compris dès que ma lame l'a transpercé.

Simus demeura impassible.

— De quel droit puis-je demander à mes guerriers de modifier leurs habitudes si j'en suis incapable moi-même ? s'exclama Keir avec un accent de désespoir.

— Il est plus facile de vouloir changer que d'y arriver, déclara Simus d'une voix soudain très calme. Il faut dire la vérité à tes guerriers, bien sûr.

Marcus revint, un seau d'eau dans chaque main, et disparut dans la petite pièce du fond.

— Tu vas leur expliquer que tu regrettas d'avoir tué cet homme et que nous devons tous tirer les leçons de ton geste impulsif.

— Il n'est pas mort, intervins-je d'une petite voix.

— Comment, pas mort ? répéta Simus en levant les yeux sur moi, avant de les tourner de nouveau vers Keir. Tu ne l'as pas tué ? Tu baisses, mon ami !

Au même instant, un hurlement de fureur s'éleva de la petite pièce au fond de la tente. Je me recroquevillai instinctivement

tandis que Keir bondissait, brandissant son épée. Je regardai Simus. Comme par miracle, deux coutelas venaient d'apparaître dans ses mains. Où les avait-il donc cachés ?

La silhouette de Marcus s'encadra alors dans le passage, les bras levés, tenant entre ses doigts mes nouveaux sous-vêtements.

— D'où viennent ces choses ? articula-t-il d'un ton indigné.

Je bondis du lit pour les reprendre, mais le vieil infirme était plus agile qu'il n'en avait l'air. Il recula aussitôt, et ma main se referma sur le vide.

— C'est à moi ! protestai-je en plongeant vers lui, sans plus de succès.

Simus éclata d'un rire sonore. Quant à Marcus, il me toisa de son œil unique.

— La Captive ne doit rien accepter, si ce n'est des mains du Seigneur de Guerre ! récita-t-il.

Sur son visage rouge de colère, les balafres prenaient une nuance grisâtre.

— Rendez-les-moi ! ordonnaï-je en me ruant sur lui.

Cette fois-ci, je parvins à lui arracher les sous-vêtements des mains. Confuse et hors d'haleine, je les cachai derrière mon dos, avant de lui jeter un regard menaçant.

— Je vous interdis de...

— Rien du tout, coupa-t-il, sauf des mains de son maître !

— C'est lui qui me les a achetés avec son argent, espèce de... de *bragnet* !

Marcus tressaillit, puis il se tut. Apparemment, j'avais marqué un point. Que signifiait donc ce mot pour lui rabattre ainsi le caquet ?

— Suffisait de demander au Maître, ou à moi, marmonna-t-il après quelques secondes de silence boudeur.

Je secouai la tête, indignée. Parler de ma lingerie avec ce vieux serviteur ou, pire, avec le Seigneur de Guerre ? Il n'y songeait pas !

— Apparemment, elle n'a pas pu s'y résoudre, intervint Keir d'un ton calme. Pas plus qu'elle n'a osé nous parler de la robe.

Cette fois-ci, c'est moi qui restai muette de stupeur. Si la voix de Keir était impassible, son regard, en revanche, brillait de

curiosité. Simus nous observait avec attention. Ses deux coutelas avaient réintégré leur mystérieuse cachette, et il tenait de nouveau sa tasse dans sa main.

— Parle, Captive. Dis-nous donc ce que tu n'as pas osé avouer hier.

Marcus ronchonna, puis me considéra d'un air maussade.

— Eh bien quoi, la robe ? Qu'est-ce qui n'allait pas ?

— Nous ne portons pas de vêtements aussi colorés, aussi voyants que les vôtres, commençai-je.

De ma main libre, je ramenai mes cheveux en arrière d'un geste nerveux.

— Exact, ricana Marcus. Les citadins ressemblent à des oiseaux de nuit, avec leur vilain plumage grisâtre et leur façon de vous regarder d'un œil rond.

Keir s'assit à la table et commença à remplir son assiette.

— Ils ont tous réagi comme si je t'avais marquée au fer rouge, dit-il, pensif.

Profitant de ce que Marcus fixait son maître, je cachai prestement les sous-vêtements sous mon oreiller.

— C'était une très jolie robe, aussi lumineuse que les flammes ! Elle lui allait très bien, s'indigna le vieux serviteur. Où est le problème ?

— Chez nous, un tel vêtement honore celle qui la porte, renchérit Keir en rivant sur moi son regard bleu acier. Pas chez vous ?

Je laissai échapper un soupir.

— À Fort-Cascade, seules les prostituées s'habillent en rouge.

Marcus laissa échapper un cri de stupeur.

— Une... *catin* ? Le mot dont on vous a traitée ?

Je hochai la tête, terriblement gênée.

Le vieil homme se tourna vers Keir, les poings sur les hanches dans une attitude outrée.

— Non mais, vous entendez ça ? Grâce au Ciel, nous n'avons pas cela chez nous !

Puis, levant les mains au plafond dans un geste d'impuissance :

— Ça ne marchera jamais ! Comment voulez-vous que nos deux peuples réussissent à...

Du plat de la main, Keir assena sur la table un coup qui fit trembler la vaisselle. Je sursautai.

— Cela doit marcher ! tonna-t-il en se levant. Je tisserai un nouveau motif pour nous réunir.

Il pivota vers Simus.

— Je ferai de mon erreur un exemple pour mon peuple.

Puis il décocha un regard étincelant à Marcus, qui l'observait d'un air buté.

— Nous nous enrichirons de nos différences. Nous apprendrons les uns des autres.

Enfin, ses yeux se posèrent sur moi.

— Je veux que tu parles librement chaque fois que tu en ressentiras le besoin. Tu n'as rien à craindre.

Rougissante, je détournai le regard.

— Me suis-je bien fait comprendre ? insista-t-il.

Simus et Marcus inclinèrent la tête.

— Oui, Seigneur.

Je les imitai, mal à l'aise. Keir reprit sa place à table et se servit une tranche de pain.

— Simus, demande à tes hommes de te ramener à ta tente. Marcus, ce *kavage* est à peine tiède.

Le vieux domestique prit le pichet et se retira. Sans un regard dans ma direction, Keir ajouta :

— Si tu veux te laver avant de manger, tu peux.

Je ne me le fis pas dire deux fois.

Lorsque je sortis de la salle de toilette, Keir et Simus n'étaient plus là. Marcus non plus, mais des bruits de vaisselle de l'autre côté de la cloison indiquaient qu'il n'était pas loin. J'ouvris mes fontes pour y prendre un flacon d'huile de vanille, dont je déposai une touche sur ma nuque, puis, fermant les paupières, j'inspirai longuement. La douce senteur me ramena bien des années en arrière, dans les cuisines d'Anna et les odeurs de gâteaux... J'étais toute petite ; j'entendais son rire chaleureux et le cliquetis du trousseau accroché à sa ceinture.

Autour de nous résonnaient les bruits familiers des activités domestiques, les voix des gens que j'aimais. Aussitôt, mes épaules se détendirent. Je rouvris les yeux et, dans un soupir nostalgique, je m'assis à la table.

Marcus entra à cet instant et déposa devant moi une assiette pleine.

— Le Maître a envoyé un messager au château, m'informa-t-il.

Il emplit ma tasse de *kavage* et me la tendit d'un geste hésitant.

— Faites excuses, Captive.

Je l'interrogeai du regard.

— Pour la robe, expliqua-t-il. Je n'avais pas de mauvaises intentions.

Je baissai les yeux, mal à l'aise.

— J'aurais dû vous en parler, mais vous étiez si fier de votre trouvaille... Je n'ai rien osé dire.

Un rire sans joie lui échappa.

— Pas la première fois que mon orgueil me joue des tours, et sans doute pas la dernière.

— Marcus... demandai-je en jouant avec ma nourriture. Que pensez-vous de cette paix ? Et l'armée ? Keir a-t-il votre soutien à tous ?

— Notre peuple n'a jamais rien connu d'autre que les raids et les combats. Conquérir un pays, le garder, unir nos deux peuples, tout ça, ce sont des idées nouvelles. Des idées du Maître. Le regard songeur, il tapotait du doigt sur le pichet.

— Tout le monde savait ce qu'il avait en tête, et tout le monde était d'accord, mais entre les rêves et la réalité...

Il me regarda en fronçant les sourcils.

— Même si le Maître a les rênes bien en main, il y aura toujours des gens pour ruer dans les brancards.

Iften, par exemple, n'attend que de le voir tomber de son cheval.

Le vieil homme se laissa choir sur un siège d'un air las.

— Et puis, il y a vous...

— Moi ?

— *Aye*. Une captive doit être ramenée au cœur de la Grande Prairie. Le voyage dure une lune entière, il commencera aux premières neiges. Quand je pense que vous n'avez jamais vécu ailleurs qu'entre quatre murs...

Il esquissa une moue dubitative.

— Le Maître est un homme juste et bon, et vous pouvez le suivre les yeux fermés, mais son chemin sera long, plein de dangers. Bien plus que pendant les combats, si vous voulez mon avis. Moi qui ai été à ses côtés dans la guerre, je le serai bien sûr dans la paix...

— Mais vous n'y croyez pas, finis-je à sa place, le cœur lourd. Il se leva brusquement.

— Allons ! s'exclama-t-il d'un ton bougon. Rafe et Prest seront bientôt ici. Vous devez vous occuper d'Atira. Mangez, votre repas est en train de refroidir.

Je ne pus en savoir plus.

La matinée se déroula sans que je la voie passer. Aidée par Gils, je procédai à la toilette des blessés, puis je refis les pansements et leur prodiguai les soins nécessaires. Mon assistant apprenait avec une rapidité phénoménale. Il était capable de répéter de mémoire, au mot près, les paroles que je prononçais. Bien entendu, cela ne suffisait pas. Réciter la liste des gestes à effectuer pour nettoyer une plaie est une chose, procéder à l'opération avec une personne bien vivante qui gémit et se tord de douleur sous vos mains en est une autre, comme il l'apprit rapidement.

Dans la matinée, il me sembla entendre du bruit à l'extérieur de la tente, comme si une équipe d'hommes s'affairait à je ne sais quelle tâche, mais devant l'indifférence de mes deux gardes du corps, je continuai de vaquer à mes occupations sans me poser de questions.

L'état de santé de mes patients s'étant amélioré de jour en jour, je ne gardai à l'infirmerie que deux d'entre eux, en comptant Atira. Celle-ci allait aussi bien que possible, malgré la douleur que je lisais sur son visage lorsque je réglais la tension des poids sur sa jambe. Une fois ceci effectué, toutefois, elle retrouvait ses couleurs et se réinstallait confortablement, avant de disposer sa panoplie autour d'elle avec un soin méticuleux. Dans mon for intérieur, je me réjouissais du gain de temps occasionné par la nudité de mes patients sous leurs draps, mais je restais lucide : jamais je ne pourrais suggérer à mes patients de Xy une telle innovation !

À cette pensée, je tressaillis. Mes patients de Xy ? Il fallait

regarder la réalité en face : je n'en soignerais plus aucun. Je m'étais laissé endormir par la routine que j'avais reconstituée dans cette infirmerie de fortune, par les soins à donner à ceux que j'appelais « mes » blessés, mais je n'avais fait que fuir la vérité. Une soudaine nostalgie monta en moi, si intense que j'en eus la gorge nouée. Il me semblait que jamais je n'avais été aussi seule, ni aussi éloignée des miens.

Je me mordis les lèvres pour râver un sanglot et m'obligeai à reporter mon attention sur mon travail.

J'aurais bien voulu poser des questions à Atira sur cette mystérieuse Grande Prairie et l'existence qu'elle y avait menée, et lui demander ce qu'elle pensait des projets du Seigneur de Guerre, mais elle avait sorti de sous son matelas sa planche de bois, sur laquelle elle déplaçait des petits cailloux d'un air concentré. D'ailleurs, on risquait de nous entendre.

Je ne pouvais m'empêcher de songer que Marcus devait avoir raison. Le rêve de Keir de réunir nos deux peuples n'était-il pas condamné d'avance ? Qu'adviendrait-il de lui s'il échouait ? Et de moi ? songeai-je en rougissant. Je me promis de poser la question à Atira une fois que Gils serait parti et que l'autre patient s'assoupirait. Je lui demanderais son emblème et j'écouterais sa réponse.

Une fois accomplies les indispensables tâches de la journée, je sortis mon volume de *L'Épopée de Xyson*, que j'avais réussi à soustraire à la vigilance de Marcus et à apporter à l'infirmerie sans que personne s'en aperçoive.

— J'ai une surprise pour vous ! annonçai-je en ouvrant le livre. J'ai pensé que je pourrais vous lire ceci. Cet ouvrage relate l'histoire de mes ancêtres, en particulier l'un d'entre eux qui...

Je fus interrompue par un soudain fracas. Surprise, je levai les yeux... pour m'apercevoir que tout le monde était tourné vers moi, les yeux écarquillés de stupeur. Aux pieds de Gils, gisait un pichet brisé en mille morceaux, son contenu répandu en une grande flaue. Atira s'accouda pour m'observer.

— Alors c'est donc vrai ? Vous conservez vos chansons sur du papier ?

Je hochai la tête et tournai le livre vers eux, de sorte qu'ils puissent voir les signes par eux-mêmes. Gils les considéra avec

attention, tandis que l'autre patient s'approchait en clignant des yeux. Même Rafe et Prest avaient quitté leur poste à l'entrée de la tente pour mieux regarder.

— J'en avais entendu parler, murmura le premier, mais le Ciel m'est témoin que j'ai toujours pris cela pour une pure invention.

Puis, fronçant les sourcils, visiblement peu convaincu :

— Comment ces marques peuvent-elles renfermer vos chants ? demanda-t-il en désignant le grimoire.

— Comme ceci, répondis-je en tournant de nouveau le livre vers moi pour lire à voix haute. « Écoutez la légende de Xyson, le roi guerrier, et apprenez comment il vainquit les barbares des terres du Sud. En ce temps-là, Xyson-fort-comme-la-montagne vivait en paix avec son peuple. Son règne dura dix années. Un jour, des hordes de sauvages assaillirent les villages et pillèrent fermes et maisons... »

Je fis une pause, saisie d'un doute. Et si ces fameux barbares n'étaient autres que les aïeux des guerriers réunis autour de moi ?

Prest émit un ricanement moqueur.

— C'était il y a longtemps ? s'enquit-il.

— Les faits remontent à environ quatre siècles. Xyson était mon ancêtre voilà neuf générations.

Prest parut impressionné. Atira, elle, s'adossa de nouveau à ses oreillers.

— Alors il s'agit d'une très ancienne chanson. Ce sera un honneur pour nous de l'entendre, Captive.

— Attendez de la connaître pour dire cela, répondis-je en lui souriant, tandis que les autres faisaient cercle autour de nous. J'ai à peine commencé.

Je repris l'ouvrage et lus pendant une bonne demi-heure. Mon auditoire, captivé, m'écouta religieusement, même lorsque le récit s'enlisait dans d'interminables descriptions d'équipements militaires ou dans les péripéties de la désignation d'un gouverneur. L'histoire, pour laborieuse qu'elle fût, offrait au moins le mérite de m'apprendre de nouveaux mots à mesure que je la traduisais. Rafe et Prest avaient repris leur poste à l'entrée de la tente mais, ayant remarqué la façon

dont ils tendaient le cou pour écouter, je m'efforçai de hausser le ton, de sorte qu'ils puissent eux aussi entendre le récit.

Lorsque je me tus et refermai le livre, un silence se fit. Atira toussota.

— Je ne connais pas vos coutumes, Captive. En ce qui nous concerne, nous remercions le barde.

— Eh bien, j'accepte vos remerciements.

Je me levai pour étirer mes membres engourdis.

— J'ai passé un excellent moment, ajoutai-je, mais je commence à avoir faim. Est-ce l'heure du déjeuner ?

Gils bondit sur ses pieds.

— Je vais voir ça tout de suite, Captive ! s'écria-t-il.

Il s'élança, sortit de la tente en trombe... et heurta quelqu'un qui entrait.

— Faites excuses, Seigneur de Guerre ! l'entendis-je s'écrier d'un ton gêné.

— Regarde où tu mets les pieds, mon garçon, répliqua une voix peu amène.

Je vis Prest et Rafe se mettre au garde-à-vous, puis la silhouette de Keir s'encadrer dans le passage. Sa colère du matin semblait s'être envolée.

— Je suis venu voir comment...

Lorsqu'il posa les yeux sur le livre que je tenais entre les mains, il pila net. Le moment était venu de tout avouer.

— Je l'ai acheté hier avec votre argent, dis-je en lissant l'ouvrage du plat de la main, plus nerveuse que je ne voulais le montrer. C'est un vieux récit intitulé *L'Épopée de Xyson*. J'ai pensé que cela pourrait distraire...

— Tu leur lis une histoire ? m'interrompit-il.

Je hochai la tête.

— J'ai aussi acheté un manuel pour que Gils apprenne à lire mes ouvrages sur les herbes médicinales.

À mon grand soulagement, il parut fort satisfait.

— Tu accepterais de lui enseigner l'art de la lecture ?

Il désigna Atira.

— Et à elle aussi ?

— Bien sûr, à condition qu'elle soit d'accord.

Les yeux d'Atira scintillèrent de fierté et d'excitation.

— Si vous me l'ordonnez, Seigneur de Guerre, je le ferai.  
Keir hocha la tête.

— Je te le demande, guerrière. Ce ne sera pas un étalon facile à dompter, mais cela me ferait plaisir que tu apprennes à lire.

D'un vigoureux coup de menton, elle indiqua qu'elle relevait le défi. Keir lui coula un regard en biais.

— J'ai décidé que l'on tisserait un motif, demain soir.

Un sourire radieux éclaira le visage d'Atira, avant de disparaître aussi rapidement.

— Je ne pourrai pas y assister, mais c'est mon pas que l'on dansera.

Sous la déception, une certaine fierté était nettement perceptible dans sa voix. Keir sourit.

— Si on peut amener Simus jusqu'au *senel*, on doit pouvoir te porter jusqu'à la clairière.

Je fronçai les sourcils, inquiète. Keir me jeta un coup d'œil rapide, puis il se tourna vers Atira.

— Explique-lui, guerrière. Dis-lui pourquoi cela est si important pour toi.

— Captive, c'est un honneur d'être sollicité pour inventer le pas d'une danse.

Sa voix était vibrante, son regard implorant.

— Ne pas assister au tissage de mon premier motif, c'est comme si on me plantait un couteau là.

D'un geste éloquent, elle feignit de se plonger une dague dans le cœur.

— Je comprends, soupirai-je. Ma foi, le cuir a séché et durci. Si nous sommes prudents et si vous promettez de ne pas bouger, de vous laisser porter bien sagement et de...

— Je le jure, Captive. Parole d'honneur !

Elle était si solennelle, et si excitée à la fois, que je ne pus réprimer un sourire.

— Parfait, déclara Keir, satisfait. Puisque tout est réglé ici, je voudrais te montrer quelque chose.

D'un geste, il m'invita à le suivre hors de la tente. Prest et Rafe se trouvaient déjà devant l'entrée, se donnant des coups de coude comme deux gosses préparant un bon tour.

Je leur décochai un regard surpris.

— Que vous arrive-t-il ?

— Rien, répondirent-ils comme un seul homme.

Je ne dus pas paraître très convaincue car ils éclatèrent tous de rire.

Le ciel s'était voilé de nuages chargés de pluie. Keir me prit par les épaules pour me faire contourner l'infirmerie à la suite de mes deux gardes du corps. Je découvris alors une seconde tente, plus petite, que je ne me rappelais pas avoir vue auparavant. D'un regard, j'interrogeai Keir, mais il se contenta de sourire. Prest et Rafe se postèrent de part et d'autre de l'entrée, puis ils soulevèrent la portière de toile d'un geste théâtral.

— Regardez ! s'écria le second, tandis que Keir me poussait avec douceur vers l'intérieur.

J'entrai dans la tente, suivie par les trois hommes... avant de faire halte, stupéfaite. Il y avait là toutes les fournitures que j'avais demandées, absolument toutes, par caisses entières.

Un laboratoire de maîtresse guérisseuse au grand complet !

Je m'approchai, émerveillée. Bonbonnes et bols de toute contenance, mortiers et pilons, braseros, jarres, flacons : rien n'avait été oublié. Les trois tables sur lesquelles cet équipement avait été disposé croulaient littéralement sous son poids.

Je pivotai sur moi-même et regardai Keir. Il semblait s'amuser comme un fou, tout comme mes gardes du corps.

— Quand avez-vous fait installer tout ceci ?

— Nous avons commencé hier soir et fini ce matin. Lorsque tu m'as parlé de ta salle de préparation et de ce qu'elle contenait, j'ai envoyé Sal voir ton ami Remn. Ce sont eux qui ont rassemblé ce que je leur avais demandé. À présent, tu as une tente de préparation.

Soudain, je le vis froncer les sourcils d'un air soucieux.

— La seule chose à laquelle je n'ai pas pensé, ajouta-t-il, c'est que ces objets sont fragiles. Il va falloir trouver un moyen de les transporter sans les casser...

Tout en parlant, il avait effectué quelques pas dans la tente.

— Je demanderai à Sal si elle a une idée.

Je le regardai, en proie à des émotions contradictoires. La joie de découvrir ce cadeau. La crainte à la perspective de notre

prochain départ. L'excitation à l'idée de ce que j'allais pouvoir réaliser. Je posai une main tremblante sur le bras de mon maître.

— Merci, murmurai-je.

— Je resterais bien voir ce que tu vas faire de tout ceci, mais j'ai invité Warren et ses hommes à déjeuner ; ils ne devraient plus tarder. Il m'a envoyé un messager pour me confirmer leur arrivée. D'autre part, il m'annonce que Durst est encore en vie, grâce aux soins d'un maître guérisseur nommé Eln.

— Eln est très doué. C'est lui qui m'a tout appris.

— Oh. Le spécialiste des piquants de porcs-épics ?

— Celui-là même.

Keir acquiesça, une lueur ironique au fond de ses iris bleu vif.

— Nous allons nous raconter nos batailles et proférer d'horribles mensonges sur nos actes de bravoure. Seras-tu des nôtres ?

Je regardai autour de moi.

— Il y a tant à faire ici... Si vous m'y autorisez, je préférerais...

— Accordé, mais tu vas rater le récit des exploits de Simus, qui ne sont jamais aussi flamboyants que lorsqu'il a bu quelques verres.

Il émit un petit rire amusé.

— Prest et Rafe doivent assister à ce repas ; je vais les faire remplacer.

— Je vous remercie, mais ce sera inut...

— J'ai dit, je vais les faire remplacer. Et on t'apportera ton repas ici.

Sans me laisser le temps de le remercier, il s'approcha de moi et me prit dans ses bras pour m'embrasser. Ses lèvres s'attardèrent longtemps sur les miennes.

— Je penserai à toi, murmura-t-il. À ce matin...

Puis, tout contre mon oreille :

— Et à ce soir...

Il s'écarta, visiblement ravi de me voir rougir.

— Qui sait, tu feras peut-être d'autres cauchemars ?

Il poussa un éclat de rire et s'en alla, me laissant

horriblement confuse, sous les regards bienveillants de mes gardes du corps.

Je me jetai à corps perdu dans le travail, ce qui constituait encore la meilleure façon de ne pas réfléchir. Rafe et Prest m'aidèrent à disposer les tables, puis à répartir les boîtes et paniers dessous. Il nous fallut un certain temps pour dresser l'inventaire de toutes ces richesses et les ranger dans le bon ordre.

Enfin il ne resta plus qu'une caisse, qui était scellée. Prest s'arma d'un outil pour l'ouvrir. Son camarade et lui étaient en train de s'échiner dessus quand des appels s'élevèrent à l'extérieur. Les deux guerriers chargés de les relayer venaient d'arriver. Dans un ahanement d'effort, Prest souleva la planchette qui recouvrait la caisse. Rafe et lui se relevèrent en s'essuyant le front, visiblement ravis de pouvoir s'échapper.

— Captive, déclara Rafe en faisant signe aux nouveaux venus d'entrer dans la tente, voici Epor et Isdra. Ce sont eux qui assureront votre garde en notre absence.

Puis, sans même attendre ma réponse, il s'éloigna, entraînant son camarade dans son sillage. Je me tournai vers mes nouveaux gardes du corps, que j'avais déjà vus car ils appartenaient au petit groupe à qui j'avais fait visiter le palais. Je me souvenais très bien de l'homme — avec sa chevelure et sa barbe dorées comme les blés, son sourire chaleureux et sa haute stature, il m'avait tout de suite fait penser à nos représentations du dieu du Soleil, au temple de Fort-Cascade. Les fines rides d'expression au coin de ses yeux et les fils d'argent qui brillaient à ses tempes m'indiquaient qu'il était plus âgé que la plupart des Firelandais que j'avais vus jusqu'alors. Autre différence, il était armé d'une sorte de longue masse qu'il portait attachée dans le dos, et dont l'extrémité dépassait de son épaule, à la façon des épées de Keir.

Il me sourit en saluant d'un coup de menton.

— Je suis Epor, Captive, à votre service. Et voici Isdra. N'hésitez pas à nous appeler si vous avez besoin de notre aide. Nous allons nous poster à l'extérieur de la tente... dès qu'Isdra aura fini de gober les mouches.

La femme, presque aussi grande que lui mais plus mince,

avait de longs cheveux argentés rassemblés en une tresse qui lui descendait jusqu'aux reins. Sa peau prenait des reflets d'or cuivré et ses yeux étaient étrangement étirés vers les tempes. Elle portait un bouclier dans le dos et, à sa ceinture, étaient glissées une dague et une fine épée. Depuis qu'elle était entrée, elle jetait autour d'elle des regards brillants de curiosité. Elle sursauta en entendant ces paroles, pivota sur elle-même, fouettant l'air de sa lourde natte, et darda un œil furieux sur Epor. Avec un éclat de rire joyeux, celui-ci tira familièrement sur sa tresse pour l'entraîner vers la porte.

Tandis qu'ils s'éloignaient, mon attention fut attirée par un éclat de lumière. Je remarquai alors l'étrange ornement de fil métallique fixé sur le bord de son oreille gauche, ainsi qu'à celle de son camarade. Tout en me promettant de demander à Atira si ces bijoux possédaient une signification, je les regardai, pensive, prendre leur poste de part et d'autre de l'entrée de la tente. Je ne m'habituais pas à voir des femmes en tenue guerrière, équipées d'une panoplie militaire qu'elles savaient manifestement utiliser. Toutes celles que j'avais croisées ici me paraissaient si fortes, si sûres d'elles-mêmes et de leurs capacités ! Je les enviais de disposer d'une liberté pour laquelle j'avais dû me battre toute ma vie.

Poussant un soupir fataliste, je me remis au travail et soulevai le couvercle de la dernière caisse.

Que je faillis lâcher, tant ma surprise fut grande.

La caisse était remplie de papier, d'encre, de plumes, de cahiers vierges.

Comment avait-il compris ?

En l'espace d'un battement de cœur, je sus que j'étais perdue. Définitivement, irrémédiablement perdue.

Le Keir qui m'avait réclamée comme prise de guerre et emmenée de force dans son camp était un seigneur de guerre. Celui qui m'offrait ce cadeau extraordinaire était un autre homme. En devinant ce qui était important pour moi, il avait su trouver le chemin de mon cœur.

Comment ceci était-il arrivé ? Je m'étais livrée à un barbare, à un pilleur, à un incendiaire, sans la moindre illusion. Qu'avais-je à attendre d'un tel sauvage, sinon la violence et le

déshonneur ? Et voilà que ce maître que j'avais craint, pour qui je croyais n'être qu'une possession parmi d'autres, se révélait un homme plein de respect et de bonté envers moi !

Je savais, sans le moindre doute, que ce cadeau venait de sa main. Je n'avais pas fait la moindre allusion au papier ou à l'encre devant Sal, qui n'en aurait d'ailleurs pas compris l'intérêt.

Il fallait qu'il soit très attentif à mes besoins pour avoir saisi l'importance de ce qui n'était, à ses yeux, qu'infimes détails.

Il fallait qu'il souhaite me voir heureuse.

Je pris le premier cahier sur la pile et le serrai contre moi, en proie à des émotions contradictoires. J'étais éperdue de bonheur et de reconnaissance, mais ces sentiments se teintaient d'une sourde inquiétude. Que se passerait-il lorsque Keir me ramènerait chez lui, comme la prise de guerre que j'étais ? Un chef de son envergure avait d'autres conquêtes. Au moins cinq, si j'avais bien compris les explications d'Atira. Une image s'imposa à mon esprit, si insupportable que j'en eus la nausée.

Keir, entre les bras d'une autre.

— *C'est ça, le meilleur, quand on est le Seigneur de Guerre...* avait-il dit un jour.

Je l'avais regardé sans comprendre.

— *On obtient toujours ce qu'on veut.*

Je baissai la tête, envahie par une douleur que je n'avais jamais connue. Ô Déesse ! suppliai-je intérieurement. Faites qu'il veuille de moi ! Faites qu'il ne cesse jamais de me désirer !

Je m'obligeai à me redresser, honteuse de ma faiblesse, essuyai mes yeux mouillés de larmes et replaçai le couvercle sur la caisse. J'avais du travail.

Suivie par mes gardes du corps, je retournai à l'infirmerie pour prendre la relève de Gils, qui avait d'autres tâches à effectuer. Je vérifiai que le blessé dormait d'un sommeil paisible et m'approchai d'Atira, qui me faisait signe de la main.

— Captive, murmura-t-elle d'un air grave, puis-je avoir votre emblème ?

Faute de mieux, je pris l'une de ses pierres et la lui tendis.

— Le voici, Atira. Quelle vérité voulez-vous énoncer ?

Elle hésita, tout en me scrutant d'un regard acéré.

— Il y a une rumeur qui circule dans le camp, à votre sujet. Je voudrais savoir si elle est exacte, et si c'est le cas, vous dire ce que j'en pense.

Je la dévisageai, interdite.

— Une rumeur ? répétaï-je. Sur moi ?

— À propos de votre peuple, et donc de vous.

Elle frotta la pierre entre ses doigts, comme pour se donner du courage.

— Est-il exact que vous êtes... intacte ? Que les vôtres n'ont pas de rapports charnels avant d'être définitivement engagés l'un envers l'autre ?

Je me redressai, mal à l'aise. Sa question était si gênante qu'elle me plongeait dans la plus grande confusion. Atira fit de même, soudain craintive, et brandit la pierre devant elle comme pour se protéger de ma fureur. Il me fallut quelques instants pour rassembler mes esprits.

— Qui vous a dit que...

— Par le Ciel, c'était donc vrai ! murmura-t-elle, le regard agrandi par la consternation. Vous vous liez très jeunes, et vous ne connaissez personne d'autre que votre partenaire ?

Je hochai la tête. Mes joues me brûlaient.

— Alors qui vous initie ? Qui vous apprend comment... ?

Sa voix s'éteignit dans un murmure offusqué.

— Personne ? reprit-elle d'un air effaré. On vous laisse vous débrouiller seuls ?

Elle s'adossa de nouveau à ses oreillers, visiblement choquée. Quant à moi, je fermai les yeux et posai les mains sur mon visage en feu.

— On ne m'a rien dit, Captive. J'ai écouté ce que l'on racontait sur votre peuple, j'ai remarqué la volonté du Seigneur de Guerre d'imiter vos coutumes, et j'ai réfléchi. Permettez-moi de vous dire que cela est cruel. Parfaitement cruel !

Je la regardai sans comprendre.

— Je ne vois pas où est le mal...

— À laisser les gens dans l'ignorance ? À les condamner à tout devoir réinventer tout seuls, alors qu'il serait si simple de leur enseigner l'art d'aimer ?

Elle secoua la tête.

— Nous avons des initiateurs. Comme Joden, par exemple. Il ferait un excellent choix, entre nous. Vous devriez vous adresser à lui.

On aurait dit une mère recommandant un professeur de harpe ou de danse à sa fille ! Je laissai échapper un petit rire, partagée entre la honte et l'hilarité.

— Atira, expliquai-je en essayant de ne pas la heurter, nous estimons qu'un homme et une femme doivent rester... intacts jusqu'à ce qu'ils soient liés l'un à l'autre, et qu'il est bon qu'ils apprennent l'un de l'autre.

Elle me regarda avec commisération et me tendit l'emblème.

— Le Seigneur de Guerre nous ordonne de respecter les autres façons de vivre, mais vos usages sont barbares.

Je pris la pierre dans ma main.

— Je vous remercie pour cette vérité, Atira. En effet, nos coutumes ne sont pas les mêmes.

— Tout ce que je vous demande, c'est de réfléchir à mes paroles, Captive. Keir est expérimenté, mais ce n'est pas un initiateur. Puisque vous n'avez aucune *thea* pour vous conseiller et vous aider à prendre vos décisions, revenez me voir quand vous aurez pris le temps de penser à ce que je vous ai dit. Nous en reparlerons. De mon côté, je vous promets de ne rien dire à personne.

Plus déstabilisée que jamais, j'allai m'enfermer dans mon nouveau laboratoire, où je me plongeai dans une activité fiévreuse.

Bientôt, différentes préparations étaient sur le feu, mijotant à petits bouillons. Deux jarres de remède contre la fièvre refroidissaient sur la table du fond, à côté d'un pichet d'infusion de cynorhodons. Des feuilles de papier étaient disposées ça et là, sur lesquelles j'avais commencé à noter les recettes de mes différents baumes et onguents, en espérant ne rien oublier. Ma mémoire n'était pas infaillible et je peinais parfois à retrouver tous les ingrédients nécessaires à telle ou telle préparation. Heureusement, l'odeur de chaque remède m'était familière. Il ne me restait qu'à espérer que mon odorat m'aiderait à compléter mes recettes, une fois que j'aurais commencé à mélanger les différents éléments !

Par ailleurs, j'aurais donné cher pour être certaine que la chaleur qui envahissait mon visage était due aux efforts que je fournissais, et non au trouble qu'avaient éveillé en moi les suggestions d'Atira. Par la Déesse, ces gens-là avaient des initiateurs ? Il ne manquait plus que cela ! Et je ne voulais même pas penser à l'obligation où je serais certainement de mettre au monde cinq enfants... Que se passerait-il si Keir ne se chargeait pas de les concevoir ? Devrais-je faire appel aux... prestations d'un autre ?

Des pas résonnèrent devant la tente. Il me fallut un instant pour reconnaître Marcus, enveloppé d'une cape. Le vieux serviteur, un grand panier à la main, me fixait de son œil sévère.

— C'est bien ce que pensait le Maître, grommela-t-il. L'heure du déjeuner est passée depuis beau temps, mais ça n'a toujours rien avalé.

Il émit un claquement de langue désapprobateur.

— *Aye*, poursuivit-il. Ça ne pense qu'au travail. Encore heureux que les Éléments m'aient doté d'assez de bon sens pour ceux qui n'en n'ont pas...

Puis, regardant autour de lui :

— Déjà plus de place pour poser une assiette ! remarqua-t-il d'un ton acide.

Je ne pus retenir un éclat de rire. Avec son aide, j'empilai quelques caisses en guise de siège, puis je m'assis devant le plat qu'il venait de déposer entre deux feuilles couvertes de notes et un bol rempli d'herbes sèches. Je m'aperçus alors que j'étais affamée. Pendant que je dévorais mon repas, Marcus inspecta mon laboratoire, en portant consciencieusement à son nez toutes les préparations en cours.

— Est-ce que Warren est encore là ? demandai-je, la bouche pleine.

— Oui.

Il se pencha sur le remède contre la fièvre en fronçant les narines d'un air méfiant.

— Ils sont en train de se raconter leurs prouesses guerrières et de faire un sort à ma réserve de *kavage*.

Il leva son œil au plafond, comme pour prendre les dieux à témoin de son infortune.

— À les entendre, poursuivit-il, on dirait qu'ils sont de nouveau sur le champ de bataille !

— Marcus ?

— Hum ?

Un peu hésitante, je le regardai soulever les couvercles et tremper le doigt dans les pots.

— Que vous est-il arrivé ?

Il se tourna vers moi, d'un mouvement si vif que je craignis de l'avoir offensé.

— Ah, les guérisseurs... Je me demandais quand vous vous décideriez à me poser la question.

Il posa une caisse sur une autre et s'y assit.

— C'est une histoire très simple. La poix brûlante, vous connaissez ?

Je secouai négativement la tête.

— Tant mieux pour vous, dit-il en soupirant. C'est une matière qui brûle et reste collée à tout ce qu'elle touche. Une vraie saleté. On la jette sur l'ennemi.

Il baissa la tête, soudain perdu dans ses pensées.

— C'était au cours d'un assaut. J'ai eu la mauvaise idée de lever la tête au moment où on nous aspergeait. Ça m'est presque passé à côté, mais j'en ai reçu assez pour que ça fasse des dégâts.

Un nouveau soupir lui échappa, plus douloureux.

— J'en avais sur toute une partie du corps, et ça brûlait, ça brûlait ! J'ai supplié mon camarade de m'achever, un jeunot. N'a pas eu le courage...

Il redressa la tête pour chercher mon regard.

— Le Maître non plus n'a pas voulu. Je souffrais le martyre, mais rien à faire. Il m'a refusé le coup de grâce.

Puis il se leva et frotta son front, comme pour en chasser les terribles souvenirs.

— Quand tout a été fini et que j'ai été guéri, ma foi... la guerre, c'était terminé pour moi. Avec un œil en moins, je n'aurais pas tenu longtemps sur un champ de bataille, et ça, c'est encore plus douloureux que les brûlures.

Il laissa retomber sa main et poursuivit, le regard perdu :

— Le Maître m'a reproché mon manque de vigilance, mais il a fait de moi son porteur d'emblème. Depuis, je suis resté à son

service.

— Alors il a agi exactement comme Joden, dis-je, pensive. A-t-il été puni ?

À ma surprise, Marcus éclata de rire.

— Non, Captive ! En tout cas, pas dans le sens où vous l'entendez. Je n'étais qu'un simple soldat, pas un général en chef. Certains ont reproché au Maître d'avoir refusé de m'accorder le coup de grâce, et tout ceci a fait bien des histoires, mais vous l'avez vu combattre. Qui s'amuserait à le provoquer en duel ? Beaucoup ont pris son emblème pour critiquer sa décision, mais il a toujours répondu à leurs vérités avec beaucoup de fermeté.

Il se drapa frileusement dans sa cape.

— La faute de Joden était tout autre. S'il avait achevé Simus sur-le-champ, celui-ci n'aurait pas été capturé, et c'est bien là que le bât blesse... Le Maître l'a soutenu, Simus l'a remercié, mais ça ne se passera pas aussi facilement avec le conseil des Anciens. Et je ne parle pas du cercle des Bardes...

— D'accord, mais en ce qui vous concerne, Marcus, je ne comprends pas comment vos guérisseurs...

— Je ne sais pas, Captive, m'interrompit-il. Je ne sais plus. C'était il y a bien longtemps ; je ne veux plus y penser.

Il loucha vers mon assiette encore pleine.

— Allons, mangez tant que c'est chaud. Je dois retourner auprès du Maître et de ses invités.

Puis, avec un sourire ironique :

— Simus est en train de raconter des mensonges plus gros que lui, mais ces naïfs de citadins gobent toutes ses paroles. Il est temps que j'aille dégonfler sa baudruche.

Je le regardai s'éloigner, amusée. Tout en continuant mon repas, je pris une feuille pour y jeter quelques notes sur mes différentes recettes à mesure qu'elles me revenaient en mémoire. Après avoir mis mes pots à refroidir, je songeai que j'avais le temps de préparer un sirop contre la toux. Je pourrais même y ajouter du miel pour l'adoucir, s'il y en avait parmi mes réserves.

J'étais occupée à fouiller dans les caisses à la recherche des ingrédients nécessaires lorsque j'entendis une cavalcade, suivie

d'éclats de voix. Puis la portière s'ouvrit et Isdra pénétra en courant dans mon laboratoire.

— Captive ? Il y a des blessés.

— J'arrive ! répondis-je en me redressant.

Je retirai à la hâte le dernier pot qui était encore sur le feu, nouai mes cheveux et me ruai à sa suite.

L'infirmerie grouillait de guerriers courant en tous sens pour installer les blessés, que l'on avait commencé à étendre sur les lits. En me voyant, le capitaine de la patrouille s'approcha de moi.

— Nous avons six blessés, Captive. Le plus gravement atteint a l'air d'avoir une vilaine plaie au ventre ; nous l'avons placé au fond de la tente. Les autres cas semblent plus légers, mais il y a quelques profondes estafilades.

Il poussa un long soupir.

— J'ai fait prévenir le Seigneur de Guerre, conclut-il.

Tout en réfléchissant rapidement, j'approvai d'un hochement de tête. La plaie au ventre constituait la première urgence. Suivie par Gils, je pris de l'eau et une pile de bandages, puis j'envoyai mon assistant s'occuper des autres patients. Atira, réveillée, s'était accoudée pour observer l'animation qui régnait autour d'elle.

Non sans une certaine anxiété à la perspective de ce qui m'attendait, je me dirigeai vers le fond de la tente. Le blessé se tordait de douleur sur un matelas, entouré de deux camarades qui portaient encore leur casque. Il me sembla que l'un d'entre eux m'était familier, mais mon regard fut aussitôt attiré vers mon patient.

Entre ses mains rouges et poisseuses, il tenait le manche d'une dague enfoncee jusqu'à la garde dans ses entrailles. Un flot de sang ruisselait de la blessure. Par la Déesse, allais-je réussir à le sauver ?

Je m'agenouillai à son chevet et déposai ma bassine d'eau et mes pansements.

— Je suis guérisseuse, lui dis-je. Je vais vous soigner.

Je pris ses doigts pour les soulever afin de mieux voir sa plaie.

— Là, doucement, murmurai-je pour l'encourager.

Ayant écarté ses mains, je palpai la blessure avec délicatesse. Il n'y en avait pas.

Sa peau était couverte de sang, mais intacte. Quant à la dague, elle était posée à plat sur son ventre, simplement glissée sous l'armure. Stupéfaite, je levai les yeux... et c'est alors que je le reconnus.

— Arneath ?

Je reculai, comme frappée en plein cœur. Son visage était tordu par la haine – une haine féroce, sauvage, meurtrière...

Avant que j'aie eu le temps de réagir, il se redressa d'un bond. Il referma une main sur ma gorge et, de l'autre, brandit son coutelas, puis roula sur le sol en m'entraînant avec lui. Il était si lourd que lorsqu'il s'écrasa sur moi, j'en eus le souffle coupé. Ses doigts se resserrèrent autour de mon cou tel un étau.

Du coin de l'œil, je remarquai que l'on se battait autour de nous. Les camarades d'Arneath, l'arme levée, s'en prenaient à Atira et à l'autre blessé. Des cris fusèrent, suivis du tintement de lames qui se heurtaient.

À demi asphyxiée, je vis mon agresseur lever le bras. Un éclat de lumière aveuglant scintilla un instant sur sa lame, puis celle-ci plongea vers moi. Dans un réflexe, je parvins à m'emparer de son poignet pour bloquer son geste, mais Arneath était en position de force. Lentement mais sûrement, la dague continua sa mortelle trajectoire vers ma poitrine, sous laquelle mon cœur affolé battait sourdement.

— Crève, garce ! cracha-t-il, le regard fou.

Rassemblant le peu de forces qui me restaient, je me débattis. En vain. Soudain, une effroyable douleur me déchira l'épaule. Puis un voile rouge monta devant mes yeux, et je sombrai dans l'inconscience.

— Ouvrez les yeux, guérisseuse.

Le murmure me parvenait, doux mais insistant. À travers les brumes de l'inconscience, je reconnus la voix de Simus. Il me parlait d'un ton calme, posé, mais je discernais aussi une note d'inquiétude.

— Allons, petite guérisseuse, réveillez-vous. S'il vous plaît, faites-le pour moi.

Je tournai la tête dans la direction d'où provenaient ses

paroles... avant de me figer, traversée par une douleur fulgurante. Autour de moi, l'air était imprégné d'une odeur âcre – celle du sang et de la mort.

— Que le Ciel en soit remercié, chuchota Simus, partagé entre le soulagement et l'angoisse. Essayez de ne pas bouger, Captive. Ouvrez les yeux et répondez-moi si vous le pouvez. Keir a besoin de vous.

Keir avait besoin de moi. Les paroles résonnèrent quelques instants dans mon esprit. Au prix d'un effort surhumain, je soulevai les paupières.

Le Seigneur de Guerre se trouvait auprès de moi, une épée dans chaque main. Il était couvert de sang mais se tenait solidement campé sur ses jambes, comme pour affronter quelque invisible assaillant.

— Enfin ! s'exclama Simus à voix basse, de l'autre côté.

En tournant la tête avec précaution, je constatai qu'il était étendu sur le sol, et que son visage dépassait de sous le bord de la tente. Ses traits étaient tendus, mais il m'adressa un sourire.

— Captive ? Keir est furieux. Essayez de le calmer.

Ma vision était encore floue, et la plus grande confusion régnait dans mon esprit. Que m'était-il arrivé ? Que s'était-il produit ? Je passai ma langue sur mes lèvres desséchées et pris une prudente inspiration, de peur de réveiller la douleur qui couvait en moi.

— Seigneur de Guerre ? m'entendis-je coasser.

Ma voix n'était qu'un mince filet à peine audible.

Pourtant, Keir sursauta en l'entendant, puis je le vis redresser la tête, comme s'il surveillait quelqu'un, ou quelque chose, de menaçant. Ses épées étaient rouges et luisantes.

— Essayez encore, guérisseuse, chuchota Simus. Il refuse de nous laisser entrer dans la tente. Il ne nous reconnaît plus. On dirait qu'il a perdu la raison. C'est peut-être la rage du guerrier, vous savez ?

J'avais déjà entendu parler de cette crise de folie qui s'emparait de certains hommes sur le champ de bataille. L'un des héros de *L'Épopée de Xyson* n'en était-il pas atteint ? Cependant, je n'avais jamais vu de mes yeux un cas semblable. Je fermai les paupières, saisie de vertige.

— Restez avec moi, supplia Simus. Ne vous endormez pas.

— Seigneur... murmurai-je.

Je déglutis péniblement pour m'éclaircir la voix.

— Laissez-les entrer. Ils veulent vous aider.

Keir posa sur moi un regard soupçonneux, avant de reporter les yeux vers les parois de la tente. Je me tournai légèrement dans l'espoir de mieux voir, mais le regrettai aussitôt. Un cri de souffrance m'échappa, tandis qu'une insoutenable vague de douleur me parcourait. Je ne pouvais pas bouger l'épaule.

— Captive ?

La voix de Simus me parvint à travers le voile gris qui m'enveloppait.

Dans un grognement furieux, Keir pointa l'une de ses épées vers Simus et l'autre vers l'entrée de la tente. Il y avait du monde à l'extérieur ; j'entendais tout un brouhaha autour de nous, et les parois de peau vibraient chaque fois que quelqu'un les frôlait.

— Simus, chuchotai-je en luttant contre une bouffée de peur panique, éloignez-les de l'infirmerie. Et de grâce, faites-les taire !

Son visage disparut derrière le bas de la toile, puis des chuchotements véhéments s'élevèrent de l'autre côté. Près de moi, Keir tressaillit. Des filets de sang ruisselaient le long de ses lames dressées, prêtes à l'assaut. Je détournai les yeux et m'efforçai de ralentir ma respiration saccadée. Dehors, on n'entendait plus rien. Keir parut se calmer.

— Seigneur, repris-je. Keir...

Son regard croisa le mien. Dans ses yeux, l'étonnement avait remplacé la fureur. Je lui adressai un sourire timide.

— Je vous en supplie, laissez Simus entrer.

Je fermai les paupières et pris une profonde inspiration, saisie par un vertige.

— Simus ? gronda mon maître.

— Il veut vous aider. Je vous en prie, il ne veut que vous aider.

Puis, haussant la voix :

— Simus ? appela-je. Déposez vos armes et venez.

De l'extérieur me parvint un léger craquement. Le son

caractéristique d'une lame fendant une surface fine. Simus, ou quelqu'un d'autre, était en train de découper la paroi afin d'y tailler un passage près du sol. Keir pivota sur ses talons et, d'un bond, se plaça entre la petite ouverture ainsi créée et l'endroit où je me trouvais.

Puis je vis Simus entrer à quatre pattes, traînant avec peine sa jambe blessée. Keir tendit aussitôt la pointe de ses épées vers lui. Prudent, le colosse noir s'immobilisa.

— Seigneur de Guerre, dit-il avec respect, l'ennemi a été abattu ; nous maîtrisons la situation. Quels sont vos ordres ?

Keir le regarda un long moment comme s'il s'éveillait d'un mauvais rêve, puis il abaissa lentement ses lames.

— Simus ? marmonna-t-il, perplexe. Que m'est-il arrivé ?

— La rage du guerrier, Seigneur.

Sans répondre, Keir observa la tente autour de lui d'un œil méfiant. Enfin, il m'aperçut.

— Par l'immensité du Ciel ! s'écria-t-il.

À travers un brouillard, je le vis jeter ses armes et s'agenouiller près de moi. Simus en profita pour mettre ses épées de côté.

— Eh bien, que faites-vous ? Vous ne voyez pas qu'elle a besoin d'aide ? tonna Keir.

Si je n'avais pas tant souffert, j'aurais éclaté de rire.

Gils apparut en se frayant un passage à travers l'étroite ouverture, pendant que Joden, jailli de je ne sais où, prenait Keir par les épaules pour l'obliger à reculer.

— Laissez faire le garçon, suggéra-t-il avec fermeté.

— Captive, m'entendez-vous ?

Ma vision se brouillait. Gils se détourna, puis il y eut un mouvement sous mon nez. Lorsque je pris ma respiration, tout était de nouveau clair et net. Les puissantes senteurs dégagées par les herbes que Gils venait de froisser entre ses doigts avaient rendu à mon esprit toute sa clarté.

— Captive, reprit le jeune homme d'une voix tremblante. La dague est enfoncee jusqu'à la garde dans le haut de votre bras. Vous êtes... clouée au sol.

Il déglutit avec peine.

— Et vous avez perdu beaucoup de sang, ajouta-t-il dans un

murmure.

Bien, songeai-je, cela expliquait un certain nombre de choses. Je tressaillis au souvenir de ce qui venait de se passer.

— Et les autres ? demandai-je. Atira ?

La douleur était si vive que le simple fait de parler était une épreuve.

Keir émit un grondement impatient.

— Vous êtes celle qui a été la plus gravement blessée, répondit Gils d'une voix fébrile.

Simus hocha la tête.

— Dites-nous ce que nous devons faire.

— Faites-moi rouler sur moi-même de façon à dégager la dague. Nettoyez du mieux que vous pouvez. Ensuite, retirez-la de mon bras.

Je pris une nouvelle inspiration. L'odeur des feuilles était toujours présente.

— Gils, il faudra ensuite que tu nettoies la plaie et que tu la pances. Prends de la pommade de chou-putois, il y en a un flacon.

Mon corps fut parcouru par un puissant frisson.

— Tenez-moi au chaud et surveillez l'apparition de la fièvre.

De nouveau, un voile montait devant mes yeux. Les feuilles séchées ne le tiendraient plus longtemps à distance. Je discernais tout juste les hochements de tête de Gils et ses regards inquiets.

— Tu t'en sortiras très bien, dis-je pour l'encourager. Simus ?

— Oui.

— Une fois que la plaie aura été nettoyée, c'est vous qui retirerez la dague.

Keir protesta, mais je levai ma main valide pour le faire taire. Aussitôt, il la prit entre les siennes.

— Seigneur... laissez-les faire.

Je cherchai son regard.

— Tout ira très bien, promis-je.

Simus s'agenouilla près de moi, imité par Gils, qui était allé chercher les fournitures dont il allait avoir besoin. Avec d'infinies précautions, ils me firent rouler sur le côté. Je ne pus retenir un gémissement de douleur. Luttant contre le brouillard

qui se refermait sur moi, je fixai avec intensité les yeux de Keir. Ils étaient si bleus, pleins d'effroi...

D'effroi ?

Je n'eus pas le temps de lui demander ce qu'il semblait craindre. Simus tira sur la dague d'un geste fluide. Une douleur fulgurante déchira le voile de brume qui m'entourait, et les ténèbres m'engloutirent.

## 9

Je ne voulais pas me réveiller. Je flottais dans l'obscurité, portée par une merveilleuse impression de chaleur et de bien-être. Si seulement il n'y avait pas eu cette voix furieuse, dont les éclats me faisaient mal aux oreilles ! Je tentai d'ouvrir les yeux, mais la lueur était si vive que j'eus l'impression d'être brûlée. Seulement, la voix ne voulait pas se taire. Je soulevai de nouveau les paupières, imperceptiblement, de façon à laisser mes iris s'habituer à la luminosité. Je me trouvais dans le lit de Keir. La lumière était si forte qu'il me semblait que la tente était illuminée.

— Ah, elle se réveille. Brave petite ! murmura près de moi quelqu'un que je connaissais.

— Eln ?

Avec une prudente lenteur, afin de ménager mon cou raide et endolori, je tournai la tête. Mon ancien professeur était assis sur le matelas, tenant un bol à la main. Je le regardai, perplexe.

— C'est moi, mon enfant, acquiesça-t-il, toujours très bas. Comment te sens-tu ?

— Pardon ?

J'entendais ses paroles mais je ne les comprenais pas. Quelque part, la voix continuait ses imprécations, m'interdisant de rassembler mes esprits. En faisant de nouveau pivoter ma tête, je vis que la paroi intérieure de la tente avait été roulée et relevée. À l'endroit où pendait d'habitude la séparation entre la chambre et la salle commune, Keir faisait les cent pas. Il était vêtu de cuir noir, et ses larges bracelets d'argent captaient la lumière au rythme de ses souples foulées de tigre en colère. Derrière lui, je pouvais distinguer toute une petite foule, assemblée dans la pièce principale. Que se passait-il ? Intriguée,

je me redressai.

Ou plutôt, j'en eus l'intention. L'un de mes bras refusa de me soutenir. Je laissai échapper un cri de douleur. En un éclair, tout me revint. L'attaque, les cris, le coup de couteau...

Keir bondit vers moi et, d'une main douce mais autoritaire, me plaqua sur le lit.

— Tu te réveilles, Captive ! s'exclama-t-il dans ma langue. Comment vas-tu ?

Je me laissai aller sur les oreillers.

— J'ai l'impression que mon bras va tomber, répondis-je dans un coassement.

Keir émit un soupir de rage contenue.

— Il ne va pas tomber, rectifia Eln d'un ton grave.

Mon vieux professeur fronça les sourcils et darda sur moi un regard lourd de menaces. Il n'aurait pu réordonner de façon plus éloquente de mesurer mes paroles !

— Cela fait mal, je n'en doute pas un instant, mais la plaie est propre et le pansement a été correctement posé. Quant à ton cou, il n'a aucun traumatisme, seulement quelques ecchymoses. Tu seras bientôt guérie.

Derrière lui, je vis alors apparaître le visage de Gils, les traits tirés par l'inquiétude.

— Ton apprenti s'est très bien débrouillé, conclut Eln.

— Tout le monde ne peut pas en dire autant, gronda Keir en s'écartant de moi.

Puis, reprenant ses allées et venues autour du lit :

— Occupez-vous d'elle, dit-il d'un ton sec.

Derrière lui, l'assemblée semblait tétanisée.

Eln posa la main sur mon front.

— Eln, comment... ?

— J'ai été enlevé chez moi par une bande de guerriers à cheval, jeté en travers d'une selle et ramené ici tel un vulgaire sac de farine, répliqua-t-il tout en prenant mon pouls. J'ai dû attendre un bon moment avant que quelqu'un parlant notre langue m'explique ce qui s'était passé.

— Combien de temps ai-je perdu conscience ? demandai-je d'une voix enrouée.

— Aucune idée. Tu étais évanouie à mon arrivée, et voilà un

quart d'heure que je suis à ton chevet.

Je répétai ma question à Gils dans son langage.

— Pendant environ une heure, Captive. J'ai fait de mon mieux mais j'ai dit au Seigneur de Guerre qu'il serait plus prudent d'aller en ville chercher un vrai guérisseur, et je me suis souvenu du nom de votre professeur.

Il semblait plus pâle que jamais sous sa frange rousse.

— Je me suis présenté comme votre *ap-pren-ti*, précisa-t-il d'un air penaude.

Eln haussa les sourcils en reconnaissant ce dernier mot.

— Ton élève a très bien nettoyé la blessure et son pansement est irréprochable. Je pense qu'il n'y aura pas besoin de recoudre la plaie.

Il désigna Gils avant d'ajouter :

— Tu peux le lui dire.

Je m'exécutai. Aussitôt, les épaules de Gils s'affaissèrent comme sous l'effet d'un indicible soulagement, d'une immense lassitude... voire des deux.

— J'ai eu si peur, Captive ! De vous faire mal, de mettre le Seigneur de Guerre en colère...

Comme pour appuyer ses paroles, la voix de Keir résonna de nouveau. Gils roula des yeux terrifiés.

— Il y avait beaucoup de sang, reprit-il, mais la plupart n'était pas le vôtre. Plutôt celui des assaillants.

Eln me tendit le bol qu'il tenait entre les mains.

— Bois, me dit-il. Ensuite, il faut dormir.

Prudente, j'en humai le contenu.

— Du lotus ? Non merci, Eln. Je préfère garder les idées claires.

— Dans ce cas, tu prendras double dose de tue-la-fièvre, décréta Eln sans s'émouvoir de mon refus. Et n'oublie pas de boire en grandes quantités.

Intriguée, je regardai la foule des guerriers massée dans la tente, tandis que Keir continuait d'arpenter la pièce rageusement.

— Que se passe-t-il ? demandai-je.

Eln regarda par-dessus son épaule.

— D'après le ton du Seigneur de Guerre, j'ai l'impression

qu'il y a de l'exécution sommaire dans l'air.

Je me redressai en étouffant un gémissement de souffrance. Aussitôt, Gils se plaça derrière moi pour me soutenir. À l'autre extrémité de la tente, Keir toisa l'assemblée.

— Je veux des réponses. Comment se fait-il que la Captive ait été attaquée dans mon camp, alors qu'elle se trouvait sous la protection de mes guerriers ?

Il balaya d'un regard furieux les hommes, tous à genoux, tête baissée. Par la Déesse ! Jamais je ne l'avais vu, et surtout entendu, dans une telle colère. Sa voix était si menaçante que j'en étais effrayée.

Devant lui se trouvaient Epor et Isdra, le capitaine de la patrouille ainsi que ses hommes, Rafe et Prest, le général Warren et les officiers qui l'avaient accompagné, et tout au fond, je crus reconnaître la chevelure blonde d'Iften. Simus se trouvait également sous la tente, assis sur une souche non loin de Keir.

Sans cesser de faire les cent pas, ce dernier reprit :

— Voici tout ce que je sais : une patrouille a croisé six gardes de la cité, qui ont affirmé avoir été blessés lors d'une attaque.

Sa voix prit des inflexions calmes, infiniment plus inquiétantes encore, lorsqu'il posa les yeux sur le malheureux capitaine.

— Elle leur a alors prêté assistance et les a emmenés dans la tente de la Captive, poursuivit-il d'un ton glacial.

— Sur ma demande expresse, précisai-je en élevant péniblement la voix.

Keir pivota sur ses talons, me lança un regard furieux, puis se détourna.

— Une fois dans la place, ils sont passés à l'attaque dès qu'ils ont été certains que la Captive n'était plus protégée.

— Une fois dans la place, rectifiai-je, je suis allée m'occuper des blessés, ce qui est mon devoir en tant que maîtresse guérisseuse.

Keir se tourna de nouveau vers moi.

— Quels blessés ? grommela-t-il. Il n'y en avait aucun. C'était un guet-apens ! On a voulu t'assassiner !

Il observa ses hommes.

— Les soi-disant blessés l'ont attaquée, ainsi que toutes les autres personnes présentes dans la tente.

Par la Déesse, je n'avais pas songé à cela. Folle d'inquiétude, je parcourus la foule du regard.

— D'autres que moi ont-ils été... ? murmurai-je d'une voix étranglée.

— Non, Captive, répondit Gils. Nous avons eu le temps de nous mettre à l'écart pour que la patrouille et vos gardes du corps les maîtrisent.

Il marqua une pause, et je vis une expression de respect éclairer son visage.

— Atira a tué son assaillant sans même bouger sa jambe, précisa-t-il. Et quand le Seigneur de Guerre est entré dans la tente...

Un frisson le parcourut.

— Cela a été un véritable massacre. Les assaillants sont méconnaissables.

Manifestement, cela n'avait pas suffi à apaiser la rage de mon maître, si j'en jugeais par la fureur qui vibrait dans chacune de ses paroles.

— Dès que je saurai qui a tiré les ficelles, je...

Soudain épuisée, je m'appuyai contre Gils.

— Arneath, lançai-je au prix d'un effort.

Le général Warren leva les yeux dans ma direction. Je hochai la tête.

— C'était Arneath, repris-je. Un membre de la garde du palais.

Je fermai les paupières, vaincue par la fatigue et la douleur.

— Je crois qu'il y avait aussi Degrnan... Je n'ai pas reconnu les autres.

— Degrnan ? répéta Keir d'un ton outré. Le fils de Durst ?

Je l'entendis gronder, tel un fauve en furie. Lorsque je rouvris les paupières, il se trouvait au-dessus de Warren, son épée à la main. Le général eut la sagesse de baisser aussitôt la tête.

— Alors tout ceci n'était qu'un leurre ! feula Keir. D'abord votre visite, puis l'arrivée de ces traîtres...

Warren ne broncha pas.

— Non, répliqua-t-il d'une voix claire. Du jour où mon roi vous a juré allégeance, vous êtes devenu mon suzerain. Je suis un soldat et un homme d'honneur. Jamais je n'aurais autorisé qu'on levât la main sur une fille de Xy.

Puis, redressant lentement la tête, il chercha le regard de Keir. Ce dernier se figea. Je retins mon souffle. Allait-il frapper, comme dans la salle du trône ? À mon immense soulagement, il rencontra son épée.

— Autorisez-moi à rentrer au château pour y mener une enquête, reprit Warren. Je reviendrai vous présenter mon rapport. S'il est avéré que ce sont les miens qui sont responsables de cet attentat, vous pourrez disposer de ma vie. Ne laissons pas une poignée d'individus mettre la paix en danger.

— Seigneur de Guerre, plaidai-je, écoutez-le !

Sans répondre, Keir reprit ses allées et venues. Il était si nerveux que je voyais le jeu de ses muscles qui roulaient sous sa peau, les crispations de sa mâchoire et la veine qui palpait à son cou. Je frémis, mal à l'aise. Je n'aimais pas être ainsi étendue à la vue de tous, échevelée et à demi dévêtuë sous les draps ! Je tentai de bouger mon bras pour trouver une position plus confortable, avec pour seul résultat de réveiller un peu plus la souffrance. Un cri étouffé m'échappa.

Keir se précipita à mon chevet.

— Repose-toi, murmura-t-il.

D'un regard, il ordonna à Gils de m'aider à m'étendre de nouveau. Ce dernier obéit.

— Warren, poursuivit Keir en faisant volte-face, emportez vos morts et retournez au château. Vous m'informerez dès que possible de ce que vous aurez trouvé. Maintenant, tout le monde dehors ! conclut-il dans sa langue.

Les guerriers n'eurent pas besoin de se le faire dire deux fois. En une seconde, la tente s'était vidée. Simus s'en alla le dernier, soutenu par deux hommes.

— Je crois comprendre qu'on nous congédie, commenta Eln d'un ton pincé en se levant. Je vais aller voir comment vont tes patients, avec l'aide de ton élève.

— Guérisseur ? le héla Keir. Voilà pour le dérangement !

Il lança une petite bourse de cuir à Eln.

Très digne, ce dernier regarda l'objet s'élever dans les airs, décrire une courbe parfaite et s'écraser à ses pieds dans un tintement de pièces d'or. Puis il posa sur Keir un regard sans aménité.

— Bien avant d'être votre Captive, cette femme était mon élève et mon amie, déclara-t-il d'un ton vibrant de mépris. Je n'ai que faire de votre or.

Puis, retrouvant toute sa bonté :

— Prends soin de toi, mon enfant, ajouta-t-il en se penchant vers moi. Je reviendrai te voir... si l'on m'y autorise.

Là-dessus, il s'éloigna de son pas majestueux, Gils dans son sillage.

C'est alors que je m'aperçus qu'Epor et Isdra étaient toujours là, à genoux au milieu de la salle désertée. Keir se tourna vers eux.

— Encore là, vous deux ?

Epor leva les yeux.

— Seigneur, nous avons trahi votre confiance.

Isdra acquiesça d'un hochement de tête.

Keir ramassa la bourse, qu'il considéra d'un œil absent. Marcus choisit ce moment pour intervenir.

— La tâche du garde du corps n'est pas celle du guerrier. Qui pouvait prévoir que les blessés s'en prendraient à la Captive ?

Keir lui lança un regard noir, mais il ne parut pas s'en émouvoir.

— Seigneur de Guerre, dit Isdra, Epor et moi avons failli. Laissez-nous une chance de laver cette honte.

— Ce n'était pas de leur faute, intervins-je.

— Si ! s'impatienta Keir. Ils avaient pour mission de te protéger.

Il jeta la bourse dans un coffre. Je voulus argumenter, mais d'un geste sec, Marcus m'en dissuada. Un long silence s'ensuivit, que nul n'osa briser.

— Retournez à vos tâches, dit enfin Keir. Que ceci ne se reproduise plus jamais.

— Vous avez ma parole, répondit Epor.

— Et la mienne, renchérit Isdra.

Sur un signe de Keir, ils se relevèrent et quittèrent la tente.

Sans un mot, Marcus déroula la cloison de séparation, tandis que son maître s'approchait du brasero de la chambre pour y ajouter du bois.

— Seigneur de Guerre ? l'appelai-je doucement.

Il ne se retourna pas.

Marcus vint remettre le lit en ordre et remonter les fourrures sur moi.

— Un bol de soupe ? proposa-t-il tout en s'activant. Un verre de vin ? Une tasse de *kavage* ?

J'acquiesçai.

— Avec plaisir, Marcus. Je veux bien de la soupe et du *kavage*.

Le vieux serviteur s'éloigna sur un dernier coup d'œil en direction de son maître. Ce dernier regardait les braises d'un œil morne.

— S'il vous plaît... lui lançai-je. J'ai besoin d'aide.

Keir pivota sur lui-même et me lança un regard perdu. Je tentai de me lever, sans succès. Un instant plus tard, il était à mon chevet.

— Je voudrais aller à la salle de toilette, expliquai-je en lui souriant, un peu gênée.

Sans un mot, il me prit dans ses bras et m'emporta vers la petite pièce du fond. Quelques minutes plus tard, il me souleva de nouveau pour me ramener vers le lit, où il me déposa avec d'infinies précautions, avant de rabattre les couvertures sur moi. Puis il s'assit près de moi et caressa mes cheveux. Timidement, j'effleurai son visage.

— Seigneur... Keir... est-ce que...

Je fus interrompue par Marcus qui revenait, un plateau entre les mains. Keir se leva et recommença à arpenter la chambre pendant que Marcus m'aidait à me redresser avant de me tendre un bol de soupe.

— Je l'avais gardée sur le feu, dit-il. Allons, buvez. Ça va vous faire du bien.

Je portai docilement le récipient à mes lèvres. Le potage était bien chaud, et délicieusement relevé d'une épice que je ne reconnaissais pas. J'en pris quelques gorgées et écartai le bol

pour me lécher les lèvres. Elles avaient un goût de sel et de...

— Marcus ? m'écriai-je. Il y a du lotus dans cette soupe. Vous m'avez droguée !

— Exact, admit-il sans s'offusquer de mon ton accusateur. C'est Gils et le grand type qui me l'ont donné. Finissez votre bol, ça vous fera du bien.

Il prit le pichet de vin et en versa un verre, qu'il tendit à Keir :

— Et ça, c'est pour vous.

— Non, rétorqua sèchement Keir.

Marcus fronça les sourcils mais n'insista pas. Il se tourna vers moi et regarda mon bol avec insistance. Je renonçai à lutter. Eln savait ce qui était bon pour moi. Non seulement je n'avais aucune raison de refuser de prendre des remèdes que je n'hésitais pas à administrer à mes patients, mais la douleur devenait insoutenable. Je finis ma soupe et rendis le bol à Marcus.

— Laisse-nous, ordonna Keir.

Tout en m'adressant un clin d'œil discret, Marcus hocha la tête avec docilité. Je lui souris, ravie de constater qu'il se fiait à moi pour apaiser la fureur de son maître. Lorsqu'il quitta la pièce, il semblait plus détendu.

Keir, en revanche, ressemblait plus que jamais à un lion enchaîné. Je m'étendis sur mes oreillers. Les effets du lotus commençaient déjà à se manifester. Il s'approcha de moi et s'agenouilla à mon chevet.

— Comment vas-tu ?

Je souris.

— Très bien. Marcus a raison, cela me fera du bien de dormir.

Tout en étouffant un bâillement, je cherchai une position plus confortable.

— Tu aurais pu être tuée, dit-il entre ses dents. Si je n'avais pas été attiré par les cris, ce chien t'aurait assassinée.

Une ombre ternit son visage.

— Si tu étais morte, la paix aurait été brisée.

Inquiète, je m'efforçai de garder les yeux ouverts.

— La paix est plus importante que la vie de telle ou telle

personne.

Pour toute réponse, il rassembla quelques coussins sous mon bras, afin de le soutenir.

— Ne lutte pas contre le sommeil. Ferme les yeux.

Déjà sous l'emprise du somnifère, je le regardai de sous mes paupières à demi closes. Il paraissait épuisé, à bout de forces. Il déposa un baiser léger sur mon front.

— Dors.

— Alors vous aussi.

Il secoua la tête.

— Pas question.

Il s'étendit toutefois sur le lit, prit son épée dans une main et, de l'autre, me serra contre lui.

— Dors, répéta-t-il.

— Seigneur...

Un vertige me saisit.

— S'il vous plaît... évitez de vous laisser guider par...

— La rage ? suggéra-t-il dans un murmure.

— La stupidité, dis-je avant de succomber au sommeil.

Il me sembla entendre un léger rire.

Lorsque je m'éveillai, la tente était plongée dans l'obscurité. Il me fallut quelques instants pour rassembler mes souvenirs. La tête me tournait, ce qui était un effet secondaire du lotus. J'aurais volontiers tenté de me rendormir, mais un écho insistant résonnait non loin de moi. Des pas. Quelqu'un allait et venait en cadence dans la chambre. Je me redressai, alarmée.

Toujours vêtu de sa tenue de cuir noir, Keir arpentaient la chambre en longues foulées impatientes. Je me frottai les yeux, intriguée. Pourquoi n'était-il pas couché ?

J'avais dû poser la question à mi-voix car je le vis se figer, pivoter sur ses talons pour me regarder d'un air soucieux.

— Je monte la garde. Tu es sous ma protection. Tu as été blessée. Cela ne doit plus jamais arriver.

Mes yeux s'agrandirent de surprise, et je parvins enfin à chasser la torpeur qui m'avait envahie. Avec peine, je m'appuyai sur mon bras valide.

— Seigneur, toute votre armée nous entoure. Qui oserait... ?

— Mon armée ? m'interrompit-il. La belle affaire !

Il marqua une pause, maussade.

— Je crains une attaque ce soir. Tout le monde est sur le pied de guerre et j'ai fait doubler les tours de garde.

Décidément, ce n'était pas une nuit pour dormir... Je m'adossai à mes oreillers. En un instant, Keir fut à mon côté.

— Ça ne va pas ? Veux-tu que je fasse appeler Gils ?

Je scrutai son visage aux traits creusés par l'inquiétude.

— Seigneur de Guerre, dis-je de ma voix la plus ferme. Laissez vos hommes prendre un peu de repos.

Il afficha une expression sévère.

— Qui assurera ta sécurité...

— Vous ! l'interrompis-je, à bout de patience. Que voulez-vous qu'il m'arrive ? Je n'ai rien à craindre puisque vous êtes là.

Un peu gênée par cet accès de colère, je détournai les yeux. Après quelques instants de silence, Keir se leva, se dirigea vers la portière et quitta la chambre. De nouveau gagnée par la somnolence, je fermai les paupières. Doubler les tours de garde, quelle idée !

Je ne sais combien de temps je flottai entre les brumes du sommeil. Quand je rouvris les yeux, Keir était revenu dans la chambre et se tenait à mon chevet. Je pris sa main — sa peau était fraîche, et je percevais nettement la tension de ses muscles. D'un geste timide, je tirai doucement sur son bras. Il me jeta un regard indéchiffrable mais consentit à s'étendre près de moi. Je reculai pour lui laisser de la place, et il me sembla qu'il se détendait quelque peu à mon contact. Rassurée, je me rapprochai de lui pour poser ma tête sur sa poitrine. Sous ma joue, le cuir noir de sa tunique se réchauffa peu à peu.

Nous demeurâmes immobiles un long moment. Je laissai échapper un bâillement qui lui arracha un petit rire attendri.

— Rendors-toi, murmura-t-il en caressant mes cheveux.

Je tentai de soulever la tête pour chercher son regard, avec pour seul résultat de le secouer d'un nouvel accès d'hilarité.

— Tu devrais te réveiller tard, demain, Captive.

Le lendemain ? Cela me rappelait quelque chose...

Je laissai retomber ma tête sur son épaule.

— Qu'est-ce qu'un motif de danse ?

— Il s'agit d'un pas de danse qui se réalise à plusieurs. Les

danseurs... comment dire... tissent un motif en se croisant selon un schéma tracé à l'avance.

Il soupira.

— C'est un peu difficile à expliquer. Il faut le voir pour comprendre de quoi il s'agit.

— J'attendrai demain soir, répondis-je, ravie par cette perspective.

La main de Keir se figea sur mes cheveux.

— J'ai annulé la fête.

Je tentai de lever la tête pour le regarder.

— Ils vont me haïr, le prévins-je.

Il planta ses yeux dans les miens.

— Ce n'est pas à toi qu'ils en voudront.

Ma vision se brouilla, et son visage se confondit avec les ombres environnantes. Mes membres étaient soudain lourds, mon esprit confus. Je m'entendis murmurer quelques paroles que j'oubliai aussitôt.

En soupirant, Keir se redressa et quitta le lit. Puis il me borda en prenant soin qu'aucun courant d'air ne se faufile sous les couvertures.

— J'y veillerai, promit-il. Et maintenant, dors.

Je fermai les yeux, vaguement inquiète. Que lui avais-je donc dit ?

À mon réveil, j'avais sur la langue une épouvantable amertume. Encore un effet désagréable du lotus, me souvins-je. Combien de fois avais-je ri en entendant mes patients s'en plaindre ? Cela me servirait de leçon. Bien sûr, je continuerais à leur en administrer, mais à l'avenir, j'essaierais de montrer plus de compassion.

Le lit était vide, et manifestement la journée était déjà bien avancée. Les protestations de mon estomac me rappelèrent que j'avais sauté au moins deux repas. Je m'étirai en essayant de ne pas bouger mon bras blessé ni mon cou, raide et endolori, mais le mouvement réveilla la douleur dans mon épaule. Je n'avais qu'une envie, rester immobile.

La portière se souleva, et je vis apparaître le visage de Keir.

— Tu ne dors plus ?

Je secouai la tête et me redressai, avant de faire pivoter mes

jambes vers le sol. Une fois assise au bord du lit, je marquai une pause. Mes membres étaient engourdis, et mon esprit aussi. Je portais toujours mon pantalon de toile, mais on m'avait ôté ma tunique. Il y avait du sang séché sur ma brassière. En m'en apercevant, je ne pus réprimer une grimace.

Une expression furieuse se peignit sur les traits de Keir lorsque celui-ci posa les yeux sur ma poitrine. Pendant la nuit, mes ecchymoses avaient dû prendre une vilaine coloration bleuâtre.

— Marcus va te servir un repas chaud et du *kavage*, me dit-il. Ensuite, nous ferons appeler Gils.

— D'abord, je veux faire ma toilette.

Keir s'approcha de moi en me considérant d'un air contrarié.

— Marcus peut très bien t'apporter de l'eau chaude ici et...

— Non.

Je levai ma main valide vers lui. Il m'aida à me lever.

— Je veux me laver tout de suite, insistai-je. Je sens mauvais. Je me fiche de savoir si l'eau est chaude ou non.

Il me regarda, apparemment étonné de ma fermeté. Je demeurai immobile quelques instants, afin de m'assurer que je ne souffrais pas de vertige ou de nausée.

— Il faut que Gils vérifie...

— Quand je me serai lavée.

— Gils a dit...

— Qui est guérisseuse, ici ? tonnai-je, surprise par ma propre véhémence.

Les lèvres de Keir s'étirèrent en un sourire amusé.

— Maîtresse guérisseuse, rectifia-t-il, si ma mémoire est bonne.

— Exactement, dis-je, radoucie. La maîtresse veut un bain.

— Vos désirs sont des ordres, maîtresse, répondit-il d'un ton conciliant.

Puis, me prenant par la taille, il me guida jusqu'à la salle de toilette. En mon for intérieur, je remerciai la Déesse. Au moins, le peuple de Keir était soucieux de propreté, et je n'avais pas eu besoin de plaider longtemps ma cause.

Une fois dans la petite pièce, Keir plaça l'un des tabourets au centre du large caillebotis. Je m'y assis pour me débarrasser de

mon pantalon et de ma brassière. Mes affaires étaient souillées de sang, mais je n'y constatai aucune déchirure.

Tant que je me mouvais avec lenteur, je parvenais à contrôler la souffrance. Keir apporta de l'eau, puis il me tendit un carré de tissu et un savon. Intriguée, je portai à mon nez le pain aux délicates nuances d'ivoire. Il était parfumé à la vanille. Je me tournai vers le Seigneur de Guerre, mais l'expression de ce dernier était tout innocence.

Dans la pièce voisine, Marcus appela. Keir s'approcha de la portière, près de laquelle avaient été déposés deux seaux, l'un contenant du charbon pour le brasero, l'autre de l'eau.

Pendant que la température de la salle de toilette s'élevait peu à peu, je lavai ma brassière. Puis je me savonnai les mains et entrepris mes ablutions avec plaisir. Pour un peu, j'aurais eu l'impression d'être de retour chez moi, songeai-je en frottant mon visage et mon cou. Mon bras blessé me posa moins de problèmes que je l'avais craint, dans la mesure où je le bougeais le moins possible et où j'évitais, autant que faire se pouvait, de me servir de ma main. Bientôt, je fredonnai à mi-voix une chanson de mon pays. Le contact de l'eau tiède sur mon corps endolori était une sensation délicieusement bienfaisante.

Keir était revenu s'asseoir dans l'angle le plus sombre de la petite salle. Je ne pouvais pas le voir mais je percevais sa présence derrière moi. Je lui lançai un regard rapide, sans rien apercevoir de plus que son regard bleu, étincelant dans la pénombre. Les joues soudain brûlantes, je baissai prestement la tête et continuai ma toilette.

Me laver sous le regard d'un homme était une expérience aussi inconfortable qu'inédite, mais étrangement, elle se teintait d'une certaine satisfaction à l'idée d'être l'objet de tant d'attention. M'efforçant de chasser le trouble que ses regards éveillaient en moi, je poursuivis mes ablutions. Il me sembla deviner un léger mouvement derrière moi lorsque mes mains parvinrent entre mes cuisses, aussi me hâtai-je de descendre vers mes genoux et mes pieds.

Quand j'eus terminé, Keir m'apporta un nouveau seau. Celui-ci étant resté près du brasero, l'eau avait eu le temps de tiédir. Je me servis d'un bol pour me rincer, de peur de mouiller

la plaie. Puis je m'enveloppai dans la serviette que Keir m'avait donnée. J'étais trop épuisée pour me laver les cheveux, et je tremblais de tous mes membres. Il était urgent que je mange. Je pris un peigne et me levai.

Aussitôt, Keir me rejoignit pour me soulever entre ses bras et m'emporter dans la chambre. Là, il m'assit sur un tabouret proche d'un brasero.

— Je peux marcher, protestai-je faiblement.

Puis je commençai à démêler mes cheveux.

— La place est libre, ajoutai-je en désignant la salle de toilette.

Keir secoua la tête. Sans me laisser impressionner, je le regardai, humai l'air ostensiblement avant de froncer les narines. Un instant plus tard, il avait apporté deux seaux d'eau propre dans la salle de toilette, ainsi que du charbon.

Puis il revint, se plaça à quelques pas de moi et chercha mon regard. Je levai les yeux vers lui, irrésistiblement attirée. Décidément, cette tenue de cuir noir lui allait à merveille, ne pus-je m'empêcher de penser. Elle épousait étroitement sa solide musculature et soulignait la grâce féline de ses mouvements.

Lorsqu'il commença à défaire les lacets de sa tunique, je restai immobile, le regard fixe. Incapable de détourner les yeux, je le vis tirer sur les lanières de cuir en gestes lents et sensuels. Puis, tout aussi tranquillement, il prit sa tunique par le bas pour la faire passer par-dessus sa tête.

De saisissement, j'en oubliai de me peigner.

Pas de doute, cet homme était en parfaite santé ! Je déglutis péniblement. Dans la faible lueur du brasero, ses muscles roulèrent sous sa peau tandis qu'il se penchait pour déposer le vêtement de cuir sur l'un des bancs. Il s'assit ensuite pour ôter ses bottes, ainsi que les épaisses chaussettes de laine qu'il portait dessous, massa ses pieds quelques instants et se leva. Puis, avec une agaçante nonchalance, il entreprit de déboutonner sa braguette.

Incapable d'en supporter davantage, je lui tournai le dos. J'avais vu bien des hommes nus dans ma pratique de guérisseuse, mais le spectacle du corps de Keir était une tout

autre affaire. Cela me troublait. J'éprouvais soudain une folle envie de le toucher, de faire courir mes doigts sur la soie de sa peau pour éprouver la dureté des muscles, de sentir sa main se poser sur moi, ses lèvres sur les miennes... À cette idée, un long frisson me parcourut.

L'écho d'un rire étouffé résonna dans mon dos. J'entendis un froissement de cuir, celui des hauts-de-chausses qu'il ôtait. Je fermai les yeux, plus mal à l'aise que jamais, avant de les rouvrir précipitamment en m'apercevant que les images qui s'imposaient à mon esprit étaient encore plus embarrassantes que la réalité à laquelle je tournais le dos.

Je recommençai à peigner mes cheveux, mais mes pensées étaient ailleurs.

Soudain, je n'entendis plus rien.

Puis une large main écarta mes cheveux. Des lèvres se posèrent dans mon cou.

Je sursautai comme si la foudre était tombée sur moi. Des frissons coururent sous ma peau, depuis le sommet de mon crâne jusqu'à la plante de mes pieds. Puis, comme rien ne se passait, je tournai lentement la tête.

À temps pour voir la portière de la salle de toilette retomber sur une silhouette masculine.

Je restai immobile jusqu'à ce que s'apaise le tumulte de mes sens, mais la brûlure des lèvres de Keir s'attarda longtemps au creux de ma nuque.

Un peu plus tard, mon maître s'attardant dans la salle de toilette, Marcus était occupé à charger la table de quantités astronomiques de plats et saladiers en tout genre, et Gils était entré dans la tente d'un pas prudent pour changer mon bandage.

Je m'étais attendue à découvrir une plaie béante, mais la blessure était de proportions réduites et ne présentait aucune infection ni rougeur alarmante. Mon apprenti la nettoya avec une lenteur qui me mit au supplice, avant de refaire le pansement avec la même exaspérante méticulosité. Je le complimentai cependant pour son travail, avant d'accepter docilement la pommade contre la fièvre qu'il me proposait. Il en appliqua un peu sur ma nuque en massages prudents, tout en

jetant des regards inquiets en direction de la salle de toilette comme s'il craignait d'en voir émerger un Keir hors de lui, l'œil fou et ses épées à la main.

Enfin il recula, s'accroupit et me considéra d'un air satisfait.

— J'ai examiné Atira, Captive. Elle va bien. Et Simus m'a laissé regarder sa jambe.

— Comment est-elle ?

Nous sursautâmes d'un même mouvement quand l'intéressé répondit :

— Presque rétablie, petite guérisseuse.

Stupéfaite, je vis Simus entrer dans la chambre en claudiquant, un grand sourire aux lèvres.

— Si je peux m'appuyer dessus pour courir à la tente des guérisseurs et ramper sur le sol, je dois pouvoir m'en servir de nouveau pour marcher.

— Simus ! le grondai-je gentiment.

Son sourire s'élargit, révélant des dents d'un blanc éclatant.

— Promis, je n'essaierai pas de danser ce soir.

Puis, retrouvant son sérieux :

— Comment va ce bras ? s'enquit-il en désignant mon pansement.

— On ne peut mieux. Je suis entre de bonnes mains.

Mon apprenti se leva et rassembla ses affaires.

— Je vous verrai ce soir pour la danse, Captive. Je dois y aller, on m'attend.

Simus s'assit sur un tabouret près du lit.

— Marcus ? appela-t-il. Apporte-nous donc du *kavage* !

Je le dévisageai sans cacher mon étonnement.

— Je croyais que la soirée avait été annulée ?

— Non, Captive, dit Gils. Le Seigneur l'a finalement rétablie, tard dans la nuit.

Entendant un léger bruit en provenance de la salle de toilette, il détala comme un lapin.

Marcus revint, portant un pichet de *kavage* et des tasses.

— Je suppose que vous n'avez pas soupé ? demanda-t-il à Simus.

Celui-ci secoua la tête avec un sourire qui arracha à Marcus un gémissement de lassitude.

— Déjà que j'ai à peine de quoi nourrir ces deux-là... bougonna-t-il.

Keir choisit ce moment pour revenir dans la chambre. Je notai avec soulagement qu'il s'était rhabillé.

— Reste donc dîner, Simus, proposa-t-il.

Le sourire de ce dernier se fit triomphal, tandis que Marcus battait en retraite vers la pièce voisine.

Nous prîmes place tous les trois à table. Mes deux commensaux devaient être aussi affamés que moi car, pendant quelques minutes, on n'entendit pas un bruit à l'exception des plats que nous nous passions. On me proposa à plusieurs reprises le bol de *gurt*, que je refusai chaque fois avec une ferme courtoisie.

— Je ne m'y habituerai jamais, déclara enfin Simus en repoussant son assiette avec un soupir d'aise. Comment Marcus s'y prend-il pour maintenir une si belle table dans un camp ?

— L'habitude, marmonna celui-ci qui apportait le *kavage*. De longues années d'entraînement.

Il nous servit rapidement.

— La danse va bientôt commencer, annonça-t-il.

Keir hocha la tête.

— Rien de neuf, du côté de Warren ?

— Non, répondit Simus d'un ton préoccupé.

Keir esquissa un mouvement d'impatience mais ne dit rien, puis nous nous levâmes. Il posa sa cape sur mes épaules et s'approcha de moi.

— Je peux très bien marcher, protestai-je, voyant qu'il s'apprêtait à me prendre dans ses bras.

Je le repoussai d'un geste et m'enveloppai de mon mieux dans la cape trop grande pour moi, en essayant de la remonter de façon à ne pas me prendre les pieds dans ses plis.

Entendant Simus étouffer un rire, je me tournai vers lui. Manifestement, le spectacle l'amusait au plus haut point.

— On dirait une gamine qui joue avec la cape de sa *thea*, commenta-t-il.

Je souris poliment, tout en me demandant ce que signifiait ce mot. Je m'apprêtais à prendre le coude qu'il me tendait galamment lorsqu'un grognement furieux retentit derrière

nous. Avant que j'aie eu le temps de me retourner, Keir m'avait soulevée dans ses bras et m'emportait hors de la tente en longues foulées rageuses. Simus leva les bras au ciel comme pour le prendre à témoin des lubies de son chef, puis nous emboîta le pas en boitillant.

La nuit était claire, piquetée d'étoiles. Un grand nombre de guerriers semblaient suivre la même direction que nous, mais je notai que tous étaient armés. Je nouai les bras autour du cou de Keir.

— Tout le monde doit assister à la danse ? demandai-je.

— Non.

Il ralentit le pas pour permettre à Simus de nous rattraper.

— Le camp est sous bonne garde ; les équipes continueront de se relayer pendant la danse.

Puis, baissant la voix :

— Je suppose qu'il s'agit de ce que l'on appelle un compromis, ajouta-t-il.

Je reconnus la clairière ménagée entre les tentes, avec au centre la plate-forme de bois sur laquelle on m'avait fait monter le soir de mon arrivée au camp sous les acclamations des guerriers. Tout autour, je distinguai un cercle de torches éteintes, fichées dans l'herbe. Peu soucieux du décorum, Keir me déposa sur l'estrade et m'y rejoignit, avant de me faire asseoir sur l'un des sièges. Des guerriers passaient devant nous sans souci d'une quelconque étiquette, dans l'espace libre ménagé devant la large plate-forme. Simus resta debout, fouillant la foule du regard. Soudain, un petit cri joyeux lui échappa.

— Les voilà ! s'exclama-t-il.

En plissant les yeux, j'aperçus une litière que l'on portait dans notre direction. Je reconnus rapidement son occupant... ou plutôt son occupante, qui n'était autre qu'Atira. Les pierres servant de contrepoids avaient été détachées, mais sa jambe était toujours solidement emprisonnée dans son attelle de cuir.

— Amenez-la ici, ordonna Keir.

Aussitôt, le brancard pivota dans notre direction.

— Captive ! s'écria la guerrière en me voyant. Comment allez-vous ?

— Mieux, je vous remercie. Et votre jambe ? m'enquis-je.

— Ça démange.

Elle marqua une pause pendant qu'on la déposait avec précaution à mon côté de façon qu'elle puisse voir la piste où se déroulerait la danse.

— Le grand échalas est venu me voir, poursuivit-elle. Il a paru satisfait. Gils s'occupe très bien de moi.

Elle m'adressa un sourire ravi et s'accouda sur sa litière.

— Je suis soulagée de constater que vous allez bien. J'ai eu une peur bleue, vous savez, quand j'ai vu qu'on vous attaquait.

D'un regard curieux, elle balaya les alentours. Keir se trouvait à l'extrémité de la plate-forme, un genou sur le plancher, en grande conversation avec un groupe de guerriers.

— J'ai pu lancer un couteau et en éliminer un, reprit-elle d'un ton de conspiratrice, mais j'ai été renversée sur le sol. Impossible de me relever, encore plus de continuer à me battre. C'est la crise de rage du Seigneur de Guerre qui nous a sauvés.

— Étiez-vous présente au moment où il... ?

Je n'achevai pas ma phrase, ne sachant comment formuler ma question.

— Quand il s'est rué vers vous ? Oui, sous mon lit, et à demi morte de peur. J'avais déjà entendu parler de ce genre de crise, mais je n'en avais jamais vu. J'en savais juste assez pour comprendre que le plus sage était de me faire le plus discrète possible. Nous avons eu de la chance que vous réussissiez à le calmer, Captive. Il paraît qu'on n'y arrive pas toujours.

Elle me décocha un sourire radieux.

— Enfin, c'est du passé. Place à la danse !

Au même instant, Keir se redressa et s'approcha du bord de la plate-forme. Le silence se fit dans l'assemblée.

— Guerriers ! cria-t-il à pleins poumons. Voulez-vous voir un motif ?

— Oui ! répondit la foule comme un seul homme.

Il éleva un bol de bois.

— Iften, fais venir les danseurs.

Marcus se trouvait derrière nous, frileusement drapé dans une cape. Il marmonna quelques paroles qui m'échappèrent, mais qu'Iften saisit au passage. Une expression furieuse

contracta les traits du géant blond lorsqu'il prit le bol des mains de Keir, mais il se dirigea sans mot dire vers le centre de la clairière. Là, il brandit le bol au-dessus de sa tête.

— Écoutez-moi, fils de la Grande Prairie !

— Nous t'écoutons, rugit la foule.

— Qui tissera le motif de danse pour nous ce soir ?

De l'assemblée réunie en cercle, jaillirent neuf silhouettes qui accoururent vers lui, jetèrent chacune un petit objet dans le bol, probablement leur emblème, puis repartirent au pas de course se fondre dans l'assistance. Le dernier exécuta une pirouette juste avant d'atteindre le bol, dans lequel il lança prestement son emblème, arrachant des rires à l'assistance. Après quelques instants de silence, Iften éleva de nouveau le récipient au-dessus de lui.

— Que le Ciel entende nos voix !

Il pivota de façon à se placer vers une autre partie de l'assemblée. Soudain, un fracas assourdissant déchira l'air tel un roulement de tonnerre. Je sursautai, avant de m'apaiser en apercevant, répartis parmi la foule, des joueurs de tambours, leur instrument devant eux. Chacun n'avait frappé qu'une seule fois, mais l'écho s'attardait encore dans mes oreilles.

— Que la Terre vire sous nos pas !

Tout en parlant, Iften avait décrit un nouveau quart de tour sur lui-même. Une fois encore, les tambours résonnèrent.

— Que les Vents ressentent notre puissance !

Il marqua une pause alors que les percussions lui répondaient. Puis, après avoir de nouveau tourné sur lui-même, il poursuivit :

— Que les Flammes voient nos motifs !

La foule rugit à l'unisson des tambours tandis que les torches étaient allumées. Iften abaissa le bol, y plaça une main et en sortit un emblème.

— Les Rouges vont tisser leur danse, annonça-t-il tout en s'éloignant du centre de la clairière.

Au même instant, une dizaine de guerriers quittèrent les rangs de l'assemblée. Les hommes comme les femmes étaient vêtus de tuniques et de larges pantalons, leur front était ceint de diadèmes d'étoffe rouge, et des pans de tissu de la même nuance

flottaient derrière eux. Ils se placèrent en cercle au centre de l'espace délimité par les spectateurs et se figèrent. Après un silence, les percussionnistes se mirent à jouer de leur instrument sur un rythme rapide.

Les danseurs avancèrent d'un pas, se prirent par les bras et se mirent en mouvement. On m'avait enseigné, lorsque j'étais petite, les danses de la cour, et j'avais assisté aux gigues endiablées qu'exécutaient les domestiques lors des fêtes des moissons, mais ce que je vis alors était totalement inédit à mes yeux. Les guerriers en rouge tissaient un motif avec leurs corps, entrant et sortant successivement du cercle, avant de tourner l'un autour de l'autre, puis de reformer la ronde. Alors que je pensais qu'ils approchaient de la fin de leur chorégraphie, ils sortirent de je ne sais où des bâtons semblables à des manches de haches, avec lesquels ils se mirent à battre la mesure à contretemps, en frappant sur celui de leur voisin.

Un frisson d'effroi me parcourut. Immanquablement, l'un d'entre eux allait abattre son arme sur le bras ou la tête de son partenaire ! À ma grande surprise, il n'en fut rien. Les danseurs possédaient une maîtrise parfaite de leur instrument, qu'ils maniaient sans cesser de tisser leur motif, avec un sens du rythme époustouflant. De la foule, montaient des hurlements où se mêlaient invectives et encouragements. Le groupe se sépara en deux cercles qui s'entrecroisèrent. Chaque fois que l'un des danseurs passait au point où les cercles se rencontraient, il assenait un coup sur le bâton de celui qui arrivait en sens inverse. Je ne pus retenir un éclat de rire admiratif.

— Comment font-ils cela ? demandai-je à mi-voix.

Simus rit à son tour, et Keir me lança un regard amusé.

— Ils s'entraînent plusieurs heures par jour.

Derrière les sourires des gymnastes, je distinguais leurs traits tirés par l'effort et la concentration. Enfin, un cri unique s'éleva de leurs poitrines. Ils pivotèrent sur eux-mêmes de façon à enrouler leurs pans d'étoffe rouge autour d'eux et se figèrent. Comme j'aurais dû m'y attendre, ils étaient disposés selon un cercle parfait, chacun tourné vers le centre.

Un tonnerre de vivats monta de la foule, et je me joignis à l'enthousiasme général en applaudissant chaleureusement, ce

qui m'attira des regards curieux de la part de Simus et d'Atira.

— C'est extraordinaire ! m'écriai-je.

Atira esquissa une moue dédaigneuse.

— J'ai vu mieux.

— Ils étaient un peu à contretemps. Captive, m'expliqua Marcus en me tendant une tasse de *kavage*. Pas beaucoup, mais tout de même...

Je pris la tasse.

— Le groupe suivant doit-il passer bientôt ?

Iften était déjà revenu au centre de la clairière, où il venait de saisir un second emblème. Après avoir attendu que les cris de la foule s'apaisent, il appela les Jaunes.

La troupe, plus nombreuse que la précédente, était constituée d'une vingtaine de guerriers, qui entrèrent dans l'arène au pas de course. Keir se pencha vers moi.

— Ils vont tenter de tisser un plus grand motif, plus simple que l'autre, mais plus difficile à réussir en raison de leur nombre.

Les tambours retentirent de nouveau. Cette fois-ci, je m'efforçai de prêter attention davantage à chacun des danseurs qu'à l'ensemble. Hélas ! Leur prestation n'avait pas commencé depuis trois minutes que des « oh » de déception s'élevèrent des rangs des spectateurs. Non sans une pointe de regret, je vis les guerriers se séparer et quitter la clairière.

— Ils doivent s'arrêter si le fil est rompu, Captive, révéla Simus en remarquant ma surprise. On ne raccommode jamais un tissage en cas d'erreur.

Le groupe suivant était celui des Bruns. Leur motif était complexe, mais ils le traçaient avec lenteur. Puis ils accélérèrent l'allure pour suivre le rythme toujours plus rapide des percussions, tout en marquant le tempo à coups de bâton. Captivée, je les observai en essayant de poser sur eux le même regard que Keir, mais je ne voyais rien d'autre qu'une merveilleuse explosion de mouvements, de rythmes et de couleurs. Le son des tambours n'était plus qu'un roulement continu, de même que le staccato des bâtons, et les danseurs sautaient et viraient à toute allure, comme sous l'emprise de quelque fièvre mystique. Puis, imperceptiblement, la cadence

ralentit, les figures dessinées dans l'espace se firent plus amples, plus majestueuses jusqu'à ce que, dans un ultime coup de tambour, les danseurs s'immobilisent sous les hourras des spectateurs.

Quand ils se dispersèrent, Keir se leva et s'étira.

— C'est l'heure de la relève des gardes, m'expliqua-t-il. Tu n'as pas froid ?

Je secouai la tête. Au même instant, Marcus s'approcha de moi pour me tendre une assiette de petits pains.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je en en prenant un.

Avec un sourire ravi, Atira se servit dans le plat que lui tendait le vieux domestique.

— Goûtez, Captive.

Je l'observai avec méfiance, mais lorsqu'elle mordit dans le sien, une expression de vif plaisir éclaira son visage. Je l'imitai donc, non sans une certaine prudence... avant d'ouvrir des yeux ronds, le palais brûlé par une salve d'épices que je ne connaissais pas. Atira éclata de rire. L'impression fut toutefois de courte durée, et un goût de miel la remplaça rapidement.

— Comment appelez-vous cela ?

— Des tartes au pain, répondit Atira, la bouche pleine. C'est rare d'en manger quand on est dans un camp.

Keir et Simus avaient presque dévoré les leurs, sous le regard rempli de fierté de Marcus. Ce dernier sourit en me voyant prendre une seconde bouchée.

Un guerrier monta sur la plate-forme et s'approcha rapidement de Keir.

— Seigneur de Guerre, un messager de la ville vous demande.

— C'est Warren qui l'envoie ?

— C'est leur roi, Seigneur.

— Fais-le venir.

Le calme était revenu parmi la foule. Iften semblait attendre le signal de Keir. D'un geste, celui-ci lui indiqua de poursuivre, et le rituel se répéta. Les danseurs qui envahirent la clairière portaient des clochettes aux chevilles et aux poignets, et ils avaient tous leur bâton à la main. Marcus fronça les sourcils d'un air désapprobateur. Il considérait les grelots comme une

fioriture inutile, et ne se priva pas de l'exprimer en termes définitifs. Keir se pencha pour murmurer à mon oreille :

— Avant d'être mutilé, Marcus était un excellent danseur. Il n'a plus jamais tissé de motif depuis qu'il a perdu son œil.

Je hochai la tête, mais pour ma part, le tintement des clochettes me ravissait, et je ne fus pas la dernière à féliciter bruyamment la troupe à la fin de la chorégraphie.

— Seigneur de Guerre, dit le guerrier.

En me retournant, je constatai qu'il était accompagné de l'envoyé de Xy, qui n'était autre que mon ami d'enfance.

— Heath ! m'écriai-je.

Je bondis sur mes pieds, et la cape glissa de mes épaules, mais je m'en souciais peu. Je me ruai vers Heath, qui souriait aux anges.

D'un geste un peu raide, il tendit les bras vers moi, me donna une brève accolade et me repoussa très vite. Il leva ensuite la main pour approcher mon front du sien, comme nous l'avions toujours fait, mais il interrompit son geste. Puis il recula d'un pas et posa un genou sur le plancher devant mon maître.

— Seigneur de Guerre, dit-il d'une voix empreinte de respect.

Ce dernier nous observait, le visage fermé. Je me mordis les lèvres, rougissante, en comprenant que je venais de commettre un impair. Sans un mot, Keir désigna mon tabouret, que je regagnai docilement. Marcus jeta aussitôt la cape sur mes épaules et s'assura qu'elle me couvrait entièrement.

— J'écoute ? dit Keir d'un ton glacial tandis que, dans la clairière, Iften annonçait la danse suivante.

— Seigneur, le roi Xymund vous fait savoir que lord Durst est toujours en vie. Eln le guérisseur estime qu'il devrait se rétablir.

Heath redressa le menton.

— Lord Marshall Warren et le roi ont diligenté une enquête au sujet de l'attentat contre votre Captive. Ils pourront vous en dire plus demain.

Keir grommela un acquiescement.

Heath parut hésiter quelques instants, puis il ajouta d'une voix contrite :

— D'autre part, je tiens à vous présenter des excuses pour mon comportement il y a quelques instants. Je suis un ami

d'enfance de Lar... de votre Captive. Nous avons joué ensemble dans les cuisines du palais. Quand j'ai appris qu'elle avait été blessée, je me suis porté volontaire comme messager du roi, dans l'espoir de la voir de mes yeux et de pouvoir rassurer ma mère.

Keir arqua les sourcils, intrigué.

— S'agirait-il de la fameuse Anna ?

— Elle-même, Seigneur. Elle me frappera avec une louche si je ne lui rapporte pas des nouvelles de la Captive.

Simus éclata de rire.

— Ne contrarie jamais une bonne cuisinière, Keir. Conseil d'ami !

Keir semblait toujours aussi fâché, mais c'est d'une voix radoucie qu'il proposa :

— Dans ce cas, messager, reste donc quelques instants. Tu pourras discuter avec la Captive et t'assurer qu'elle est en bonne santé. Veux-tu assister à la prochaine danse ?

Heath eut un sourire radieux, se redressa et alla se poster entre Atira et moi. Puis, remarquant la jambe immobilisée de ma voisine :

— Fracture ? demanda-t-il.

Comme je hochais la tête, il adressa à Atira un sourire de sympathie et montra successivement sa propre jambe, puis celle de la jeune femme.

— Je sais ce que c'est. Dis-lui que je compatis pleinement.

Je traduisis pour Atira, qui le remercia d'un sourire avant de loucher vers sa jambe, manifestement guérie. Puis Keir et Simus reprirent leurs places tandis qu'Iften levait les bras pour réclamer le silence. Atira se redressa lorsque ce dernier appela le groupe suivant.

— Ce sont les miens ! s'écria-t-elle. Ils vont tisser mon motif !

Pendant que ceux-ci faisaient leur entrée dans la clairière, j'expliquai en quelques mots à Heath de quoi il retournait. Les danseurs se placèrent en carré au centre de l'espace, leurs rubans bleus flottant autour d'eux dans la brise nocturne. Intriguée, je remarquai qu'ils n'étaient pas équipés de bâtons, mais de pierres. Au son des tambours, la chorégraphie débuta. Les danseurs commencèrent par tisser leur motif de la même

façon que les autres, mais après quelque temps, ils levèrent leurs pierres au-dessus de leur tête et les heurtèrent l'une contre l'autre dans un fracas métallique. Des cris de surprise et de joie fusèrent de la foule au spectacle des étincelles qui jaillissaient de leurs mains.

Keir et Simus bondirent sur leurs pieds, alors que Marcus s'approchait en clignant de l'œil pour mieux regarder. Les percussionnistes accélérèrent l'allure, imprimant à la chorégraphie un tempo frénétique, ponctué par les heurts de pierres et les jets d'étincelles. Bientôt, l'assistance battait du pied au rythme des tambours tout en accompagnant la danse de hourras sauvages. Gagnée par la fièvre qui faisait vibrer l'assemblée, je frappai dans mes mains avec enthousiasme. Atira rayonnait de joie, et Heath semblait littéralement hypnotisé par ce spectacle.

Enfin, le motif fut tissé, et les danseurs se figèrent dans un ultime roulement de tambours, tandis qu'une immense clamour montait de la foule en délire. À mon côté, Atira laissa échapper un petit rire triomphal.

Marcus s'approcha d'elle pour presser son épaule de sa main noueuse.

— Beau travail, tisseuse ! la complimenta-t-il.

— Merci.

Je vis une larme perler à sa paupière.

— C'était votre motif ? demanda Simus, manifestement impressionné.

— Le premier.

Croisant le regard de Heath, je traduisis leurs propos. Entre-temps, les danseurs s'étaient rassemblés devant la plate-forme, aux pieds de Keir. Le plus grand s'approcha.

— Seigneur de Guerre, pouvons-nous emmener Atira ? Nous désirons louer notre tisseuse de motif devant le Ciel.

D'un geste, Keir accorda son autorisation. Aussitôt les danseurs, hors d'haleine, envahirent la plateforme, soulevèrent la litière et la portèrent en triomphe.

— Faites attention à sa jambe ! leur rappelai-je.

L'un d'entre eux, qui accompagnait le cortège, s'inclina devant moi.

— Nous la ramenons à la tente pour y fêter sa victoire, Captive. Nous ne voudrions pas prendre le risque qu'elle ne puisse plus jamais danser.

Sur ce, ils descendirent de la plate-forme et disparurent dans la foule.

Heath se leva alors.

— Je vais y aller, moi aussi. Anna est à demi morte d'inquiétude.

Je lui souris mais je m'interdis de le serrer contre moi.

— Dis-lui que tout va bien, Heath.

Il m'adressa un clin d'œil complice, se tourna vers Keir pour s'incliner devant lui et s'éloigna à son tour.

J'étais consciente du sourire ravi qui flottait sur mes lèvres, mais je n'en avais cure. J'éprouvais une véritable joie à admirer les chorégraphies, qui ne ressemblaient à rien de ce que j'avais connu à Fort-Cascade, et j'étais impatiente de voir la troupe suivante faire son entrée. Je regardai en direction de la clairière, mais la foule ne s'était pas encore installée pour la suite du spectacle.

Il me sembla soudain percevoir sur moi le regard de Keir, lourd de reproches. Je l'ignorai. Il restait trois danses, et je n'avais pas l'intention de laisser qui que ce soit, fût-ce mon seigneur et maître, gâcher mon plaisir.

Enfin, les spectateurs se rangèrent en cercle autour de la clairière, au centre de laquelle Iften était revenu. Il ne tenait pas de bol entre ses mains, cette fois-ci, mais une épée dans l'une et un bouclier dans l'autre.

— Seigneur de Guerre ! tonna-t-il.

L'écho de son cri se répercuta dans un murmure stupéfait. À mon côté, Keir tressaillit, ainsi que Simus.

— Je te défie devant tous !

La foule semblait pétrifiée ; un silence de mort était tombé sur la clairière.

— La saison des défis est le printemps, Iften, répondit Simus en se levant.

Il s'approcha du bord de la plate-forme. En le voyant boitiller, je le soupçonnai d'avoir un peu présumé de ses forces. Son timbre, en revanche, n'avait rien perdu de sa puissance.

— Garde tes défis pour plus tard ! ajouta-t-il d'une voix de stentor.

Iften ne broncha pas.

— Je te défie, Keir du Tigre. Je te défie avec pour témoins les Éléments !

Keir prit la parole.

— Nous sommes en campagne, Iften ; le temps des défis n'est pas venu. Tu m'as juré fidélité jusqu'à ce que tu sois libéré de ton engagement envers moi.

— Cette femme à tes côtés n'est pas une bonne prise de guerre. Elle vient d'un peuple dont les armes sont la traîtrise et l'assassinat. Sont-ce là les coutumes que tu veux nous voir adopter ?

Du plat de son épée, il assena un violent coup sur l'écu, qui me fit sursauter.

— Je fais le serment de vous abattre, toi et la femme, et de prendre le commandement de cette armée pour lui offrir en pâture la cité qui lui revient de droit. Viens donc te battre, Keir du Tigre. Et malheur au vaincu !

## 10

En un éclair, Rafe et Prest se postèrent près de moi, l'épée au clair. Marcus se rapprocha de Keir. Quant à moi, je demeurai immobile, frappée de stupeur. Comment tout avait-il basculé en si peu de temps ?

Dans un murmure, Simus s'adressa à Keir :

— Penses-tu qu'il puisse être derrière...

— Aucune idée, répondit Keir sur le même ton. Puis, sans même se donner la peine de se lever, et avec un évident mépris pour les accusations qui venaient d'être lancées :

— Je n'ai jamais fait mystère de mes intentions, Iften ! s'exclama-t-il. Je réunirai nos deux pays. Je tisserai de nouveaux motifs entre eux et nous, à partir de nos coutumes et des leurs.

Sa voix portait sans aucun effort jusqu'aux guerriers assemblés aux alentours de la clairière, qui observaient la scène dans un silence étonné.

— Nous en sortirons plus forts, poursuivit-il. Retire ce défi, il est absurde. Tu m'as juré fidélité devant les Éléments, et tu as promis de me suivre. Que fais-tu de ton serment, Iften ?

— Leurs coutumes sont mauvaises et malsaines. Je te déifie, Keir, avant que tu ne nous mènes à notre perte !

Marcus ricana.

— Ses esprits ont été dispersés par les quatre vents !

Keir approuva d'un grognement sans détacher son regard d'Iften.

— Où est le barde ? appela ce dernier. Où est Joden ? Celui-ci jaillit des rangs de la foule, la mine sévère.

— Me voilà, Iften.

Le géant blond lui tendit son épée et son bouclier, comme en

offrande.

— Que dit le barde de mon défi ?

Joden s'avança de deux pas et, solidement campé sur ses jambes, croisa les bras sur sa poitrine.

— Il ne me semble pas t'avoir entendu protester au *senel*, Iften, ni demander l'emblème de Keir pour énoncer cette vérité. En revanche, je remarque que tu lances un défi hors saison, et contre ton propre serment.

Il marqua une pause avant de continuer, d'une voix ferme et bien timbrée :

— Cela n'est pas encore le cas, mais si j'étais le barde des Tribus et si je me trouvais au cœur de la Grande Prairie, je te considérerais comme un renégat.

Un murmure d'approbation parcourut l'assistance, et Iften parut se recroqueviller sur lui-même. Cependant, il ne fit pas mine de renoncer.

Keir se leva. Aussitôt, le silence s'abattit dans la clairière.

— Il est toujours difficile de tisser un nouveau motif. J'ai moi-même commis des erreurs, je le reconnais. Ceci en est une autre, Iften. Retire ton défi. Si tu le souhaites, nous pourrons discuter de ceci au *senel*, et au cas où tes questions ne trouveraient pas de réponse satisfaisante à tes yeux, je te libérerai de ton serment dès le printemps.

Il redressa les épaules dans une attitude menaçante.

— Ou alors, répète une seule fois ton défi sans mon emblème, et prépare-toi à mourir.

Iften se figea, manifestement en proie à la plus grande indécision.

— Voilà ce que j'appelle saboter une belle soirée, grommela Simus, juste assez haut pour être entendu de ses plus proches voisins.

À mesure que l'on se répétait ses paroles autour de la clairière, des rires fusèrent et la tension s'apaisa.

Iften demeura immobile un long moment, mais il avait perdu, et il le savait.

— Je retire mon défi, déclara-t-il enfin.

Le regard morne, il rengaina son épée et fit passer son bouclier derrière son dos. Puis un jeune homme courut pour lui

rendre le bol de bois, et le rituel recommença. Keir et Simus prirent place sur leur siège, tandis que Rafe et Prest disparaissaient dans la pénombre derrière moi.

C'est le moment que choisit Marcus pour me tendre une tasse de *kavage*.

— Buvez, Captive. Vous êtes aussi pâle que les neiges de printemps.

Je pris la tasse et la portai à mes lèvres. Keir me fixa, une expression inquiète sur le visage.

— Ça ne va pas ? demanda-t-il d'un air surpris.

— Il vous a menacé de mort ! chuchotai-je.

Simus ricana tout en acceptant la tasse que lui tendait Marcus.

— Iften parle toujours sans réfléchir.

— C'est vrai, répliqua Keir en regardant les danseurs, mais il parle tout de même. D'autres peuvent être d'accord avec lui.

Simus acquiesça à contrecœur.

— Ce que j'aimerais savoir, c'est ce qui l'encourage à te défier.

Pour toute réponse, Keir haussa les épaules d'un air évasif, et ils regardèrent en silence la suite du spectacle. Je les imitai, mais je serais incapable de dire quelle était la couleur du groupe qui exécuta la chorégraphie suivante. Mon cœur battait la chamade ; la plus vive confusion s'était emparée de moi. Tout le monde se comportait comme si de rien n'était, comme s'il était normal de défier le Seigneur de Guerre.

Enfin, la dernière danse prit fin et Iften accompagna la cérémonie de clôture. Avant que j'aie eu le temps de me lever, Keir était près de moi. Sur un geste de lui, Rafe et Prest nous rejoignirent.

— Ramenez-la à ma tente et veillez sur elle, ordonna-t-il à voix basse. Ne la quittez pas jusqu'à mon retour. Je vais inspecter le camp. Simus ?

Celui-ci se leva, mais je remarquai qu'il manquait d'assurance.

— Il ne peut pas marcher, protestai-je. Il a trop forcé sur sa jambe.

Je pris la cape.

— D'ailleurs, je ferais bien d'examiner sa blessure.

Simus fit la grimace, mais il s'inclina.

— Je crois qu'elle a raison, admit-il.

— Très bien, reprit Keir en s'adressant à mes gardes du corps. Dans ce cas, escortez-les tous les deux jusqu'à la tente de Simus. Quand elle aura terminé, raccompagnez-la jusqu'à la mienne.

Il darda sur eux un regard menaçant.

— Ne la quittez pas des yeux un seul instant.

— Vas-tu convoquer un *senel* ? lui demanda Simus alors que nous descendions de la plate-forme.

— Nous en discuterons une fois que j'aurai pris la température des troupes, répondit Keir avant de s'enfoncer dans les ténèbres.

La tente de Simus était un havre de chaleur et de lumière. Avec l'aide de Marcus, le colosse noir s'étendit sur son lit et ôta ses chausses. Une fois le bandage retiré, j'examinai la blessure, mais je fus vite rassurée : elle était en bonne voie de cicatrisation.

— C'est bon, dis-je. Il faut juste vous ménager un peu, Simus.

— Entendu, petite guérisseuse, mais avouez qu'il aurait été dommage de manquer cette soirée. Quel spectacle ! s'exclama-t-il avec jubilation.

— *Aye*, dit Joden, qui venait de nous rejoindre sous la tente. Iften est un inconscient.

Simus éclata de rire.

— C'est un excellent guerrier, mais il a peur du changement. Et de ce côté, il faut avouer que Keir nous fait avancer à marche forcée ! Comment s'étonner que certains freinent des quatre fers ?

— Dois-je aller chercher Gils ? s'enquit Marcus.

Je dressai un rapide inventaire des fournitures rangées près du lit.

— Non, merci, Marcus. J'ai tout ce dont j'ai besoin. Joden prit place sur une souche, un peu à l'écart.

— Tout de même, lancer un défi... Il a surpris tout le monde.

— C'est sa façon d'énoncer une vérité, rien de plus, rétorqua Simus.

Pensif, il leva les yeux au plafond.

— Ce que je ne m'explique pas, c'est la raison de son audace...

— Moi, intervins-je tout en réunissant de quoi nettoyer la plaie, je ne comprends pas où il espérait en venir. Il a proféré des menaces de mort ! Chez nous, cela aurait suffi à faire de lui un hors-la-loi.

Simus tressaillit lorsque j'effleurai la blessure.

— Nous ne laissons accéder au pouvoir que ceux qui l'ont mérité, m'expliqua-t-il. Lancer des défis est l'une des façons de parvenir au commandement suprême.

Je ne pus retenir une grimace d'étonnement.

— Xymund est roi par le droit du sang, comme le veulent les dieux.

— Moi qui croyais que c'était pour ses qualités de guerrier... commenta Marcus d'un ton acide.

— Ses conseillers n'ont rien à se reprocher sur ce point, répliquai-je, piquée au vif. Lord Warren en particulier.

Plus que la critique au sujet de mon demi-frère, qui la méritait en partie, c'était le mépris envers les coutumes de mon peuple qui m'agaçait. Je cherchai le regard de Simus.

— Alors Xymund, en tant que roi, peut maintenant être défié ? Il devra se battre pour garder son trône ?

Simus sourit.

— Ce n'est pas aussi simple, Captive. Tout le monde n'est pas qualifié pour prendre ce risque. Iften l'est, mais il a oublié une règle de base : on ne lance pas de défi en campagne.

Un silence pensif tomba sur notre petit groupe. Je refis le pansement avec soin et administrai à Simus une dose de tue-la-fièvre. Je lui proposai aussi du lotus afin de l'aider à trouver le sommeil, mais il refusa. À peine avais-je rangé mes affaires que Marcus me poussait vers la sortie.

Une fois à l'extérieur, je me rebellai.

— Je dois examiner la jambe d'Atira.

— Pas question, répliqua Marcus. Le Maître a dit : à la tente. Alors on va à la tente.

Rafe toussa pour attirer mon attention.

— Ordre du Seigneur de Guerre, insista-t-il lorsque je

tournai les yeux vers lui.

J'aurais volontiers protesté, mais la douleur à mon bras s'était réveillée. Je cédai donc et les suivis jusqu'à la tente de Keir, où un nouveau débat nous opposa pour savoir jusqu'où mes gardes du corps devaient appliquer les recommandations de celui-ci. Ayant interprété les ordres à la lettre, ils étaient décidés à se poster dans ma chambre afin de veiller sur mon sommeil. Il me fallut batailler de longues minutes pour obtenir qu'ils se postent à l'entrée de la tente.

Je rentrai dans la chambre, suivie du seul Marcus, et je repliai la cape pour la déposer sur un banc.

— Y a-t-il souvent des défis, Marcus ?

— Pour sûr, Captive. Avant que les armées se réunissent, on se lance des défis pour choisir les chefs, mais cela n'a lieu qu'au printemps. Personne ne songerait à le faire en campagne.

— Personne, sauf Iften.

— Iften est un incapable. Le Maître n'a même pas eu besoin de dégainer son épée pour le calmer.

— Et Simus ? Peut-on défier un blessé ?

— Cela ne se fait pas, mais si c'était le cas, Simus désignerait un champion. Seulement, celui-ci ne pourrait être qu'Iften lui-même, qui est le numéro trois de l'armée.

Il s'activa devant le brasero, la mine grave.

— Cela ne s'est jamais vu, notez. En général, on ne guérit pas de telles blessures...

Puis, pivotant sur lui-même :

— Allons, au dodo ! Le Maître ne sera pas là de sitôt, ou je ne m'appelle pas Marcus.

Je restai longtemps étendue dans le noir, méditant sur ce qu'était un monde où un guerrier tirait son titre et son rang de son propre mérite et non de sa naissance. Peu à peu, je glissai vers le sommeil. Mes rêves furent peuplés d'images de Xymund combattant Warren pour la couronne.

C'est la voix de Keir qui me réveilla. Il me tenait étroitement contre lui, mais son expression était sévère.

— Aujourd'hui, tu ne quittes pas ce lit, décréta-t-il.

À partir de ce moment, tout se dégrada rapidement.

Marcus, par manque de sommeil, était d'une humeur de

chien. Keir était encore plus nerveux que la veille, si cela était possible. Quant à moi, la douleur à mon bras me rendait irritable.

Keir m'ordonna de rester au lit.

Je refusai.

Il m'intima l'ordre de ne pas quitter la tente.

Je refusai.

Il me somma d'accepter une escorte d'une dizaine de guerriers, en plus de mes gardes du corps habituels, si je tenais vraiment à aller jusqu'à l'infirmerie faire examiner mon bras par mon assistant, et à condition de revenir immédiatement.

Je refusai.

Je lui demandai de l'accompagner à Fort-Cascade pour rencontrer Warren.

Il refusa.

Pendant tout ce temps, et sans cesser un instant de nous disputer, nous avions fait notre toilette, nous étions habillés et avions pris notre petit déjeuner.

C'est Marcus qui, sortant de la petite pièce où il préparait les repas, nous fit taire d'un « Assez ! » tonitruant. Muets de stupeur, nous nous tournâmes vers lui d'un seul mouvement.

— Taisez-vous donc, innocents ! répéta-t-il.

Puis, désignant Keir d'un doigt autoritaire :

— Vous, prenez une escorte, allez à la citadelle et voyez ce que Warren a pu découvrir, reprit-il avant de se tourner vers moi. Et vous, allez à la tente des blessés avec vos gardes du corps.

Il marqua une pause, les sourcils froncés.

— Et ne revenez pas avant que j'aie fini ma sieste, compris ? conclut-il avant de s'éloigner d'un pas rageur.

Keir se leva, attrapa sa cape et son épée et s'en alla. Je finis ma tasse, pris ma propre cape et quittai la tente à mon tour, Epor et Isdra dans mon sillage.

Je fis un détour par la tente de Simus. Joden en sortait lorsque j'arrivai.

— Il dort, Captive. Keir et lui ont veillé tard, cette nuit.

— Dans ce cas, laissez-le tranquille. Je vais à l'infirmerie.

— Puis-je vous accompagner ? Je voudrais parler à Atira.

Sans attendre ma réponse, il m'emboîta le pas. Nous partîmes, Epor et Isdra sur nos talons.

— C'est au sujet de votre chanson ?

Joden hocha la tête.

— Je voudrais voir les événements à travers ses yeux.

— Allez-vous chanter sur le défi d'Iften ?

Joden émit un petit reniflement de mépris.

— Non, Captive. Si je veux devenir barde, je dois créer de grandes chansons qui évoquent de hauts faits. Il n'est pas question de gâcher mon art avec les élucubrations d'un sot comme Iften.

Gils nous attendait à l'infirmerie, assis à la table devant une pile de pansements propres et un pot de tue-la-fièvre. Atira, à présent l'unique pensionnaire des lieux, était confortablement installée sur son lit. Epor et Isdra prirent place sur des souches placées de part et d'autre de l'entrée. Le premier sortit de l'une de ses poches un flacon d'huile dont il entreprit d'oindre le manche de son arme, tandis que la seconde, après avoir rejeté dans son dos sa longue natte argentée, s'attelait à je ne sais quel travail de couture sur une pièce de cuir.

— Racontez-moi ce qui s'est passé hier soir, dit Atira. On m'a ramenée ici trop tôt, je n'ai appris l'histoire que ce matin. Est-il vrai qu'Iften a défié Keir ?

Joden émit un reniflement ironique alors que Gils m'aidait à m'étendre sur un lit voisin de celui d'Atira, puis à retirer ma tunique.

— C'est exact, répondit Joden en approchant un tabouret. Voulez-vous entendre ma version des faits ?

— Oui, s'il vous plaît, répliqua Atira.

Tandis que Gils retirait mon pansement, Joden s'assit et entreprit de relater les événements de la veille. Il s'exprimait avec sobriété, mais ses inflexions ne laissaient aucun doute quant au fond de sa pensée. Tout en l'écoutant, Gils procéda aux soins de ma blessure. Par décence, j'avais plaqué ma tunique sur ma poitrine, mais cela paraissait le déranger au plus haut point. Pourtant, je ne fis pas mine de la retirer. Le peuple de Keir était peut-être très à l'aise avec la nudité ; pour ma part, je préférais m'en tenir aux coutumes de Xy.

J'observai l'infirmerie avec attention. Elle était d'une grande propreté, et parfaitement rangée. Toute trace de l'attaque avait disparu.

Gils recula légèrement pour mieux examiner la plaie. Elle offrait une apparence normale, mais je ne pus retenir un gémissement de dépit : je garderais toute ma vie une cicatrice. Gils refit le pansement et le banda avec soin, pendant que Joden achevait son récit. Les exclamations d'Atira m'arrachèrent à mes sombres réflexions.

— Sans la discipline de campagne, il serait mort, décréta-t-elle, sentencieuse.

Joden approuva d'un hochement de tête.

— Exact.

— La discipline de campagne ? répétaï-je tout en remettant ma tunique.

— Pendant la saison des raids, nous observons des règles plus strictes que celles qui prévalent dans la Grande Prairie, m'expliqua Atira. Le Seigneur de Guerre s'est montré très clément envers Iften. Peut-être trop.

— Les Éléments jugeront, déclara Joden.

Une interrogation me revint alors à l'esprit.

— Hier soir, lançai-je en m'asseyant et en me penchant vers la jambe d'Atira pour l'examiner, Marcus m'a dit quelque chose d'étrange. C'était à propos d'une insulte faite au Ciel...

— C'est lui qui offenserait le Ciel, Captive, s'il montrait son visage défiguré, répondit Joden.

Gils et Atira hochèrent gravement la tête.

Je pris alors conscience que Marcus passait le plus clair de son temps dans la tente de Keir. Pour ne pas « offenser le Ciel » ?

— Tout de même ! protestai-je, choquée. Ce sont d'honorables blessures !

Atira secoua la tête.

— Avoir des cicatrices de guerre est une chose, être mutilé et diminué en est une autre.

— Alors tous ceux qui sont handicapés ou gravement blessés doivent se cacher ?

— Non, répliqua Joden d'un ton docte. Ils doivent demander

le coup de grâce.

Que répondre à cela ? Dans un silence lourd, je repris mon examen de la jambe d'Atira. Les chairs avaient dégonflé, de sorte que le cuir ne frottait plus contre la peau. Sous le regard attentif des deux hommes et de ma patiente, je palpai le membre pour m'assurer que les os étaient bien en place. Tout allait pour le mieux. Je me redressai, songeuse.

— Je pense que nous allons pouvoir changer l'attelle. Il faudrait que le cuir colle plus à la jambe pour que les pierres tirent correctement.

Gils se leva et se mit à danser d'un pied sur l'autre.

— Je voudrais bien vous aider, Captive, mais je vais être en retard à la séance d'entraînement au maniement des armes.

Je me levai pour refaire le lit de la jeune femme.

— Sauve-toi, Gils. Nous nous en occuperons cet après-midi, quand tu seras de retour.

— Captive, pourrais-je parler avec Joden ? demanda Atira.

— En général, précisa celui-ci, lorsqu'une personne discute avec un barde, personne n'est supposé écouter leur conversation. Il faut qu'il n'entende que ses paroles, et que rien n'influence son interlocuteur.

— Parfait, dis-je. Je dois aller à mon laboratoire.

Suivie de mes deux gardes du corps, je quittai l'infirmerie en compagnie de Gils.

— Hum... Captive ? murmura ce dernier en rougissant. La dernière fois que je suis allé dans votre laboratoire, c'était pour chercher de quoi vous soigner alors que vous veniez d'être attaquée. J'étais très choqué. Je dois vous prévenir que la tente n'est pas aussi bien rangée que la dernière fois que vous l'avez quittée.

Je lui lançai un regard inquiet.

— Que veux-tu dire exactement ?

— Eh bien... je peux rester pour vous aider à mettre de l'ordre, si vous voulez.

— Pour manquer ta séance et nous attirer des ennuis à tous les deux ? Non, merci.

D'un geste, je le chassai.

— Faites attention à votre bras, me recommanda-t-il en

s'éloignant à reculons.

Une fois dans mon laboratoire, je fis halte pour estimer les dégâts. Il n'y avait rien de bien grave, constatai-je, rassurée. Gils avait simplement semé un peu de désordre en cherchant à la hâte de quoi me soigner.

Tout en remettant les fournitures à leur place, je réfléchis à mon programme pour la journée. D'abord, j'allais préparer des pots d'onguent contre la douleur. J'aimais en avoir toujours un peu d'avance, et cela m'aiderait à soulager ma nuque douloureuse. J'avais aussi de quoi concocter une potion contre le rhume. La saison froide approchait, et lorsqu'un cas se déclarait, c'était souvent l'épidémie. J'allumai les braseros et rassemblai les ingrédients nécessaires. Je me fis aider par Epor et Isdra pour soulever tout ce qui pesait lourd, et rapidement, la tente s'emplit des senteurs des divers remèdes en cours d'élaboration.

Je m'assis ensuite à une table pour écrire mes recettes. Le frottement de la plume sur le papier était un véritable plaisir, et plus que jamais, je trouvais l'apaisement dans le travail. J'en oubliai le temps qui passait, jusqu'à ce qu'un coup de vent un peu plus fort que les autres sur la paroi de la tente me rappelle à la réalité. Je me levai alors pour me préparer une infusion d'écorce de saule. Sans être aussi efficace que le tue-la-fièvre, cette boisson soulagerait la douleur qui m'élançait. Je me remis au travail en sirotant une tasse.

Ma souffrance s'atténua quelque peu, mais cela ne suffit pas à dissiper le voile de morosité qui s'était abattu sur cette journée. Tout me semblait étrange, inquiétant. Ces gens étaient si différents de moi ! Ils posaient sur le monde un regard incompréhensible, vivaient selon des coutumes inexplicables. Certes, ils saignaient et cicatrisaient exactement comme nous, mais ils étaient d'une cruauté que je n'acceptais pas. Comment un guerrier pouvait-il « offenser le Ciel » à cause de ses plaies ? Au nom de quelle loi absurde devait-il demander qu'on l'achève s'il était gravement atteint, tandis qu'une blessure « honorable » lui valait l'admiration et les louanges de ses compagnons ?

Keir voulait unir nos deux pays, une entreprise qui paraissait vouée à l'échec. Non seulement Xymund, à l'époque des

négociations de paix, ignorait ses desseins, mais, selon toute probabilité, il ne s'en doutait toujours pas. Que penserait le Conseil de l'ambition de Keir ? Depuis le début, personne à Xy n'avait compris les agissements du Seigneur de Guerre. Pour commencer, qui aurait songé qu'une fille de Xy puisse être revendiquée comme prise de guerre ? Et pourtant, cela était arrivé. J'étais bel et bien un tribut offert au vainqueur.

À vrai dire, j'étais toujours dans l'ignorance de mon véritable statut. Mon maître me manifestait un certain intérêt, mais il mettait un point d'honneur à respecter les traditions de mon pays. Quant à mes devoirs en tant qu'esclave, ils se réduisaient essentiellement à partager son lit et à manger à sa table. Certes, Marcus avait fait allusion au fait que je devais être emmenée au cœur de la Grande Prairie, mais dans quel but ? Cela restait un mystère. Mon imagination à ce sujet fourmillait d'images, toutes moins réjouissantes les unes que les autres.

Je venais de m'asseoir pour mélanger la potion contre le rhume lorsque le fracas d'une cavalcade m'extirpa de mes rêveries. Je retirai le pot du feu et sortis de la tente, curieuse. Epor et Isdra s'étaient eux aussi levés et regardaient une troupe de cavaliers qui se dirigeaient vers nous, Keir en tête. Ceux-ci firent halte devant ma tente mais demeurèrent en selle, tandis que leur chef sautait à bas de sa monture pour s'approcher de moi. Avec son armure et son casque qui semblaient capturer la lumière du soleil, il avait fière allure ! Sa cape noire dansait derrière lui, son regard couleur d'azur prenait des éclats de pierres précieuses.

Je le suivis des yeux, fascinée, jusqu'à ce qu'il soit près de moi – si près que j'en eus le vertige.

— Je ne pouvais pas partir sans...

Il s'interrompit, comme s'il cherchait ses mots.

— Ce matin, j'ai...

Il n'acheva pas cette phrase non plus et détourna les yeux en poussant un soupir impatient. Je hochai la tête, attendrie.

— Je sais, dis-je. J'aurais préféré que la journée commence autrement.

L'ombre d'un sourire passa sur son visage, dessinant de petites rides au coin de ses yeux.

— Moi aussi, murmura-t-il, manifestement soulagé.

Avant que j'aie eu le temps de réagir, il se pencha pour déposer sur mes lèvres un baiser aussi léger qu'une aile de papillon.

— Je cherche Joden, reprit-il d'une voix sonore.

Celui-ci sortit de l'infirmerie au même instant.

— À votre service, Seigneur de Guerre.

— Je pars au château pour apprendre de vive voix où en est l'enquête sur l'attaque de l'infirmerie. J'ai besoin de ta présence.

En regardant Joden se hisser sur la monture que Keir avait fait amener pour lui, je frémis en reconnaissant Simus parmi les cavaliers.

— Êtes-vous bien certain que votre jambe soit suffisamment rétablie ? lui demandai-je.

— Espérons, petite guérisseuse, déclara-t-il avec un large sourire. Il faut bien que quelqu'un veille à ce que Keir ne mette pas la ville à feu et à sang dans une crise de rage du guerrier.

Toute la troupe s'esclaffa, à l'exception de l'intéressé, qui darda un regard meurtrier sur Simus.

Puis Keir fit pivoter son cheval et, escorté de ses hommes, il s'éloigna dans un nuage de poussière. Je m'avancai de quelques pas pour les suivre du regard. Derrière moi, je devinais la présence d'Epor, plus fidèle qu'une ombre.

De là où je me trouvais, je pouvais voir la vallée en direction de la citadelle, la route qui serpentait à flanc de collines et, tout au fond, la fantastique silhouette de Fort-Cascade se découplant contre le ciel. Les murailles de la cité et du palais luisaient dans le soleil matinal.

Bientôt, les premières neiges tomberaient, le gel figerait les chutes d'eau, mais je ne serais pas là pour le voir. Cela ne m'était jamais arrivé. Cette idée était effrayante, et un peu exaltante à la fois.

Le vent se leva, faisant danser mes cheveux. J'écartai une mèche qui me barrait la vue et, après un dernier regard en direction de la vallée, je retournai travailler.

— J'ai renoncé à espérer que vous vous souviendriez de l'heure du déjeuner.

Levant les yeux, je constatai que Marcus venait d'entrer, un

panier de victuailles à la main.

— Désolée, Marcus. Je n'ai pas vu le temps passer.

— Les regrets, ça n'a jamais nourri personne, marmonna-t-il.

Il ôta sa cape et fit de la place sur l'une des tables pour y vider son chargement.

— Quelle est cette puanteur ?

— Une potion pour la...

Je m'interrompis en cherchant le mot, que je ne connaissais pas dans sa langue.

— Pour une maladie digestive.

Il fronça les narines d'un air de dégoût.

— Mangez. Si vous pouvez.

Je piochai dans une assiette et lui souris. Son expression était toujours aussi maussade, mais une lueur espiègle pétillait dans son œil.

— On dirait que vous êtes de meilleure humeur, commenta-t-il.

— Vous aussi.

Il esquissa une moue hautaine, mais je n'étais pas dupe.

— J'ai réussi à prendre un peu de repos, merci bien.

— Keir est-il rentré ?

Marcus secoua la tête.

— À l'heure qu'il est, le Maître doit être en train de les cuisiner à sa façon. Ne vous inquiétez pas pour lui, allez !

Il se dirigea vers la sortie.

— Pensez à me rapporter les plats et le panier ce soir, quand vous rentrerez.

Une fois mon repas achevé, je me remis au travail. En ce qui concernait la pommade, l'essentiel de la préparation résidait dans le malaxage des divers ingrédients. J'en remplis plusieurs pots, dont un que je réservai à mon usage personnel. J'y prélevai un doigt de crème et m'en massai le cou. Rapidement, une bienfaisante sensation de chaleur me picota la peau.

Je vaquai à de menues occupations en attendant le retour de Gils, puis nous procédâmes à la toilette d'Atira. Avec force éclaboussures, nous l'aidâmes à se laver, avant de mouiller le cuir pour le ramollir. Lorsque tout fut terminé, nous étions tous les trois épuisés. J'envoyai mon assistant chercher du *kavage* à

la tente des cuisiniers. Au moment même où il revenait, la troupe des cavaliers de Keir passa devant la tente dans un grondement de sabots.

— Le Seigneur de Guerre est de retour, annonça Gils. Il a l'air furieux.

Afin d'occuper Atira, quelqu'un lui avait apporté une collection de coutelas à affûter. Elle s'attela au travail avec l'aide de Gils, pendant que je leur fis la lecture de *L'Épopée de Xyson*, que je traduisais à mesure. Tous deux semblaient autant fascinés par le récit que par ce mystère qu'étaient à leurs yeux les mots écrits. Nous en étions au chapitre où le héros prépare son expédition, et je m'ennuyais à mourir en égrenant la liste des paquets et le nombre de mules qui devaient les porter. Mon auditoire, en revanche, était suspendu à mes lèvres.

Je venais enfin d'aborder les premières scènes d'action, où Xyson chasse de Xy les affreux barbares, lorsqu'un cavalier s'approcha de la tente et descendit de sa monture. Puis j'entendis des voix. Quelqu'un s'entretenait avec mes gardes du corps.

Je refermai le livre.

— Assez pour aujourd'hui, déclarai-je.

Atira leva les yeux vers moi.

— Est-ce que demain, nous pourrons commencer à lire ? me demanda-t-elle en utilisant ce dernier mot dans ma langue.

Je hochai la tête, me levai et m'étirai. Au même instant, Joden apparut dans l'encadrement de la porte.

— Captive, puis-je vous parler ?

— Il faudrait que je change son pansement, objecta Gils.

Je me rassis, docile.

— Je suis à la merci de mon guérisseur, Joden.

Malgré son sourire poli, son expression demeura indéchiffrable. Je lui fis signe de s'asseoir en attendant, mais il déclina mon invitation.

— Je vous attends dans l'autre tente.

Je le regardai s'éloigner, intriguée, pendant que Gils, qui m'avait ôté ma tunique, retirait le pansement.

— Y a-t-il du nouveau ? questionnai-je en retrouvant Joden dans mon laboratoire.

Le barde laissa échapper un soupir de lassitude.

— Durst a le cuir solide, il devrait s'en sortir. Xymund nie toute implication dans l'attaque menée par Arneath et prétend qu'elle serait une initiative de quelques réfractaires à la paix. Warren n'a découvert aucun complot. Keir a interrogé pas mal de monde, mais lui non plus n'a trouvé aucun élément qui soit susceptible de...

Il se tut, apparemment mal à l'aise.

— D'incriminer mon frère, finis-je à sa place.

Il hocha la tête.

— Simus a emmené Keir au terrain d'entraînement pour qu'il se défoule un peu...

Il leva la main pour me faire taire.

— ... et il vous fait savoir qu'il se contentera de rester parmi les spectateurs pour crier des insultes.

Je réprimai un sourire.

— Cela leur fera du bien à tous les deux, conclut-il.

Songeuse, je me dirigeai vers l'une des tables pour y mettre de l'ordre.

— Joden, à ma connaissance, tout le monde veut la paix entre votre peuple et le mien. Il y a peut-être quelques membres de la garde du palais qui rechignent encore... ou bien, dans votre armée, des guerriers qui ne sont pas contents. Après tout, Keir les a fait veiller toute la nuit sans raison.

Il me jeta un regard surpris.

— Sans raison ? Il s'agissait tout de même de votre sécurité ! Vous êtes très précieuse, Captive.

Précieuse ? Une esclave ? D'un geste un peu sec, je scellai le pot que je venais de fermer et me tournai vers Joden avec résolution. Il était temps que quelqu'un me dise la vérité sur mon statut, si douloureuse fût-elle.

— Joden...

Je jouai avec le récipient, les yeux baissés.

— ... est-ce que Keir a déjà vendu une captive ?

Du coin de l'œil, je le vis sursauter, mais je ne trouvai pas le courage de soutenir son regard.

— Vous comprenez, poursuivis-je, je pourrais peut-être finir par m'habituer à n'être que l'une de ses esclaves, mais la

perspective de ne plus jamais le voir...

Je me tus, mal à l'aise, craignant d'en avoir trop dit. Le silence qui s'était abattu confirmait mes plus sombres inquiétudes. Il me sembla soudain qu'un poids étouffant venait de tomber sur mes épaules. Par la Déesse, c'était peut-être pire encore que ce que j'avais imaginé...

— Lara ?

Je pivotai sur moi-même et le dévisageai, interdite. Il m'avait appelée par mon prénom. Plus surprenant encore, il avait parlé avec une inflexion chaleureuse, comme s'il s'adressait à une personne libre, et non à la possession de quelque seigneur. Comme si j'étais quelqu'un d'important. J'en fus si surprise, et si émue, que malgré moi une larme roula sur ma joue.

Il tapotait une amphore d'un geste un peu nerveux, tout en m'observant avec perplexité. Je m'assis sur un tabouret en essuyant mes yeux, totalement décontenancée par son attitude.

— Si vous le voulez bien, soyons seulement Lara et Joden pendant quelques instants, proposa-t-il d'une voix douce. Vous avez employé un mot. *Esclave*. Que signifie-t-il ?

Comme je rougissais, embarrassée, il posa une main amicale sur mon épaule.

— S'il vous plaît, Lara. Répondez à ma question.

— Un esclave est une personne qui est la propriété d'une autre. Comme un cheval, ou une arme. Il est totalement soumis à la volonté de son maître.

Joden se pencha légèrement en avant, le front barré d'une ride de concentration.

— Si je comprends bien, il n'a aucun droit ? Il n'est personne ?

— Exactement, acquiesçai-je en détournant les yeux.

Joden se rassit.

— Même sa propre vie ne lui appartient pas ?

Je hochai la tête en me mordant les lèvres.

— Lara... qui vous a dit que vous étiez l'esclave de Keir ?

Cette fois-ci, je levai les yeux. Joden me considérait avec compassion.

— Xymund. Juste avant la cérémonie.

Il secoua la tête d'un air navré.

— Je vois... J'aimerais croire que l'erreur n'était pas intentionnelle, mais j'ai quelques doutes. Cela dit, je suppose que nous avons notre part de responsabilité dans ce quiproquo. Vous avez appris si vite notre langue !

Il s'absorba dans ses pensées quelques instants.

— Écoutez-moi attentivement, Lara, et si j'emploie un mot que vous ne comprenez pas, de grâce, demandez-moi de vous l'expliquer. Ne vous contentez pas de deviner son sens, d'accord ?

J'acquiesçai. Posant les mains sur ses genoux, il enchaîna :

— Chez nous, les seigneurs de guerre sont des hommes expérimentés et charismatiques. Ils ne tiennent pas leur titre de leur père mais le conquièrent de haute lutte, et ne le transmettent pas à leur fils. Ils doivent défier l'autorité de celui ou celle qui les précède pour lui arracher le droit de rassembler les guerriers en armées et de mener les raids, pour le bénéfice de toute la communauté. Il en a toujours été ainsi.

Il marqua une pause avant de reprendre :

— Selon nos traditions, un seigneur de guerre doit ramener une prise de guerre de haute valeur : une captive. *Sa* captive. Celle-ci doit impérativement être découverte au cours d'une campagne, sur le champ de bataille ou à proximité. Elle est une alliée du seigneur de guerre et de ses guerriers.

Il leva le doigt, tel un professeur soulignant un point important de son cours.

— Et surtout, elle doit être séduisante pour éveiller son désir. On dit que l'attirance entre un seigneur de guerre et sa captive est aussi brûlante que le soleil d'été.

Je m'assis, incapable de cacher ma stupéfaction, tout en l'invitant, d'un signe de tête, à poursuivre.

— Lorsqu'un seigneur de guerre pense avoir trouvé sa captive, il met fin aux combats et entame des pourparlers de paix avec les chefs du pays. Il doit négocier sa prise de guerre avec adresse afin de l'obtenir au meilleur prix.

Un petit sourire se peignit brièvement sur ses traits.

— Je dois reconnaître que Keir s'en est sorti haut la main... De plus, la captive doit se soumettre volontairement au seigneur de guerre, devant des témoins des deux camps. Ensuite, le

vainqueur la présente à son armée et, une fois de retour dans la Grande Prairie, au conseil des Anciens qui la confirme – ou non – dans son statut de captive officielle.

Il prit le pot de *kavage* que Marcus avait laissé et en versa deux tasses.

— Cependant, tout cela ne suffit pas à faire d'elle une véritable captive.

Il porta sa tasse à ses lèvres.

— Les authentiques captives, Lara, sont fort rares. Nous les tenons en très haute estime car l'expérience nous a montré qu'elles nous apportaient de nouvelles façons de vivre, de penser ou d'agir. Elles nous rendent meilleurs et plus forts. On ne peut forger de toutes pièces une captive, ni obliger une femme qui ne le désire pas à le devenir. Il y en a peut-être une toutes les quatre ou cinq générations, et nous les considérons comme une bénédiction des Éléments, malgré le trouble que sème en général leur arrivée parmi nous.

Je le regardai, abasourdie, incapable de rassembler mes esprits.

— Nous étions autrefois des tribus, constituées autour de leur animal totem. Keir appartient à celle du Tigre, Simus à celle de l'Aigle, tout comme moi. Il fut un temps où nos ancêtres se combattaient. C'est la première captive, voilà bien longtemps, qui les a réunis.

Il se tut quelques instants, mais je n'osai rompre son silence.

— Pourquoi avez-vous accepté de vous soumettre à Keir, si vous pensiez que vous seriez son esclave ?

Je toussai pour m'éclaircir la voix.

— Pour faire cesser la guerre et protéger mon peuple.

Il sourit.

— Je vois... Lara, il n'y a pas d'autres captives. En acceptant l'offre de Keir, vous lui avez donné l'autorisation de vous courtiser. De vous montrer l'importance que vous revêtez à ses yeux. D'ailleurs, ceci a été clairement expliqué à votre roi à l'occasion des pourparlers.

Il inclina la tête sur le côté.

— Avez-vous bien compris, Lara ? Vous n'êtes pas une esclave. Vous êtes une épouse, une reine. À part Keir, personne

n'est au-dessus de vous dans ce camp, et si vous souhaitiez reprendre votre liberté, personne ne pourrait vous l'interdire. Selon nos lois et nos coutumes, rien ne vous retient ici, sinon votre propre désir. Votre présence parmi nous est un honneur pour votre peuple comme pour le nôtre.

— Mais... objectai-je. Les bracelets...

Joden esquissa un sourire.

— Keir les avait fait forger dans l'espoir de les offrir un jour à sa captive, s'il la trouvait. Ils ne sont pas ceux d'une esclave mais ceux d'une femme ardemment désirée.

Je le dévisageai, incrédule.

— Et l'emblème ? Keir m'a interdit de l'utiliser.

Cette fois-ci, Joden sourit franchement.

— La belle que l'on courtise a-t-elle besoin d'implorer notre protection ?

Je n'en croyais pas mes oreilles. Avais-je bien entendu ?

— Vous n'êtes la propriété de personne, Lara, insista Joden d'un ton ferme. Si vous souhaitez vous en aller, personne ne vous retiendra.

Je me levai.

Il resta assis et me regarda quitter la tente.

Sur le seuil, Isdra leva les yeux vers moi.

— Puis-je vous aider, Captive ?

Soudain, ce mot résonnait comme un titre honorifique, et non plus comme une insulte à ma dignité. Un vertige me saisit. Mon silence dut attirer l'attention d'Epor car il se redressa et s'approcha de moi, un peu inquiet.

— Captive ? Est-ce que tout va bien ?

Le cheval de Joden était à quelques pas, broutant l'herbe devant la tente. Je me dirigeai vers lui et pris ses rênes. Epor fit mine de me suivre, mais je l'arrêtai.

— Reste ici, lui ordonnai-je.

À ces mots, il pila net, Isdra sur ses talons.

— Captive, plaida celle-ci, nous avons ordre d'assurer votre sécurité.

— Je désire quitter le camp, répliquai-je en les toisant avec défi.

Epor écarta les mains en signe d'impuissance.

— Nous n'avons pas le droit de nous y opposer, mais dans ce cas, je vous en conjure, Captive, autorisez-nous à prendre nos chevaux pour vous escorter jusqu'au château. Laissez-nous assurer votre sécurité.

— Non.

Epor recula d'un pas et se tut. Sa camarade était aussi blanche que ses cheveux. Joden, qui m'avait suivie, se tenait devant l'entrée du laboratoire. Isdra se tourna vers lui.

— Barde, s'il te plaît, explique-lui. Après les attentats contre sa personne, nous devons redoubler de vigilance !

Je fixai Joden, intriguée. Quelle allait être sa réaction ?

— N'est-elle pas la Captive ? rétorqua-t-il. Ne doit-elle pas être obéie ?

Mes gardes du corps hochèrent la tête en silence. Sans hésiter, je me hissai en selle.

— Personne ne vous interdira de partir, me dit Joden. Vous êtes libre, Lara. Les seules restrictions à votre liberté sont celles que vous vous imposez.

Je fis pivoter le cheval et enfonçai mes orteils dans son ventre. Aussitôt, l'animal s'élança.

Nous traversâmes le camp à pleine vitesse. Le vent faisait danser d'un même mouvement sa crinière et ma longue chevelure, et je percevais la puissance de ses muscles chaque fois qu'il frappait le sol de ses sabots. Je me penchai en avant, partagée entre les larmes et le rire.

Aucun cri ne retentit sur mon passage, personne ne tenta de s'interposer. Quelques guerriers, en me reconnaissant, m'adressèrent un salut de la main, mais ils ne semblaient pas surpris ni fâchés. Je poussai ma monture à plein galop, gagnée par une folle exaltation. L'animal franchit en trombe les portes du campement et s'élança à travers la plaine. Les gardes ne me manifestèrent qu'un intérêt limité, si ce n'est, peut-être, une légère réprobation quant à ma façon de chevaucher.

Un peu plus loin, la piste rejoignait la route qui reliait Fort-Cascade à la vallée. Je tentai de mettre au pas ma monture, qui trépignait d'impatience. Il me fallut faire preuve d'autorité pour la calmer.

Nous demeurâmes immobiles quelques instants, mais

l'animal avait peine à contenir sa fougue. Quant à moi, j'étais si émue que mon cœur martelait sourdement ma poitrine.

Personne ne m'avait suivie. Mon départ n'avait déclenché ni cris, ni poursuite... pas la moindre réaction.

J'étais libre. Absolument libre !

## 11

Je fermai les yeux et renversai la tête en arrière, ivre de bonheur. Le soleil caressait mon visage, le vent dansait dans mes cheveux, et sous mes cuisses le cheval s'agitait, impatient et fougueux. Je le fis tourner vers la ville, nichée derrière ses hauts remparts.

J'éclatai d'un rire sauvage. Enfin, j'étais libre !

Du revers de la main, j'écartai une mèche qu'une rafale avait plaquée sur mes yeux. Je pouvais rentrer chez moi ! J'allais renouer les fils de ma vie d'autrefois. Retrouver l'affection d'Anna et la bonté un peu rude d'Othur, réinstaller mon laboratoire derrière les cuisines, faire entendre raison à Xymund...

À cette pensée, je me figeai. Et si Keir avait vu juste ? Si mon demi-frère avait réellement tenté de me faire assassiner ?

Dans ce cas, retourner à Fort-Cascade signifierait retomber sous son autorité. Tout l'amour d'Anna et Othur ne pourrait me protéger contre lui.

Et même si je parvenais à retrouver ma place, à faire comme si rien ne s'était passé, quelle serait ma vie ? La routine, l'éternel recommencement d'un quotidien que j'avais toujours connu.

J'avais été arrachée de force à mon existence et, telle une plante que l'on retire de son pot, je n'étais pas certaine de pouvoir réintégrer les étroites limites qui autrefois me convenaient très bien.

Indécise, je fis de nouveau pivoter ma monture. Celle-ci renâcla et frappa le sol d'un violent coup de sabot. À présent, je me trouvais face à la vallée. Je réfléchis rapidement. Je possépais un métier, je connaissais des gens qui pourraient m'aider. Pourquoi ne pas me rendre sur les terres que j'avais

héritées de mon père pour y installer mon école de guérisseurs et vivre de mon enseignement ? Je pouvais même partir à l'étranger. Avec des fournitures de base et quelques pièces d'or, je pourrais réinstaller n'importe où.

Laisser Keir et Xymund tisser leur motif.

M'enfuir de cet imbroglio qu'ils appelaient « paix » et qui pour moi était un enfer...

Comme pour me signifier son désaccord, mon cheval recommença à piaffer.

Je songeai soudain qu'en quittant cette vallée, en partant m'inventer une vie nouvelle, je trahirais la promesse du Sang prononcée voilà des générations, lorsque les premiers fils de Xy étaient montés sur le trône. J'étais peut-être libérée du Seigneur de Guerre, mais je ne l'étais pas du serment qui me liait à mon peuple. Car les miens avaient besoin d'une véritable paix, et celle-ci n'était possible que si je demeurais aux côtés de Keir.

Je me tournai une fois de plus pour faire face au camp. La voix de Joden résonnait encore à mes oreilles.

— *Vous êtes libre, Lara. Les seules restrictions à votre liberté sont celles que vous vous imposez.*

Ma gorge se noua. Le camp du Seigneur de Guerre et des redoutés Firelandais ! Ces hommes et ces femmes restaient pour moi un mystère... Quelle serait ma vie parmi eux ? Quel destin m'attendait au cœur de la Grande Prairie ? Et qui était vraiment Keir, ce chef capable de tout risquer dans l'espoir de construire un monde meilleur pour son peuple comme pour le mien ?

Retourner prendre ma place à ses côtés n'irait pas sans danger. Ce serait un saut dans l'inconnu, car qui pouvait prédire où le mèneraient ses idées visionnaires ? Qu'adviendrait-il de lui et de moi s'il échouait ?

Et puis, il y avait un autre élément à prendre en considération. À côté de la grande histoire des destinées de deux peuples, il y avait la petite histoire, celle qui unit un homme et une femme. Je rougissais rien que d'y songer. À n'en pas douter, une fille de Xy consciente de ses devoirs n'accordait pas la moindre pensée au contact d'une main masculine ou à un baiser furtif déposé au creux de son cou, qui, des heures plus tard, continuaient de faire courir sur sa peau des frissons de plaisir.

Elle ne devait songer qu'aux obligations de son rang, comme je l'avais fait le jour où je m'étais agenouillée aux pieds de celui que je croyais mon maître.

Combien j'avais été loin, alors, de la vérité !

Ce que j'avais pris pour un acte de domination aveugle était une marque d'intérêt.

Ce que j'avais pris pour des chaînes n'étaient que des gages de tendres sentiments.

Ce que j'avais pris pour un orgueil de propriétaire n'était que la promesse, peut-être, d'un engagement mutuel...

L'espoir se leva soudain en moi, telle une aube ensoleillée. Tout ce dont j'étais certaine, c'est qu'il n'existait qu'une façon de savoir qui était Keir. Que je me dirige vers le château ou vers mes terres, et je ne connaîtrais jamais la réponse. En fin de compte, ma seule option était de prendre le plus grand des risques : ouvrir mon cœur et aller vers Keir. De tous les choix qui s'offraient à moi, de tous les chemins qui se présentaient, celui-là seul faisait battre mon cœur. Certes, c'était un avenir rempli de dangers, mais il était aussi plein de possibilités. Pour moi. Pour Keir. Pour nous deux...

Dans un éclat de rire presque sauvage, j'enfonçai mes pieds dans les flancs de l'animal, qui s'élança d'une puissante détente. Nous franchîmes les portes sous le regard ahuri des vigiles. En passant, je vis leur expression et ris de nouveau. Décidément, devaient-ils songer, j'étais une lamentable cavalière. Peu m'importait. Je traversai le camp à toute allure et n'arrêtai ma monture qu'une fois en vue de mon laboratoire.

Joden s'y trouvait toujours. Une lueur de joie pétilla dans ses yeux lorsque je descendis de selle. Epor et Isdra accoururent, manifestement soulagés.

— Que le Ciel soit loué ! s'exclama le premier pendant que je rendais l'animal à son propriétaire.

— Encore une question, dis-je en me tournant vers Joden.

Celui-ci afficha une expression grave et, d'un hochement de tête, m'invita à poursuivre.

— Devrai-je moi aussi mettre au monde cinq enfants ?

Il arqua les sourcils d'un air ébahi, puis un sourire éclaira son visage.

— Non, Captive. Ce ne sera pas nécessaire.

— Parfait. Où est-il ?

Il m'indiqua le terrain d'entraînement, vers lequel je me dirigeai aussitôt.

— Captive ! appela Epor en se jetant devant moi pour me barrer le chemin. S'il vous plaît, laissez-nous vous accompagner.

Isdra se joignit à lui.

— Nous avons le devoir de...

Je pivotai sur mes talons et la toisai avec autorité.

— Et si je vous dis « non » ?

La guerrière se mordit les lèvres.

— Nous obéirons, Captive.

Epor acquiesça, soudain pâle. Joden, lui, se contenta de m'adresser un clin d'œil.

— C'est bon, venez, repris-je tout en poursuivant mon chemin en hâte.

Joden éclata de rire, et tous les trois m'emboîtèrent le pas. Alors que j'approchais de la tente de Keir, j'eus une hésitation. Pourquoi ne pas prendre un bain, passer la tunique légère qu'il m'avait offerte voilà une éternité et attendre son retour, pieds nus et cheveux dénoués ?

Non.

Je n'avais que trop attendu.

Je ne laisserais pas passer une minute de plus !

Le terrain était un large espace circulaire au sol nu. Lorsque j'y arrivai, toujours flanquée de mon escorte, Keir faisait face à deux guerriers au milieu d'une petite foule de spectateurs. Parmi ceux-ci, assis sur une souche d'arbre, je reconnus Simus, qui ne ménageait pas ses invectives.

Personne ne prêta attention à moi pendant que je m'approchais. Je fis halte pour reprendre ma respiration tout en regardant Keir virer et bondir avec aisance, prenant sans cesse ses adversaires au dépourvu. Il portait une brillante cotte de mailles sur ses chausses et sa tunique de cuir noir, un casque de métal et deux épées de bois. Ses opposants étaient équipés des mêmes armes, ainsi que de boucliers, également en bois. Ils sautaient de côté en soulevant d'épais nuages de poussière, sans autre résultat que de se gêner l'un l'autre. Le visage de Keir

exprimait une intense concentration. J'aurais pu l'observer des heures durant. Je le ferais certainement. Un autre jour. Pour l'instant, j'avais d'autres projets...

— Keir ? appelaï-je.

Il leva la tête et se tourna vers moi, offrant à l'un de ses assaillants une faille imprévue. Incapable de retenir son épée, l'homme assena un vigoureux coup, du plat de la lame, sur la partie la plus charnue de son anatomie... avant de reculer d'un bond, rouge de confusion, dans un éclat de rire général. Keir ne parut même pas le remarquer. Il se dirigea vers moi d'un air inquiet. Mon cœur s'emballa. Je me haussai sur la pointe des pieds.

— Qu'y a-t-il, Captive ?

Une fois qu'il fut assez proche, je le pris par les épaules et l'embrassai sur les lèvres. Il tressaillit, manifestement pris au dépourvu, mais referma les bras autour de moi sans lâcher ses épées. Je mordillai sa lèvre inférieure, lui souris et murmurai :

— Je te veux.

Je reculai un peu, juste assez pour voir l'expression de joie incrédule qui éclairait son visage en sueur.

— Tout de suite, ajoutai-je.

Puis, sans un mot de plus, je le libérai, pivotai sur mes talons et me dirigeai vers sa tente. Epor et Isdra me suivirent, gardant toutefois leurs distances.

— Captive ? appela Keir dans mon dos.

Je lui jetai un regard par-dessus mon épaule, lui adressai un clin d'œil et hâtai le pas.

J'entendis Simus éclater d'un rire sonore, tandis que Keir s'élançait à ma poursuite. Les guerriers se mirent à lancer des cris de joie et d'encouragement gentiment moqueurs. Sans me retourner, je continuai mon chemin. Keir me rattrapa peu à peu. Derrière moi, résonnaient le cliquetis de sa cotte de mailles et son souffle saccadé.

Je me mis à courir.

J'atteignis la tente la première, mais il s'en fallut de peu. Je franchis en trombe la portière de cuir et me ruai vers la chambre. Là, je fis halte près du lit, puis pivotai pour attendre Keir. Il me rejoignit aussitôt, le souffle court, le front en sueur.

Tout en le regardant s'avancer, je songeai que je n'avais aucune idée de ce qu'il convenait de faire ensuite...

Je m'inquiétais pour rien. D'un geste ferme, il me plaqua contre lui tout en capturant mes lèvres avec avidité, puis il m'entraîna vers le lit, sur lequel il se laissa tomber sur le dos sans me lâcher un instant. Sous le choc, tout l'air quitta sa poitrine. Je me soulevai légèrement, de crainte de lui avoir fait mal, et il me jeta un regard si surpris que c'en était comique. J'éclatai de rire alors qu'il scrutait mon visage avec curiosité.

— Tu es à moi, chuchotai-je en me perdant dans le bleu de ses yeux.

J'approchai mon visage du sien. Mes cheveux caressèrent sa joue et glissèrent au creux de son cou.

— Mon Seigneur... ajoutai-je, éperdue de bonheur.

Il voulut répondre mais, sans lui en laisser le temps, je posai mes lèvres sur les siennes. C'était moi qui décidais !

Une éternité plus tard, à bout de souffle, j'interrompis notre baiser. Mes longues mèches qui retombaient de part et d'autre de son visage nous isolaient un peu plus du reste du monde. Il lécha ses lèvres et plongea son regard dans le mien, manifestement partagé entre l'émerveillement et l'incrédulité.

— Dis-le, murmurai-je avant de me pencher pour passer un rapide coup de langue sur sa joue.

Sa peau avait un goût de sel et de poussière, et rien n'était plus excitant.

Il parut hésiter, puis se décida.

— Je suis à toi ? demanda-t-il comme s'il n'osait y croire.

Mon cœur se gonfla de joie.

— Tu es à moi, acquiesçai-je. Mon Seigneur. Mon Keir.

Je me penchai de nouveau vers lui, et cette fois-ci, notre baiser se transforma en une tendre exploration.

Jusqu'à ce que l'une de mes mèches se prenne dans les entrelacs de sa cotte de mailles.

Je lâchai ses mains pour tenter de la retirer, sans succès. Il sourit de mes efforts et m'entoura de ses bras. Enfin, je parvins à me libérer.

— Ma Captive, murmura-t-il. Ma Captive !

Prudente, je torsadai mes cheveux en une masse de boucles

que je fis passer derrière mon cou, à l'écart de la dangereuse cotte de mailles. Puis j'approchai mes lèvres de son oreille.

— Je veux être à toi, mon Seigneur.

À ces mots, son sourire s'évanouit, pour faire place à une expression de joie sauvage.

— Marcus ! tonna-t-il en me repoussant avec douceur pour rouler sur le côté.

Je le regardai s'asseoir et ôter son casque.

— Seigneur ? s'enquit Marcus en accourant, visiblement surpris.

— Débarrasse-moi de ça !

Le vieux domestique haussa un sourcil étonné, puis se tourna vers moi.

Étendue sur le côté, je lui adressai un sourire amusé.

Enfin, il parut comprendre.

— Tout de suite, Seigneur !

Il l'aida à retirer l'imposante armure ainsi que les rembourrages de protection qu'il portait dessous. Keir pivota vers moi, torse nu, vêtu de ses chausses de cuir noir et de ses lourdes bottes. Son regard se riva au mien. Je demeurai immobile. Étrangement, je n'avais pas peur.

Marcus commença à ramasser les affaires éparses sur le sol mais Keir le congédia.

— Laisse-nous, à présent.

Le vieil homme s'inclina et disparut, un léger sourire aux lèvres. Keir se dirigea vers la salle de toilette.

— Je vais faire un brin de...

— Non, l'interrompis-je.

Je me redressai, m'agenouillai sur le lit et lui tendis la main.

— Viens.

Sans discuter, il s'approcha de moi. Je le contemplai longuement puis, d'un geste un peu timide, effleurai sa taille du bout des doigts. À mon contact, il laissa échapper un soupir. Je m'arrêtai, ne sachant que faire. Alors il prit ma main pour la poser sur son torse. Je me redressai et entourai son cou de mes bras pour l'embrasser de nouveau. Il me rendit mon baiser avec ferveur, tout en m'étendant sur le lit.

Je tentai de l'attirer à moi, mais il résista. Une ombre ternit

son beau regard bleu.

— La première fois n'est pas toujours agréable Lara. Cela risque de te faire mal. Si tu veux, je peux demander à un initiateur de te...

— Pas question ! Je ne veux que toi, Keir personne d'autre.

Je me soulevai pour déposer un baiser sur son torse, puis dans son cou.

— S'il te plaît.

Il laissa échapper un soupir où se mêlaient bonheur et inquiétude. De nouveau, il posa la main sur ma poitrine pour me repousser tendrement.

— Je sais que ce n'est pas la coutume chez toi, Xylara, mais nous...

Je le fis faire.

— Je ne veux plus entendre parler de Xy ni de la Grande Prairie, Keir. Il n'y a que toi et moi.

Puis, un peu gênée, j'ajoutai :

— Sauf si tu ne veux pas de moi.

Il prit mes doigts pour les embrasser avec douceur, puis s'empara de mes lèvres avec une passion qui chassa tous mes doutes. Très lentement, il s'étendit sur le lit et m'attira à lui. Nous demeurâmes quelques instants étendus sur le côté, face à face. Puis il plaça sa main sur ma hanche. Sous sa paume, une douce sensation de chaleur traversa l'étoffe de ma tunique, éveillant en moi un délicieux picotement. Son baiser se fit plus lent, plus sensuel. Je le lui rendis avec une fièvre nouvelle.

Bientôt, la curiosité l'emporta sur la timidité. Je m'enhardis et mis ma main sur son torse, que je caressai avec lenteur. Sa peau était chaude, douce, couverte d'une légère toison dorée. Je découvris bientôt avec ravissement qu'il était aussi troublé par mon contact que je l'étais par le sien. Si j'en jugeais par les frissons qui le parcouraient, par son souffle saccadé, par l'expression de pur bonheur qui adoucissait son visage aux traits rudes, j'exerçais sur lui un véritable pouvoir. Un jour, peut-être, je me montrerais plus audacieuse. Pour l'instant, je me contentai de faire courir un doigt timide sur sa peau de soie, sous laquelle roulait sa puissante musculature et que ponctuait, ici ou là, une ancienne cicatrice.

Avec une infinie douceur, il souleva ma tunique pour la faire passer par-dessus ma tête. Je fermai les paupières en rougissant lorsque ses mains se posèrent sur ma brassière. Il se figea, ses doigts juste en dessous de mes seins.

— Qu'y a-t-il ? murmura-t-il.

— Rien.

Je pris une prudente inspiration.

— Je ne suis pas très... ample, avouai-je dans un souffle.

Une lueur amusée pétilla au fond de ses iris couleur de ciel d'été, et une vive chaleur m'envahit lorsqu'il posa ses mains en coupe sous mes seins.

— Ils sont parfaits, déclara-t-il.

Je me cambrai quand il me fit comprendre, caresses à l'appui, la passion que lui inspiraient mes rondeurs.

Ma brassière disparut bientôt, ainsi que le reste de nos vêtements, et le monde autour de nous s'évanouit. Rien n'existant plus que nos corps embrasés par le désir, notre impatience de nous découvrir, les sensations qui déferlaient en moi. Comment un léger souffle sur ma peau frémissante pouvait-il éveiller une telle fièvre ? Pourquoi ces frissons de pure volupté dès que Keir passait les mains dans mes cheveux ? D'où venait que, d'un simple baiser au creux de ma nuque, il allumait en moi un brasier que rien, sinon lui, ne pourrait éteindre ?

Je m'abandonnai corps et âme au torrent de passion qui, telle une coulée d'or en fusion, m'emportait vers je ne sais quels fabuleux rivages.

— Es-tu certaine, Lara ? murmura soudain Keir à mon oreille.

— Oui. Mille fois oui ! répondis-je dans un gémississement de félicité.

— Bien...

Il capture de nouveau mes lèvres mais cette fois, son baiser se fit plus impatient, ses caresses plus appuyées, ses gestes plus impérieux. Il me semblait être le jouet d'un orage de fin d'été, l'une de ces tempêtes qui brisent tout sur leur passage. Parcourue de frissons de volupté, je creusai les reins. Ses lèvres sur les miennes, ses mains sur ma peau ne me suffisaient plus.

Il me fallait... il me fallait...

J'étais guérisseuse, et en tant que telle, je n'ignorais rien des mystères du corps humain. Comment il fonctionne, comment il s'abîme, comment il se répare. J'étais également informée des mystères de l'acte de chair, j'avais entendu évoquer les plaisirs qu'il procure, et je croyais en avoir deviné la teneur.

Rien de tout cela ne m'avait préparée à la réalité.

Avec une infinie lenteur, Keir avait commencé à me prodiguer des caresses de plus en plus précises et audacieuses. Je me cambrai de plus belle et le serrai contre moi pour l'inviter à se montrer plus hardi, ce qu'il accepta sans se faire prier.

Et soudain, il fut en moi. Au plus secret, au plus intime, au plus profond. Il se figea et plongea son regard dans le mien.

— Lara ? Est-ce que ça va ? demanda-t-il, le souffle court.

Ses épaules tremblèrent sous mes doigts, mais il resta immobile au-dessus de moi.

— Dis-moi si je t'ai fait mal.

— Presque pas, chuchotai-je, chavirée par tant d'attentions. Oh, Keir... je suis à toi !

À ces mots, son visage s'éclaira de fierté et de passion mêlées. Il cueillit un baiser sur mon front, puis sur mes lèvres, et commença à bouger en moi, d'abord imperceptiblement, puis plus rapidement. Une vague de félicité monta tandis que je m'abandonnais à ses assauts. Nous ne faisions plus qu'un ! Le plaisir m'emporta rapidement sur ses ailes, vers un ciel immense et bleu...

Bleu comme les yeux de mon amant.

Je m'éveillai entre deux bras solides, la tête sur une épaule musclée. Keir. Les yeux toujours clos, je poussai un soupir de bien-être. Sous mon oreille, j'entendais les battements de son cœur, puissants et réguliers. Je baignais dans une paix absolue, et j'éprouvais un immense sentiment de sécurité. J'entrouvris les paupières. Les braseros brûlaient toujours avec vigueur ; je ne m'étais pas assoupie bien longtemps.

La main de Keir reposait sur ma poitrine. Je la couvris de la mienne, la caressai lentement. Sa peau était douce et chaude, ses ongles taillés court. Je la soulevai pour regarder sa paume que durcissaient par endroits des cals, marque de longues

années de maniement des armes. Je les soulignai d'un geste léger, un peu joueur. Ses doigts étaient longs et solides. Ivre de bonheur, je les portai à mes lèvres pour les embrasser, avant d'y passer le bout de la langue.

Sa main se contracta légèrement, puis se détendit. Je l'écartai de mes lèvres pour souffler dessus, là où sa peau était humide. Un gémissement un peu rauque monta de sa gorge, auquel je répondis d'un baiser au creux de son poignet.

Keir caressa mes cheveux de sa main libre.

— Y avait-il une potion magique dans ces caisses de fournitures, pour que mon petit chat timide se soit transformé en véritable tigresse ? murmura-t-il.

Je me soulevai de façon à voir ses yeux mi-clos.

— J'ai fini par trouver le courage de demander quelques éclaircissements à Joden, avouai-je. J'avais besoin de savoir si tu avais déjà vendu des captives. Il m'a expliqué ce qu'est véritablement une captive. J'ai compris que j'étais libre et que tu... que tu...

Il ouvrit grand les yeux. Ses iris scintillèrent tels deux saphirs dans la pénombre.

— Que je quoi ? s'enquit-il, soudain nerveux.

— Que tu me demandais d'être une épouse, ton égale.

Je détournai les yeux, gênée par la tension que je percevais en lui. Avais-je mal interprété les paroles de Joden ? Celui-ci m'avait-il dressé un tableau trop optimiste de ma situation ?

Je tentai de m'écartier de Keir, mais il me retint contre lui d'un geste ferme. Lorsque je levai les yeux vers lui, ses paupières s'étaient étrécies, son visage s'était fait dur, sévère. Sa voix, pourtant, était toujours aussi douce :

— Lara... que t'a dit Xymund avant la cérémonie ?

J'appuyai mon front sur sa poitrine. Du plat de la main, il caressa mes cheveux, avant de faire courir les doigts entre mes boucles. En tremblant, je lui répétai ce que m'avait annoncé mon demi-frère. Je dus lui expliquer le sens du mot « esclave ».

Sa main continua sa lente caresse dans mes cheveux, et sa voix ne se départit pas de sa douceur.

— Alors c'est pour cela que tu étais terrorisée, le premier soir. Tu croyais que j'allais te violer... Moi qui m'imaginais que

tu avais seulement peur de perdre ta virginité !

Je levai les yeux vers lui. Son regard se teintait d'une pointe de désespoir. Je posai la main sur sa joue.

— Je pensais que tu comptais... faire usage de ton bien, en effet, mais tu n'as rien pris que je ne t'aie volontairement offert.

Je marquai une pause et poursuivis, songeuse :

— Alors j'ai commencé à craindre que tu ne t'empares de mon cœur, sans rien me donner en retour.

Du pouce, je caressai ses lèvres.

— Ou pire, que tu te serves de moi, puis que tu me rejettes comme un objet usé...

Il me serra un peu plus fort contre lui.

— Quand j'ai entendu les paroles de Joden, j'ai compris que tu ne m'avais rien volé. Que tu n'avais fait que donner. Du temps. De l'amour...

Il me jeta un regard admiratif et caressa ma joue du revers de sa main.

— Je te trouve très courageuse.

À ces mots, je rougis et baissai les yeux, mais il glissa la main sous mon menton pour m'obliger à le regarder.

— On dirait que cela te gêne ?

Je détournai la tête. Du bout des doigts, il frôla ma joue, descendit jusqu'à mon oreille, caressa mon cou.

— Tu es adorable quand tu rougis. Mon petit chat sauvage, si forte et si fragile à la fois...

Il posa ses lèvres au creux de mon cou, puis à la naissance de ma gorge.

— Lorsque j'ai entamé les pourparlers, j'ai eu un entretien en privé avec ton frère pour lui exposer tout ceci. Je voulais qu'il sache que tu serais courtisée avec tous les égards dus à ta personne... et toute la passion d'un homme fou de désir.

Je frissonnai. Sa main se figea, et il chercha mon regard.

— Lara, j'étais persuadé que ce lâche t'avait dit...

Sa voix s'étrangla. Je l'embrassai, le cœur serré.

— J'attendais que tu me montres que tu voulais bien de moi, enchaîna-t-il. Je ne comprenais pas...

Il s'interrompit, avant de reprendre d'une voix plus posée :

— Mon cœur est entre tes mains, Lara.

Chavirée par ces paroles, je fermai les yeux. Je ne m'étais pas trompée : cet homme était juste et bon. D'un geste très tendre, il plaça son front contre le mien.

— Mon Seigneur, murmurai-je.

Il prit mes lèvres pour un long baiser passionné.

Puis il s'écarta en riant.

— Nous ferions mieux d'aller nous laver, ou nous allons rester collés aux fourrures.

Et, sans façon, il se leva et rassembla ses affaires, marchant nu à travers la pièce avec une grâce de fauve. Je l'admirais, mais j'étais incapable d'exhiber ainsi ma nudité. Je me drapai dans les fourrures pour me soustraire à ses regards. En voyant mon manège, il m'apporta une serviette, ainsi qu'un plateau avec un pichet et des poires qui semblaient mûres à point.

— Cadeau de Marcus ! annonça-t-il.

Dans un silence complice, nous nous désaltérâmes avant de partager les fruits. Un filet de jus coula sur mon menton, le long de ma gorge, puis entre mes seins. Je fronçai le nez et souris à Keir.

— Tu as raison, un bon bain ne sera pas du luxe.

Il s'approcha alors de moi pour lécher le jus d'un rapide coup de langue. Je le contemplai, stupéfaite, tandis qu'une lueur espiègle s'allumait dans ses iris. Intriguée, je le vis retirer le plateau, le déposer sur le sol avec prudence... et me faire rouler pour s'étendre sur moi.

— Keir ! protestai-je, un peu gênée. Je suis toute collante !

La petite flamme au fond de ses iris dansa de plus belle.

— Tu n'as encore rien vu, ma belle !

— Et moi, je dis que ça suffit pour le défier ! tonna Simus.

Keir avait invité Simus et Joden à partager notre dîner. Marcus avait grommelé en apportant des couverts supplémentaires, mais son œil unique pétillait de joie chaque fois qu'il se posait sur moi.

— Non, répondit Keir en se servant d'un plat particulièrement relevé. Je ne suis pas de ton avis.

— Il se fiche bien de la paix ! répliqua son ami en frappant du poing sur la table, faisant cliqueter la vaisselle. Comment a-t-il

pu dire à son peuple qu'elle n'était qu'une marchandise ?

— Simus, intervins-je en rattrapant de justesse un saladier. Le destin des Filles du Sang est d'être données aux alliés de Xy en gage de bonne volonté. Je suis venue ici par choix personnel, afin de consolider la paix.

— Les vôtres forgent des unions par pur intérêt ? Qui sont les barbares, Captive ? me demanda Joden, manifestement choqué.

— Il lui a menti, ainsi qu'à tout son peuple, et il a envoyé des hommes pour l'assassiner, marmonna Simus en serrant sa tasse à s'en faire blanchir les jointures des doigts. Défie-le et abats-le.

Un frisson d'alarme me parcourut l'échine.

— Nous ne possédons aucune preuve qu'il...

— Il t'a remis du poison, m'interrompit Keir.

— De la même façon que vous donnez le coup de grâce à vos blessés.

— Non, rétorqua-t-il en secouant la tête. Il savait la vérité, Lara. Ce n'est pas comparable.

— Et Iften ? répliquai-je en prenant du pain. Cette flèche était à pointe pleine, non ?

— Pardon ? s'écrièrent Simus et Joden comme un seul homme.

Si j'en jugeais par leur expression ébahie, Keir ne leur avait pas parlé de l'attaque dont nous avions été victimes sur la place du marché. Il la leur relata en quelques phrases laconiques. Aussitôt, je les vis se rembrunir à mesure qu'ils comprenaient les implications de cette affaire.

Simus laissa échapper un profond soupir.

— Voilà qui change des choses... En particulier, des plans que je pensais bien établis !

— Des plans ? répétai-je.

— Dès le départ, notre but était de prendre la citadelle. Une fois notre domination assurée, nous avions prévu de scinder l'armée ; Keir devait rester ici, tandis que je retournerais dans la Grande Prairie pour revenir au printemps avec plus d'hommes.

Simus prit sa tasse.

— Maintenant, il faut que Keir rentre au pays.

— En abandonnant Simus, sans personne pour surveiller ses arrières, maugréa Keir. Je ne peux pas le laisser ici avec Iften.

— Moi, je pourrais rester, suggéra Joden.

Simus secoua vigoureusement la tête, et Keir haussa les sourcils d'un air interrogateur.

— Et ton projet de devenir barde pendant la saison des neiges ? Si tu demeures ici, il se passera encore un an avant que tu puisses...

— Il part, décréta Simus d'un ton sans appel. Tu dois réaliser ton rêve, Joden. Sans attendre.

Celui-ci baissa les yeux.

— Les Anciens peuvent ne pas...

— Au fait, il me semble que tu as encore une punition à effectuer, non ? l'interrompit son ami, une lueur de malice dans le regard. As-tu commencé à composer ?

Joden hocha la tête.

— Chante-nous au moins le refrain, alors, exigea Simus en soulignant ses paroles d'un ample mouvement de la main, manquant renverser ma tasse. On ne va tout de même pas attendre que tu le déclames en public pour le découvrir !

— Non, répondit Joden en mordant dans un pilon. Ou plutôt, si.

— C'est de la triche, grommela Simus en s'adressant à Keir. Toi qui es le Seigneur de Guerre, ordonne-lui de nous faire entendre son œuvre.

Keir fit la moue.

— Tu veux vraiment que je contraigne un barde ?

Sans se laisser décourager, Simus se tourna vers moi.

— Et vous, Captive ? Vous ne pourriez pas...

D'un air suggestif, il se mit à battre des cils.

— Si elle t'obéit, menaça Joden, mes vers évoqueront un certain guerrier blessé qui est devenu gras et fainéant pendant sa convalescence.

Simus jeta un regard à sa troisième assiette.

— J'ai besoin d'une nourriture saine et abondante pour guérir, objecta-t-il. N'est-ce pas, petite guérisseuse ?

Je fronçai les sourcils, faussement fâchée.

— Simus, on pourrait remettre sur pied une armée entière avec ce que vous avalez !

Il tenta de se justifier, mais les sarcasmes de Keir et de Joden

couvrirent sa voix.

— Qu'est-ce que c'est que ce boucan ? s'écria Marcus, qui apportait un nouveau pichet de *kavage*.

Keir et Joden lui répétèrent les propos de Simus.

— C'est la Captive qui a raison, Simus, trancha le vieux domestique en emplissant nos tasses. Votre bedaine débordera bientôt de votre ceinture.

— Lara, rectifiai-je machinalement. Mon prénom est Lara.

Soudain, je vis mes trois compagnons piquer du nez dans leur assiette. Marcus, quant à lui, ne semblait pas m'avoir entendue.

— Marcus ? insistai-je en me redressant, bien décidée à obtenir gain de cause. Je désire que l'on m'appelle Lara.

Il posa sur moi son œil unique, noir de colère. Manifestement, j'avais contrarié le porteur d'emblème ! Un peu agacée, je le vis déposer le pichet sur la table et pivoter sur ses talons.

— Marcus ! le rappelai-je.

Il se figea sur place mais ne se retourna pas.

— Marcus, je vous ordonne...

Joden s'étrangla avec sa gorgée de *kavage*. Simus émit un hoquet de stupeur. Keir, pour sa part, avait placé sa main devant ses yeux. Comme pour ne pas être témoin de la folie que je m'apprêtais à commettre.

Lentement, le vieil homme fit demi-tour et me regarda en haussant le sourcil.

— J'écoute ?

Un silence de mort était tombé sur notre tablée.

— Marcus, je serais très flattée qu'à l'occasion vous acceptiez de m'appeler Lara.

— J'y réfléchirai.

Puis il se détourna et quitta la pièce.

Simus laissa échapper un soupir.

— Vous ne manquez pas de courage, petite guérisseuse.

— Il ne m'aurait pas fait de mal.

— Oh, non ! admit Keir. C'est pire : il nous aurait mis au pain sec et à l'eau. La dernière fois, cela a duré une lune entière. Crois-moi, j'ai retenu la leçon. On ne contrarie pas Marcus.

— Bien dit ! approuva Joden.

La nuit était fort avancée quand Joden et Simus s'en allèrent. Je me déshabillai pour me glisser sous les fourrures et attendis le retour de Keir, qui était sorti s'assurer que les patrouilles ne signalaient rien d'anormal. Les braseros diffusaient une lumière tamisée, et une agréable chaleur régnait sous la tente.

Lorsque Keir rentra, je l'accueillis avec un sourire.

Il s'approcha de moi, puis parut se raviser.

— Il faut dormir, ce soir. Tu risques déjà d'avoir mal demain matin.

Sans répondre, je tendis la main et l'attirai à moi.

C'est la voix de Marcus qui me réveilla le lendemain matin.

— Debout, bande de fainéants ! Il y a *senel*, ce matin. Dépêchons, dépêchons !

Dans un demi-sommeil, je l'entendis s'affairer dans la chambre et la salle de toilette.

— Il y a de l'eau qui chauffe ; vous déjeunerez pendant le *senel*. J'ai préparé du *kavage*. Allons, levez-vous vite !

Je gardai les paupières obstinément closes. Je n'avais qu'une envie : sombrer de nouveau dans le sommeil. Malgré les nobles intentions de Keir, nous nous étions endormis fort tard...

Une main se posa sur ma joue. Paresseusement, je soulevai les paupières... pour plonger dans le plus merveilleux des regards bleus. Avec douceur, Keir me fit rouler sur moi-même et se pencha pour déposer un baiser sur mes lèvres.

— Quand tu es comme ça, toute tiède de sommeil, murmura-t-il, j'ai une folle envie de...

— Ah, ce n'est pas le moment ! ronchonna Marcus.

Les bras chargés de seaux d'eau chaude, il traversa la chambre en direction de la salle de toilette. Keir laissa échapper un soupir de dépit et m'embrassa de nouveau. Il s'écarta lorsque je commençai à lui rendre son baiser avec passion.

— Ah, ce n'est pas le moment ! répéta-t-il d'un air faussement outré.

Je ne pus retenir un rire. Il se leva et, soupirant de nouveau, se dirigea vers la salle d'eau.

— Je ferais mieux d'y aller en premier, dit-il.

Il dut lire dans mes pensées car il précisa, me fixant droit dans les yeux :

— Seul.

Je lui lançai un regard noir mais ne protestai pas.

Profitant de ce que Marcus était sorti et Keir dans la salle de toilette, je m'accordai quelques instants de paresse dans la tiédeur du lit. Puis je levai les bras au-dessus de ma tête et m'étirai.

Ou plutôt, je tentai de m'étirer. Par la Déesse, que j'avais mal !

J'avais dû laisser échapper un cri de douleur car en un éclair, Keir accourut, les hanches ceintes d'une serviette, le torse et les bras couverts de milliers de gouttelettes d'eau.

— Tout va bien ?

Je le parcourus d'un regard admiratif et battis des cils. Comme il répétait sa question d'un air inquiet, je souris.

— On ne peut mieux, répondis-je d'un ton gourmand.

Marcus entra dans la chambre, et je remontai pudiquement les fourrures sur ma poitrine.

— Mon... bras me fait un peu mal, voilà tout.

À ces mots, je vis Keir froncer les sourcils. Puis il comprit, et son visage s'éclaira.

— Tu ferais mieux de garder le lit aujourd'hui, suggéra-t-il.

— Entendu. Si tu restes avec moi.

Une lueur de vif intérêt s'alluma au fond de ses yeux, et il me sembla deviner un léger mouvement sous sa serviette. Je lui souris de plus belle.

Alors, marmonnant je ne sais quel juron, il pivota sur ses talons et appela d'une voix forte :

— Marcus, fais appeler Gils ! Je veux qu'il s'occupe de son bras !

Sur ce, mon seigneur et maître réintégra la salle de toilette, dont il rabattit la portière d'un geste impatient.

Marcus s'approcha de moi, mi-figue, mi-raisin.

— C'est vraiment le bras ?

— Non, répliquai-je en réarrangeant les fourrures avec un soin inutile.

Un petit sourire étira le coin de ses lèvres.

— Hum, fit-il d'un air entendu.

Puis il s'éloigna en fredonnant à mi-voix.

Après ma toilette, Gils vint changer mon pansement, sous le regard attentif de Marcus, et m'administrer un peu de tue-la-fièvre. La plaie était encore sensible, mais elle cicatrisait bien. De mauvaise humeur, mon cerbère congédia Gils, qu'il était pressé de voir partir. Il n'avait pas été autorisé à assurer le service au *senel* cette fois-ci.

De l'autre côté de la cloison, je pouvais entendre les premiers arrivants. J'étais en train de rassembler ma lourde chevelure pour la fixer en chignon lorsque Keir réapparut. Il se posta derrière moi pour immobiliser mes mains.

— Laisse-les sur tes épaules, chuchota-t-il. S'il te plaît.

Tout en parlant, il avait passé les doigts dans mes cheveux pour les faire retomber. Il me prit par la main pour m'entraîner vers la grande salle de la tente.

Marcus, qui portait l'emblème de Keir, annonça notre entrée. Aussitôt, tout le monde se leva. Je suivis Keir jusqu'aux sièges qui nous étaient destinés. Puis des plateaux de nourriture furent apportés, ainsi que des pichets de *kavage*. Je m'aperçus alors que j'étais affamée et me servis avec appétit, pendant que Keir demandait qu'on l'informe sur l'état des troupes et les questions d'intendance.

Je l'écoutai, soulagée de constater qu'il semblait satisfait des réponses. Simus, qui souhaitait lui aussi éclaircir un certain nombre de points, écoutait le débat avec intérêt. Pourtant, je remarquai rapidement que Keir et lui surveillaient en toute discrétion l'angle de la pièce où se tenait Iften. Celui-ci, qui sirotait son *kavage* d'un air détaché, paraissait bien décidé à ne pas se mêler à la conversation, et à ne pas attirer l'attention sur lui.

Je vis Marcus sortir pour s'entretenir quelques instants avec les gardes de faction, avant de rentrer. Lorsque Keir se tourna vers lui, il annonça :

— Un messager du château est ici.

Keir hocha la tête.

— J'attendais justement des nouvelles de Warren. Fais-le entrer.

La portière fut soulevée, et une silhouette apparut. Le contre-jour m'empêcha de voir le visage de l'homme jusqu'à ce qu'il soit proche de nous.

— Heath ! m'écriai-je en le reconnaissant.

Je bondis de mon siège, un sourire de bienvenue aux lèvres, pour le gratifier d'une chaleureuse accolade. Il répondit à mon geste avec enthousiasme, avant de s'écartier de moi. Puis, comme il l'avait toujours fait, il posa la main sur ma nuque pour appuyer son front contre le mien.

— Lara ! murmura-t-il. Comment vas-tu ?

Il avait parlé d'un ton inquiet qui contrastait avec son sourire radieux.

— Bien, assurai-je. Vraiment très bien !

Je m'arrachai à nos effusions.

— Viens t'asseoir près de moi. As-tu faim ?

Il secoua la tête et répliqua à mi-voix :

— Je ne peux pas. J'ai un message à délivrer et je ne sais pas comment il sera accueilli. Va, retourne à ta place.

Je tressaillis.

— Mauvaises nouvelles ?

Si j'en jugeais par son expression soudain tendue, c'était peut-être pire que cela... Je revins m'asseoir sous le regard sombre de Keir tandis que Heath s'approchait de lui et posait un genou à terre.

— Sois le bienvenu, messager, lui dit Keir.

D'un geste, il lui fit signe de se relever, mais Heath demeura immobile.

— Warren a-t-il du nouveau ?

— Seigneur de Guerre, c'est mon roi, Xymund, qui m'envoie.

D'un hochement de tête, Keir l'invita à poursuivre.

— Seigneur, le message dont on m'a chargé est le suivant : lord Warren aurait attenté à la vie de Xymund alors que celui-ci traversait la citadelle à cheval.

À ces mots, Keir se redressa. Heath se figea.

— Cela est faux, Seigneur, mais si vous le souhaitez, je peux le répéter.

Keir et Simus échangèrent un regard inquiet. Autour de nous, le silence se faisait, à mesure que les guerriers

comprenaient qu'il se passait quelque chose d'anormal.

— Seigneur de Guerre, enchaîna Heath, ma véritable mission était d'assassiner...

Sa voix se brisa.

— Mon roi m'a demandé de profiter du moment où Lar... la Captive viendrait me saluer, comme elle le fait toujours, pour la frapper d'un coup mortel.

Avec un calme effrayant, Keir lui demanda d'une voix feutrée, lourde de menaces :

— Et comment donc ? Je ne vois aucune arme sur toi.

— Comme ceci, Seigneur.

Heath tendit le bras en tournant le poignet. Aussitôt, une lame de la largeur d'une main d'enfant jaillit de sa manche. Dans la lumière du matin, l'acier scintilla d'un éclat mortel.

La réaction fut immédiate. Les guerriers les plus proches se levèrent d'un bond pour former une barrière autour de moi, tandis que d'autres tiraient leur épée pour la pointer vers Heath. Je me levai, inquiète pour lui, mais d'un geste, Keir avait arrêté tout le monde.

— Cependant, tu n'as rien fait. La Captive est sauve, et tu te prosternes devant moi.

Heath acquiesça. D'un geste rapide, il ôta la lame fixée à son poignet.

— Mon souverain vous a fait serment de loyauté, Seigneur. Je suis tenu de respecter ses engagements envers vous. De plus, je ne souillerai pas mon âme par un tel acte. Lara est une sœur pour moi. Pour rien au monde je n'aurais pu...

Il secoua la tête, incapable d'achever sa phrase, puis jeta l'arme aux pieds de Keir.

— Xymund retient mes parents en otages, reprit-il d'une voix étranglée par l'angoisse. Il les tuera lorsqu'il apprendra que je n'ai pas accompli ma mission.

— Anna et Othur, murmurai-je à l'intention de Keir, le cœur serré.

— Je crains qu'il n'ait reçu le baiser de la Déesse, ajouta Heath. Je ne vois pas d'autre explication.

— Le baiser de la Déesse ? répéta Keir en se tournant vers moi.

— Cela veut dire qu'il est devenu fou, expliquai-je. Heath ? murmurai-je en portant mes mains à mes lèvres. Ne me dis pas qu'il...

Ce dernier hocha la tête.

— Depuis la cérémonie de reddition, Xymund n'est plus le même homme. Après ton départ, il a déliré pendant plusieurs heures.

D'un revers de manche, il essuya son front moite.

— Je suis persuadé que la défaite lui a fait perdre la raison.

— Allons, rasseyez-vous ! ordonna Simus en adressant de grands signes aux guerriers.

Comme Keir approuvait, tout le monde obéit. Dans un élan de compassion, je fis un pas vers Heath... avant de croiser le regard noir de Keir. Je n'hésitai qu'un instant et me dirigeai vers lui pour poser la main sur son épaule. Il me sembla qu'à mon contact sa tension s'apaisait un peu.

Juste un peu...

Simus brisa le silence qui s'était abattu sur le *senel*.

— On dirait que le serpent montre ses crocs... commenta-t-il d'un ton pensif.

Keir acquiesça.

— Si les quatre vents ont dispersé son esprit, qui dirige la grande tente de pierre ?

— Xymund a ordonné à deux gardes de m'escorter jusqu'à la colline qui surplombe votre camp. De là, ils doivent observer ce qui se passe ici et rentrer au palais pour lui présenter leur rapport.

Heath redressa la tête pour chercher le regard de Keir.

— Je pense que si mon père et Warren sont libérés...

— Warren aussi est retenu ? demanda Simus en se penchant vers Heath.

— Il a été jeté derrière les barreaux après la dernière visite du Seigneur de Guerre au château.

— Et la population ? s'enquit Keir. Elle ne proteste pas ?

— Seigneur de Guerre, reprit Heath, si Othur et Warren sont délivrés, je pense que la garde du palais et l'armée tout entière les écouteront. Xymund est notre souverain légitime, mais les preuves de sa folie se précisent de jour en jour.

Keir hocha la tête, songeur. En quelques phrases laconiques, il résuma la situation à l'intention de ceux qui ne maîtrisaient pas la langue de Xy. Puis son regard se posa sur Heath, toujours à ses pieds.

— Redresse-toi, ordonna-t-il dans notre langage. Tu as couru de grands dangers pour protéger la Captive ; je ne l'oublierai pas. Où sont retenus tes parents ?

Mon ami se leva.

— Il y a des cellules sous les cuisines, Seigneur. Ils y sont enfermés, avec tout le personnel d'Anna. Xymund n'a pas voulu prendre le risque que sa traîtrise soit éventée avant mon retour au château.

Keir se leva et, changeant à nouveau de langue :

— Prest, Rafe, vous connaissez l'endroit. Prenez des hommes, nous partons délivrer les otages. Tenez-vous-en à une équipe restreinte. Joden, je te confie la sécurité du camp en mon absence. Vous tous, écoutez-moi ! Nous allons laisser croire aux gardes que la Captive a été poignardée et que la confusion règne ici. Je veux que tout le monde soit prêt à monter en selle pour rejoindre la citadelle ! Xymund a brisé son serment et rompu la paix. J'aurai sa tête !

Je sursautai et ma main se serra convulsivement sur son épaule, mais il se tourna vers son lieutenant, sans un regard pour moi.

— Simus, je te charge d'assurer personnellement la protection de la Captive. Assigne autant d'hommes que tu voudras à sa garde. Une fois que l'agitation gagnera le camp, place les hommes en état d'alerte.

Iften tenta de protester.

— Seigneur, c'est à moi que revient la responsabilité du camp, et non à Joden !

Il avait presque craché le nom de ce dernier.

Keir pivota vers lui. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Iften, même si tu avais mon emblème entre les mains, même si tu étais planté dans la terre, embrasé de flammes, battu par les vents et ondoyé de l'eau du ciel, je ne te confierais pas ma Captive.

Marcus et quelques autres ricanèrent. Iften rougit jusqu'aux

oreilles mais ne dit mot.

— Heath, reprit Keir, tu feras partie de la mission. Rafe et Prest parlent ta langue ; fais en sorte de rester près d'eux.

Il posa sa main sur la mienne.

— La Captive a confiance en toi. Nous allons te donner des armes, mais attention ! À la moindre tentative de trahison, je t'abats. Suis-je clair ?

— Tout à fait, répondit Heath en s'inclinant.

Keir s'adressa aux guerriers.

— Que personne ne quitte cette tente tant que nous n'aurons pas mis au point notre plan d'action !

Puis il se tourna vers moi. Il me dominait de toute sa hauteur, mais je refusai de me laisser impressionner. Je soutins bravement son regard, bien décidée à calmer ses ardeurs belliqueuses. Avait-il lu dans mes pensées ? D'un geste tendre mais ferme, il plaqua un doigt sur mes lèvres pour me faire taire.

— S'il te plaît, murmura-t-il. J'ai besoin de te savoir en sécurité, hors d'atteinte de ce fou dangereux.

— Keir, c'est mon frère, et il est l'héritier légitime du trône. Tu n'as pas le droit de le tuer sans autre forme de...

Ma voix s'étrangla dans ma gorge.

L'expression de Keir se durcit.

— Il a trahi son peuple. Il a brisé son serment envers moi. Il a tenté de te tuer. Toi, sa propre sœur ! Comment peux-tu encore prendre sa défense ? Il doit mourir, et de ma main.

— Keir, nous ne punissons pas un fou pour ses actes. Tu ne peux pas...

— Nous non plus, Lara, m'interrompit-il. Sauf s'il est dangereux.

— Oui, bien sûr...

Je fermai les yeux quelques instants.

— Seulement, c'est mon frère, et un Fils du Sang.

Je cherchai son regard, éperdue. Comment lui expliquer ce que je ressentais ? Xymund n'était peut-être qu'un piètre souverain et un pauvre fou, il n'en était pas moins mon frère, et notre père l'avait aimé.

— J'essaie de comprendre, Lara, me dit Keir en caressant ma

joue.

— Je sais, admis-je dans un souffle. Moi aussi. Il s'en est pris à Anna et Othur, et il met en danger une paix encore fragile, mais d'un autre côté...

— Tu voudrais qu'il soit épargné.

Il m'adressa un sourire contraint.

— Je vais voir ce que je peux faire, Lara, mais je ne te promets rien.

Le cœur débordant de gratitude, je lui adressai un faible sourire.

— Merci.

— Parfait. Tu m'attendras ici.

— Pardon ?

Il me prit par les épaules et m'imprima une légère secousse, comme pour me faire revenir à la réalité.

— Jure-moi que tu resteras en sécurité sous cette tente jusqu'à mon retour, ou aussi vrai que le soleil se lève chaque matin, je t'enchaîne à un poteau avant de partir.

En d'autres circonstances, je lui aurais ri au nez, mais il y avait un tel effroi dans ses yeux que j'acquiesçai sans protester.

— Va, murmurai-je. Sauve Anna et Othur. Agis selon ta conscience. Je serai ici lorsque tu reviendras.

Manifestement soulagé, il me serra contre lui pour m'embrasser. Je m'abandonnai à son étreinte et l'entourai de mes bras, soudain effrayée. Pour lui. Pour la paix. Nous demeurâmes ainsi un long moment, puis il me repoussa avec tendresse et se tourna vers ses hommes.

— Prêts ? cria-t-il.

Pour toute réponse, les guerriers s'assemblèrent autour de lui.

Je m'approchai de Simus et tirai sur sa manche pour attirer son attention.

— Simus, chuchotai-je, il faut que vous partiez avec lui.

Le colosse noir baissa vers moi un regard surpris.

— Il ne faut pas qu'il tue mon frère, expliquai-je. Xymund est le souverain légitime de Xy ; il ne peut être destitué sans le consentement des pairs du royaume, ni sans la preuve qu'il a brisé son serment.

Simus m'adressa un sourire rassurant.

— Keir sait déjà tout cela, petite guérisseuse. Il va...

— Regardez-le donc !

Intrigué, Simus tourna les yeux vers son chef... avant de tressaillir en remarquant l'expression furieuse de celui-ci.

— Hum ! Vous avez peut-être raison.

Puis, avec un hochement de tête entendu :

— Je m'en occupe.

Il se dirigea vers Keir et prononça quelques mots. Celui-ci me lança un bref regard, puis il lui répondit. Manifestement, le débat était animé. Quelques minutes plus tard, ils semblaient parvenir à un compromis.

En m'approchant, je compris que le plan était le suivant. Simus et Joden allaient donner ordre aux guerriers de mener grand tapage. Profitant de la confusion, Keir quitterait le camp, escorté de Rafe et Prest. Heath les accompagnerait jusqu'aux cellules de la cuisine pour libérer les otages. Là, ils seraient rejoints par Simus et Iften, qui emmèneraient avec eux une troupe. Une fois le château sous leur domination, ils iraient prêter main-forte à Keir afin de confondre Xymund. Quant à moi, je demeurerais en sécurité dans la tente, que je devais promettre de ne pas quitter. Epor et Isdra, discrètement appelés, prirent leur faction à l'intérieur de la salle commune.

Keir donna le signal du départ. En un instant, des cris d'horreur s'élevèrent, dominés par sa voix de stentor. Les guerriers se ruèrent hors de la tente et se mirent à courir en tous sens en lançant des imprécations. J'entendis les gardes à l'extérieur poser des questions, puis se répandre en lamentations. Ensuite, c'est Simus qui jaillit de la tente et réclama son cheval, aux cris de « Vengeance ! Vengeance ! ».

Entre Rafe et Prest, Heath, équipé en hâte d'une épée et d'un bouclier, se tenait près de la portière. Tous trois attendaient Keir. Finissant de fixer ses épées dans son dos, celui-ci leur fit signe de partir en avant, puis il se tourna vers moi.

Je posai la main sur son cœur. Sous ma paume, sa cotte de mailles était froide.

— Sois prudent.

Il baissa les yeux vers moi, avant de refermer les bras autour

de mes épaules pour enfoncer son visage dans mes cheveux.

— Promis. Je regrette que tout ceci soit arrivé, Lara. Je préférerais qu'il ne soit pas ton frère.

Lorsqu'il releva la tête, je vis le bleu de ses yeux se teinter de colère.

— Je sais, répondis-je.

Il me libéra et, faisant danser sa cape autour de ses jambes, quitta la tente à grands pas. Quand la portière retomba derrière lui, je le vis glisser quelques mots à Marcus.

Je demeurai immobile, le cœur serré d'un sombre pressentiment, moins pour la sécurité de Keir que pour les conséquences du geste qu'il s'apprêtait à commettre. La mort de Xymund aurait un prix, et ce prix serait lourd. Coupable ou non, mon frère était le roi. La noblesse, qui avait accepté les termes de la paix, risquait de se rebeller en apprenant sa mise à mort par la main du Seigneur de Guerre. Et puis, il était mon frère. Quels que soient ses fautes ou ses errements, je ne supportais pas l'idée qu'on lui fasse du mal.

J'en étais là de mes réflexions lorsque Marcus revint dans la tente. Secouant la tête d'un air philosophe, il me fit asseoir sur le siège le plus proche.

— N'ayez crainte, Captive, le Maître s'en sortira très bien. Ne vous faites donc pas de souci.

Quelques instants plus tard, il avait drapé mes épaules d'une cape de laine et placé entre mes mains une tasse de vin chaud. J'en bus quelques gorgées sous son regard attentif.

— L'attente, c'est ce qu'il y a de pire, dis-je.

— *Aye*. Cela demande bien plus de courage que d'être dans le feu de l'action. C'est une leçon que j'ai apprise depuis que j'ai quitté la voie du guerrier.

Il s'assit à mes pieds et se servit une tasse, avant de remplir la mienne.

— Vous n'avez presque rien avalé, grommela-t-il en poussant vers moi les plats les plus appétissants. Si vous mangez, je vous-raconterai des histoires. Vous savez que je vaux bien mieux qu'un barde ?

— Ah oui ? fis-je en tendant la main vers le pain.

— Comme je vous le dis ! Est-ce que vous voulez savoir

comment j'ai rencontré le Maître ?

La bouche pleine, je hochai la tête.

— C'était sur le terrain d'entraînement, reprit-il. J'enseignais aux gamins le maniement des armes quand un petit bout de chou est arrivé au milieu de mes élèves. Haut comme trois pommes, des yeux bleus comme le ciel et des boucles noires qui lui tombaient jusque dans le cou. Il traînait une épée en bois plus grande que lui.

Marcus prit une gorgée de vin.

— « Qu'est-ce que tu fiches ici, moustique ? » que je lui ai dit. « Veux me battre », qu'il m'a répondu.

Un demi-sourire éclaira son visage mutilé.

— Son épée était bien trop lourde pour lui. Je me suis agenouillé pour lui expliquer qu'il était trop petit, mais il n'a rien voulu entendre. Il m'a jeté un regard furieux et a répondu qu'il voulait devenir « un grand *guerrier* ».

Marcus secoua la tête, nostalgique.

— Finalement, je l'ai pris dans mes bras et je l'ai assis près de moi, pour que mes élèves puissent reprendre l'entraînement.

— Et ensuite ? demandai-je, plus curieuse que je ne voulais le montrer.

— Ma foi, le petit bonhomme n'était vraiment pas content. Alors je me suis penché vers lui pour commenter les exercices, en lui montrant les fautes que commettaient les grands, et en lui expliquant comment ils pourraient s'améliorer. Il avait l'air fasciné. Il est resté longtemps, jusqu'à ce qu'une des *theas* le retrouve.

Une lueur attendrie passa dans son œil unique.

— À partir de ce jour, il s'est échappé chaque fois qu'il a pu pour venir assister à l'entraînement de mes élèves. Les *theas* étaient folles de rage.

En souriant, il emplit de nouveau nos tasses.

— Quand il a finalement été capable de tenir une épée en main, on aurait dit qu'il avait fait ça toute sa vie. Ne vous inquiétez pas pour lui, Captive. Il ne craint personne.

Tout en picorant dans les plats, j'écoutai Marcus me raconter divers épisodes de l'enfance de Keir. Lorsque les ombres commencèrent à s'allonger, pourtant, je fus de nouveau gagnée

par l'anxiété. Je me levai pour faire les cent pas dans la tente tandis que Marcus, sans me quitter de l'œil, s'attaquait sans enthousiasme au rangement de la salle commune, ramassant une assiette, redressant un tabouret renversé. Il me proposa d'appeler Gils pour que je lui donne une leçon, mais je déclinai son offre d'un geste impatient.

Enfin, du bruit retentit à l'extérieur. Epor sortit, et j'entendis des voix étouffées. Puis il souleva la portière.

— Un messager est arrivé, mais il ne parle que la langue de Xy. Je leur ai dit de le faire venir ici, puisque Joden est parti effectuer sa ronde de surveillance.

Marcus hocha la tête.

— Très bien. Je crois que la Captive est à bout de patience.

Epor laissa retomber le rideau. Marcus me conduisit à mon siège habituel et m'aida à arranger ma cape autour de mes épaules.

— Un peu de vin chaud ne serait pas de trop, marmonna-t-il tout en s'affairant. Ça vous donnerait des couleurs.

D'un pas rapide, il partit chercher une tasse et un pichet. Il était occupé à me servir quand le messager entra, dissimulé sous une longue cape sombre. Epor revint prendre son poste dans la tente, en face d'Isdra.

L'envoyé de Xy rejeta alors son capuchon en arrière. Je réprimai un cri de surprise en le reconnaissant.

Xymund, car c'était lui, semblait ivre d'une rage contenue. Ses yeux roulaient dans leurs orbites, ses traits étaient décomposés, son teint livide. L'homme qui me faisait face n'était plus le frère auprès duquel j'avais grandi, ni l'ombrageux héritier que j'avais vu être couronné roi.

C'était un étranger.

Il me fallut un long moment pour recouvrer mes esprits.

— Je t'en prie, mon frère, assieds-toi. Tu as l'air épuisé.

J'avais parlé dans la langue de Xy, espérant le mettre à l'aise, et toujours déterminée à trouver une issue pacifique à la situation. Marcus était venu se poster près de moi. Je l'avoue bien volontiers, sa présence me rassurait.

Xymund, lui, ne semblait même pas l'avoir remarqué.

— Tu as bonne mine, Lara. L'esclavage te va bien.

Sa voix était pâteuse et hésitante, comme s'il avait bu.

Je rougis, mais ne détournai pas les yeux.

— Je ne suis pas une esclave, rectifiai-je. Je suis l'épouse du Seigneur de Guerre, ton suzerain.

Je carrai les épaules en prenant soudain conscience que cet homme n'exerçait plus la moindre autorité sur moi.

— J'occupe même une position très honorable, puisque je suis la Captive.

Il émit un reniflement de mépris.

— Un autre mot pour dire « catin ».

Comme s'il avait perçu l'insulte, Marcus tressaillit.

Je regardai le spectre qui me faisait face. Dans son regard, je devinais sa haine profonde envers moi et Keir – l'homme que j'aimais, parti libérer Anna et Othur afin de maintenir coûte que coûte une paix que Xymund cherchait à briser. Je ne pouvais plus le nier : mon frère m'avait manipulée, et cela me plongeait dans une véritable fureur.

Si j'avais été jusqu'à présent déchirée entre ma loyauté envers lui et celle que je devais à Keir, tout était clair, maintenant. Je dardai sur lui un regard glacial. Certes, il était dans une situation intenable, mais il en portait l'entièvre responsabilité.

— Je veux bien t'écouter, mon frère, mais je ne tolérerai aucune injure.

Il retroussa les lèvres sur un rire fou.

— Ton Seigneur de Guerre est au château. Il a envahi le palais avec ses hommes, et ils sont à ma recherche. Warren m'a trahi. Ces insolents prétendent que j'ai ourdi un complot pour t'éliminer.

— Selon Heath... commençai-je.

— Heath est un menteur, coupa-t-il d'un ton aigu.

Je secouai la tête, mal à l'aise.

— Tu les connais, lui et ses parents, depuis toujours. Tu sais aussi bien que moi qu'il est honnête.

Il se mit à ouvrir et fermer rapidement les poings tandis qu'une lueur malsaine s'allumait au fond de ses yeux. Il semblait soudain perdu, comme s'il venait de basculer dans un monde que lui seul pouvait voir.

— Tu as toujours été la favorite, dit-il d'une voix que la rage rendait méconnaissable.

Il leva les yeux, comme pour prendre les dieux à témoin de son malheur.

— Moi qui te prenais pour une sœur loyale, capable de se plier à son devoir sans discuter !

Inquiète, je le regardai faire un pas vers moi. Je reculai instinctivement.

— Je vais dans ta chambre pour ranger tes affaires, en frère aimant que je suis, et que vois-je au fond de ta botte ?

Il leva la main. Derrière moi, Marcus se crispa, mais Xymund se contenta de lancer vers moi un petit objet, qui atterrit sur la première marche de la plateforme.

Marcus avança d'un pas, se baissa pour le ramasser et me le tendit.

C'était la broche de Simus. Le félin bondissant jeta un éclat sombre. La pierre était tiède sous mes doigts.

— Sale petite peste ! poursuivit Xymund. Tu voulais le trône pour toi toute seule, alors tu m'as vendu à l'ennemi.

Il ne parlait plus, il crachait. Mon cœur se mit à cogner sourdement dans ma poitrine, mais je m'interdis de céder à la panique.

— Xymund, je ne t'ai pas trahi. J'ai pris ce bijou à un homme blessé, de peur que tu ne le tues sans autre forme de procès, au lieu de l'échanger comme tous les prisonniers.

En un éclair, la physionomie de Xymund changea. Son teint devint violacé, son cou se gonfla, ses yeux parurent lui sortir de la tête.

— Père t'a toujours adorée, même quand tu as refusé d'être une fille de Xy obéissante. Je savais que j'avais plus de capacités que toi. J'étais un guerrier, j'étais l'héritier ! Je valais bien plus que toi, mais tu es devenue guérisseuse, et il a été fier de toi !

— Il était aussi fier de toi, rectifiai-je calmement.

Xymund poursuivit comme s'il ne m'avait pas entendue.

— Et tous ces vautours, au palais ! vociféra-t-il. Ils m'épiaient dans l'ombre, ils guettaient mes faux pas, maudits soient-ils ! Dans mon dos, ils murmuraient que j'étais terrassé par la peur. Que j'étais un lâche ! Toujours le fils de ma mère, jamais

l'héritier de mon père...

Il hurlait à présent, d'une sorte de voix étranglée, suraiguë, plus effrayante que tout.

— Alors j'ai envoyé Arneath et ses hommes te tuer. Il m'a juré de donner sa vie pour moi, puis il a pris avec lui cet imbécile de Degnan et recruté une poignée de minables prêts à tout pour quelques pièces.

Il marqua une pause, hors d'haleine.

— Paix à leur âme, répondis-je.

J'étais pleine d'amertume, et si désespérée que j'en aurais pleuré si ma colère n'avait pas été aussi grande.

— Et au marché ? Est-ce toi qui les as envoyés ?

— Au marché ? répéta Xymund en fronçant les sourcils.

Il secoua la tête.

— C'est dans leur camp que tu devais mourir, pour briser cette mascarade de paix. Arneath m'a trahi. Je suis venu accomplir la mission qu'il a ratée.

D'un geste vif comme l'éclair, il dégaina son épée et s'approcha de moi.

Je me figeai.

Marcus réagit aussitôt. Il jaillit tel un diable hors de sa boîte, une dague dans chaque main, et bloqua la lame de Xymund, immobilisant ce dernier.

Xymund rugit une salve d'imprécactions, sous l'œil goguenard de l'ancien soldat. Ils demeurèrent quelques instants immobiles, Xymund dépassant d'une bonne tête le vieil homme à la frêle silhouette, avant de s'écartier l'un de l'autre d'un même bond. Xymund, en reculant, buta contre les tabourets. Marcus, profitant de son avantage, s'élança vers lui. Folle d'inquiétude, je vis mon frère élever son épée devant lui pour se protéger et produire un coutelas, avant de défier son adversaire du regard. Ses yeux brillaient d'une fièvre malsaine.

Enfin, Epor et Isdra nous rejoignirent en dégainant leurs lames. Ils contournèrent les deux hommes pour s'approcher de moi, tandis que des gardes, attirés par le bruit, se ruaiient dans la tente.

— Xymund, pose tes armes, lui demandai-je en esquissant un pas vers lui, de crainte qu'il ne blesse Marcus.

Ce dernier, jurant, sauta de côté pour rester entre mon frère et moi.

— Reculez, tête de mule !

Je me figeai sur place mais cela ne suffit pas à Epor, qui me repoussa.

D'un geste de défi, Marcus fit signe à Xymund de s'approcher.

— Bats-toi, si tu l'oses !

— Contre un estropié ? ricana Xymund. Tu l'auras voulu !

Avec un rire dément, il s'élança. Sa lame décrivit un arc foudroyant. Marcus plongea pour l'éviter tout en bloquant l'épée et en faisant dévier le coutelas. Xymund recula, puis attaqua de nouveau. Il tendit sa lame vers Marcus, mais celui-ci avait déjà sauté de côté. Profitant de la faille, le vieil homme, d'une soudaine détente, passa à l'attaque. Lorsqu'il recula, une longue estafilade barrait la joue de Xymund.

Celui-ci se jeta en arrière en tremblant. Marcus se précipita vers lui pour le faire reculer et l'entraîner loin de moi.

— Marcus, soyez prudent ! le suppliai-je.

Je tentai de m'approcher des combattants, mais Epor et Isdra me retinrent.

— Xymund, au nom de la Déesse, je t'en prie !

— Silence, traînée ! feula-t-il, tel un animal enragé. Je t'égorgerai de mes propres mains !

Marcus éclata d'un rire méprisant et recula légèrement, avant de frapper son torse de son poing en un geste de défi. Je retins un cri d'angoisse. À quoi jouait-il ? Xymund était plus grand et plus solide que lui ! Et pourquoi Epor n'intervenait-il pas ?

Haletant, le visage et le cou ruisselants de sang, Xymund darda sur moi un regard fou.

— Je vais écraser cette vermine, et ensuite ce sera ton tour, sale petite catin !

Je vis Marcus sursauter. Sans doute avait-il reconnu ce dernier mot. En un instant, l'atmosphère se tendit. Marcus ne jouait plus. Il se ramassa sur lui-même en une attitude ostensiblement menaçante. En réponse, Xymund tressaillit. Comme s'il entrevoyait l'issue fatale de ce duel.

Dans un éclair de lucidité, je compris que ce n'était pas Marcus qui était en danger, mais bien Xymund.

Un bruit de cavalcade retentit au-dehors. Les chevaux pilèrent net devant la tente, et les gardes sortirent pour aller au-devant des nouveaux arrivants.

— Xymund, suppliai-je, arrête ! Quels que soient tes sentiments envers moi, songe à la paix. Tu as fait le serment de...

Avec un rire halluciné, Xymund passa à l'attaque. La rage déformait son visage, ses yeux étaient exorbités, ses lèvres tordues en un effrayant rictus. Il se jeta sur Marcus en le visant à la tête. D'un mouvement presque désinvolte, celui-ci esquiva le coup, immobilisa la lame entre ses dagues et cracha au visage de Xymund.

Rugissant sous l'insulte, Xymund recula et, sans réfléchir, leva son bras pour essuyer ses yeux. Marcus vit aussitôt la faille. D'un coup sec, il fit tomber l'épée des mains de Xymund, avant de pointer l'une de ses dagues sur son cou et l'autre sur son ventre.

Xymund se figea net.

— Captive, ordonna Marcus, demandez à ce possédé de s'agenouiller.

Tandis que je traduisais ces paroles, Xymund lança autour de lui des regards féroces.

— Je ne me prosternerai pas devant une esclave !

Puis, posant les yeux sur moi :

— Je suis ton souverain et l'héritier légitime du trône ! rugit-il. Tu n'as aucun droit de vie ou de mort sur ma personne !

À cet instant, tout un pan extérieur de la tente tomba, révélant Keir, Simus et ses hommes, ainsi que lord Warren, flanqué de plusieurs seigneurs de Xy. Tous observaient Xymund d'un air grave. La voix de Keir s'éleva, glaciale, tranchante.

— Moi, si.

À ces mots, Marcus enfonça un peu plus la pointe de sa dague dans le cou de Xymund. Lentement, celui-ci se laissa tomber sur les genoux. La seconde dague glissa sur son pourpoint pour se poser sur son cœur.

— Marcus ? l'avertit Keir. Ne le tue pas.

L'ancien guerrier émit un reniflement méprisant.

— Donnez-moi une solide raison, Seigneur. Ce verrat ne mérite pas de mourir de votre main, et avec tout le respect que je lui dois, la Captive est incapable de faire du mal à une mouche.

— Marcus, plaidai-je d'une voix tremblante. Il doit être jugé par son propre peuple, être déclaré coupable et entendre quelles sont ses fautes. Il faut que les habitants de Xy sachent la vérité. Sinon, tous les efforts de Keir auront été vains ! S'il vous plaît, épargnez-le.

Une grimace de dépit étira les traits du vieil homme, qui se pencha vers Xymund.

— Tu ne dois ta vie qu'à la Captive, elle que nous honorons et chérissons, grinça-t-il entre ses dents.

Si Xymund ne comprit pas ses paroles, il en perçut le sens. Un éclat fiévreux brilla dans ses yeux lorsque Marcus recula d'un pas, tandis qu'Epor et Isdra s'avançaient, prêts à le maîtriser en cas de besoin.

Alors que les guerriers entraient dans la tente, je me tournai vers Keir pour lui adresser un sourire. Nos regards se croisèrent, et une expression de soulagement passa sur son visage. Il avait eu peur pour moi. Sur une impulsion, je m'élançai vers lui.

Mal m'en prit. Sans le vouloir, je m'approchai ainsi de Xymund.

Dans un cri de rage, mon frère bondit sur ses pieds, brandit son coutelas et se précipita sur moi. Il me prit par l'épaule et plaça son arme sur mon estomac. Son souffle était rauque, saccadé, son expression celle d'une bête féroce.

Keir réagit en un éclair. D'un seul geste, il m'arracha à sa cruelle étreinte, s'interposa entre lui et moi et referma sa poigne de fer sur la main du roi félon.

La lame s'immobilisa entre eux.

Poussant un ahanement d'effort, Xymund tenta de se libérer. Son visage était méconnaissable, son expression effrayante. Le sang coulait de sa joue, éclaboussant le torse de Keir qui tenait toujours son poignet dans l'étau de ses doigts.

— Calmez-vous immédiatement, ordonna celui-ci.

— Jamais ! À mort, la traîtresse ! À mort, la catin !

Keir ne répondit pas immédiatement. Il ferma les yeux et, sans effort apparent, baissa le bras de Xymund de façon à lui faire poser la pointe du coutelas sur son propre ventre.

— Pour la dernière fois, calmez-vous ou je vous abats comme un chien.

Dans un ululement de damné, Xymund se jeta sur lui.

Sans l'ombre d'une hésitation, Keir enfonça la lame dans son abdomen.

Xymund, qui tenait toujours le manche de l'arme entre ses doigts, écarquilla les yeux d'un air à la fois incrédule et horrifié. Keir recula d'un pas et, dans le même élan, me prit par les épaules pour m'entraîner à l'écart. Comme s'ils n'attendaient que ce signal, Epor et Isdra, suivis de Marcus, encerclèrent Xymund. Par-dessus leurs épaules, j'eus le temps de voir celui-ci se plier en deux, puis Keir m'attira contre lui, me masquant la scène.

Je tentai de le repousser.

— Laisse-moi, je veux le voir !

Sans m'écouter, il fit courir ses mains sur moi comme pour s'assurer que je n'avais pas été blessée, tout en me plaquant contre lui, m'interdisant de bouger.

— Keir ! insistai-je. S'il te plaît, laisse-moi...

— Non.

D'un geste ferme, il pressa ma tête contre son torse pour me berger doucement. Une petite toux se fit entendre derrière lui, puis la voix de Simus s'éleva.

— Il est mort, Seigneur de Guerre. Quelles sont vos instructions ?

Sans un mot, Keir recula pour me regarder. Je tentai de lui sourire, en vain. Il me sourit à son tour, mais une immense tristesse jetait un voile sombre sur le bleu de ses yeux.

— Enlevez le corps, ordonna-t-il sans se retourner. Il faut le ramener au château et informer la cour et la population de ce qui s'est passé.

Puis, caressant ma joue d'un geste infiniment tendre :

— Lara, reprit-il dans un murmure. Je... Souviens-toi que mon cœur est entre tes mains.

— Lara ! cria alors une voix familière.

En tournant la tête, je vis Anna fondre sur nous, le visage ruisselant de larmes. Keir recula d'un pas et elle me serra contre elle. Othur, qui la suivait, pressa ma main entre les siennes, visiblement soulagé lui aussi de me trouver saine et sauve.

Lord Warren s'approcha de Keir.

— Seigneur de Guerre, lui demanda-t-il, qui remplacera Xymund ?

Un silence se fit, et tous les Xyians présents se tournèrent vers Keir. Celui-ci baissa la tête.

— C'est une question qui doit être débattue. Nous allons ramener le corps au château. L'avenir de ce pays et de la fille de Xy doit être décidé rapidement, si nous voulons préserver la paix.

À ces mots, mon cœur cessa de battre.

Autour de moi, cependant, la tension s'était allégée. Warren m'adressa un sourire, et les courtisans qui l'entouraient se mirent à discuter entre eux tout en se dirigeant vers leurs montures. Anna, comme à son habitude, s'était mise à babiller, pendant qu'Othur et Marcus se jaugeaient d'un regard méfiant.

Mon peuple allait enfin trouver la paix.

Pour ma part, en revanche, tout semblait se compliquer...

## 12

Keir ne perdit pas de temps. En quelques instants, tout le monde avait reçu des instructions et s'était mis en mouvement. Tandis qu'Epor et Isdra se chargeaient du corps de Xymund, Warren expédiait des messagers à Fort-Cascade, avec pour mission de réveiller la cour et les membres du Conseil, au lit à cette heure tardive, et de les réunir dans la salle du trône.

Tout le monde se mit à courir en tous sens, chacun appliquant les ordres avec diligence. Certains devaient rester au camp pour monter la garde, d'autres nous accompagner au palais. Déjà, on amenait nos chevaux devant l'entrée de la tente. Je regardai tout cela, en proie à un terrible sentiment de frustration. Si seulement j'avais pu m'entretenir en privé avec Keir, ne fût-ce que quelques instants !

Juste avant notre départ, il m'attira à lui et, sans me laisser poser la moindre question, m'embrassa en me serrant fort contre lui. Dehors, lord Warren attendait sur sa monture. Keir me hissa sur la selle du conseiller.

— Prenez bien soin d'elle, recommanda-t-il.

Warren immobilisa le cheval, qui montrait des signes d'impatience.

— Soyez sans crainte, Seigneur de Guerre.

Keir hocha la tête et, ayant enfourché sa propre monture, donna le signal du départ. Aussitôt, lord Warren réunit ses hommes, qui se déployèrent autour de nous. Nous nous mêmes en marche à la suite de Keir et de son escorte. J'étais si anxieuse que même le spectacle d'Anna en équilibre précaire sur une monture à peine aussi large qu'elle ne m'arracha aucun sourire.

— Que s'est-il passé au château ? demandai-je.

— Lorsque j'ai fait part à Xymund de mes soupçons, répondit

lord Warren, il est devenu fou de rage. J'ai d'abord cru qu'il était furieux d'apprendre qu'un complot avait été ourdi contre vous, mais il délivrait vraiment, dame Xylara. Comme un possédé.

Il laissa échapper un soupir.

— Il s'est mis à tenir des propos incohérents. À vous accuser de trahison, alors que tout le monde sait qu'il vous a vendue en échange de la paix. Il a dû voir que je ne le croyais pas, car il m'a immédiatement fait jeter en prison.

— Xymund ne m'a pas vendue, rectifiai-je.

Je lui expliquai la vérité sur mon statut parmi le peuple de Keir. Lord Warren laissa échapper une exclamation de surprise.

— Vous êtes une épouse royale, en quelque sorte ? Voilà qui change tout...

— Keir n'aurait pas dû le tuer, dis-je, pensive.

Derrière moi, un mouvement m'indiqua que Warren secouait la tête.

— Ne croyez pas cela, dame Xylara. Le Seigneur de Guerre n'avait pas le choix. Xymund était fou à lier, extrêmement dangereux. J'ai toujours su qu'il ne possédait pas les qualités de courage et de détermination d'un souverain, mais son comportement ces jours derniers aurait dû m'avertir que quelque chose n'allait pas.

— La cour et le Conseil ne l'entendront peut-être pas de cette oreille...

— Le Seigneur de Guerre est un homme honorable, répliqua Warren d'une voix ferme. Tout se passera bien. Ayez confiance, fille de Xy.

Je gardai le silence et laissai mon regard dériver vers le groupe d'hommes qui chevauchaient en tête. Autour de Keir, je vis une silhouette encapuchonnée, ainsi que Simus et Joden. Une vive discussion semblait les opposer, mais je n'en entendais pas un mot. Je me contentai de les observer, le cœur serré, tandis que les remparts de la citadelle se détachaient peu à peu des brumes de la nuit.

Nous descendîmes de nos montures dans une cour d'honneur envahie de piétons et de cavaliers en proie à la plus grande confusion. Keir nous rejoignit, suivi d'Othur.

— Warren, emmenez-la dans l'antichambre, ordonna-t-il.

Je n'eus pas le temps de répondre : il avait déjà tourné les talons. Le fidèle conseiller m'entraîna vers le palais. Dans le hall, nous croisâmes Heath, qui arborait une superbe estafilade au front.

— Heath ! l'appelai-je, soulagée de le voir vivant.

Il se fraya un passage parmi la cohue pour me serrer dans ses bras.

— Que tous les dieux soient loués, te voilà ! s'exclama-t-il.

Il m'adressa un sourire gêné.

— Xymund m'a vu quand nous sommes venus libérer les otages. Il s'est mis à vomir des imprécations. Dans la confusion, il a réussi à se sauver ; nous ne savons pas où il se cache. J'ai peur que sa raison soit défaillante, Lara. Je crois même qu'il est...

— *Était*, rectifia Warren. Xymund est mort.

— Mort ? répéta Heath dans un cri de stupeur. Qui l'a tué ?

Sans répondre, Warren me prit par les épaules.

— Rejoignez vos parents, Heath. Ils se dirigent vers la salle du trône.

Et il m'entraîna jusqu'à l'antichambre.

En proie à la déroutante impression d'avoir déjà vécu cette scène, je m'approchai de l'âtre où brûlait un feu. Que se passait-il ? Qu'avait décidé Keir ? Warren, qui avait posté des gardes à chaque porte, se tenait à mon côté.

Après ce qui me parut une éternité, Keir nous rejoignit. Il était seul.

— Tout le monde est là, nous sommes prêts. Warren, vous pouvez y aller.

Celui-ci s'inclina et quitta la pièce, suivi de ses hommes. Keir s'approcha de moi pour m'enlacer, enfouit son visage dans mes cheveux et me serra contre lui à m'étouffer.

— Que vas-tu faire ? questionnai-je dans un murmure.

— Ce qui est le mieux. Ce qui est nécessaire.

Il m'embrassa dans le cou, éveillant en moi un long frisson. Puis, après une longue inspiration, il se redressa en écartant une mèche rebelle de mon front. Je tressaillis en entendant un cor retentir dans la salle du trône. Sans me regarder, Keir recula d'un pas, poussa un soupir et se dirigea vers la porte à double

battant, qu'il ouvrit à la volée.

Le maître de cérémonie, qui se tenait près de l'entrée en grand uniforme, frappa trois coups de canne sur le sol.

— Nobles dames, nobles sires, saluez Keir du Tigre, Seigneur de Guerre, chef des Tribus de la Grande Prairie, suzerain de Xy, et dame Xylara, Captive, fille de Xy !

Keir me tendit la main d'un geste étrangement guindé. Je posai mes doigts sur les siens et nous fimes notre entrée côté à côté. Dans la lueur des torches placées tout autour de la vaste salle, le dallage de marbre blanc scintillait de mille feux. Les seigneurs de la cour et les maîtres des principales guildes de la cité étaient tous là, ainsi qu'un grand nombre de Firelandais. Simus et Joden se tenaient près du trône et du fauteuil d'apparat installé à sa droite. Sur l'estrade avait été disposé un brasero dont les flammes dansaient sur le bois ciré.

Peu accoutumé à l'étiquette du palais, Keir traversa la salle d'un pas rapide, m'obligeant à trottiner, et s'installa sur le trône avec une grâce un peu rude.

En m'asseyant à mon tour, je remarquai les mines effarées des habitants de la ville, tirés de leur sommeil au beau milieu de la nuit. Leur inquiétude parut grandir lorsque Keir se leva pour prendre la parole.

— Un crime a été commis ce soir. Xylara, fille de Xy, a échappé de peu à la mort. Celui qui a attenté à sa vie n'était autre que son demi-frère, le roi Xymund.

Un murmure stupéfait parcourut l'assistance tandis que, d'un geste de la main, Keir appelait Epor et Isdra. Les deux guerriers sortirent alors de l'antichambre, portant un corps enveloppé d'un drap, qu'ils déposèrent sans douceur à ses pieds. Puis Epor s'agenouilla et, lacérant le suaire d'un coup de dague, dévoila le visage du défunt.

Aux premiers rangs, on recula avec horreur. Des cris et des lamentations s'élèvèrent de la foule. Quant à moi, je détournai les yeux, secouée par un violent haut-le-cœur.

Keir attendit quelques instants que l'onde de choc s'apaise, puis il leva la main.

— Je vous ai réunis pour que vous entendiez la parole des témoins. Attendez, pour juger, que le dernier ait parlé. Chacun

d'entre eux devra faire le serment d'énoncer sa vérité.

En le voyant parcourir l'assemblée d'un regard acéré, je sus qu'il sondait les cœurs autant que les visages.

— Je parlerai le premier.

En quelques phrases brèves et concises, il résuma les événements des derniers jours, en commençant par l'attaque d'Arneath à l'infirmerie. La tension s'alourdit quand il en vint à la mise à mort de Xymund, qu'il relata avec une honnêteté sans détour.

Lorsqu'il eut fini, Warren s'avança d'un pas et donna sa version des faits. Puis ce fut au tour d'Othur, accompagné par Anna qui tremblait de la tête aux pieds. Heath parla des instructions qu'il avait reçues de Xymund, et de l'initiative contraire qu'il avait prise, puis Simus apporta son témoignage.

Enfin, vint Marcus. Mon cœur se serra. Le vieil homme, si franc et direct sous la tente de Keir, semblait soudain très vulnérable. Il demeura cependant bien droit, l'œil obstinément fixé sur Keir, pendant que Simus traduisait ses paroles. Un rire nerveux secoua l'assemblée quand il évoqua, en termes très directs, les piétres aptitudes de Xymund au combat. Il conclut en prêtant serment, de même que les autres avant lui.

Keir se tourna alors vers moi.

— Xylara ?

Mal à l'aise, je pris une longue inspiration pour me donner du courage. Décidant que le plus simple était de commencer, comme lui, par l'attaque d'Arneath, je donnai ma version des événements. Tout en parlant, je scrutai les regards posés sur moi, dans lesquels je pouvais lire un mélange de curiosité et de réticence. On voulait me croire, mais on doutait de ma parole. Je déroulai mon récit d'une voix calme, m'efforçant d'expurger mon témoignage de toute trace d'émotion. Cependant, lorsque j'en vins à l'arrivée de Xymund et à ses paroles blessantes, je baissai les yeux pour dissimuler ma gêne et me hâtai de conclure. La main de Keir apparut dans mon champ de vision et se posa sur la mienne, me communiquant sa force. Sans lever les yeux, je terminai ma déposition et prononçai le serment rituel.

Un calme effrayant s'ensuivit. Puis Keir retira sa main et se

leva.

— Quelqu'un dans l'assistance met-il en doute l'une ou l'autre des vérités qui viennent d'être énoncées ?

Aucune voix ne s'éleva.

— Quelqu'un conteste-t-il la décision que j'ai jugé bon de prendre au sujet de Xymund ?

Un silence assourdissant lui répondit.

— L'affaire est entendue.

Les visages exprimaient toujours un mélange de doute, de crainte et de méfiance, mais comme personne ne protestait, mes inquiétudes s'apaisèrent. Je m'adossai au dossier de mon fauteuil. Il me semblait qu'un poids avait libéré ma poitrine.

Keir fit un geste en direction d'Epor et Isdra.

— Emportez-le.

Puis, posant son regard sur l'archevêque Drizen :

— Qu'il reçoive les sacrements ordonnés par votre foi, mais rien de plus. Pas de cérémonie, aucun hommage particulier.

— Keir, plaidai-je, il serait plus convenable qu'il soit inhumé dans le caveau de la famille royale.

Keir fronça les sourcils.

— Il était prêt à te tuer, me rappela-t-il.

— Xymund n'était plus lui-même. Je t'en conjure, laisse-le reposer au côté de sa mère.

Il acquiesça.

— Faites ce qu'elle demande, dit-il.

Drizen s'inclina respectueusement.

Autour de nous, la foule commençait à s'agiter. Keir adressa un signe au héraut, qui frappa trois coups de sa canne pour réclamer le silence. Malgré cela, Keir dut hausser le ton pour couvrir le brouhaha.

— Le Conseil peut-il s'avancer ?

À la suite de lord Warren et de l'archevêque Drizen, les membres obéirent. Keir les salua les uns après les autres d'un hochement de tête.

— Il faut maintenant désigner celui ou celle qui présidera aux destinées de Xy.

À ces mots, une boule d'angoisse se forma dans ma gorge.

— Il me semble juste que Xylara, fille de la Maison de Xy,

monte sur le trône, ajouta-t-il d'une voix haute et claire, afin d'être entendu de tous. Par conséquent, je la libère de son statut de Captive et la rends à son peuple.

Les conseillers le regardèrent, bouche bée. Je voulus prendre la parole, mais Keir ne m'en laissa pas le temps.

— Mon armée lèvera le camp dans quatre jours, poursuivit-il. Simus de l'Aigle restera ici et agira en mon nom. Une fois que nous aurons atteint la frontière du royaume de Xy, je le ferai appeler, puis je délierai Xylara de son serment de fidélité envers moi. Procédez au plus vite à son couronnement.

Il me tendit la main. Sans réfléchir, je me levai pour répondre à son geste. Il m'attira alors vers lui... avant de m'asseoir sur le trône qu'il venait de quitter.

De la salle jaillirent des cris de liesse, tandis que le Conseil applaudissait à tout rompre. Keir m'adressa un hochement de tête approbateur. Puis, ayant dévalé les marches de l'estrade, il regagna l'antichambre à grandes enjambées. Je me dressai pour le suivre mais j'en fus empêchée par les membres du Conseil, qui s'étaient rués vers moi pour me serrer la main et me féliciter chaleureusement.

Je me rassis, abasourdie par ce coup de théâtre, tandis que lord Warren faisait reculer les enthousiastes. Je pus enfin me lever pour traverser la salle du trône sous les acclamations et les vivats de l'assemblée.

Keir m'attendait dans l'antichambre près de l'âtre. Son regard resta obstinément rivé aux flammes, et son expression demeura grave.

Je m'arrêtai.

— Que fais-tu ?

— Ce royaume a besoin d'un souverain, et tu es l'héritière toute désignée pour monter sur le trône.

Pas un instant il n'avait levé les yeux vers moi.

— Je suis la Captive, lui rappelai-je.

— Je renonce à toi.

Incrédule, je m'approchai de lui. Je voyais les flammes danser sur son visage, et ses mâchoires tressaillir comme sous l'effet d'une tension extrême.

— Pardon ? demandai-je d'une voix blanche. Tu ne veux plus

de moi ? Alors que je me suis donnée à toi ?

Il conserva une immobilité de marbre, les yeux obstinément fixés sur le feu.

— Tu es chez toi, ici. Ton peuple te protégera des attaques, des insultes, de la souffrance...

Enfin, son regard croisa le mien. Ses iris brillaient d'une lueur fiévreuse. À moins que ce ne fût un simple reflet des flammes ?

— Une captive n'est jamais en sécurité, ajouta-t-il en se tournant de nouveau vers l'âtre.

— Surtout quand elle a tout donné à son seigneur de guerre, avant d'être répudiée comme une misérable !

La Déesse me pardonne, ce n'était pas l'absolue vérité, mais sous l'aiguillon de la douleur, les mots avaient jailli de mes lèvres malgré moi. Keir avait allumé dans mon cœur un espoir fou, un bonheur si vif que c'en était presque une brûlure, et voilà qu'il éteignait cette flamme d'un coup de talon. Comme si cela ne comptait pas. Comme si je n'existaient plus pour lui.

Je croisai les bras sur ma poitrine, en proie à un effrayant pressentiment. Pourquoi Keir ne répondait-il pas à mes accusations... sinon parce qu'elles étaient exactes ?

Au prix d'un violent effort, je m'approchai de lui.

— Keir, le suppliai-je. Ne fais pas cela.

Voyant qu'il ne réagissait pas, je tendis la main. Il recula d'un bond pour éviter mon contact, et je me figeai, mortifiée. Peut-être pris de pitié, il revint alors vers moi et referma les bras autour de mes épaules. Me donnant soudain l'impression que j'étais le plus précieux des trésors...

Éperdue, je m'appuyai contre lui. Sous le cuir de son pourpoint, je percevais la chaleur de son corps. Un long soupir jaillit de sa poitrine. Puis, toujours avec la même délicatesse, il ouvrit les bras et recula d'un pas.

Je lui adressai un sourire, les yeux noyés de larmes, mais son visage était toujours aussi fermé. Horrifiée, je le vis se détourner de moi, traverser l'antichambre et gagner le hall. Je le suivis, mais Simus et Joden étaient déjà là, ainsi que Warren, Othur, et même Anna, un plateau de thé entre les mains. Marcus, drapé dans sa cape, se tenait un peu à l'écart.

Keir s'éclaircit la voix.

— Simus, tu resteras ici pour me représenter. Joden, tu rentres au camp avec moi.

Il pivota sur ses talons pour me regarder.

— Warren, je vous charge de veiller sur la reine Xylara. Pour sa propre sécurité, j'interdis à celle-ci l'accès au camp. Interdiction lui est faite de franchir les portes de la citadelle jusqu'à mon départ.

Un silence stupéfait accueillit ces paroles. Sans un mot de plus, il s'éloigna, Joden et Marcus sur ses talons. Une violente bouffée de rage monta alors en moi. Sans réfléchir, je pris la théière sur le plateau d'Anna et la lançai à la tête de Keir. Le récipient rata sa cible et se fracassa contre le mur, où il éclata en mille morceaux, projetant son contenu brûlant alentour.

Keir hésita, mais continua son chemin sans un regard en arrière.

Le cœur en miettes, aveuglée par les larmes, je me ruai vers mon ancienne chambre.

Un peu plus tard, on frappa à ma porte. C'étaient deux servantes, qui apportaient l'une des caisses de mon laboratoire du camp. Tout en sanglotant, je les regardai la déposer, s'incliner avec respect devant moi et s'en aller. Il ne me fallut pas longtemps pour arracher le couvercle, sous lequel je trouvai mon manuel d'herboristerie, mes cahiers et sous-vêtements personnels, tout un stock de savonnettes à la vanille, la tunique blanche... mais pas le moindre objet ayant appartenu à Keir. Rien, pas un signe, pas le plus petit indice !

Je me laissai tomber sur le plancher en pleurant de plus belle.

Lorsque l'aube blanchit le ciel, je me postai à ma fenêtre, les joues striées de larmes, pour regarder l'armée de Keir se préparer à lever le camp. J'y restai toute la journée, jusqu'à ce que le soleil descende sur la vallée et que des torches s'allument, petits points lumineux dans la vallée obscure.

De quel droit avait-il agi ainsi ? Que me reprochait-il ? Bien sûr, mon drame n'avait rien de neuf. Combien de fois avais-je entendu des servantes pleurer dans le giron d'Anna, séduites et abandonnées par un galant ! Cela m'arrivait donc à mon tour ?

Mon cœur était lourd, ma tête plus encore. Tout en moi n'était que douleur, mon désespoir semblait n'avoir pas de fond. Sans cesse, les événements de la semaine passée défilaient dans mon esprit. Alors je pleurais, le front contre la pierre rugueuse de la muraille, sanglotant comme une enfant.

Anna m'apporta de la nourriture à plusieurs reprises. Sans doute me supplia-t-elle de manger : je ne l'entendis pas.

Warren me soumit des documents à examiner. Peut-être étaient-ils importants : je ne les lus pas.

Remn vint me parler du remplacement de mon laboratoire et de ma bibliothèque. Je ne sais combien de temps il tenta d'attirer mon attention : je ne le voyais pas.

Othur voulut m'entretenir de mes nouvelles obligations. Il parla un long moment, puis je levai les yeux vers lui. Il croisa mon regard, poussa un soupir et renonça.

Heath entra dans ma chambre, s'approcha de moi et posa une main compatissante sur mon épaule. Lorsque je tournai mon visage vers lui, il me sourit.

— Écoute ton cœur, ma sœur, murmura-t-il avant de s'en aller.

Une nouvelle nuit de détresse passa, une nouvelle aube se leva sur un jour sans joie.

Puis Eln fit son entrée. D'une main douce mais ferme, il m'écarta de la fenêtre et m'assit sur mon lit pour m'observer en silence. Je fermai mes paupières gonflées par l'insomnie et le chagrin, incapable de parler tant la douleur était grande. Après un moment, il glissa un doigt sous mon menton pour m'obliger à lever la tête. En rouvrant les yeux, je remarquai son visage inquiet. Une expression inhabituelle contracta ses traits... et il m'assena une gifle magistrale.

Ma tête bascula en arrière tandis qu'un voile noir obscurcissait ma vision. Je sursautai en posant ma paume sur ma joue brûlante et le regardai, abasourdie. Un sourire méprisant étira ses lèvres.

— Où est passée la jeune fille qui a bousculé toutes les conventions pour entrer en apprentissage auprès de moi ? Qui a soigné des guerriers ennemis malgré les menaces de son frère ? Qui se disait prête à sacrifier sa vie pour protéger son peuple ?

Il fit la grimace, comme s'il avait goûté un mauvais vin.

— Eln, je...

— Ah non, pas d'excuses ! Si tu veux quelque chose, bats-toi pour l'obtenir, au lieu de rester enfermée dans ta chambre en pleurant comme une enfant gâtée. Fais un choix entre ton peuple et tes désirs et assume-le, ou à tout le moins, accepte tes responsabilités avec dignité !

Il se redressa.

— J'ai honte de compter parmi mes étudiants quelqu'un qui se comporte comme toi.

Une soudaine rougeur envahit mes joues, mais elle n'avait rien à voir avec la gifle que je venais de recevoir. Je baissai la tête, mortifiée.

— Je suis désolée, maître.

— Les regrets ne servent à rien. Il est temps de passer à l'action.

Il se dirigea vers la porte.

— En commençant par effectuer un brin de toilette, par exemple.

Sur ce, il s'en alla, me laissant seule avec ma conscience. Mon vieux maître avait raison. Il y avait d'autres urgences que mes peines de cœur, et je me comportais effectivement comme une gamine écervelée. Confuse, j'essuyai mon visage, me levai et ouvris la porte. Il y avait là deux gardes de faction, ainsi qu'une petite domestique. La fillette sursauta et plongea en une profonde révérence.

— Votre Majesté, dit-elle en dansant d'un pied sur l'autre.

Je lui adressai un faible sourire.

— On a vu plus majestueux, marmonnai-je, un peu honteuse de mon apparence.

Elle me jeta un regard effrayé.

— Je descends aux étuves. Trouve-moi des vêtements propres et demande à Anna de me préparer de quoi manger. Je la rejoindrai aux cuisines.

— Je peux faire monter de quoi vous baigner dans votre chambre, Majesté, si vous préférez.

— Inutile. Fais seulement ce que je te demande.

— Très bien, Majesté. Dame Anna sera si contente !

Retrouvant le sourire, la gamine prit ses jupes à pleines mains et s'élança.

— Minute ! m'écriai-je.

Elle se retourna.

— Tu diras à Othur de me retrouver aux cuisines.

La jeune domestique pivota sur ses talons.

— *Aye*, Votre Majesté ! J'y cours ! lança-t-elle par-dessus son épaule.

— Et n'oublie pas de dire « s'il vous plaît », ajoutai-je en fronçant les sourcils.

Son « *Aye !* » se perdit dans l'escalier, qu'elle dévalait avec énergie. Je me tournai vers les gardes. Le plus jeune s'agita nerveusement, mais le second me regarda d'un air posé.

— Votre Majesté, vous devez être protégée en permanence. Ordre de lord Warren et du Seigneur de Guerre.

Je poussai un soupir de lassitude. À quoi bon me rebeller ? Je hochai la tête en direction des deux hommes et m'engageai dans le corridor.

Lavée de frais et vêtue d'une tenue propre, je m'installai à la vaste table de chêne située face à la cheminée des cuisines, devant une assiette de soupe et une tranche de pain. Le potage était consistant, avec de gros morceaux de viande et de pommes de terre, et le pain tout chaud sortait du four. Anna le prit pour y déposer une épaisse couche de beurre.

— Mange, ma fille.

Mes deux gardes se tenaient près de la porte, de sorte qu'ils ne pouvaient nous entendre. Othur avait pris place face à moi, une chope de bière à la main.

— Obéis, Lara. Elle ne te laissera pas tranquille tant que tu n'auras pas fini.

J'approchai mon assiette en priant pour que la nourriture dissipe la migraine qui me tenaillait. J'aurais tout donné pour une tasse de *kavage*, mais je jugeai plus prudent de me taire. D'ailleurs, il n'aurait pas eu le même goût que celui que je buvais en compagnie de...

Je chassai ces pensées et pris ma cuiller.

— Je vais mettre du miel sur le pain, décida Anna.

— Non, Anna, merci. Assieds-toi donc.

Je glissai une mèche de cheveux humides derrière mon oreille et me mis à manger. Le sourire aux lèvres, Anna posa son ample fessier sur le tabouret voisin du mien.

— Alors te voilà de retour, saine et sauve. Nous allons avoir un travail fou ! dit-elle avec enthousiasme. La fête du couronnement, les cérémonies, ton déménagement...

Pendant qu'elle dissertait sur ce qu'elle appelait « nos projets », et qui consistait entre autres à changer la décoration des appartements de mon père pour que je m'y installe, je dégustai mon pain trempé dans la soupe. Le regard d'Othur passait de sa chope à mon visage, de mon visage à sa chope, mais le sénéchal ne disait rien. À bout d'arguments, Anna se tut. Paraissant enfin remarquer notre mutisme, elle nous observa avec insistance.

— Eh bien, vous en faites, une tête ! Qu'y a-t-il ?

— Il y a, grommela Othur, qu'elle ne veut pas de cette couronne.

— Comment, elle n'en veut pas ?

— Othur, demandai-je, toi qui es sénéchal depuis des années, toi qui as connu le règne de mon père, es-tu bien certain que je suis la plus indiquée pour diriger le royaume ?

Il me dévisagea d'un air interloqué.

— Tu es fille de Xy. Ton devoir te commande de monter sur le trône pour gouverner ton pays, Xylara. C'est ce que ton père aurait voulu.

— Othur, je n'ai jamais convoité la couronne. Je ne possède pas les qualités d'une reine. Mon rêve, c'était d'ouvrir une école de guérisseurs, pas de...

— Les événements du mois dernier ont terrorisé la population, m'interrompit-il. Le peuple a besoin de sécurité et de stabilité.

Il riva ses yeux aux miens.

— Ta présence sur le trône le rassurera. Pour ce qui est des compétences, tu les acquerras avec le temps.

— Je...

— Renoncer à régner, c'est trahir ton père, et le père de ton père.

Il se leva en poussant son tabouret derrière lui.

— Je considère que ce débat est clos, Majesté.

Sur ce, il quitta la cuisine.

Anna posa une main tremblante sur mon bras.

— Mon petit, tu es de retour, saine et sauve, parmi les tiens. Que peux-tu vouloir de plus ?

Je soupirai et continuai de manger ma soupe.

Après avoir quitté Anna, je sortis dans le potager derrière les cuisines, puis m'engageai sur le chemin qui menait à la roseraie, mes deux gardes dans mon sillage.

L'honnêteté m'obligeait à le reconnaître, Othur avait raison. Combien de fois père m'avait-il répété que les responsabilités étaient le prix des priviléges ? Que je le veuille ou non, j'étais l'héritière du trône de Xy. C'était une obligation qu'il m'était impossible d'ignorer, à laquelle je n'avais pas le droit de me soustraire, et dont je ne pouvais me décharger sur autrui.

Le parfum des fleurs se faisait plus puissant à mesure que je m'approchais de la roseraie. Anna n'avait pas encore taillé les buissons. Je cueillis une rose et la portai à mon nez pour en humer les fragrances. Aussitôt, le souvenir de mon père revint à ma mémoire – non pas lorsqu'il gisait sur son lit de mort, mais à l'époque où il occupait le trône, s'entretenait avec le Conseil, prenait des décisions. Il avait été un souverain plein de sagesse et de bonté. Perdue dans mes pensées, je poursuivis ma promenade.

Je ne savais rien – ou si peu – de la politique, de la diplomatie et des mille choses qu'une souveraine devait connaître. Peut-être la coutume en usage chez les Firelandais, basée sur les capacités personnelles et non sur la naissance, était-elle meilleure que la nôtre. Ce dont j'étais certaine, en revanche, c'est que je n'avais pas l'étoffe d'une reine. En outre, si je montais sur le trône, il était à peu près évident que je devrais renoncer une fois pour toutes à mon art de guérisseuse. En tant que Captive, en revanche, non seulement j'avais pu me consacrer à ma profession avec l'approbation de Keir, mais j'aurais certainement pu, à terme, l'enseigner.

Keir...

Je pilai net, le souffle court. Dans l'obscurité de la roseraie, parmi les ombres qui me cachaient aux regards curieux, la

vérité venait de s'imposer à mes yeux.

Je voulais être auprès de Keir.

Bien plus que guérir des blessés ou transmettre mon savoir, infiniment plus que monter sur le trône de Xy pour gouverner mon royaume, c'était lui que je voulais ! J'avais besoin de sa tranquille assurance, de son humour, de son sens de l'honneur à toute épreuve... et surtout de sa brûlante tendresse.

Pensive, je frottai le pétale soyeux contre ma joue. Dire que quelques semaines plus tôt, je ne le connaissais même pas ! Le cœur ne compte pas en jours, ni même en heures...

Je me dirigeai vers l'un des bancs de pierre, sur lequel je me laissai tomber, accablée de honte. J'avais soudain l'impression de vivre une de ces romances à l'eau de rose que chantaient les ménestrels aux jouvencelles de la cour. Une digne fille de Xy, elle, ne pensait qu'à ses devoirs envers son peuple !

Avec Keir à mes côtés, j'aurais accompli ma tâche d'un cœur léger. Sans lui, elle m'apparaissait comme un épouvantable fardeau.

J'avais eu le sentiment, du vivant de Xymund, de ne disposer que d'une marge de manœuvre très limitée. Paradoxalement, maintenant qu'il était mort, ma situation était encore pire. Mon statut de Captive n'était peut-être pas sans risques, mais il m'avait ouvert des opportunités dont je n'avais jamais rêvé jusqu'alors.

Keir avait pris sa décision pour des raisons qui m'échappaient. Anna et Othur ne feraient rien pour m'aider, c'était une évidence. Ils semblaient persuadés que tout pouvait recommencer comme avant. Que l'on pouvait, en quelque sorte, recoller les morceaux du pot cassé et le ranger sur l'étagère comme si rien ne s'était passé. Seulement, je n'avais aucune envie de retrouver ma vie d'avant, et je refusais de croire que père aurait voulu me voir malheureuse.

Il devait y avoir une solution. Il le fallait.

Anna avait installé Simus dans les appartements réservés aux visiteurs de marque. Très vastes, ils offraient tout l'espace nécessaire à sa garde rapprochée. Le reste de ses troupes était logé dans l'un des baraquements du château. En entrant dans le salon, j'observai les vigiles, mais je n'en reconnus aucun.

— Petite guérisseuse ! s'exclama une voix de stentor derrière moi.

En me retournant, je découvris Simus, les poings sur les hanches. J'éclatai d'un rire joyeux. Avec sa tunique blanche, son large pantalon noir, sa ceinture rouge vif et sa veste d'un bleu lumineux, il offrait un spectacle extraordinaire. C'était la première fois que je le voyais en tenue civile. Cinq anneaux d'or de diverses tailles dansaient à son oreille gauche, tintinnabulant à chacun de ses mouvements. Il ouvrit les bras, visiblement ravi de ma réaction.

— J'ai fait le pari de rendre vos sujets verts de jalousie devant ma splendeur. On dirait que j'ai réussi ?

— Au-delà de vos plus folles espérances ! Vous allez faire un malheur.

Simus se redressa fièrement, avant de s'incliner devant moi.

— Bienvenue dans mes appartements, Votre Majesté. En quoi puis-je vous être utile ? demanda-t-il dans un xyian laborieux mais très correct.

— Simus, j'ai besoin de votre avis sur une certaine question.

Il me scruta avec curiosité, soudain sérieux, avant de répondre dans sa langue :

— Je ne peux rien vous promettre, Votre Majesté. Le Seigneur de Guerre a donné des ordres et je lui dois obéissance.

Je frottai mes mains moites sur ma robe en m'efforçant de conserver mon calme.

— Simus, je ne comprends pas... Pourquoi a-t-il agi ainsi ?

Il secoua la tête d'un air fataliste.

— Il n'y a rien à comprendre. Essaie-t-on de comprendre le vent ou la flamme ?

D'un geste, il m'invita à m'asseoir.

— Il y a des choses que vous ne savez pas, petite guérisseuse. Être la Captive ne va pas sans danger. Les prêtres guerriers et les anciens combattront Keir bec et ongles, et vous serez au centre de la polémique.

— Pourquoi Keir leur en veut-il autant ?

L'expression de Simus se ferma.

— Il y a de la haine de part et d'autre, mais bien malin qui peut dire de quel côté elle est la plus tenace... Quoi qu'il en soit,

Keir est le Seigneur de Guerre, et je suis son obligé. Vous devez rester dans votre royaume et être couronnée reine. Une fois ceci accompli, je retournerai dans la Grande Prairie, et tout ira bien.

— Simus...

Il secoua la tête, faisant danser ses anneaux d'or dans la lumière du soleil.

— Non, m'interrompit-il. Je ne veux pas discuter de ceci avec vous.

Il m'entraîna vers deux sièges placés près de l'âtre éteint.

— Venez. Vous allez grignoter avec moi quelques douceurs préparées par Anna en buvant une chope de cette boisson appelée « bière », et vous me parlerez de vos cérémonies d'intronisation. Vous allez m'expliquer ce qu'est un couronnement, et ce que vous devrez faire.

Il leva le doigt en signe d'avertissement.

— Et je ne veux pas entendre parler d'autre chose, compris ?

Son regard était bienveillant mais ferme. Je hochai la tête.

— Compris.

Eln ouvrit la porte de service de son hospice et darda sur Heath, mes quatre gardes du corps et moi-même, un regard inexpressif. Après quelques instants, il s'écarta pour nous laisser entrer. Suivie de Heath et de deux de mes hommes, je pénétrai dans le laboratoire.

C'était une pièce claire et chaleureuse, avec une grande cheminée. Au-dessus des flammes étaient suspendus plusieurs chaudrons, d'où s'élevait le glouglou familier des potions en cours de préparation. Dans la rassurante odeur des herbes séchées et des potions, je me détendis quelque peu. C'était ici que j'avais passé mes années d'apprentissage ; je m'y sentais chez moi.

— Quelle est cette puanteur ? s'exclama Heath en se pinçant le nez.

— Un médicament, répondit Eln.

Mon vieux professeur s'approcha de l'une des tables pour remuer un onguent et me lança un regard intrigué.

— Quel bon vent amène Ta Majesté dans mon modeste hospice ?

— Ma Majesté voudrait s'entretenir avec vous. J'ai besoin

d'avoir une discussion avec quelqu'un en qui j'ai confiance.

Je m'assis sur un tabouret pendant que Heath arpenta la pièce en examinant pots et flacons. Les deux gardes, quant à eux, avaient pris place de part et d'autre de la porte.

— Confiance ? répéta Eln en me regardant. De quelle sorte de confiance parles-tu ?

Sans me quitter des yeux, il tapa sur la main de Heath qui s'apprêtait à mettre les doigts dans un pot.

— De celle que l'on éprouve envers quelqu'un qui n'a aucune idée préconçue à propos de ce qui est bon pour le royaume... ou pour moi.

Eln m'adressa un coup d'œil acéré, puis se tourna vers Heath.

— Rends-toi donc utile, galopin. Il y a un tas de bois dans la cour, va m'en couper quelques bûches. Et emmène ces deux énergumènes avec toi.

— Nous protégeons Lara ! s'indigna Heath.

Eln émit un petit reniflement méprisant.

— Dame Xylara a travaillé ici pendant des années sans que quiconque songe à l'escorter. Elle ne risque rien chez moi, et vous serez plus efficaces en coupant du bois qu'en jouant les traîne-savates dans mon laboratoire. Sauvez-vous, tous les trois, ou je vous fais hacher les herbes et remuer les préparations !

Heath lui décocha un sourire suave.

— Au moins, on ne respirera pas d'odeurs nauséabondes.

Il éclata de rire en voyant Eln pousser un soupir de lassitude et sortit dans la cour, suivi des deux gardes, hilares.

— Eh bien ? me demanda Eln.

Sans se départir de son expression indéchiffrable, il me scruta d'un long regard attentif.

— Je sais ce que je veux, Eln. Tout le monde au château semble persuadé que je ferai une excellente souveraine, mais je pense qu'on se trompe.

— Et... ? s'enquit-il d'un ton pincé.

Je réprimai un geste d'impatience. Qu'il pouvait se montrer agaçant quand il jouait les vieux professeurs bourrus !

— Je ne sais pas comment procéder. Othur et Warren ont déjà décidé à ma place de ce qui est le mieux pour le royaume, et

Simus refuse de me parler.

Eln tourna sa préparation d'un air absent.

— Si Xy était malade, que ferais-tu ?

— Pardon ?

Il me décocha un regard impatient.

— Si le royaume était amené ici en brancard, malade et affaibli, quel serait ton premier geste ?

— Eh bien... j'essaierais de déterminer ce qui ne va pas. Je lui poserais des questions, en admettant qu'un royaume puisse répondre...

— Quelle sorte de questions ?

— « Dites-moi où vous avez mal », répondis-je, gagnée par une irritation croissante. « Avez-vous des problèmes de digestion, de sommeil ? », que sais-je !

Sans un mot, Eln continua de touiller sa potion.

— N'est-ce pas ce que vous nous enseignez ? insistai-je. Identifier les symptômes pour soigner la maladie ?

Il hocha la tête et prit une pincée de marjolaine réduite en poudre qu'il ajouta à sa préparation, pendant que je cherchais comment appliquer à ma situation les méthodes qu'il m'avait apprises.

— J'ai besoin de savoir quels problèmes mon couronnement résoudra, afin de chercher une alternative.

Il haussa les épaules d'un geste désespéré.

— Tu as besoin, rectifia-t-il, de réfléchir.

— Merci du conseil, grommelai-je.

— Et tu n'es pas la seule à avoir des soucis, ajouta-t-il. Figure-toi que j'ai une patiente qui exige que je lui lise chaque jour quelques pages de *L'Épopée de Xyson*. Je ne sais pas ce que j'ai fait pour mériter ça !

Je bondis sur mes pieds.

— Atira ? Elle est ici ?

— En chair et en os... Le Seigneur de Guerre me l'a envoyée avec une bourse pleine d'or en me demandant de prendre soin d'elle, car sa guérisseuse attitrée n'est plus disponible.

En me voyant froncer les sourcils, il leva une main apaisante.

— Je ne fais que citer ses paroles.

— Où l'avez-vous installée ?

— Dans la chambre du coin. Si tu y vas, apporte-lui ceci.

Il me tendit deux tasses de thé.

— Elle réclame du *kavage*, mais il faudra qu'elle se contente de ce que j'ai.

Je pris les tasses et me dirigeai vers la chambre d'Atira. Située dans un angle du bâtiment, cette pièce, qui disposait de sa propre cheminée, était l'une des plus agréables de l'hospice. En m'éloignant, j'entendis Eln ouvrir la porte de derrière pour envoyer l'un des gardes chercher de l'eau et ordonner à l'autre de continuer à tailler le bois.

Atira était étendue, sa jambe attachée et lestée par des poids, grâce à l'un des appareils conçus par Eln. Elle cligna des yeux en me reconnaissant, puis un grand sourire éclaira son visage.

— Captive ! s'écria-t-elle.

Elle s'assit péniblement.

— Non, marmonna-t-elle, ce n'est pas cela qu'il faut dire.

Amusée, je la regardai froncer les sourcils d'un air concentré.

— Bien le bonjour, Votre Majesté, articula-t-elle dans un xyan laborieux, avant d'ajouter dans sa propre langue : Est-ce que je l'ai bien dit ?

Je posai les tasses sur la table de chevet et l'aidai à se mettre sur son séant.

— Très bien, la félicitai-je.

Une fois qu'elle fut installée, je lui tendis l'une des tasses, qu'elle porta à ses lèvres.

— Si j'avais eu le temps, dit-elle en faisant la grimace, j'aurais demandé qu'on me donne de quoi préparer du *kavage* quand j'ai quitté le camp, mais le Seigneur de Guerre m'a expédiée ici en toute hâte.

— Simus acceptera peut-être de partager ses réserves ?

Elle roula des yeux.

— Simus ? Il veille sur ses grains de *kavage* comme sur un trésor et les fait infuser deux fois par mesure d'économie ! Même si j'étais à l'article de la mort, il ne m'en offrirait pas une petite cuiller. Je ne lui en veux pas, remarquez...

Elle me regarda par-dessus le rebord de sa tasse.

— Je n'ai pas très bien compris ce qui s'est passé au château. Le Seigneur de Guerre a dit que je devais rester ici jusqu'à ce

que ma jambe soit guérie, et ensuite le rejoindre dans la Grande Prairie.

Ses yeux brillaient de curiosité. Saisissant la perche qu'elle me tendait, je lui résumai les récents événements. Elle m'écouta avec attention et secoua la tête d'un air navré lorsque j'en arrivai à la conclusion.

Heath apparut à cet instant, un tas de bûches sur les bras.

— Sacré Eln, bougonna-t-il. Toujours le même. Un vrai tyran !

Il se baissa devant le panier à bois pour y déposer son fardeau. En se relevant, il décocha un clin d'œil à Atira.

— Comment va cette jambe ?

D'un ton appliqué, la jeune femme répondit en xyian :

— Très bien, je vous remercie.

Heath éclata de rire.

— Je ne vous envie pas. Devoir rester enfermée ici avec Eln pendant des semaines, quel calvaire !

Elle lui adressa un sourire joyeux.

— Oh, mais j'ai ceci ! répliqua-t-elle en brandissant *L'Épopée de Xyson* d'un geste triomphal.

Heath afficha un air dédaigneux.

— Ce vieux bouquin poussiéreux ? Franchement, il y a mieux à lire !

À ces mots, Atira écarquilla les yeux de surprise.

— Parce qu'il y en a un autre ? demanda-t-elle en se tournant vers moi.

Cette fois-ci, ce fut au tour de Heath de la regarder avec stupeur.

— Des dizaines d'autres ! rectifia-t-il. Je vous apporterai quelque chose de bien plus intéressant que ça, promit-il.

La voix d'Eln s'éleva depuis le laboratoire.

— Il faut que j'y retourne, reprit Heath avec une expression de martyr. S'il te plaît, ma petite caille, dépêche-toi de finir avant qu'il me tue à la tâche.

Je lui adressai un clin d'œil complice et me tournai vers Atira.

— Keir aura-t-il des problèmes, lui demandai-je dans sa langue, s'il rentre au pays sans captive ?

— *Aye, Cap... dame Xylara. Il a fait expédier des messagers au pays quand il vous a demandée. S'il revient sans vous, on croira que vous l'avez rejeté.*

Elle s'absorba dans ses pensées, tout en suivant d'un doigt distraint la couverture de son livre.

— Le Seigneur de Guerre a été prudent lorsqu'il a constitué son armée. Il nous a expliqué que nous ne recevrions pas notre part habituelle du butin. À la place, il nous a promis des terres ou de l'argent. S'il ne peut tenir sa parole, il sera destitué. Ou pire.

— Je n'arrive pas à comprendre... Pourquoi avoir agi de la sorte ?

Pour toute réponse, Atira haussa les épaules d'un geste évasif.

— Atira... D'après Simus, les prêtres guerriers et les anciens détestent Keir, qui le leur rend bien. Pour quelle raison ?

— Je ne connais pas les détails. Le Seigneur de Guerre a toujours affirmé que les prêtres guerriers refusaient leur magie à ceux qui en avaient le plus besoin.

— Quelle magie ? m'écriai-je. Cela n'existe pas, Atira !

— C'est pourtant ce qu'ils affirment.

Une ride de concentration barra son front.

— Je ne suis pas très informée des us et coutumes des seigneurs de guerre. Je ne savais même pas qu'ils pouvaient renvoyer une captive, mais il est vrai que je ne suis pas une barde. J'ignore tout de nos lois.

Je réprimai un mouvement de surprise.

— Joden les connaît, lui, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

Seul petit problème, songeai-je, contrariée, celui-ci était dans le camp dont Keir m'avait interdit l'accès...

— Moi aussi, reprit Atira en cherchant mon regard, j'ai une question à vous poser. J'ai écouté avec attention ce que dit *L'Épopée*, et j'ai réfléchi. On y parle d'un fils qui « hérite » de son père. Cela veut-il dire qu'un fils peut « hériter » de quelque chose... comme un cheval, par exemple ?

— Oui.

— Et il peut aussi hériter de son pouvoir, ou de sa place dans

la société ?

— Je hochai la tête.

— Ou même de son trône. Xymund est devenu roi à la mort de notre père.

— Alors un incapable peut accéder au commandement suprême ? Sans avoir rien fait pour le mériter ! s'exclama-t-elle, choquée. C'est insensé !

Elle but quelques gorgées de thé, puis leva de nouveau les yeux vers moi.

— Donc, puisque Xymund est mort, vous montez sur le trône. Et qui vous remplacera si vous mourez sans enfant ?

Je la regardai, interdite. Comment n'y avais-je jamais pensé ?

Une minute plus tard, j'ouvris à la volée la porte de service. Dans la petite cour de derrière, Heath et mes gardes du corps étaient occupés à fendre le bois de chauffage.

— Heath !

— Lara ?

Il se retourna d'un bond tandis que les deux hommes s'emparaient en hâte de leurs armes.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il d'un ton alarmé.

— Il me faut des cartes de la région. Ensuite, je dois parler à Remn et Estoval. Et aussi à Kalisa, si je peux la trouver.

Je pris les rênes de mon cheval et montai en selle, aussitôt imitée par mes gardes du corps.

— Kalisa, la vendeuse de fromage ?

Avec son expression ahurie et sa hache à la main, Heath avait l'air d'un parfait demeuré. Je réprimai un fou rire. D'un coup de talon, je dirigeai ma monture vers le portail qui fermait la cour. Aussitôt, Heath laissa tomber son outil et courut à son cheval.

— Je veux également voir Warren, ajoutai-je. Tout de suite, c'est urgent.

Heath se hissa en selle.

— Que se passe-t-il ?

— Il se passe, répliquai-je en lançant ma monture au galop, que l'armée du Seigneur de Guerre lève le camp dans deux jours !

Mes mains étaient moites, mon estomac noué par l'angoisse, mon crâne vrillé par une migraine lancinante, et la couronne des rois de Xy menaçait à tout instant de glisser de ma tête. J'avais expédié des messagers dès mon retour au palais et convoqué une réunion extraordinaire du Conseil au coucher du soleil. Puis je m'étais enfermée dans ma chambre avec des cartes de la région, et j'avais longuement réfléchi aux différentes possibilités qui s'offraient à moi.

La salle du Conseil était noire de monde. En plus des membres habituels, menés par lord Warren, j'avais convié Othur et Simus. Sous les regards curieux, je m'installai au bureau de mon père, posai mes mains sur mes genoux, jugeant plus prudent de cacher le tremblement qui les agitait, et m'éclaircis la voix. Une fois tout le monde assis, je pris la parole.

— Je vous ai réunis ce soir pour discuter de l'avenir du royaume de Xy.

J'inspirai profondément afin d'apaiser les battements furieux de mon cœur.

— Simus de l'Aigle représente le Seigneur de Guerre. Celui-ci a confirmé qu'il renoncerait à ses droits sur le royaume de Xy dès que je serai officiellement couronnée.

Simus inclina la tête en signe d'assentiment. Sa présence était de la plus haute importance, mais plus vital encore était le fait qu'il ne comprenne que trop tard mes véritables intentions.

J'adressai un sourire aimable à mon auditoire.

— Je vous remercie d'être venus malgré une invitation très tardive. D'autre part, et je vous prie de m'en excuser, je n'ai pas encore constitué mon Conseil, dont je compte réduire le nombre de membres. J'en suis désolée, et je sollicite votre indulgence pour cette période de transition. Je voudrais que chacun d'entre vous continue de servir le royaume avec dévouement, jusqu'à ce que j'aie définitivement nommé mes conseillers.

Ce petit préambule sema la confusion parmi l'assistance. Manifestement, on n'avait pas envisagé le fait que je puisse réduire ou modifier le Conseil. Tant mieux. Mon but était de déstabiliser mes auditeurs, afin qu'ils s'interrogent sur les conséquences qu'entraînerait, pour chacun d'eux, mon avènement.

— Pour commencer, je voudrais rétablir une inexactitude concernant mon statut parmi le peuple firelandais. Le sens exact du mot captive...

Avec force détails, je soulignai combien celles, très rares, qui portaient ce titre étaient respectées et estimées parmi le peuple de la Grande Prairie. Simus confirma mes paroles, mais ses voisins ne semblaient guère convaincus. Au fond, peu m'importait qu'ils me croient, ou qu'ils ne voient dans mon discours qu'une vaine tentative de restaurer mon honneur bafoué. Tant qu'ils jouaient le jeu... Une fois ce chapitre clos, j'abordai la question qui me tenait à cœur.

— À présent que les destinées du royaume sont revenues entre les mains de la Maison de Xy, nous devons réfléchir aux besoins du pays et de son peuple. Certes, le Seigneur de Guerre nous a donné sa parole que, lui vivant, les raids ne reprendraient pas, mais lord Warren et moi-même sommes d'avis qu'il convient d'assurer notre sécurité. La nouvelle de mon couronnement va se répandre dans les contrées voisines et il se peut que certains, apprenant que le souverain de Xy est une femme, tentent de menacer nos frontières, voire de s'emparer du trône. Notre puissance militaire doit par conséquent être renforcée, ce qui suppose que nous levions un impôt afin de subvenir à ses besoins.

Je toussotai et pris une gorgée d'eau. Une sourde pulsation martelait mes tempes.

— Ce qui m'amène à la question suivante, que je souhaite vous soumettre. Le temps est venu de songer aux possibles alliances matrimoniales afin que la descendance royale soit assurée.

Je vis l'archevêque Drizen froncer les sourcils. Si tout se déroulait comme je l'espérais, il devait être en train de se demander, et les autres avec lui, quelles seraient les conséquences de l'intrusion d'un prince consort. Un inconnu qui, par la seule vertu de mon inexpérience, s'immiscerait dans l'exercice du pouvoir et menacerait leurs prérogatives... Eh bien, qu'ils y réfléchissent ! C'était mon but.

— Il nous faut également envisager la possibilité que je meure en couches, ou sans héritier. Le peuple doit avoir

l'assurance que le royaume passera entre des mains sûres et solides.

Je me mordis les lèvres et feignis de réfléchir.

— Je n'ai que peu de cousins, et tous assez éloignés, mais dans l'état actuel de la situation, ils sont mes légitimes héritiers.

Dans l'assistance, on échangea des regards consternés. Tout le monde connaissait les parents à qui je faisais allusion.

— Si seulement, soupirai-je, nous avions eu le temps d'évoquer ces questions avec le Seigneur de Guerre avant son départ ! Nous aurions pu mettre en place un système d'échanges ou de commerce privilégié...

Je me tournai alors vers Simus, comme sur une inspiration subite.

— Au fait, Simus ! Les vôtres seraient-ils ouverts à ce type de proposition ?

Le colosse noir secoua la tête.

— Votre Majesté, nous sommes habitués à prendre sans demander. L'idée d'échanger nous est étrangère. Je crains que ce ne soit pas envisageable.

Il esquissa un geste fataliste.

— Pour faire entrer cette notion dans les mentalités, et la faire admettre par les Tribus, il aurait fallu la force de persuasion d'une Captive...

— Quel dommage ! Les vôtres possèdent un don pour teindre de merveilleuses couleurs...

Je lui adressai un sourire enjôleur.

— J'aime tout particulièrement ce pourpre que vous portez aujourd'hui.

Il se redressa dans son siège, les yeux brillants de fierté. Je réprimai un sourire. Simus, en tenue civile, était une ode à la couleur. Un arc-en-ciel à lui tout seul ! Dans sa tenue aux coloris vibrants, il ressemblait à un paon faisant la roue au milieu d'un groupe de pigeons. Ravie de mon petit effet, je le regardai se rengorger sous les regards de l'assemblée, mais il ne remarqua pas l'éclat avide qui venait de s'allumer dans les yeux de dame Meris, maîtresse de la guilde des teinturiers et tisserands. Celle-ci paraissait soudain prête à tout pour s'approprier le secret de ces couleurs.

Exactement comme je l'avais espéré.

Je me levai, aussitôt imitée par l'assistance.

— Nous aurons de nombreuses décisions de la plus haute importance à prendre dans les jours à venir. Retrouvons-nous demain, trois heures après le lever du soleil, pour nous mettre au travail. Que la Déesse vous bénisse.

Je pris le bras que me tendait galamment Simus et me dirigeai vers la sortie. Nous n'avions pas franchi le seuil de la salle que le brouhaha des conversations s'éleva. Alors que les portes se refermaient derrière nous, j'ôtai ma couronne en soupirant de soulagement.

— Simus, j'ai une question de confiance à vous poser.

— Oui, Votre Majesté ? s'enquit-il, alarmé.

— Avez-vous du *kavage* dans vos appartements ?

Un éclat de rire sonore me répondit.

— Vos désirs sont des ordres, Votre Majesté !

## 13

Les domestiques qu'Anna avait assignés au service de Simus nous apportèrent du *kavage* chaud pendant que nous prenions place auprès de l'âtre où brûlait un bon feu. Malgré la chaleur des flammes, la pièce était fraîche. Sur une dernière courbette, les serviteurs se retirèrent. Simus, sa tasse à la main, s'adossa à son fauteuil.

— Par les Éléments ! Ma tente est mieux chauffée que votre château de pierre, maugréa-t-il.

J'acquiesçai en massant mes tempes douloureuses. J'étais soulagée d'être débarrassée de la pesante couronne, que j'avais déposée sur une table près de moi, et dont les pierres scintillaient doucement dans la lueur des flammes. En silence, je bus un peu de *kavage*. Malgré sa légère amertume, le breuvage m'apaisa aussitôt. Il me sembla que ma migraine s'évanouissait à chaque gorgée.

— Vous vous en êtes très bien sortie, petite guérisseuse.

Mon hôte étendit ses longues jambes devant lui.

— Vous avez fait preuve de savoir et de force.

Je baissai les yeux vers ma tasse. Le moment était venu.

— Simus... En tant que souveraine de Xy, je vous dois l'obéissance puisque vous représentez mon suzerain, n'est-ce pas ?

J'avais parlé dans sa langue, consciente que l'on pouvait nous entendre.

Simus hocha la tête.

— C'est exact. Je parlerai en son nom, jusqu'à ce qu'il vous délie de votre serment de fidélité envers lui.

— Ah ? Je ne me souviens pas d'avoir prêté serment, répondis-je, faussement étourdie, en le regardant par en

dessous.

Une expression de surprise passa sur son visage.

— Selon vos coutumes, un engagement pris par un souverain ne se transmet-il pas automatiquement à l'héritier de celui-ci ?

J'acquiesçai.

— En effet. À condition qu'il soit officiellement reconnu.

Simus esquissa un geste insouciant tandis que je poursuivais, d'un ton que j'espérais dégagé :

— Et en tant que Captive, Simus ?

— Pardon ?

— En tant que Captive, répétaï-je, vous dois-je aussi l'obéissance ?

Je le vis tressaillir. Son geste avait été imperceptible, mais il ne m'avait pas échappé. Très vite, Simus se composa de nouveau une expression impassible.

— Vous n'êtes plus la Captive, Votre Majesté.

— Mais en admettant que je le sois toujours ?

— En tant que Captive, vous n'auriez aucun compte à me rendre.

Il m'examina avec attention, mais son expression restait indéchiffrable.

— Seulement, permettez-moi d'insister, vous n'êtes plus considérée comme telle.

Je penchai la tête et lui adressai un sourire par-dessus le rebord de ma tasse.

— C'est curieux...

— Quoi donc ?

— Il me semblait avoir compris qu'une fois que Keir m'avait revendiquée comme Captive, seul le conseil des Anciens pouvait infirmer ou confirmer mon statut.

Cette fois-ci, une lueur alarmée s'alluma au fond de ses yeux. Je posai ma tasse sur la table, assez fort pour faire trembler la couronne.

— Répondez-moi tout de suite, Simus. Et jurez devant le Feu de dire la vérité !

De saisissement, il lâcha sa tasse et plongea la tête entre ses mains.

— Qui vous l'a dit ? Keir s'était pourtant assuré que...

— Personne ! tonnai-je en me levant dans un mouvement de colère feint. J'ai dû reconstituer la vérité toute seule.

Ravalant un sourire de triomphe, je pris une longue inspiration et m'efforçai de conserver une expression furieuse.

— Je dois être confirmée en tant que Captive par le conseil des Anciens, n'est-ce pas ?

Le front toujours entre ses mains, il hocha la tête.

— Par conséquent, je reste la Captive jusqu'à la délibération des Anciens ? poursuivis-je.

Un « oui » étouffé me parvint.

— Keir n'a pas le pouvoir de modifier mon statut une fois qu'il m'a revendiquée comme Captive ? insistai-je.

— Non.

— En tant que Captive, je ne dois de comptes qu'au Seigneur de Guerre que j'ai choisi, ce que je n'ai pas encore fait officiellement ? C'est pour cette raison que Keir m'a interdit l'accès au camp, afin que je ne puisse pas parler à Marcus ou à Joden ?

Simus laissa échapper un gémissement.

— Regardez-moi.

Il ne bougea pas.

— Simus, je vous ordonne de me regarder.

Il baissa les mains et s'adossa de nouveau dans son fauteuil en levant les yeux vers moi.

— Lara, je vous en prie !

Je me redressai de toute ma hauteur.

— En tant que Captive...

D'une main, il me fit taire.

— ... vous avez autorité sur moi, finit-il à ma place.

Il laissa retomber son bras.

— Keir essaie d'agir au mieux de vos intérêts, les vôtres et ceux de votre pays. Votre royaume a besoin de vous. En restant la Captive, vous auriez dû affronter des obstacles qui...

— Au mieux de mes intérêts ? répétais-je, irritée. Sans chercher d'autres solutions ? Sans me demander mon avis ?

— Petite guérisseuse...

— Assez !

Je redressai le menton.

— Maintenant, Simus, veuillez entendre les volontés de la Captive.

Il s'affaissa sur sa chaise.

— Je suis à vos ordres. Captive.

Il semblait abattu, mais soudain, une lueur espiègle passa dans ses yeux.

— Pouvons-nous juste faire servir un peu de *kavage* avant que vous m'ordonniez de fouler aux pieds les plans de Keir ?

D'un signe de tête, j'acceptai, puis je m'assis, le cœur gonflé d'un enivrant sentiment de victoire. Ma migraine avait disparu. J'allais réussir à concilier l'inconciliable. Accorder mes devoirs de souveraine et mes désirs de femme.

Le meilleur, quand on était la Captive, c'est que l'on obtenait toujours ce que l'on voulait...

Pour la seconde fois, je me trouvais assise derrière le bureau de mon père, face au Conseil réuni. Comme la veille, j'avais les mains moites, le cœur battant, et ma couronne en équilibre précaire sur ma tête.

Je posai mes paumes bien à plat sur les cartes déroulées devant moi et m'exhortai à conserver mon calme. Cette journée pouvait voir le triomphe de mes espoirs les plus fous, ou leur ruine.

— Merci à toutes et à tous d'être de nouveau réunis autour de moi ce matin. Avant que nous ne commençons nos délibérations, j'ai une communication à vous faire.

Malgré l'heure matinale, l'assemblée semblait parfaitement réveillée. Les hommes et les femmes qui componaient le Conseil – seigneurs du royaume, maîtres de guildes ou membres du clergé – arboraient l'expression alerte et le regard vif de ceux qui savent que leurs intérêts risquent d'être menacés. À l'exception de lord Durst, encore alité à la suite de sa blessure, tous étaient venus. J'avais soigné l'accueil en leur faisant offrir du thé et des pâtisseries, mais je ne me leurrais pas : il en faudrait plus pour les gagner à ma cause.

Othur était assis un peu à l'écart. Il n'était pas à proprement parler membre du Conseil, mais en tant que sénéchal, il avait toujours été convié par mon père à ces réunions. Xymund lui avait supprimé ce privilège, que je m'étais empressée de rétablir

dès la veille. Lord Warren se trouvait à côté d'un Simus rayonnant dans sa tunique et ses larges pantalons aux nuances d'or et de cuivre. Avec la broche d'onyx en forme de félin qui brillait au col de sa chemise, le Firelandais était l'image même de l'opulence tranquille.

Je m'éclaircis la voix.

— Après mûre réflexion, je suis arrivée à la conclusion qu'il est du plus haut intérêt pour le royaume que je retrouve ma place de Captive auprès du Seigneur de Guerre.

Des murmures de stupeur s'élevèrent. Je venais de marquer un point.

— Notre joie et le soulagement de mon retour imprévu ne doivent pas nous masquer la triste situation dans laquelle se trouve le royaume.

Je levai la main pour faire taire Othur et l'archevêque Drizen, qui tentaient de protester.

— Laissez-moi vous exposer la réalité telle qu'elle m'apparaît, ensuite je répondrai à toutes vos questions.

Puis, ayant pris une profonde inspiration :

— Tout d'abord, je ne vois aucune alliance matrimoniale qui soit susceptible à la fois de remporter les suffrages du Conseil et de me convenir à titre personnel. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles Xymund n'a jamais contracté de mariage pour moi.

Ce qui était la stricte vérité. J'avais eu beau examiner les cartes pendant des heures à la lueur des bougies, je n'avais trouvé aucun souverain voisin susceptible d'être épousé. Le seul allié potentiel était âgé de cinq ans, et son royaume confié à un régent.

— D'autre part, il serait inconvenant que j'épouse l'un de mes sujets xyians.

Ce point était déjà plus discutable. Je connaissais deux ou trois héritiers de très noble ascendance encore célibataires, qui auraient été ravis de jouer les princes consorts. Mais j'étais certaine que les traditionnelles rivalités entre grandes familles empêcheraient ceux-ci de trouver grâce aux yeux des parents de leurs rivaux, tous membres du Conseil.

— Si je devais retourner à la Déesse sans laisser de

descendance derrière moi, le trône reviendrait alors à mes cousins.

Je marquai une courte pause. Il était inutile d'argumenter plus longtemps sur ce sujet : tout le monde connaissait mes cousins.

— Bref, pas d'époux, pas d'héritier, repris-je. Nous sommes dans une impasse.

La consternation se lisait sur tous les visages. Le seul encouragement me venait de Simus, qui me considérait avec une curiosité amusée. Je me redressai en priant pour que la lourde couronne ne glisse pas de mon crâne et continuai de développer mon argumentation.

— Notre armée a été affaiblie par les récents événements. Les incursions à nos frontières ne manqueront pas, surtout lorsque l'on saura que c'est une femme sans expérience de la guerre qui est montée sur le trône.

Je cherchai le regard de Warren, mais son visage restait impassible.

— Il faudra non seulement du temps pour reconstituer notre puissance militaire, mais aussi de l'argent, c'est-à-dire une augmentation des taxes et des impôts. Ce qui risque d'être difficile puisque, pendant la guerre, les échanges commerciaux avec les pays voisins se sont pratiquement interrompus, et qu'aucune route nouvelle n'a été ouverte depuis le règne de mon père.

Remn, Estoval et Kalisa m'avaient confirmé ce dernier point.

— Une impasse, vous dis-je. À moins que je contracte un mariage en bonne et due forme avec le Seigneur de Guerre. Cette union résoudrait tous nos problèmes.

L'archevêque Drizen fut secoué d'une quinte de toux, mais je l'ignorai.

— Je n'en doute pas, une telle alliance serait rapidement bénie par la Déesse, et comme me l'a confirmé Simus de l'Aigle, mon premier-né pourrait être élevé comme un fils de Xy et devenir le légitime héritier de la couronne.

Je marquai une courte pause afin de laisser mon auditoire prendre la mesure de mes paroles.

— En retrouvant mon statut de Captive, je pourrai

promouvoir de fructueux échanges commerciaux entre nos deux peuples, ce qui ouvrira de nouveaux marchés pour Xy et nous donnera accès à de nouveaux produits. Plus important encore, cette alliance nous assurera la protection de l'armée du Seigneur de Guerre, dont nous connaissons la puissance. Même les plus agressifs de nos voisins y réfléchiront à deux fois avant de menacer nos frontières. De ce fait, nos besoins militaires s'en trouveront considérablement réduits, ainsi, par contrecoup, que l'inévitable augmentation des taxes et autres prélèvements.

Sur ce dernier sujet, toutefois, il n'était pas question de renoncer à toute levée d'impôt. Le royaume avait besoin de renflouer ses caisses.

— Bien entendu, je suis à l'écoute de vos suggestions et arguments. Au cas où l'un d'entre vous aurait une meilleure idée pour servir les intérêts du royaume, qu'il s'exprime librement. Cependant, j'insiste sur un point : le temps nous est compté. Si le Seigneur de Guerre rentre chez lui sans captive, il sera trop tard. Et je vous le rappelle, son départ est imminent.

Aussitôt, un brouhaha s'éleva dans la salle du Conseil. Tout le monde avait son avis sur la question et voulait le donner sans attendre. Othur, lui, gardait les lèvres serrées. Warren paraissait dubitatif. Quant à l'archevêque Drizen, il semblait au bord de l'apoplexie.

Je décidai de leur accorder quelques instants de répit, le temps pour eux d'assimiler toutes ces nouveautés... et, pour moi, de prendre le pouls de l'assistance. Sans me focaliser sur une conversation en particulier, je tentai de discerner la tonalité dominante. À présent que j'avais posé mon diagnostic, il ne me restait qu'à espérer que le patient allait accepter le remède, même si la potion était amère !

Je redressai les épaules, réclamai le silence et invitai lord Warren à prendre la parole. J'aurais mille fois préféré procéder en douceur, approcher chaque conseiller un par un pour le persuader avec tact, mais je n'en avais pas le temps. Mon plan devait réussir tout de suite... ou échouer tout de suite.

Sur la demande du premier conseiller, je repris mon argumentation, point par point. Nous nous penchâmes sur les cartes des royaumes alentour pour envisager toutes les alliances

matrimoniales potentielles, ce qui nous prit un temps infini. Sur les six souverains voisins, trois étaient déjà mariés et pères de famille, le quatrième était une femme, le cinquième un enfant de cinq ans, et le sixième descendait d'une famille dont tous les individus mâles étaient, à des degrés divers, frappés de folie. Il se trouva bien quelques conseillers pour défendre ce dernier candidat, mais face aux regards consternés de leurs collègues, ils n'osèrent insister.

Puis nous examinâmes l'opportunité de me trouver un conjoint dans la noblesse de Xy. La question suscita de vifs débats. À peine le nom d'un fils de noble souche était-il proposé qu'un membre d'un clan rival s'empressait de lui trouver une tare rédhibitoire. Renonçant rapidement à me mêler à la discussion, je m'adossai à mon fauteuil, les bras croisés. Simus, malgré une connaissance imparfaite de notre langue qui lui interdisait de goûter toute la subtilité des noms d'oiseaux qui volaient d'un groupe à l'autre, semblait s'amuser comme un fou. Quant à Othur, je ne réussis qu'une fois à croiser son regard, et il détourna aussitôt les yeux. Finalement, jugeant que cette agitation ne nous menait à rien, je mis fin à une discussion qui menaçait de tourner au pugilat.

La question suivante, qui portait sur les héritiers actuels susceptibles de porter la couronne, fut rapidement réglée. Tout le monde connaissait mes cousins, et sur ce point au moins, l'unanimité fut totale : personne ne souhaitait les voir monter sur le trône.

C'est au cours du débat concernant les impôts que je compris que j'avais dans la salle un allié, et de poids.

— Je pense que dame Xylara a raison, déclara lord Warren en se levant. Elle fera plus de bien que de mal au royaume en revendiquant son titre de Captive.

Il parcourut l'assistance du regard et s'arrêta sur Othur.

— J'ai eu affaire personnellement au Seigneur de Guerre ; il n'est pas homme à nous trahir. Mon avis est que nous soutenions la fille de Xy dans sa décision.

Il reprit sa place tandis que les conversations fusaiient de toute part.

Puis dame Meris se leva d'un bond.

— La guilde des tisserands et teinturiers est d'accord avec cette opinion, déclara-t-elle avant de se rasseoir tout aussi brusquement.

Que la Déesse en soit remerciée, l'instinct mercantile n'était pas un vain mot ! Les bénéfices d'une expansion commerciale étant évidents pour tous, ce débat-là me serait épargné. Je n'avais pas douté un instant que je pourrais compter sur l'aide de dame Meris...

— Eh bien moi, je suis contre.

Le corpulent archevêque Drizen se leva avec difficulté.

— Nous ne pouvons pas, en notre âme et conscience, livrer une innocente fille de Xy à un barbare doublé d'un mécréant. La Déesse ne saurait le tolérer.

Bien entendu, j'avais anticipé cet argument. Je bondis de mon fauteuil.

— Le moment est venu de prendre une collation, suggérai-je d'un ton conciliant. Il me semble qu'un rafraîchissement sera l'occasion pour chacun de faire le point en toute sérénité.

Sur un signe de ma part, les domestiques firent circuler des plateaux chargés de boissons diverses, de bols de soupe et de pain encore chaud. Je déambulai quelques instants dans la salle, saluant chacun, souriant à tout le monde, jusqu'à ce que mes pas m'amènent opportunément devant l'archevêque Drizen, toujours flanqué du diacre Browdus.

— Votre Grandeur, puis-je vous entretenir en particulier ?

— Bien entendu, fille de Xy.

Je m'assis sur un siège voisin et fis signe au prélat de m'imiter, ce qu'il fit en lissant son habit avec soin. Selon son habitude, le diacre se posta derrière lui, les traits contractés en une expression austère.

— Votre Grandeur, avant que le Conseil continue ses débats, il me semble utile d'attirer votre attention sur les... dispositions de couchage en vigueur au campement du Seigneur de Guerre.

— Les... Oh ! s'exclama l'archevêque, avant de poursuivre à voix basse : Et où dormiez-vous donc, ma fille ?

J'attendis qu'il porte sa tasse de thé à ses lèvres.

— Dans le lit du Seigneur de Guerre, Votre Grandeur.

Il s'étrangla, pris d'une soudaine quinte de toux. Les yeux

écarquillés de stupeur, il refusa d'un geste impatient l'aide du diacre et, sortant un mouchoir de sa poche, entreprit de tamponner son habit.

— Que dites-vous, mon enfant ?

— Je dis que pendant mon séjour au camp, j'ai dormi dans le lit du Seigneur de Guerre.

Son visage s'empourpra.

— Ma pauvre petite ! gémit-il.

— Votre Grandeur, si je souhaite m'ouvrir à vous de ce sujet, c'est parce que ma conscience est troublée.

— Mon enfant, je...

Il s'agita sur son siège, plus rouge qu'une pivoine.

— Vous n'avez nul besoin d'entrer dans les détails.

— Je vous remercie infiniment pour votre délicatesse, Votre Grandeur, mais je ne puis vous cacher plus longtemps la vérité.

— La vérité ? répeta-t-il. Quelle vérité ?

Un voile de sueur couvrait son front. Il posa sa tasse et jeta autour de lui un regard éperdu, comme s'il cherchait une échappatoire.

— Je ne suis plus vierge, déclarai-je en toute simplicité.

Je pris une gorgée de thé pour lui laisser le temps de saisir mes paroles et ses implications.

— En êtes-vous bien sûre ? glapit-il.

Je réprimai un éclat de rire. Browdus, lui, était plus pincé que jamais, et les yeux lui sortaient presque de la tête.

— Absolument.

Je le regardai droit dans les yeux.

— Un prince étranger trouverait à redire à cet état de fait, ajoutai-je.

Le malheureux rougit de plus belle, si c'était possible.

— Peut-être une tolérance pourra-t-elle être négociée ? suggéra-t-il d'une voix faible.

— Hélas ! Tout le monde ne possède pas votre esprit de charité, Votre Grandeur !

Au cours du dernier sermon auquel j'avais assisté, l'archevêque avait si longuement insisté sur ce point, et avec un tel luxe de détails, qu'il ne pouvait que se rallier à mes positions.

— En effet, en effet... marmonna-t-il avant de pousser un

soupir de regret. Il ne nous reste plus qu'à espérer que le Seigneur de Guerre, concernant les autres aspects, respectera nos traditions.

Je hochai vigoureusement la tête.

— Je peux témoigner, pour avoir passé du temps parmi les siens, que son peuple fait preuve d'une grande ouverture d'esprit vis-à-vis de nos croyances.

Puis, me levant de mon siège :

— Je vous remercie infiniment, Votre Grandeur. Vos paroles m'ont apporté un immense réconfort.

Un mélange de soulagement et de confusion se peignit sur son visage.

— N'hésitez pas à vous confier à moi, mon enfant.

Je me dirigeai vers la fenêtre pour m'assurer que l'armée de Keir était toujours là. Simus m'avait certifié qu'elle ne partirait pas plus tôt que prévu, mais cela n'avait pas apaisé mes craintes. Un bref regard vers la vallée m'apprit que les préparatifs du départ étaient en cours, mais que les troupes étaient encore sur place.

Othur me rejoignit, une tasse à la main. Un silence tendu s'abattit entre nous.

— Othur...

— Lara... dit-il en même temps.

Nous éclatâmes d'un rire nerveux, puis il secoua la tête.

— Moi d'abord, dit-il avec une tendresse un peu bourrue. Lara... tu es une fille, pour Anna et moi. Ne nous reproche pas d'essayer de te protéger.

Mes yeux s'emplirent de larmes.

— Je ne veux pas vous faire souffrir, murmurai-je.

Othur se tourna vers la fenêtre.

— J'ai beaucoup réfléchi à tout ceci, Lara, et j'ai essayé d'imaginer ce qu'aurait fait ton père. Je suis même allé prier au temple... Quand tu as retiré cette broche de la cape de Simus, c'était pour lui sauver la vie. Ton intention était noble, mais un souverain se doit de voir au-delà des intérêts particuliers pour agir au service de tout un peuple, de tout un pays.

Il chercha mon regard.

— Tu pourrais devenir une grande reine, Lara, mais tu serais

malheureuse, et tu y perdrais un peu de ton âme. Même si finalement tu prenais la bonne décision, tu en porterais le poids. Tu serais hantée par le souvenir des vies sacrifiées, au lieu de te réjouir pour celles que tu aurais préservées. Tu es une Fille du Sang, mais je ne te souhaite pas un tel destin. Sans compter que ce n'est pas évident d'admettre que notre petite protégée a grandi...

Il m'adressa un sourire contraint.

— Bref, je dois reconnaître que tes arguments font mouche.

Puis, pivotant de nouveau vers la fenêtre :

— Est-ce donc cela que tu veux ? demanda-t-il dans un soupir fataliste. Ou plutôt... celui-là ?

Je hochai la tête, avant de rajuster précipitamment ma couronne qui menaçait une fois de plus de glisser.

— Qui régnera à ta place, fille de Xy ?

Il n'y avait pas de reproche dans sa voix, seulement une légitime inquiétude.

— Y as-tu songé ?

Je lui souris, le cœur soudain plus léger.

— Je suppose que tu n'as pas oublié *L'Épopée de Xyson* ?

— Non, bougonna-t-il, mais j'avais espéré que toi, tu ne t'en souviendrais pas.

Une étincelle ironique pétilla dans ses yeux cernés par la fatigue.

— Très bien. Mon soutien t'est acquis... Captive.

D'un coup de menton, il désigna le Conseil derrière nous.

— Et tu auras le leur dès qu'ils auront repris leurs places. Trouve un prétexte pour t'éclipser quelques instants et laisse-nous faire, Warren et moi.

Simus nous rejoignit en claudiquant, une tasse dans une main, une assiette de tartelettes dans l'autre.

— Goûtez donc ceci.

Imitée par Othur, je me servis et mordis dans la mienne. Dès la première bouchée, je compris d'où venait mon adversaire le plus farouche. J'adressai un clin d'œil complice à Simus.

— On dirait que j'ai contrarié la cuisinière.

Il hocha la tête d'un air grave.

— La nouvelle a dû se répandre jusqu'aux cuisines, renchérit

Othur en faisant la grimace. Il est temps d'aller parlementer avec Anna.

— Si tu y allais toi-même ? suggérai-je. C'est ton épouse, non ?

Othur haussa un sourcil hautain.

— En tant que Captive et fille de Xy, tu ne peux t'exonérer de certaines négociations.

Je ne sus que répondre à cela.

Comme d'ordinaire, le plus grand désordre régnait dans les cuisines, de même qu'une agitation fébrile et une chaleur étouffante. Le personnel semblait particulièrement nerveux. Quant à Anna, avant même de pousser la porte, je l'avais entendue tancer une domestique qui avait cassé un plat.

Plantée au milieu de la vaste pièce, ceinte d'un tablier maculé de taches, la cuisinière haranguait ses troupes, une cuiller de bois à la main. Après m'être faufilee à travers l'ouverture, je demeurai immobile quelques instants pour l'observer. Manifestement furieuse, elle déversait sa colère sur tous ceux qui passaient dans son champ de vision.

Puis l'une des servantes remarqua ma présence et murmura quelque chose à Anna. Dans un sursaut, celle-ci pivota vers moi, faisant trembler son double menton, mais je soutins son regard sans me laisser intimider.

— Les pâtisseries ne sont pas à votre goût, damoiselle ?

— Anna...

— Et cette broche ? rugit-elle à l'intention d'un marmiton affecté à la rôtisserie. Elle va tourner toute seule ?

Puis, me toisant avec dédain :

— Alors comme ça, tu veux te jeter sur les routes à la poursuite de ce barbare ?

— Écoute, Anna...

En l'espace d'une seconde, ses traits se décomposèrent.

— Pourquoi ? murmura-t-elle dans un sanglot. Dis-moi pourquoi ? Il t'a libérée, il t'a rendue à nous. Pourquoi veux-tu t'en aller ?

Elle se laissa tomber sur un tabouret, qui gémit sous son poids. Un silence de mort était tombé et tous les regards convergeaient sur nous.

D'un geste, j'ordonnai à tout le monde de s'en aller. On m'obéit, non sans avoir retiré du feu les pièces de viande et ragoûts. Une fois que nous fûmes seules, je m'approchai d'Anna qui pleurait à chaudes larmes, pour passer mes bras autour de ses épaules. Puis je posai la tête sur la sienne et la laissai épancher son chagrin.

Othur nous rejoignit à cet instant. Il s'accroupit devant elle pour lui frotter les genoux.

— Anna, chuchota-t-il.

Elle renifla. Son visage était congestionné et baigné de larmes. Prenant le grand mouchoir blanc qu'Othur venait de sortir de sa poche, elle se moucha bruyamment.

— Pourquoi veut-elle partir ? gémit-elle. Alors qu'elle nous est revenue saine et sauve !

Elle hoqueta.

— Elle n'a aucune raison de nous quitter !

Je me redressai dans un soupir tandis qu'Othur prenait sa main.

— Anna, ma chérie, regarde-la donc !

Elle leva vers moi ses yeux rougis par les larmes.

— Elle n'est plus notre petite fille, Anna. Notre oisillon doit maintenant prendre son envol.

— Et pour aller où ? grommela Anna en me couvant d'un regard furieux.

Je la vis soudain cligner des yeux, comme saisie d'un doute.

— Ne me dis pas que tu t'es amourachée de ce barbare ?

Malgré les larmes qui perlaient à mes paupières, je hochai la tête en souriant.

— Par ailleurs, ajouta Othur, elle m'a convaincu, ainsi que tout le Conseil, que son départ est de l'intérêt supérieur du royaume.

— Comme vous voudrez, dit-elle en retirant ses mains pour essuyer ses yeux avec le coin de son tablier, mais je vous informe solennellement que celui qui dirigera le pays à sa place sera au régime sec. Qu'il ne compte pas sur moi pour lui mitonner des petits plats !

Othur laissa échapper un gros soupir.

— Cruel destin ! commentai-je. Être affamé par sa propre

épouse !

— Pardon ?

— Anna, je vais nommer Othur gouverneur de Xy en mon absence.

— Madame mon épouse, vous allez me promettre de me nourrir correctement, déclara Othur.

Il se redressa pour la serrer contre lui tandis qu'elle sanglotait de plus belle.

L'aube du départ de Keir se leva, claire et lumineuse. Au moment où le soleil jaillissait de la ligne d'horizon, les éclaireurs s'élancèrent. Bientôt, le gros des troupes se mettrait en marche à leur suite. Drapés dans de chaudes capes de laine, Simus et moi les observions depuis les remparts.

— Il va me tuer, déclara Simus d'un ton morose.

Je lui jetai un regard de sous ma capuche.

— Je ne crois pas. C'est sur moi que retombera le blâme. Keir ne vous tiendra pas responsable de ma décision.

Il émit un petit rire.

— Ce n'est pas de Keir que je parle, mais de Joden. Il sera furieux d'avoir manqué le spectacle. Au moins, laissez-moi lui envoyer un messager.

— Non. Je ne peux pas prendre le risque que Keir ait vent de mon projet. Si vous vous inquiétez pour Joden, expédiez-lui une lettre pour lui décrire la situation, mais attendez un peu. Rien ne dit que mon plan fonctionnera.

— Une lettre ? s'écria Simus. Captive, je suis incapable de...

— Dictez votre courrier à quelqu'un, qui la rédigera pour vous.

— Oh !

Une expression soulagée se peignit sur ses traits. Je tournai de nouveau mon regard vers la vallée.

— Dans combien de temps vont-ils se mettre en marche ?

— En général, Keir envoie les éclaireurs deux heures avant l'armée.

Je lui adressai un sourire. En réponse, il secoua la tête d'un air amusé, faisant danser les anneaux d'or qui pendaient à son oreille.

— Croyez-moi, Captive, dans un millier d'années, on

chantera encore votre saga.

Je réprimai un éclat de rire et descendis des remparts. Saluée au passage par les gardes de faction, je rentrai dans le château et me dirigeai vers la salle du trône.

Le couronnement, dénué de toute pompe et de toute cérémonie, fut sans doute le plus expéditif de l'histoire de Xy. Nous avions convié les seigneurs et les maîtres des guildes, ainsi que tout le personnel du palais, afin qu'ils en soient les témoins.

Une fois que je fus officiellement déclarée reine de Xy, Simus s'avança et je m'agenouillai devant lui pour renouveler le serment de paix déjà prononcé par Xymund.

Puis j'appelai Othur et, selon un rituel directement inspiré de *L'Épopée de Xyson*, le nommai gouverneur de Xy pour toute la durée de mon absence.

L'annonce publique de ma décision avait été plus délicate à mettre en œuvre, car le peuple craignait les conséquences de mon départ. On n'avait guère manifesté d'inquiétude à l'époque où je m'étais soumise à ce qui apparaissait comme une forme d'esclavage, mais à présent que je me battais pour mes convictions, on commençait à douter. Toutefois, je m'étais assurée que les délibérations du Conseil avaient été portées à la connaissance de tous, et aucune contestation ne s'était élevée.

Alors que je faisais mes adieux à Othur, Anna et lord Warren devant l'immense portail de la cour d'honneur, Simus me rejoignit avec nos chevaux. Marshall Warren semblait inquiet.

— Dame Xylara... Et si le Seigneur de Guerre ne voulait plus de vous ? Que feriez-vous ?

Je pris une longue inspiration et montai en selle, secrètement ravie que personne n'ait soulevé cette hypothèse jusqu'alors.

— Je réfléchirai à cette question si elle se pose, Warren. Pas avant.

Sur ces mots, nous fîmes pivoter nos montures et quittâmes le château.

Nous parvînmes sur la crête qui surplombait la route au moment où l'armée de Keir se mettait en marche. La piste, étroite bande de terre poussiéreuse, s'étirait sur d'innombrables lieues au cœur de la vallée, jusqu'à l'horizon. Le jour était clair

et frais, avec une légère brise. Lorsque le soleil se coucherait derrière les montagnes, la nuit serait glacée.

Dans un concert de cris que la distance assourdissait, la longue colonne commença à passer à nos pieds, menée par ses chefs. Je reconnus Iften et Joden, puis mon regard fut attiré par Keir. Comment ne pas le voir, fièrement monté sur son cheval, tout de noir vêtu et drapé d'une grande cape écarlate ? Il chevauchait en tête, le regard droit devant lui. Il fut rapidement rejoint par Joden, qui devait nous avoir remarqués car il se pencha pour lui parler. Keir passa devant nous sans un regard.

— Vantard ! murmura Simus, amusé.

Intriguée, je l'interrogeai du regard.

— Il va au trot, m'expliqua mon compagnon. En temps normal, l'armée se déplace au pas.

— Oh ! Pour ménager vos montures ?

— Non, nos séants ! répondit-il dans un éclat de rire. Le trot est une allure éprouvante pour le cavalier. Keir veut vous impressionner ; dès qu'ils seront hors de vue, ils ralentiront.

Il fallut un certain temps à l'armée pour défiler devant nous. Finalement, le flot des guerriers et des chevaux de bât se tarit. L'arrière-garde, que nous ne pouvions voir, était encore au camp. Comme me l'avait expliqué Simus, elle attendrait une heure ou deux avant de se mettre en route et resterait à l'affût de toute tentative de poursuite. Régulièrement, elle enverrait des hommes au rapport auprès de Keir. Je comptais sur ce dernier point.

Une fois que le dernier cavalier fut passé, je descendis de mon cheval pour ôter ma cape et mes chaussures.

— Vous prenez un risque inconsidéré, me rappela Simus. Vous allez être seule sur la route, sans aucune escorte. Au moins, laissez-moi vous suivre à distance pour veiller sur vous.

— Je vous l'interdis, Simus.

Frissonnant dans ma fine tunique blanche, je glissai la cape et mes bottes dans les fontes.

— Votre peuple aime les actes qui ne manquent pas de panache, ajoutai-je en lui tendant les rênes de mon cheval. Il ne devrait pas être déçu. Le Seigneur de Guerre m'a revendiquée ; je ne veux rien accepter qui ne vienne de ses mains. La seule

chose qui m'inquiète, c'est de savoir comment il va réagir.

Keir ne m'avait-il pas affirmé que son cœur était entre mes mains ?

— J'aimerais pouvoir vous rassurer, mais je n'ai qu'une certitude : il sera furieux.

Simus laissa échapper un soupir, puis il me décocha un sourire.

— Joden également, d'ailleurs. Transmettez-lui mes amitiés. Bonne chance, Captive.

— À vous aussi, Simus.

Et je me mis en marche à la suite de l'armée.

Nous étions encore en vue de la citadelle. Quand je partis sur la route, j'entendis des hourras affaiblis. Toute une foule s'était massée sur les remparts pour assister à mon départ. Othur, Warren et Simus s'occuperaient bien du royaume, j'en étais certaine, par contre je ne savais pas comment mon acte désespéré serait accueilli.

Devant moi, je pouvais voir la longue colonne laissant dans son sillage un nuage de poussière. Sous mes pieds, la terre était froide, martelée par le passage d'innombrables sabots. Je marchai prudemment afin d'éviter les pierres les plus pointues, en essayant de conserver un rythme régulier. Je devrais cheminer longtemps avant que l'on me rattrape ; j'aurais besoin de toutes mes forces. Le vent se leva, traversant sans peine ma fine tunique blanche, faisant danser mes cheveux. Je ne les avais pas attachés, afin d'être exactement comme le premier soir de mon arrivée au camp.

Malgré mes efforts, je ne parvins pas à apaiser mon esprit. À chaque pas, je me représentais un peu plus précisément la colère de Keir lorsqu'il apprendrait ce que j'avais fait. Des images terrifiantes défilaient devant mes yeux. J'étais attachée à un poteau, fouettée jusqu'au sang, piétinée sous les sabots de son cheval... Je me mordis les lèvres pour réprimer un cri de douleur en me blessant sur une pierre du chemin. Au lieu de songer à ce qui risquait de m'arriver, me dis-je, je ferais mieux de regarder où je marchais... ne fût-ce que pour éviter le crottin de cheval qui jalonnait la route. Avais-je bien fait, me demandai-je soudain, d'aller pieds nus ?

Une intense nuance orangée avait envahi le ciel quand l'écho d'une cavalcade vibra sous mes pas. Sans me retourner, je continuai de mettre un pied devant l'autre avec régularité. L'espace d'un instant, je fus saisie d'une crainte. Et si Simus ou Othur avait envoyé des troupes à ma poursuite ? Quelques secondes plus tard, j'eus la réponse à cette question. Un groupe de cavaliers me dépassa au galop, avant de tourner autour de moi. L'arrière-garde de l'armée de Keir m'avait enfin rejointe. L'un des hommes poussa un cri de surprise en me reconnaissant. Il tira si fort sur ses rênes que sa monture se cabra dans un hennissement. Son collègue, entendant cela, dégaina son épée et s'approcha.

Je les ignorai.

Le premier cavalier se dressa sur sa selle.

— Captive ? demanda-t-il d'un air effaré.

En levant les yeux, je reconnus Tant, le guerrier qui avait reçu des coups de fouet pour s'être endormi pendant son tour de garde.

Son camarade le rejoignit tout en parcourant les alentours d'un regard méfiant.

— C'est la Captive ?

Sans lui répondre, Tant glissa à bas de sa monture.

— Que faites-vous ici, Captive ? Où est votre escorte ?

Je continuai de marcher.

— Je reste aux côtés du Seigneur de Guerre, répliquai-je sans ralentir l'allure.

Ils me suivirent, Tant tenant son animal par la bride, l'autre mettant le sien au pas.

— Je vous en prie, Captive, montez. Nous allons vous mener auprès du Seigneur de Guerre, dit Tant. Vous ne devriez pas marcher ainsi.

— D'autant qu'elle est pieds nus, fit observer le second guerrier.

Je poursuivis mon chemin sans tourner la tête.

— Mon Seigneur m'a revendiquée. Je n'accepterai rien qui ne vienne de ses mains.

Tant me rejoignit.

— Captive, l'armée ne fera pas halte avant un bon moment.

Je ne sais pas quand vous le rejoindrez, et je ne peux pas vous laisser...

D'un regard, je le fis taire. Il pila net, puis j'entendis derrière moi une conversation à mi-voix. Manifestement, un débat s'était élevé entre les deux hommes.

— Tu vas prévenir le Seigneur de Guerre, disait l'un.

— Non, c'est toi qui y vas. Moi, je reste avec elle.

La dispute se poursuivit, puis le second proposa :

— D'accord, on tire à la courte paille. Arrache un cheveu de ta tête. Le plus court y va.

Quelques instants plus tard, un rire de triomphe s'éleva derrière moi, puis le second guerrier me dépassa en lançant sa monture au galop. Tant me rattrapa.

— Captive, insista-t-il, je vous en prie. Prenez au moins mes chaussures et ma cape. Vous êtes glacée et vos pieds sont en sang.

De fait, la douleur était si vive que j'avais l'impression de marcher sur des charbons ardents.

— Pas question, ripostai-je sans ralentir l'allure.

Grommelant quelque chose que je ne compris pas, Tant leva le poing vers le ciel. Je ne sus s'il s'agissait d'une prière ou d'un juron, mais j'entendis distinctement les mots « Pourquoi moi ? ». Pour ma part, j'étais épuisée et j'avais mal aux pieds. Je n'allais pas, en plus, subir ses jérémiades tout au long du chemin !

— Retournez à votre tâche, ordonnai-je.

— Avec tout le respect que je vous dois, c'est exactement ce que je fais. Puisque vous refusez mon aide, mon devoir est de vous escorter.

Je lui jetai un regard courroucé.

— Oseriez-vous désobéir à la Captive ?

— Oui, répondit-il en tordant les lanières de cuir entre ses doigts. Vu la façon dont le Seigneur de Guerre, depuis quelques jours, tourne en rond comme un *chat* en furie et aboie sur tous ceux qui passent, je préfère être puni par vous que mis à mort par lui.

Je hochai la tête, visage baissé, et continuai ma pénible progression, mais j'avais soudain le cœur plus léger. Tiens donc,

Keir tournait en rond ? Comme un *chat* en furie ?

Au demeurant, je ne savais toujours pas ce qu'était un *chat*.

Après ce qui me parut une éternité, un nuage de poussière s'éleva sur la piste, loin devant nous. Un groupe de cavaliers se dirigeait vers nous au grand galop. Mon garde du corps autoproclamé recula lorsque nous reconnûmes Keir, qui fondait sur nous tel un aigle sur sa proie, sa cape rouge claquant au vent, suivi par une petite troupe. Je fis halte pour l'attendre.

Il arrêta sa monture juste devant moi. La bête me dominait de toute sa hauteur, un souffle saccadé jaillissant de ses naseaux fumants. Je gardai les yeux baissés.

— Au nom de tous les Éléments, que fais-tu ici ? rugit Keir.

— Je suis mon Seigneur, répliquai-je aussi calmement que possible.

— Tu m'as juré soumission et promis de gouverner ce pays.

Tout en parlant, il avait remis son cheval au pas pour lui faire décrire un cercle autour de moi. Il me semblait percevoir le poids de son regard sur mon dos. Un frisson de terreur me parcourut.

— La Reine a donné sa parole, mais non la Captive.

Je levai les yeux vers lui au moment où son cheval revenait devant moi. Son visage était déformé par la fureur. Malgré la peur qui m'avait envahie, je poursuivis :

— La Captive reste avec le Seigneur de Guerre.

De nouveau, il décrivit un cercle autour de moi.

— Je vais te faire raccompagner au château.

— Très bien. Je ferai donc le chemin une deuxième fois.

— Pas si tu es enchaînée à ton trône ! rétorqua-t-il au terme d'un troisième tour.

Sur son cheval, un peu à l'écart de la route, Joden émit une toux discrète. Marcus, enveloppé dans sa cape, avait rangé sa monture non loin de la sienne.

— Eh bien quoi ? maugréa Keir en se tournant vers eux.

— Il me semble que, pendant que nous faisons un brin de causette, l'armée s'éloigne de nous, répondit Joden avec un haussement d'épaules désinvolte.

— Et quand le Seigneur de Guerre aura fini de ronchonner, ajouta Marcus, il daignera peut-être s'apercevoir que la Captive

est blessée.

Keir tourna brusquement la tête pour m'examiner d'un œil acéré, les narines frémissantes. Je réprimai un frisson sous la brûlure de ce regard. Il marmonna un juron.

— Monte en selle avec Marcus. Nous allons soigner tes pieds et te renvoyer au château.

Sur ce, il fit pivoter son cheval.

— Pas question.

— Pardon ? s'écria-t-il en tirant brusquement sur ses rênes.

— Mon Seigneur doit prendre soin de moi ; il a donné sa parole. Je n'accepterai rien qui ne vienne de ses mains.

Joden éclata de rire.

— Oh, quelle chanson je vais écrire !

Dans un juron, Keir sauta à bas de son cheval et fonça vers moi à grandes enjambées. Je serrai convulsivement mes mains tandis qu'il se plantait en face de moi, proche à me toucher. Incapable de maîtriser le tremblement nerveux qui s'était emparé de moi, je fermai les yeux. Un seul désir m'obsédait, sentir sur ma peau la chaleur de ses mains. Keir était si près que je pouvais l'entendre respirer...

Si cela ne marchait pas, pensai-je, il n'aurait nul besoin de m'enchaîner à mon trône. Car j'en mourrais, tout simplement. Je rouvris les paupières et cherchai son regard. Ses iris avaient pris une nuance d'acier en fusion. Il était toujours aussi furieux contre moi. C'était la fin de mes espoirs. Tout était perdu.

Désespérée, je me laissai tomber à genoux.

Je n'atteignis jamais le sol. Ayant deviné mon intention, il ôta sa cape, la jeta sur mes épaules et me souleva dans ses bras. Puis, se dirigeant vers son cheval :

— Joden ! tonna-t-il.

Celui-ci descendit de sa monture, dont il tendit les rênes à Marcus, pour débarrasser Keir de son fardeau. Puis un sourire fendit son bon visage.

— Oh, Lara ! Quelle chanson je vais composer avec cette histoire ! murmura-t-il.

Pendant ce temps, Keir avait bondi sur son cheval. Je me mordis les lèvres, inquiète. Joden ne se réjouissait-il pas un peu vite ?

Soudain, je fus soulevée dans les airs et déposée devant Keir, qui me plaqua contre lui d'un bras ferme.

— Je vous rends votre Captive, Seigneur de Guerre ! déclara Joden d'une voix sonore.

Keir lui décocha un regard noir mais ne répondit pas. Puis il fit tourner sa monture et se dirigea vers l'armée, loin devant nous. Je cherchai Tant du regard, mais il avait disparu.

Je libérai ma main des plis de la cape qui m'enserrait et la posai sur la joue de Keir. Sous mes doigts, sa mâchoire se contractait nerveusement.

— Le Conseil de Xy a estimé que je servirais mieux les intérêts du royaume en tant que Captive.

Il serra les dents sans un mot.

— J'ai nommé Othur gouverneur de Xy. Avec lui, mon peuple et mon pays sont entre de bonnes mains.

Le regard rivé droit devant lui, Keir réduisit peu à peu la distance qui nous séparait de l'interminable colonne en marche. La cape glissa de mes épaules, révélant mes cheveux défaits. Un murmure parcourut les hommes autour de nous.

— C'est cela que je veux, Keir, poursuivis-je à mi-voix.

Il ne réagit pas.

— Marcus ! appela-t-il. Trouve Gils et demande-lui où il a rangé les remèdes. Fais-le venir, je veux qu'il la soigne. Et cherche de quoi l'habiller et la chausser chaudement.

— *Aye*, Seigneur.

Marcus disparut, mais Keir s'obstina à m'ignorer.

— Mon cœur ne bat que pour toi, ajoutai-je. Ne l'as-tu pas encore compris ?

Il ne répondit pas.

— Pour nous deux, insistai-je.

Toujours pas de réponse. Rien, pas un mot, pas un geste.

Je fermai les yeux et ôtai ma main de sa joue. J'avais joué, j'avais perdu.

Puis une large paume se glissa sous mon menton pour soulever mon visage. Je rouvris les paupières. Il me regardait enfin, et dans ses iris bleus dansait une lueur espiègle.

Il se pencha vers moi et murmura, ses lèvres contre les miennes :

— Pour l'éternité.

***Fin du tome 1***